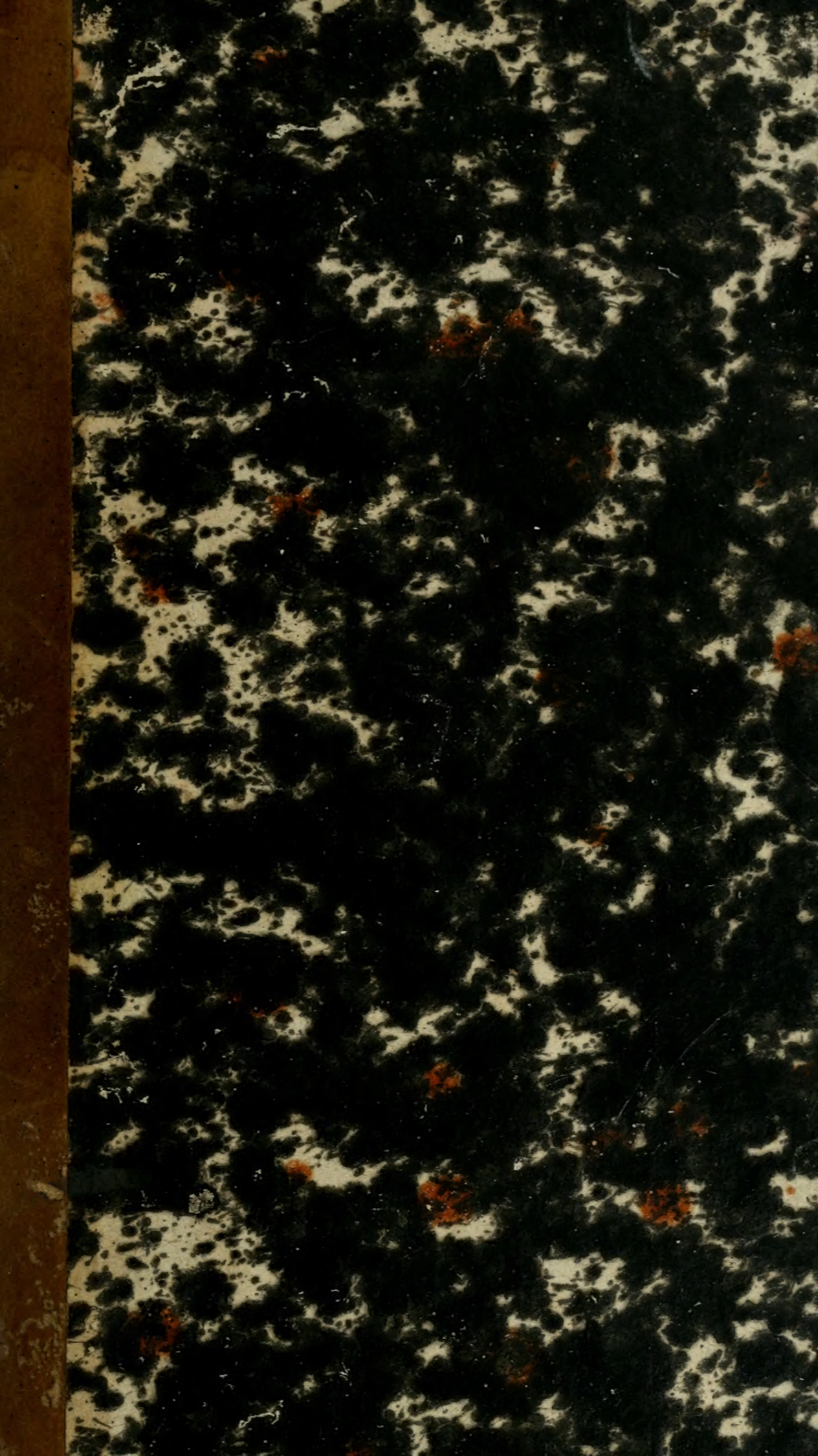


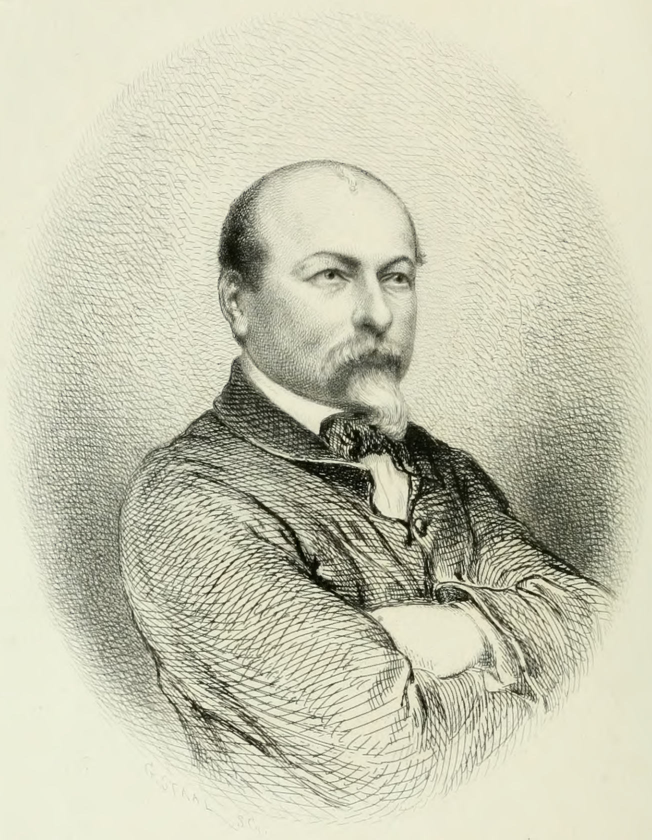
LE MONDE

DES

OISEAUX

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16



Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.

L'ESPRIT DES BÊTES.

LE MONDE DES OISEAUX

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

PAR

A. TOUSSENEL

Auteur des *Juifs, rois de l'époque*.

TROISIÈME PARTIE.

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

RUE DE BEAUNE, 6.

1855

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

LE MONDE DES OISEAUX.

SIXIÈME ORDRE.

SERRIPÈDES (Rapaces). Trois séries, 22 genres, 56 espèces.

L'histoire des oiseaux de France n'est plus, à partir du Coucou, qu'une longue et monotone série de rapts, d'extorsions, de meurtres et de rapines ; qu'un tableau déchirant de luttes acharnées et de persécutions implacables, qu'une orgie de sang continue. C'est l'histoire des oiseaux de proie, race cruelle aux appétits d'ogre, race de forbans ailés qui croisent dans la nue et planent comme une menace de mort au-dessus de tous les champs de l'espace et prélèvent de larges tributs de chair sur chaque règne de l'animalité.

De là l'intérêt immense qui s'attache à ce chapitre; car la

gloire et la popularité sont aux tueurs, en phase civilisée comme en phase sauvage ou barbare, et cette tendance déplorable des esprits n'est pas seulement fatale et caractéristique des époques subversives; elle est universelle, hélas! et frappe indistinctement tous les âges, tous les sexes. Ainsi, pendant que la masse des pères, ilotes abrutis, se platventre avec volupté sous le knout et prodigue l'encens aux forts, proportionnant la ferveur de ses adorations stupides au degré de malfaisance que marquent ses idoles, le féroce bambin aspire à sortir du berceau pour s'habiller en artilleur, et sa mère elle-même, l'admire en ce costume... et madame de Sévigné confesse qu'elle raffole des grands coups d'épée.

Ainsi le suffrage universel du vieux monde païen a dû faire d'abord mesure comble d'honneurs aux bourreaux de la Terre en les divinisant; après quoi la logique l'a conduit à décerner des primes analogues à tous les fléaux des autres règnes. Et il a nommé le Lion le Roi des Animaux, et assigné à l'Aigle un poste culminant au séjour du tonnerre, à la droite du maître des dieux. Or, quiconque a lu, parmi nous, est païen jusqu'au fond de l'âme, par la littérature, par l'art, et surtout par les séductions de l'analogie passionnelle qui fit la Déesse de Beauté mère de l'Amour et des Grâces. La Renaissance, qui suscita tant de chefs-d'œuvre de chair rose, ne fut qu'une explosion de sensualisme comprimé.

Autre motif de curiosité légitime: Les Rapaces sont les hautes puissances qui dominent le monde des oiseaux par la force et le glaive. Alors chaque lecteur devine que l'histoire de ces tribus guerrières dira celle des nations conquérantes, de ces nations qu'on est convenu d'appeler grandes, parce qu'elles ont fait un peu plus de poussière que les autres sur la face du globe, et que leur trace est plus facile à y suivre par le sang dont elle est marquée. Et chacun est bien aise de comparer l'histoire uni-

verselle du genre humain selon les hommes à celle selon les bêtes.

Ce désir de comparaison est louable, et l'auteur entend y répondre dans la mesure de ses faibles connaissances. Il est très-certain, en effet, que si l'histoire des oiseaux de proie ne découpe pas, comme celle des oiseaux chanteurs, de roses perspectives dans les horizons de l'avenir, elle a du moins, pour elle, de débrouiller sans effort le chaos des vieux âges et de faire la lumière dans la nuit du passé. Or, rien n'aide peut-être à deviner ce qui sera comme de savoir ce qui fut, et c'est pour cela qu'on peut dire que l'étude de l'histoire ancienne est aussi un des commencements de la sagesse (Sagesse, *Sapience*, du latin *sapere*, savoir). Retenons bien encore que tout se lie et s'enchaîne dans le monde moral aussi étroitement que dans le monde physique; que les séries s'y engendrent dans le même ordre, que les phénomènes s'y groupent et s'y étagent avec la même précision et la même symétrie, et que si le premier venu ne peut pas prédire à heure fixe l'éclosion d'une période ou la chute d'un empire, comme on prédit l'éclipse ou l'émersion d'un astre, cela tient uniquement à ce que la loi du mouvement social est plus complexe que celle du mouvement sidéral, et qu'elle est généralement écrite en caractères plus fins dans le livre de Dieu, ce qui est cause que moins de gens y peuvent lire. Mais la difficulté n'est, en somme, qu'une question de verre de lunette, et elle n'existe pas pour les voyants de titre supérieur, dont la rétine est armée de l'objectif tout-puissant de l'analogie passionnelle, qui supprime les distances de l'espace et du temps. Les contemporains de Bacon ont su par ses révélations tout ce qui se passe de nos jours. Fourier dit à qui veut l'entendre ce qui sera dans cent ans, dans mille ans, dans deux mille.

Le haut rang qu'occupe l'Apologue dans la littérature de tous les peuples témoigne suffisamment de la supériorité de l'ensei-

gnement historique des bêtes sur l'enseignement rival ; mais cette supériorité, à son tour, démontre combien l'amour du vrai est indestructible en nos cœurs. Si l'Apologue qui fait parler les bêtes est le plus riche répertoire de raison et de sagesse que possède ce monde, c'est la réaction de notre loyauté native qui en est cause. Voyant que la vérité était bannie du langage des hommes, nous l'avons forcée à chercher un asile dans celui des oiseaux.

Du reste, il semble fatal que les plus brillants attributs de la nature humaine, que tous les priviléges de Raison, de Liberté, de Conscience, concédés par le Créateur à sa créature favorite, pour servir d'assises à sa gloire en période normale d'Harmonie, tournent d'abord à sa confusion dans les sociétés à rebours. Quel usage, par exemple, l'homme a-t-il fait de sa raison jusqu'à ce jour, sinon de s'en débarrasser en toute occasion comme d'une chaussure incommode pour être plus leste à courir après l'impossible et l'absurde, après les sorciers, les miracles et les fourberies de Satan? Cicéron veut bien reconnaître que l'homme est un animal raisonnable; mais lui-même atténue bientôt la valeur de sa concession quand, passant en revue toutes les sottises superstitieuses du passé et prévoyant celles de l'avenir, il s'écrie tristement qu'il serait hasardeux d'assigner une limite à la puissance de la crédulité des masses en matière de foi. Et comme le grand orateur est profondément dans le vrai quand il s'exprime ainsi! Et comme les guerres de religion qui, dans ces derniers deux mille ans ont ensanglanté le globe, ont surabondamment démontré la justesse de ses prévisions! Je concède volontiers que la bête n'a pas reçu, comme l'homme, la raison en partage, mais aussi, ne l'ayant pas, elle n'est pas exposée à la perdre, pour croire ensuite à toutes sortes de contes affligeants ou risibles, de démons tentateurs, d'hippogryphes, de chimères ou de grandes couleuvres qui avalent le soleil. C'est une compensation.

J'en dis autant de la Liberté, qui n'est en réalité, pour l'homme aveugle, que le privilége de choisir, c'est-à-dire de s'égarer, privilége dont il abuse. La bête n'a pas le droit de choisir, soit; mais en revanche, elle ne se trompe jamais et n'égare personne.

Il n'y a pas jusqu'au défaut de Conscience chez la bête qui ne nous soit une garantie certaine de sa véracité. Ne pouvant discerner le bien du mal, ne croyant par conséquent jamais mal faire quand elle se laisse aller à ses instincts natifs, la bête n'a jamais d'intérêt à mentir et raconte ingénument ce qu'elle sait, ce qu'elle fait. Elle parle sous l'inspiration de la nature et ne discute pas. De là ce cachet de simplesse, de bon sens et de naïveté qui charme dans l'Apologue. Je ne connais guère d'oiseaux chez lesquels la Tonique discorde avec la Dominante, ce qui est, au contraire, chose commune et vice capital chez l'homme, qui, sachant ses actes fautifs onze fois au moins sur douze, est forcé de descendre au mensonge à chaque ligne pour colorer ses turpitudes. Ainsi, l'oiseau de proie, qui n'aspire qu'après les combats, n'a jamais soupiré la romance plaintive, bien différent en cela de son suzerain l'homme, qui a l'air de faire très-grand cas de la charité sociale, mais qui ne s'occupe au fond qu'à inventer des engins de guerre épouvantables, des fusées incendiaires, des boulets infectants, pour détruire ses semblables sur la plus large échelle.

La conscience, dit Hamlet, fait des poltrons de nous tous. Quoi de plus lâche que le mensonge, quoi de plus dégradant?

On verra donc en ce livre comment toute tyrannie naît, se développe et meurt : tyrannie de la robe, tyrannie de l'épée, tyrannie de l'usure, tyrannie de l'infâme. Les oiseaux d'ignoble rapine, le Corbeau, la Pie et consorts, parasites loquaces, âpres

à la curée, lâches, rampants, sordides, mais lettrés, mais experts dans l'art de la parole, nous initieront aux principes et aux coutumes de cette partie de la classe moyenne et lettrée, qui se sert de ses lumières pour écorcher le pauvre monde; procureurs bavards et retors, idéologues pervers, moralistes sans foi et délateurs subtils, toutes espèces infimes vivant de vices et d'ordures, et pêchant, comme on dit, dans l'eau trouble de la société. L'institution du Mandarinat, qui donne seule la clef de la puissance de vitalité des deux empires Chinois et Russe, a son analogue chez ces races, que Montesquieu et Bossuet n'ont pas suffisamment étudiées.

Le Faucon valeureux, qui chausse l'éperon d'or, et dont les rémiges aiguës piquent droit dans la tourmente, dira les preux de France au courage indompté, Renaud, Roland, Bayard, les forts que rien n'arrête, ni charmes, ni géants, etc. Il traitera en passant de l'influence de la chevalerie sur la littérature.

L'Aigle, moins généreux, qui donne sur le cadavre et fuit devant la tempête, pour cause d'obtusité des ailes; l'Aigle, messager de la foudre, qui personnifie le principe aristocratique dans ce qu'il a de plus élevé en ce monde, esquissera d'un trait rapide la grandeur et la décadence de Rome, de Carthage, d'Albion, de Venise.

Le Vautour, aux pieds plats, à l'envergure immense, qui s'habille de loques, vole plus haut que l'Aigle et inspecte de plus loin tous les champs de carnage; le Vautour, dont le long col chauve s'engouffre tout entier aux entrailles de ses proies, nous fera pénétrer avec lui jusqu'au plus profond des arcanes de la loi de Moïse, où se cache depuis quarante siècles le mot d'une énigme redoutable, mot qui va révéler pour la première fois à la terre le secret des voies et moyens de la féodalité financière, la plus lourde, la plus oppressive de toutes les tyrannies d'aujourd'hui.

Le Hibou, aux larges oreilles, au fiel démesuré, au vol silencieux, assassin redouté qui perpètre ses forfaits dans l'ombre et trouve sa volupté dans le spectacle des tortures ; le sinistre Oiseau de la Mort, qui se repaît avec délices de la chair de ceux de sa race, clora ce discours affligeant sur la tuerie universelle par le chapitre des sacrifices humains.

On voit d'ici, par le simple énoncé de ce programme d'études que j'abrége à dessein, que la donnée de cette œuvre est, à peu de chose près, la même que celle du Discours sur l'histoire universelle. Mais, disons-le tout de suite, autant les deux ouvrages se ressemblent par la communauté du sujet, autant ils divergent et dissonnent par la disparité des points de vue philosophiques, de la morale et de la forme. Car je n'ai pas besoin de prévenir le lecteur lettré qu'il ne retrouvera en ces feuilles légères, écrites sous la dictée des bêtes, ni cette ampleur majestueuse du style, ni cette imposante sérénité d'allures, ni cette répétition fatigante de la particule copulative, qui caractérisent si admirablement le faire du Prince des orateurs funèbres. Qu'on ne nous demande pas non plus, à nous profane, à nous chétif, cette haute entente de l'agencement des ficelles historiques, dont la disposition savante permet à l'écrivain sacré de faire converger avec tant de bonheur tous les événements faux ou vrais de ce monde, à la glorification d'Israël. De si nobles facultés, hélas ! de si précieux priviléges ne sont pas dans nos dons ; et parce que la sagesse humaine consiste principalement à se réjouir de son lot et à ne pas envier à autrui ses mérites supérieurs, notre personnalité consciencieuse se résigne avec facilité à vivre parmi les humbles, où le sort lui a marqué sa place, et n'aspire aucunement à sortir de sa sphère pour tenter des luttes impossibles. Mais, de ce que nous considérons comme un devoir pieux de nous incliner jusqu'à terre pour saluer

le génie, il ne saurait s'ensuivre que nous devions abdiquer le droit éternel de la critique à l'endroit de ses écarts. Si donc le génie a ses taches comme ses rayonnements, à l'instar du Soleil, nous nous croyons tenu, de par la vérité, de signaler celles-là comme nous faisons pour ceux-ci.

C'est pourquoi nous disons que les éclairs du génie de Bossuet ressemblent trop souvent aux bouquets de feux d'artifice, qui ne dissipent un instant l'obscurité de l'atmosphère que pour faire aussitôt après tout plus sombre et plus noir. Et, nous déclarons franchement préférer de beaucoup à ces lueurs éblouissantes et soudaines, qui brûlent les yeux et sont suivies de trop longues ténèbres, la douce et caressante clarté du bon sens de Voltaire, moins vive, mais continue, mais plus semblable surtout à celle de l'Aurore, qui lentement émerge de l'abîme des ombres et lentement s'élève vers la voûte des cieux pour cueillir les étoiles, restituer à tous les objets leur couleur véritable et semer peu à peu l'espace de jour, de chaleur et de vie. Parlons sans métaphore : Bossuet n'est qu'un phare à éclipses; et j'ai plus de confiance dans le phare à feu continu.

Le second tort du prosateur sublime, celui que la postérité éclairée lui pardonne le moins et qui afflige le plus les amis de sa gloire, est d'avoir fait semblant de prendre au sérieux le sobriquet ironique de peuple chéri de Dieu, que les mauvais plaisants des rives de l'Euphrate ou du Nil avaient décerné dans le temps à la descendance de Jacob. Il est bien sûr, du moins c'est le bon sens qui l'affirme, que si l'Éternel eût nourri pour le peuple de Juda la tendresse qu'on lui reproche, il n'eût pas commencé par le doter d'une façon toute spéciale de la lèpre et de l'usure, qui sont les plaies les plus hideuses de l'esprit et du corps; et ensuite qu'il n'eût pas pris plaisir à le taquiner par l'envoi incessant de prophètes chargés de lui annoncer les choses

les plus désagréables; finalement, que jamais il ne l'eût accablé de ce déluge effrayant de calamités atroces que Daniel, à bout d'expressions, est forcé de définir l'abomination de la désolation. Mais ainsi parle le bon sens et non le paradoxe, et l'on sait combien est puissant l'amour de la contre-vérité sur les grands esprits faux. Et puis le paradoxe était si hardi cette fois car...; il ne s'agissait de pas moins que de bouleverser toutes les données de la logique naturelle et d'induire le bonasse lecteur à considérer les fléaux ci-dessus comme autant de signes éclatants de la faveur céleste. Alors la difficulté de la tâche, au lieu de décourager l'historien, l'a éperonné vivement et il l'a attaquée, je me plais à le reconnaître, avec une vigueur et une intrépidité d'affirmation dignes d'une meilleure cause. Malheureusement, la puissance de séduction dont le paradoxe est doué a ses bornes fatales, comme tous les faux systèmes, et l'éloquent écrivain, poussé dès le début par le courant des idées de son époque, ne tarde pas à se briser un peu plus loin contre les impossibilités de sa thèse. Et c'est grande pitié vraiment que de voir un génie de cet ordre dépenser pour rien tant de style, c'est-à-dire pour broder quelques variations sonores, sur le thème puéril et vulgaire : *Qui aime bien châtie bien*. Un admirateur frénétique des œuvres de M. Victor Cousin me disait une fois : « Ce que j'admire surtout dans les écrits du divin ecclectique, c'est la facilité merveilleuse avec laquelle le luxe de la phrase se prête à recouvrir le vide de l'idée. » Oserai-je avouer que la lecture des plus sublimes pages de Bossuet m'a souvent inspiré une admiration adéquate !

Il fera beau voir, dans le cours de ce récit, avec quelle supériorité écrasante le Vautour et le Grand-Duc, qui ne sont pourtant que des bêtes, posent à leur tour et résolvent cette immense question politique de la splendeur de Juda, question plus im-

portante, plus palpitante d'actualité aujourd'hui que jamais, question dont les yeux de l'Aigle de Meaux, réputés si perçants, n'ont pas même entrevu le premier terme. (*Deutéronome*, chapitre xv, verset 6.)

SÉRIE AMBIGUE OU DE TRANSITION.

Omnivores, Corviens ou Lanipèdes; cinq genres, seize espèces.

On s'accorde assez généralement, en Ornithologie officielle, à faire figurer le nombre des oiseaux de proie vis-à-vis des autres tribus de la volatilité dans la proportion de un à quinze. Cette loi de rapports paraît basée sur des calculs exacts, et si le chiffre de cinquante-six espèces que j'ai posé en tête de ce chapitre a l'air de s'insurger contre elle, cette contradiction n'est qu'apparente et tient uniquement à ce que j'ai fait entrer de force dans l'ordre des Serripèdes la grande série des Omnivores, qui n'est réellement que son avant-garde. Retranchons de ces cinquante-six espèces les seize que nous fournit cette dernière série, et le reste, quarante, nous donnera le chiffre exact des Serripèdes français proprement dits. Je conviens que ce rapport de quarante à moins de quatre cents, dépasse encore de beaucoup la normale du quinzième, mais ce n'est là cependant qu'une circonstance locale malheureuse, qui n'infirme pas la valeur de la règle générale.

J'ai insisté jusqu'à satiété déjà sur l'horreur de la nature pour les sauts brusques, mais je n'en suis pas moins forcé de revenir une fois de plus à ce principe éternel d'ordre. Si le ménagement

de la transition était nécessaire quelque part, c'était évidemment à la place où nous sommes où il s'agissait de séparer les espèces destinées à être mangées de celles qui les mangent. Aussi l'ordonnateur de la création dernière a-t-il procédé en cette occurrence avec une entente exquise de la gradation des nuances. Prenons quelques détails tout près de nous et sans sortir de la faune de France, pour nous faire une idée de cet amour infini de la nature pour la fusion harmonique des teintes et les raccordements invisibles des anneaux des séries.

Il était d'abord nécessaire d'indiquer la tendance fatale qui poussait le grimpeur ou le jugipède à se rapprocher du Rapace. La nature a suscité le Coucou à cette fin : le Coucou jugipède qui ne grimpe pas, qui ne mange pas encore les petits oiseaux, mais qui les fait périr dans l'œuf ou les jette hors du nid ; le Coucou, noté d'infamie, et qui porte sur la poitrine la barre de bâtardise ; le Coucou, inoffensif des pattes et du bec ; le Coucou, *moule insectivore* qui se trouve forcé par ses habitudes *avicides* de revêtir une armure de bataille, qu'il emprunte à l'Émerillon et qui dit à tous ce qu'il est.

Le Coucou est l'expression la plus innocente de l'assassinat, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; mais la destruction de la famille, qu'il opère par voie détournée, en substituant l'œuf étranger au légitime dans le nid des petits oiseaux, appelle immédiatement la destruction par voie directe, qui est d'abord l'*Ovivorie.* Audubon raconte déjà avoir connu en Amérique des Pics qui ne se refusaient pas, à l'occasion, le régal d'une omelette. Et l'ovivorie est un vice qui conduit à l'infanticide, et de ce dernier crime à l'adulticide ou à l'*Avivorie*, qui est le caractère pivotal de la Serripédie, il n'y a plus qu'un pas. Or la série des Omnivores, que j'ai eu raison d'appeler l'avant-garde de la Serripédie, est cette série d'engrenage ou de transition échelonnée

qui va faire passer sous nos yeux toutes les incarnations ou gradations de l'assassinat.

Remarque. L'illustre auteur du *Manuel d'Ornithologie* (Temmynck), ayant écrit quelque part qu'il *serait ingénieux* de classer les oiseaux de proie à l'instar des quadrupèdes carnassiers de Cuvier, l'analogie passionnelle a saisi avidement cette occasion d'être agréable à la Science et de réaliser ses vœux. En conséquence, j'ai eu soin d'établir en ce volume l'homologie demandée. J'emprunte ce terme à la géométrie, qui s'en sert pour désigner les côtés qui se correspondent dans les triangles semblables. Maintenant, comme ce travail n'exige aucun effort d'imagination ni d'esprit, mais seulement un peu de complaisance, je prie l'illustre ornithologiste hollandais de retirer pour moi de sa phrase l'adjectif *ingénieux*, que je trouve beaucoup trop flatteur pour la chose en question. J'ajoute que ce n'est pas lui qui sera mon obligé dans cette circonstance, mais bien moi qui serai le sien, attendu que l'homologie est un des criteriums naturels, une des preuves par neuf, si l'on veut, des opérations de l'analogie passionnelle, et qu'il m'a suffi d'entreprendre le rapprochement désiré pour me convaincre, de prime abord, que j'avais commis une grosse faute dans mon livre précédent, en faisant figurer dans l'ordre des Grimpeurs la grande famille des Perroquets, qui sont les *singes des oiseaux*, ainsi que l'ont parfaitement établi Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Illiger et Charles Bonaparte. Et voyez comme il est vrai de dire que la vertu reçoit toujours sa récompense. Ce désir de combler les vœux du savant étranger, qui partait d'un bon naturel, ne m'a pas seulement procuré l'occasion de reconnaître de moi-même mon erreur et de la rectifier sans y être forcé par la critique; mais ce déplacement des Perroquets, que j'ai dû opérer pour me conformer aux prescriptions de l'homologie, m'a donné en même temps le vrai

chiffre de la division sérielle, qui est le chiffre sacré *sept*, type caractéristique, essentiel et divin de tout ordre, de toute hiérarchie.

Cependant les fanatiques partisans de l'analogie passionnelle, dont le chiffre grossit tous les jours, ne verront peut-être pas sans un étonnement douloureux, en ouvrant ce chapitre, que j'y aie ait entrer, à simple titre de série ambiguë, cette puissante corporation des Pies, des Geais et des Corneilles, oiseaux bavards et voleurs, très-capables de fournir à eux seuls les éléments complets d'un ordre particulier. « Car enfin, diront-ils, il est évident que des oiseaux qui parlent avec facilité toutes les langues, qui sont très-forts sur l'addition et sur la soustraction, qui symbolisent, en un mot. les lettrés, les gens de chicane, les robins, les clercs, gens sachant tous lire et écrire..., n'ont rien de commun avec les Rapaces, emblèmes des gentilshommes d'épée, qui déclarent eux-mêmes ne savoir écrire ni signer. Or, c'est aller contre la loi et tenter l'impossible que de vouloir rallier sous un même étendard des symboles de castes qui se repoussent. »

Ils auraient le droit d'ajouter que les disparités de Corbeaux à Faucons ne sont pas moins saillantes au physique qu'au moral ; que l'armature des pieds diffère complétement ; que si les Corbeaux ont des griffes, ces griffes ne sont pas des mains, et qu'enfin chez tous les Corbeaux, l'habitude est que les mâles soient plus gros que les femelles, ce qui est en opposition absolue et directe avec tout ce qui se pratique en Aiglerie et en Fauconnerie...

Je ne me dissimule pas la valeur de ces protestations, mais je puis dire que je les avais prévues, et voici ce que j'y réponds :

Premièrement, que j'ai dû placer les Pies et les Corbeaux à l'avant-garde de l'armée des oiseaux de proie proprement dits, pour me montrer fidèle aux principes de classification posés précédemment dans l'article Mésange-Sitelle, où il a été expressé-

ment et solennellement convenu que l'omnivorie emportait caractère d'ambiguïté prépondérant et décisif. Or, l'omnivorie est le caractère pivotal de la tribu qu'il s'agissait de classer.

Secondement, que je n'ai pas dû hésiter à ranger les Corbeaux parmi les oiseaux de proie, attendu que si les Corbeaux sont plus *ovivores* qu'*avivores*, la distinction entre ces deux adjectifs est presque imperceptible, et qu'il n'y a entre ces deux genres de destruction, qui arrivent au même résultat, que l'épaisseur d'une coquille d'œuf.

Troisièmement enfin, que l'amour de la chair des cadavres, qui n'est pas moins prononcé chez le Corbeau et chez la Pie que chez la Buse et le Vautour, m'a paru constituer un lien de parenté assez fort pour légitimer le ralliement de ces diverses espèces sous le même drapeau.

Rien n'empêche, du reste, les puristes et les exigeants en matière d'analogie passionnelle de changer ce titre de série ambiguë qui les gêne en celui d'un ordre quelconque de *Lanipèdes* (pieds déchireurs), afin de mieux caractériser l'importante distinction qui existe entre les serres qui saisissent et qui portent et celles qui ne sont propres qu'à déchirer la proie. Et non-seulement je ne m'oppose pas à ce que de plus scrupuleux que moi en agissent ainsi, mais leur susceptibilité même me charme, et ma condescendance pour eux ira jusqu'à leur faciliter la besogne, en traitant de cette grande série des omnivores à part et en dehors de l'ordre des Serripèdes, comme j'aurais pu faire pour un ordre isolé.

SÉRIE AMBIGUE : OMNIVORES.

Six genres : Casse-noix, Corbeau, Rollier, Geai, Pie, Pie-grièche.
Seize espèces.

Caractères généraux.

Nous avons vu que le moyen le plus simple et le plus rationnel de caractériser la physionomie générale d'un ordre ou d'une série de bêtes quelconques était d'indiquer dès le début la caste ou la corporation humaine que symbolisait cette série. En effet, cette déclaration, qui apprend *à priori* au lecteur à quelle sorte de gens il a affaire, abrége de moitié ses tortures et allége d'autant la tâche de l'historien. Quand on a commencé par vous dire que la série des Grimpeurs symbolisait les métiers bruyants, il vous a été bien difficile de ne pas reporter immédiatement votre esprit vers les tonneliers, les bûcherons, les fendeurs de bois, les couvreurs, qui sont toujours occupés à cogner quelque part. M'est avis que l'histoire naturelle, enseignée de la sorte et illustrée de caricatures analogiques à la façon de Grandville, plairait fort aux enfants. Appliquons cette méthode à la série des Omnivores, afin que le lecteur saisisse d'emblée sa figure, son esprit et ses mœurs.

Les Omnivores n'exercent pas de métiers, mais bien des professions qu'on appelle *libérales*. Ils représentent les sommités du Tiers, la bourgeoisie lettrée, les gens de loi et de chicane, les titulaires de charges vénales, procureurs et parlementaires et aussi les universitaires ; tout ce qui porte, en un mot, toque noire,

robe noire et rabat; tout ce qui vit de parlasserie et de paperasserie. On trouve chez eux des érudits pour représenter l'Institut et jusqu'à des mouchards de la plus vile espèce pour représenter les agents de la police de sûreté.

Tous les oiseaux de cette catégorie ont pour dominante l'avarice, passion insatiable, qui engendre celle du vol et le besoin d'enfouir. Beaucoup sont possédés de l'étrange manie de dérober tous les objets brillants qui ressemblent à l'or et de les déposer dans une cachette à eux. Beaucoup parlent plusieurs langues et savent l'arithmétique dès l'âge le plus tendre. Il y en a qui comptent jusqu'à cinq.

L'expérience ayant démontré depuis longtemps que rien n'était plus coûteux qu'une conviction, les Omnivores, oiseaux pleins de bon sens, ont pris le sage parti de n'en avoir aucune, ou plutôt de les avoir toutes, pour en avoir toujours à vendre. Le régime qui leur va le mieux est celui qui paye le plus cher; on ne pousse pas plus loin que chez certaines espèces le cynisme des apostasies.

Toute nourriture convient à l'Omnivore, ainsi que son nom l'indique, depuis le grain de blé, la châtaigne et le vermisseau, jusqu'à la chair de poisson, de lièvre ou de cheval, chair vive comme chair morte. Son estomac est un gouffre sans fond, un tonneau de Danaïdes qui ne se remplit jamais. Un jeune Geai, une jeune Pie, âgés de quinze jours, engloutissent facilement le tiers de leur poids de fromage blanc en deux ou trois repas. Mais la nourriture par excellence pour l'espèce, celle qui lui agrée le plus est l'œuf tout frais pondu, l'œuf de Perdrix pour la Pie, celui de Pigeon pour le Corbeau, de Merle pour le Geai.

Les Omnivores sont, parmi les oiseaux de proie et de rapine, à la même place que les Mustéliens parmi les quadrupèdes carnassiers. Ils préfèrent, comme la fouine et le putois, les œufs à la volaille, mais sans dédaigner celle-ci, car la passion de l'Ovivo-

rie conduit fatalement à l'infanticide. La Pie ou le Corbeau qui a la chance de trouver la Perdrix sur ses œufs, commence par assassiner la couveuse, si c'est possible, avant de lui voler ses coquilles. L'assassin n'attend pas même toujours que le puissant mammifère blessé qui gît dans le sillon, frappé par le plomb du chasseur, ait rendu le dernier soupir pour se précipiter sur lui. Il débute, comme le rat de Montfaucon, par crever les yeux à sa proie. S'il ne tue pas aussi noblement que le vrai Rapace, qui attaque sa victime de haute lutte et la capture dans les airs, il assassine plus.

Les Omnivores ont indépendamment de la passion des œufs frais un caractère *avariciel* commun avec les fouines, les putois et les martres. Ce caractère est la solidité des attaches qui lient leur parure à leur peau. Une zibeline ne tient pas plus à sa fourrure, un procureur à ses pièces, un Harpagon à sa cassette, que le Corbeau à ses plumes. L'analogie passionnelle a de très-curieux rapprochements et de très-curieux contrastes à tirer de ce fait.

Les Omnivores ont le don des langues. Plusieurs imitent naturellement la voix d'autres oiseaux : quelques-uns parlent comme l'homme. Tous à peu près sont susceptibles de recevoir une éducation brillante et courent d'eux-mêmes au-devant de l'instruction dont ils savent devoir tirer profit un jour. On en cite qui ont acquis une érudition prodigieuse, mais il est plus facile de meubler leur esprit que de changer leur cœur ; car il est sans exemple que les préceptes de la saine morale aient jamais réussi à détourner un seul de ces pervers du sentier de la perdition, tandis que l'histoire des bêtes scélérates, au contraire, est pleine de pies voleuses et de corbeaux sans foi. Les plus francs conviennent, du reste, que le besoin de voler est plus fort qu'eux. Demandez-leur, cependant, à quoi leur sert d'empiler au fond d'une cachette, des pièces d'argent, des croix d'or, des épingles de cuivre, qu'ils ne peuvent ni manger, ni vendre, ni

échanger contre quoi que ce soit; ils ne vous répondront pas plus clairement que n'ont fait jusqu'ici les avares qui s'amusent à crever de faim à côté de leurs trésors. La meilleure réponse, la seule même à faire à cette question indiscrète est celle que j'ai donnée, à l'article Mésange, à savoir : que l'avarice est un travers d'esprit qui dénote un dérangement notable des facultés intellectuelles et qui devrait en conséquence provoquer l'interdiction de celui qui en est atteint. Mais par un de ces contre-sens absurdes qui déshonorent la législation des peuples civilisés, il arrive que c'est le généreux que l'on condamne et l'avare qu'on absout. Je ne puis résister ici à la brillante occasion qui se présente de réciter le fameux vers de Juvénal contre la législation des vieux : *Dat veniam* CORVIS, *vexat censura* COLUMBAS. Mot à mot : *La censure fait de la peine aux colombes et fait grâce aux corbeaux.* Cette citation est d'autant mieux appropriée à la circonstance que le Corbeau, qui tient tant à ses plumes, est un emblème d'avarice en contraste parfait avec la Colombe, emblème de désintéressement qui abandonne généreusement, à l'exemple de Saint-Martin, la moitié de son manteau à tous ceux qui en ont besoin. Mais ce qui me met surtout à l'abri du reproche de pédantisme, c'est que la plupart des oiseaux dont j'écris en ce moment l'histoire, aiment à parler latin. Or, je suis bien forcé de reproduire leurs discours, sauf à les traduire pour les dames.

Le talent de parole des Pies, des Geais et des Corneilles, pas plus que leur science de croque-mort, n'a jamais été en faveur dans le monde des esprits distingués. En revanche, les portières tiennent ces bêtes-là en grande estime; elles se chargent avec amour de leur éducation, pour se mirer dans leur œuvre, et elles leur réservent volontiers une place d'honneur dans leurs loges où leur loquacité fait un touchant contraste avec la discrétion des poissons rouges qu'on rencontre aussi dans ces lieux.

Il faut croire que la force de cette sympathie affectueuse est dans le sang, comme disent les bonnes femmes, puisqu'elle semble s'être transmise inaltérée, de génération en génération, des portières romaines du temps de Jules César à celles du moderne Paris.

Il est malheureux pour l'espèce que l'éducation qui lui est donnée par ces dames, soit généralement frivole ou tournée vers la politique, mais il n'est pas bien sûr que le génie des élèves puisse se prêter aux exigences d'un enseignement supérieur. J'ai lu dans quelques historiens qui citaient des noms propres, que des fauconniers habiles étaient parvenus à dresser le Corbeau au vol de la Perdrix. La chose n'est peut-être pas impossible avec beaucoup de peine et avec l'aide du chien, mais ce qui me paraît difficile à admettre, c'est qu'un Corbeau d'esprit ait jamais pu consentir à se donner du mal à quoi que ce soit pour le compte d'autrui. J'ai entendu aussi parler quelquefois dans le monde de l'humeur chatouilleuse et du tempérament belliqueux de toutes ces espèces piaillardes. Belliqueuses de la langue et devant le public, c'est vrai, mais du bec et des ongles..... entre quatre yeux, c'est une toute autre affaire; car la première condition pour bien se battre est de ne pas avoir peur, et toutes les espèces omnivores sont poltronnes, hormis une seule, la Pie-grièche, qui n'est déjà plus omnivore et qui porte des dents au bec à l'instar du Faucon. Les Corbeaux, les Pies et les Geais ne se battent bravement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que quand ils se voient cent contre un. Le seul ennemi contre lequel ils s'élancent avec rage et de propos délibéré, est la Chouette. Mais observons que la Chouette, que le soleil aveugle, n'est plus durant le jour qu'un oiseau désarmé. La guerre que les Omnivores font à la Chouette, est l'image de celle que les savants, les philosophes et les sceptiques, tous amis des lumières, font aux obscurantins et aux partisans de la diffusion des ténèbres que symbolise l'oiseau de nuit.

Il va sans dire que tous ces ennemis effrénés de la bourse et de la famille d'autrui, sont pétris d'amour pour les leurs. Ils leur bâtissent des berceaux confortables, les dorlottent, les choient, les nourrissent d'aliments exquis, omelettes d'œufs de perdrix et autres friandises. Ils font aussi à l'occasion de superbes discours sur le respect des droits de la propriété, en matière de trésors cachés. Le mâle et la femelle se partagent les travaux et les joies de l'incubation aussi bien que celles de l'alimentation de la jeune famille, et Dieu, pour nous poser un indéchiffrable rébus, a donné à quelques individus de cette caste maudite le privilége du baiser. Touchés de leurs vertus domestiques, beaucoup de naturalistes sensibles ont réclamé à diverses reprises le prix Montyon pour eux.

Tous les Omnivores ont un bec vigoureux, dépassant la commune mesure. Presque tous l'ont taillé en pioche et armé d'un crochet. Il sert généralement à deux fins, à déchiqueter la charogne et à creuser le sol. Tous ont les pieds munis d'ongles acérés, crochus, dont ils se servent habilement pour préparer leurs pièces anatomiques, et ces pieds sont presque des mains.

La chair de toutes ces lâches espèces, avides de chair morte, est sèche et immangeable, à l'exception de celle du Geai dans la saison des glands; et encore, et encore! Les Anglais se font bien un régal de la fricassée des jeunes Freux pris au nid; mais j'ai résolu de ne plus m'arrêter à l'opinion gastrosophique de ce peuple gros mangeur, depuis que des rapports dignes de foi m'ont appris qu'en la riche Australie, où les bécassines abondent, les habitants ne savaient pas d'autre moyen d'assaisonner ce gibier plume hors ligne que de le fourrer au pot. Abomination de la profanation !

La série des Omnivores, qui fournit d'emblèmes parlants tant d'institutions civiles du monde civilisé, est par cette même raison l'une des plus complètes de la faune européenne; et je ne

dis pas seulement complète par le nombre, mais encore et surtout pour la merveilleuse gradation de nuances qu'y suit la filiation des espèces. Nous allons voir, en effet, que dans cette série des Omnivores, ambiguë entre l'ordre des Jugipèdes et celui des Serripèdes, le premier terme est un vrai Pic déguisé en Corbeau, et le dernier une véritable Pie déguisée en Faucon.

J'ajoute que cette série remarquable se divise d'elle-même en deux groupes à peu près d'égale force; le premier se composant des espèces qui marchent d'un pas majestueux et grave, le second des sauteuses : Altigrades, Saltigrades. Mais ne multiplions pas les dénominations inutiles.

Genre Casse-noix. Le Nucifraga Caryocatales des savants. Espèce unique.

Le Casse-noix est ce premier terme de la série des Omnivores que je viens d'annoncer. Il a le bec droit du Pic ; il grimpe comme ce dernier le long des arbres et niche comme lui dans leurs cavités ténébreuses. Il adore comme la Sitelle l'intérieur des noix et des noisettes, et s'amuse à casser ces fruits dans ses heures de désœuvrement; voilà la ressemblance. Il porte le ravage dans le sein des familles des petits oiseaux chanteurs et dévore parfois leurs petits; voilà la différence. Encore se pourrait-il que cette différence ne fût pas aussi réelle que je l'affirme, si l'on ajoutait foi aux accusations d'Audubon, à propos des Pics d'Amérique. Mais comme les fautes sont personnelles, et comme aucune observation n'a encore constaté jusqu'ici que les Jugipèdes de l'ancien Continent partageassent les goûts déshonorants de leurs congénères du nouveau, je m'abstiens de les charger d'une accusation dénuée de preuves. L'empereur Charlemagne, qui était un grand chasseur, a écrit dans ses

Capitulaires : « On ne condamnera un accusé que lorsque les preuves qui l'accusent seront aussi claires que la lumière du jour, et, s'il y a du doute, on le renverra au jugement de Dieu qui seul sait pénétrer les abîmes des cœurs. » Renvoyons à ce jugement solennel les Pics européens.

Le Casse-noix est un oiseau de la taille du Geai, qui porte un paletot chocolat parsemé de taches rondes d'un blanc sale qui ne font pas un effet merveilleux. Il habite en France tous les districts forestiers montagneux, Vosges, Franche-Comté, Pyrénées. On le rencontre de temps à autre pendant l'hiver dans les forêts du Midi et du Centre, voire dans les vergers. Je n'en ai jamais pris à la pipée en Lorraine, peut-être parce qu'il n'y en avait pas, et je n'ai jamais eu l'occasion d'en tirer que deux ou trois dans ma vie. Sa véritable patrie est au delà des Alpes, au versant oriental des Alpes tyroliennes, en Hongrie, en Transylvanie et plus loin. Il fait des provisions de noix, de noisettes et de faînes qu'il dépose dans le sein des vieux chênes, et il s'empare des magots des écureuils et des loirs toutes les fois qu'il en rencontre. Au demeurant, une pauvre bête, d'assez triste figure, qui s'éloigne peu des lieux où elle a reçu le jour et fait peu parler d'elle.

Qui voulez-vous que symbolise un oiseau de pauvre apparence, qui n'est pas bon à grand'chose et qui ne réussit qu'avec peine à tirer sa maigre subsistance d'un fruit qui produit la lumière (noix)...? sinon le magister de village. S'il vit confiné dans les districts les plus froids et les plus montagneux du pays, c'est que le département des Hautes-Alpes et celui de l'Aveyron, qui sont les plus arides et les plus froids de la France, sont en même temps ceux qui fournissent le plus grand nombre d'instituteurs primaires *in utroque jure*.

Genre Corbeau. Sept espèces : Le Grand Corbeau ou le Corbeau Solitaire, la Corneille Noire, la Mantelée, le Freux, le Choucas, le Chocart, le Coracias.

Caractères généraux.

Oiseaux généralement très laids, très-criards, très-pillards, voraces et coriaces, porteurs d'une robe noire qui vire facilement au gris et même au blanc ; grands destructeurs des œufs des autres oiseaux dans la saison d'amour, amis de la charogne et des grains frais semés, la plupart voyageant et se répandant par grandes masses dans les champs cultivés à l'entrée de l'hiver ; quelques-uns sédentaires. Les Corbeaux ne payent pas de mine et n'ont pas la physionomie trompeuse ; leur bec démesuré et taillé en pioche fait songer au faux nez ; leur démarche composée et grave vise à la majesté mais n'atteint qu'à la lourdeur ; leur vol pesant, quoique soutenu, semble trahir l'effort ; leur voix disgracieuse rappelle le croassement de la grenouille. Beaucoup nichent sur les arbres et construisent des nids solides et confortables qui durent plusieurs années et qui ont pour assises un sommier de brindilles sur lequel pose un moelleux matelas fait de laine et de fines racines. Quelques espèces nichent dans les trous des édifices publics ou dans les fentes des rochers. Les Corbeaux sont de tous les oiseaux parleurs ceux qui parlent le plus purement le langage de l'homme. Leur idiôme naturel est la langue latine. Le mot français qu'ils prononcent le plus facilement est *Colas*, comme la Pie *Margot*, le Geai *Ricârr* ; d'où vient que ces trois espèces ont été désignées dans diverses contrées de la France sous ces trois petits noms.

L'histoire du Corbeau est toute à refaire au point de vue de

l'analogie passionnelle, car il n'en est pas une, hormis celle du Coucou peut-être, sur laquelle on ait plus erré. La question est grave, écoutez :

Les Corbeaux ne sont pas ce qu'un vain peuple pense... Ils sont de robe, non d'église. Le Corbeau est maigre et bavard ; l'homme d'église est gras et discret. Celui-ci prêche la paix ; l'autre fait chorus avec les Loups, les Hyènes et les Vautours pour évoquer le démon de la guerre qui fauche les bataillons et sème les champs de cadavres...

Ainsi les dominantes caractérielles des deux moules sont en opposition antipodique... Ainsi la personnification emblématique attribuée jusqu'à ce jour au Corbeau par la sottise universelle était fausse... Ainsi l'analogie passionnelle relève noblement le ministre du culte d'une assimilation injurieuse, ridicule et imméritée.

Comment ne pas éprouver le besoin de déplorer l'aveuglement des mortels et la ténacité des préjugés, en voyant un mensonge aussi apparent, une confusion d'emblèmes aussi indigne, s'imposer si longtemps à la crédulité publique, et faire même d'innombrables dupes dans la corporation des disciples de Saint-Hubert !

Il est bien surprenant, en effet, qu'un oiseau aussi anciennement connu que le Corbeau n'ait pas encore rencontré son véritable emblème dans la langue de l'apologue, comme le Renard et le Vautour, quand on songe surtout qu'il a existé des légistes depuis le commencement du monde et qu'il suffit de mettre les pieds dans le premier temple venu de Thémis pour trouver l'original du type, type imméconnaissable à la conjonction de ces trois caractères : rapacité, loquacité, robe noire. Cependant l'erreur universelle dans laquelle le monde a vécu jusqu'à ce jour sur le compte du Corbeau s'explique par le fait que le nom

de cet oiseau a été mêlé aux choses saintes de temps immémorial.

Les personnes versées dans la connaissance des Saintes Écritures savent, en effet, comme moi. que la notoriété historique du Corbeau date de la fin du déluge, où il sortit le premier de l'arche pour n'y plus revenir, et rompit le premier l'unité qui avait été jusque-là entre l'homme et les bêtes.

Or, il est à remarquer que depuis cette époque anté-historique, toutes les légendes des religions antiques semblent s'être donné le mot pour faire du Corbeau un messager céleste, et surtout pour lui faire jouer un rôle très-important dans une foule de miracles. C'est lui qui, dans la légende hébraïque, est chargé entre autres missions délicates d'apporter au prophète Élie son pain quotidien.

Il occupe une place plus éminente encore dans la légende romaine, où il sauve pour la seconde fois la cité éternelle en se mettant du côté d'un chevalier romain qui est en train de se battre en duel contre un chevalier gaulois, et en jetant traîtreusement de la poudre aux yeux à ce dernier. Il est dans le destin de Rome d'être sauvée par les bêtes. Dans la légende grecque, c'est un Corbeau qui indique à Alexandre de Macédoine la route du temple mystérieux de Jupiter Ammon. Je crois me souvenir d'avoir rencontré un Corbeau dans l'Olympe scandinave où il occupe un siége tout près du Loup Fenris, ou sur l'épaule d'Odin. Nous savons enfin que Rome et la Grèce l'admettent au premier rang des oiseaux de bon conseil ayant l'oreille des dieux, et qu'ils lui donnent voix délibérative dans leurs assemblées politiques.

Alors il est très-concevable que le peuple chrétien, à qui ses maîtres en avaient appris de si belles sur le compte du Corbeau et qui voyait en lui un coupable instrument de pratiques superstitieuses, ait dès le principe confondu dans sa haine et dans son

mépris les imposteurs de l'un et l'autre règne, et que naturellement il ait assimilé à ces augures romains qui ne pouvaient se regarder sans rire, le volatile sacré qui leur avait servi si longtemps de compère. Les progrès toujours croissants de l'hérésie, les doctrines pernicieuses semées parmi les peuples chrétiens par les ennemis de la vraie foi, la ressemblance de la couleur de la robe, la force de l'habitude, mille autres causes enfin, auront poussé plus tard les imaginations perverties à transporter l'analogie flétrissante des prêtres païens qui l'avaient encourue aux ministres du vrai Dieu qui ne la méritaient pas. Mais j'ai démoli d'un trait de plume l'édifice du mensonge et de l'impiété ignorante. Il n'était que temps de redresser l'analogie fautive, au nom de la vraie science, et de rendre au légiste ce qui appartient au Corbeau. Continuons ce travail et passons au déluge.

La couleur noire, couleur éminemment absorbante, dénote par ce caractère même l'égoïsme et la voracité. C'est celle que le Corbeau a choisie, et le légiste aussi. On dit de l'homme méchant qu'il a l'âme noire comme un Corbeau. Chacun a sa bête noire, la mienne est de cette race.

Du reste le Corbeau a dit franchement ce qu'il était le jour où il sortit de l'arche et rompit avec l'homme. On ne pouvait pas se poser plus impudemment comme agent de scission et de désorganisation sociale. Où visent les argumentations des sophistes, des légistes et des gens de robe, sinon à troubler les idées et la paix des États?

L'oiseau noir aspire ardemment après la curée des batailles, l'homme noir après les querelles de famille. Ainsi que le premier se repaît avec délices de la chair des cadavres, de même le second s'enrichit des procès de succession et des faux testaments. Témoin ce procès donné en dot par un procureur à sa fille.

Comme on voit des Corbeaux attablés à la charogne immonde, se lever tous à la fois en poussant de grands cris, quand on les force à quitter leur proie, ainsi tous les gens de loi, tous les titulaires d'offices privilégiés quelconques, se lèvent comme un seul homme et protestent énergiquement contre toute proposition de réforme concernant la vénalité des charges ou la législation hypothécaire, poule aux œufs d'or de la chicane. Je connais plusieurs Corbeaux qui, à l'heure qu'il est, ne se doutent pas de l'épouvantable contrecoup dont la suppression desdits offices les menace d'ici à peu de temps, et je ris de leur quiétude.

Les Corbeaux choisissent pour s'abattre sur les champs cultivés le même moment que Thémis pour rouvrir ses prétoires. Quand les Corbeaux fouillent le sol emblavé pour détruire dans son germe l'espoir de la moisson prochaine, c'est pour le procureur qu'ils travaillent en préparant la ruine et l'expropriation du malheureux colon. Par un aimable échange de galants procédés, l'homme noir qui condamne le voleur à la corde travaille pour le Corbeau.

Ainsi que le Corbeau attaque par les yeux le mammifère mort ou mourant dont il veut faire sa proie, de même les artisans de chicane commencent par aveugler sur leurs intérêts les plus clairs les pauvres innocents qu'ils veulent mettre aux prises.

Comme l'homme de loi dépasse tous les autres mortels en avarice et en rapacité, et ne peut voir briller une pièce d'or sans être tenté de mettre la main dessus, ainsi le Corbeau pousse la soif des métaux brillants jusqu'à dérober des couverts. Les Germains ont donné au Corbeau le nom de *Rabe*, de *rauben*, voler, en latin *rapere*, ravir. On dit maître Corbeau, comme on dit Me Chose...

L'homme de loi peut être considéré comme une machine à parole, dressée à parler pour ou contre, suivant son intérêt. Le Corbeau se dresse aussi à la parole, et n'a pas plus que le mar-

chand de phrases la conviction de ce qu'il dit. Tous deux aiment à parler latin.

A ce propos, je dois dire que les gens naïfs, qui pensent que le latin est la langue naturelle de l'homme, ont voulu faire du Corbeau l'emblème de l'espérance, sous prétexte que le mot latin *cras*, que l'oiseau répète sans cesse et qui veut dire demain dans la langue de Virgile, est un encouragement à espérer un meilleur avenir. Malheureusement des linguistes encore plus forts ont réfuté l'opinion de ces bonnes âmes, en prouvant que l'oiseau noir était l'emblème des gens paresseux à se convertir et qui ajournent constamment au lendemain l'heure de se confesser.

Les nuées de Corbeaux affamés qui se précipitent à la curée des cadavres, le lendemain des batailles, ont été comparées de tout temps à ces nuées d'avocats et de procureurs de province qui s'abattent sur les capitales et se ruent à la curée des places, le lendemain des émeutes réussies auxquelles ils n'ont pris aucune part.

Comme l'homme noir se vante d'avoir devancé la justice du peuple, quand le peuple est vainqueur, sauf à l'injurier le jour suivant, si la cause populaire périclite, ainsi le Corbeau, vil flatteur de la puissance du moment, modifie ses vivats et laisse tourner sa langue au vent des circonstances. Un Corbeau très-connu de la place du Louvre, se faisait remarquer par la ferveur de son royalisme avant février 48, et fatiguait son voisinage de son éternel *Vive le roi*. Advint la fusillade de la place du Palais-Royal, qui produisit sur le moral du lâche une si vive impression qu'il en perdit pendant huit jours le rire et la parole. Les voisins crurent d'abord devoir attribuer le silence obstiné du bavard à un ressentiment naturel de la défaite de sa cause ; mais leur surprise ne fut pas moins grande que leur indignation quand ils virent, au bout de la semaine, l'odieux renégat retrou-

ver tout à coup son verbe pour entonner avec enthousiasme le cri des vainqueurs : *A bas Guizot ! Vive la République !* Et l'on parle du cynisme de l'apostasie des humains !

La versatilité des opinions du Corbeau en matière politique est du reste une vieille histoire. On peut lire dans Pline et partout que les carrefours de Rome regorgeaient de braillards de cette espèce, que leurs maîtres dressaient à débiter à chaque César le salut impérial : *Ave Nero*, *Galba*, *Otho*, etc. L'histoire rapporte même que le meurtre d'un de ces oiseaux, connu par la vivacité de son attachement au nouvel empereur, fut cause d'une collision sanglante entre les anarchistes et les amis de l'ordre.

Comme le marchand de parole est naturellement sujet à l'intempérance du verbe et à s'emporter en plaidant contre la partie adverse, ce qui l'expose à recevoir des leçons et des corrections désagréables, ainsi maître Corbeau a été plus d'une fois et à juste raison stygmatisé par la satire pour n'avoir pas saisi l'occasion de se taire. On sait le désagrément qui lui advint un jour du fait d'un Renard subtil qui, connaissant son faible, l'exploita indignement, et par deux ou trois mots d'adulation perfide réussit à lui faire lâcher le fromage qu'il tenait en son bec, L'histoire quotidienne du Corbeau est semée de traits pareils et il ne paraît pas que la leçon du Renard lui ait profité. Un poëte dont je ne sais plus le nom a même cru devoir consigner ce fait caractériel dans la langue des dieux :

..... Tacitus pasci si posset, corvus haberet
Plus dapis et rixæ minus, invidiæque.

Traduction libre dans la même langue :

Si Colas en mangeant pouvait taire son bec,
Il aurait moins d'ennuis, de rixe et de pain sec.

La bravoure n'est pas le fait des oiseaux qui vivent de chair morte; le Corbeau attaque volontiers le lièvre agonisant et les petits oiseaux pris au piége, mais il gagne prudemment la branche à l'aspect de l'Émerillon belliqueux qui le méprise et lui donne chasse. La conduite du Corbeau n'est pas sans analogie avec celle du légiste, hautain avec les faibles, humble avec les puissants. Ce sont des gens de cette catégorie qui ont bâti ce monument merveilleux de la législation moderne dont les civilisés sont si fiers et qu'ils nomment eux-mêmes le *dédale* des lois, à cause de l'impossibilité absolue où l'on est de s'y reconnaître et de s'en dépêtrer. Drôles de lois, dont un sage a dit qu'elles ressemblaient aux toiles d'araignées qui arrêtent les petits voleurs et laissent passer les gros.

De même que l'accentuation plus énergique et la répétition plus fréquente des croassements du Corbeau est un présage infaillible de mauvais temps, ainsi lorsque la voix des avocats domine dans les conseils de la république c'est le signe certain qu'un grand malheur la menace.

Un illustre avocat, mal chaussé et fort laid, plaidant un jour contre la Pologne en pleine tribune législative française, eut le malheur de clore sa harangue par cette honteuse conclusion bien digne de l'exorde : *Chacun chez soi, chacun pour soi*. L'éloquent orateur avait dérobé ce jour là au Corbeau sa devise politique.

Terminons ces rapprochements, que nous pourrions multiplier à l'infini, par un trait de satire. Le Corbeau assassine la perdrix sur son nid et lui vole ses œufs les uns après les autres, pour justifier les termes de la fameuse parabole de l'avocat de l'Écriture sainte : Il prend les intérêts de la veuve... et le capital de l'orphelin.

On peut juger d'après le nombre et l'évidence des caractères comparatifs qui précèdent, si j'avais le droit d'être surpris que

l'esprit humain n'eût pas deviné d'emblée l'hiéroglyphe du Corbeau. Mais une chose non moins étonnante, c'est qu'un oiseau sali par tant de turpitudes, anathématisé par Job, et classé par Moïse au rang des animaux immondes, ait pu être choisi plus tard par une foule de dieux pour porteur de messages et de confidences intimes. Et je ne suis pas le seul écrivain sérieux que la bizarrerie de ce choix ait frappé. Elle a intrigué très-vivement aussi plusieurs pères de l'Église, notamment saint Jean Chrysostome, saint Augustin et saint Cyrile, qui considèrent justement la difficulté comme très-grave et s'efforcent de la résoudre. Saint Cyrile aime à croire que le Corbeau n'est pas aussi noir qu'on le fait et qu'il n'a pas rompu avec Noé aussi brutalement qu'on le dit. L'historiographe d'Élie, saint Jean qui parle d'or, éprouve d'abord comme moi quelque peine à comprendre que la mission de pourvoyeur du prophète dans le désert ait pu être assignée à un agent aussi peu sûr que le Corbeau ; mais il se ravise bientôt pour dire en propres termes que si Dieu s'est servi de l'oiseau impur pour opérer une bonne œuvre, ç'a été pour prouver qu'il ne fallait pas désespérer de la conversion des Juifs. J'aime mieux la version de saint Augustin, le plus éloquent et le plus fort de tous les apôtres de la loi d'amour. Saint Augustin ne croit pas à l'indignité de la bête, et il met tous ses crimes sur le compte de l'homme, disant que si celui-ci eût conservé sa première innocence, toutes les bêtes du ciel et de la terre auraient été obligées de se modeler sur lui, et qu'il eût obtenu d'elles un concours précieux qui paraîtrait aujourd'hui chimérique.

Le docteur de la grâce a raison, et lui seul a entrevu la solution du problème, et l'analogie passionnelle est heureuse de tenir en main le flambeau dont la lumière va dissiper toutes les obscurités de cette question ténébreuse et faire voir en quoi et sur quoi tous les biographes passés du Corbeau, profanes ou sacrés, ont failli.

Tous ont failli pour avoir étudié, comme d'habitude, l'histoire du Corbeau, en simplistes ; tous ont failli, à l'exception de saint Augustin, pour n'avoir pas tenu compte de l'influence du milieu civilisé sur le moral du moule qu'ils avaient à décrire.... Car notez bien que ce légiste sans foi, avide et cauteleux, cet industriel altéré de la soif des procès et qui vit aujourd'hui des discordes publiques et de la ruine du travailleur, n'avait pas reçu du ciel, pour en faire un pareil usage, les brillantes facultés intellectuelles dont il a été investi. Notez bien que le légiste est du bois dont on fait les législateurs, et que tout législateur qui retire une société d'un état inférieur pour la hisser sur un gradin supérieur, employât-il pour y arriver la supercherie et l'imposture, comme Moïse et Numa, doit être appelé du nom de bienfaiteur de l'humanité. L'homme de loi avait donc été institué pour protéger le travailleur contre l'oisif, et pour faire observer le contrat d'assurance qui garantit à chacun des assurés le droit de jouir des fruits de son travail, autrement dit le droit de propriété... ; et il est juste de reconnaître que cette espèce n'a pas toujours méconnu sa mission et qu'elle a noblement acquis, par une infinité de services, des titres immortels à la gratitude des humains. Seulement elle a eu sa chute comme elle avait eu son beau moment, et elle a fini comme toujours par abuser de l'autorité légitime dévolue à ses mérites pour enter l'oppression sur la reconnaissance. Et comme le légiste était plus lettré et plus savant que les autres, il comprit rapidement les vices du mécanisme des sociétés limbiques, de la civilisée notamment; et voyant que dans ces sociétés à rebours tous les avantages étaient pour le coquin, tous les déboires pour l'honnête homme, et qu'il fallait nécessairement se résoudre à opter entre le métier de fripon et le rôle de dupe, il opta résolument pour le premier emploi. Et une fois le premier pas fait dans la carrière du mal, il n'eut pas honte de tourner contre le pauvre travailleur

qu'il devait protéger la science et le talent dont il était orné. Puis, pour s'illusionner sur sa propre infamie, il inventa un vol légal, une usurpation légitime; il mit toute son érudition de jurisconsulte, toute son expérience de praticien de fourberies au service des forts; il fit de la justice une boutique, et de la loi une toile d'araignée. Il osa plus, il réussit à faire passer sa profession d'écumeur de bourse et de parleur pour et contre pour une profession honorable, il prit impudemment le titre de défenseur de la veuve et de l'orphelin !

Le Corbeau aussi a eu sa chute, mais lui aussi était né pour être vertueux et pour tenir en ce monde une place honorée et utile, et il n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Dieu l'avait institué protecteur des moissons et cureur des emblaves, une fonction plus relevée certainement que celle que l'Urubu occupe dans l'Amérique méridionale et le Secrétaire en Afrique. Sa besogne consistait principalement à sauvegarder les blés de la dent des vers blancs et des limaces, et à débarrasser le sol de toutes les vermines qui l'infestent; puis, à faire disparaître tous les foyers de corruption atmosphérique. C'était pour qu'il pût mieux remplir cette noble mission d'édilité agricole que Dieu l'avait doué, comme le porc, du don d'omnivorie et de cette voracité stomacale qui ne recule devant aucune horreur et fait ventre de tout. Or, le Corbeau ne se refusa pas, dans le principe, à apporter à l'homme le concours qu'il lui devait, et on l'a vu pendant des siècles attendre chaque année l'époque des grands labours pour suivre la charrue et dévorer sans pitié toutes les larves de hannetons que le soc découvrait. Il déployait en même temps un zèle remarquable dans les divers services de l'édilité rurale et domestique, se vouant sans répugnance à l'absorption de toutes les matières animales que le débordement des fleuves déposait sur leurs rives, purgeant de toutes leurs immondices les prairies et les champs et les rues des cités. On sait que

le Corbeau occupe encore en Russie et dans l'Inde la fonction de cureur d'égouts, et qu'il jouit de l'estime générale en ces vastes contrées. Alors donc l'homme n'avait qu'à se louer des vertus et du dévouement de son auxiliaire, dont le caquetage l'amusait du reste et dont la sensibilité barométrique lui servait d'almanach pour prévoir les changements de temps. Alors probablement le germe de ses passions mauvaises ne s'était pas développé encore. Cette époque doit être celle où l'homme honora le Corbeau de toutes les distinctions qui peuvent flatter l'amour-propre d'une créature ambitieuse, et où il lui donna place dans ses légendes nationales et le mit dans la confidence de ses mystères religieux.

Comment fut rompue l'alliance, et de quel côté furent les torts de la fatale rupture ? L'analogiste n'est pas en peine de répondre à cette double question. L'histoire de la dépravation du Corbeau est celle de la dépravation du légiste ; toutes deux proviennent de la même origine et suivent une marche parallèle. La perversité de l'homme engendra la perversité de la bête.

A mesure, en effet, que la Sauvagerie et le Patriarcat firent place à la Barbarie et à la Civilisation, la guerre s'organisa sur une échelle immense. Des collisions de masses armées eurent lieu, qui jonchèrent le sol de monceaux de cadavres, abominable curée par laquelle l'Homme inocula lui-même aux Loups, aux Corbeaux, aux Vautours et aux Crocodiles, la passion de la chair humaine, et perdit bientôt son prestige dans l'esprit de l'animalité... Car on ne se figure pas ce qu'il faut d'efforts et de peines pour ramener au respect de l'homme, une bête qui en a mangé.

Le mépris de l'espèce humaine, si peu soucieuse de sa dignité, s'en allait donc croissant dans le cœur du Corbeau, en raison directe de la monomanie homicide d'icelle, quand une nouvelle sottise de l'Homme, plus inexplicable peut-être encore que la

première, vint transformer ce sentiment en haine et en soif de vengeance. Des barbares sans goût et sans délicatesse firent un jour courir le bruit que la chair du Corbeau était non-seulement très-mangeable, mais qu'elle pouvait remplacer avantageusement celle du bœuf dans le pot-au-feu... Et la masse ignorante les en ayant crus sur parole, l'attaque contre le Corbeau commença sur toute la ligne. L'histoire même constate que le gamin ne se borna pas à user contre l'ennemi des procédés habituels de la guerre loyale, mais qu'il n'est sorte de tours pendables qu'il n'ait joués à la malheureuse bête, comme par exemple, de la griser avec des petits pois à l'eau-de-vie ou de la coiffer avec des cornets de papier enduits de glu, pour donner à la foule le spectacle de son ivresse et de ses évolutions risibles. Exaspéré par cette longue série d'avanies, et placé dans le cas de légitime défense par cette agression directe de l'homme, le Corbeau accepta résolument la guerre. Dès le lendemain de la dénonciation des hostilités, en effet, il se retirait chez les Volsques, c'est-à-dire qu'il abandonnait les villes pour se réfugier dans les forêts et sur la cîme des plus âpres montagnes, où il a élevé depuis ses familles plantureuses dans la haine du laboureur. C'est là qu'il a médité ses vengeances dans le calme de la solitude et qu'il a imaginé à son tour d'adapter à chaque récolte du cultivateur un procédé de dévastation spécial, changeant de batteries et de manœuvres suivant les lieux et les saisons. Ainsi on l'a vu successivement déclarer une guerre acharnée au gibier cher à l'homme (lièvre et perdrix), fondre en grandes masses sur les champs aux époques des semailles, dévorer le grain répandu sur la terre, le déterrer après qu'il a été enfoui et que la germination en a développé les principes sucrés, et se réjouir enfin de toutes les misères et de toutes les désolations de son ennemi. Voilà comment le Corbeau, que Dieu avait créé pour être le bouclier de l'agriculture, à l'instar du légiste, en est devenu le fléau.

Comment finira cette guerre? Je sais le secret de la solution pacifique du différend, mais je ne vois pas la nécessité de la révéler au civilisé qui ne l'emploierait pas. Le civilisé ne connaît pas d'autre moyen de débrouiller les questions obscures que d'y tirer beaucoup de poudre, et c'est peine perdue que de chercher à le corriger de cette sotte habitude. Je dirai seulement que saint Augustin, en faisant voir ce que l'homme avait perdu à la perte de son innocence, a montré implicitement ce qu'il pourrait reconquérir en la reconquérant. Je puis affirmer aussi qu'en Harmonie, où la femme règne et gouverne, toutes les bêtes ont accepté sa domination avec joie, et qu'elles contribuent admirablement par leur docilité et leurs services aux charmes de l'existence sociale. Or, il me semble que les civilisés qui raisonnent pourraient bien se donner un peu de peine pour changer leur misérable société contre celle-là, où la durée moyenne de la vie de l'homme est de 144 ans (chiffre 100 du système duodécimal) et où les femmes conservent généralement jusqu'au delà de cent ans tous leurs moyens de plaire. Mais les civilisés, paresseux et abrutis par leur éternelle misère, aiment mieux nier l'Harmonie que de s'occuper sérieusement des moyens de l'atteindre ; et au lieu d'ajouter foi aux récits de ceux qui leur racontent les délices de cette période sociale qui comprend les trois quarts de la vie de l'humanité, ils les traitent injurieusement d'utopistes et de faiseurs de paradoxes, etc. Utopistes, hélas ! ce n'est pas nous qui méritons d'être appelés ainsi, mais bien les insensés qui croient à l'éternelle durée d'une société si impossible qu'elle ne tiendrait pas debout deux heures sans l'étai du bourreau. Faiseurs de paradoxes ! ah ! j'accepte l'épithète ; lorsque les cerveaux de l'immense majorité des humains sont fêlés et que la raison s'en échappe par toutes les fissures, il faut bien que la sagesse des nations se résume en quelques paradoxes.

Faites en sorte qu'il y ait plus de bénéfices à être honnête

homme qu'à être fripon, et le légiste reviendra à la probité de lui-même, et il entraînera naturellement le Corbeau dans sa voie de retour au bien.

Tout ce qui précède s'applique non-seulement à tous les Corbeaux, mais encore aux Pies et aux Geais et à tous les autres membres de la famille des Omnivores. Tous vivent très-longtemps, à l'imitation des avares; tous adorent le gland, à l'instar du pourceau qui est aussi emblème pivotal d'avarice. Horace a dit son fait à cette engeance indiscrète et perverse en ces fameux vers tant cités : *Absentem qui rodit amicum... Commissa tacere, Qui nequit, hic niger est, hunc tu, romane, caveto.* » Défie-toi de celui qui ronge son ami absent... et qui ne peut garder le secret qu'on lui confie, c'est une bête noire. » Il est remarquable, en effet, que presque tous les gens vêtus de noir sont pour la peine de mort, et se réjouissent du spectacle des gibets, des tortures et des expositions.

Après avoir traité de l'histoire du groupe en général, il est de notre devoir de consacrer une courte notice spéciale à l'illustration de chaque espèce.

Le Grand Corbeau ou le Corbeau solitaire. La plus grande des espèces du genre. Plumage d'un beau noir lustré à reflets pourpres. Sédentaire, ami des rocs chauves, vit par couples isolés sur les sommets des plus hautes montagnes du Midi; habite aussi les falaises de nos côtes maritimes. Grand destructeur du menu gibier, levrauts, lapereaux, perdreaux, etc.; ogre affamé de la chair des oiseaux nouveaux-nés, pillard effréné d'œufs. Niche sur les cèdres du Liban, et aussi dans les fissures des rocs et des vieilles tours. Les propriétaires jaloux de la conservation de leurs chasses ne peuvent pousser trop vivement à l'extermination de cette espèce.

C'est à elle néanmoins qu'il convient de reporter la meilleure part de la gloire historique conquise par la tribu. Ce Corbeau solitaire, grave, majestueux, taciturne, qui habite de préférence les Thébaïdes rocheuses, est bien le vrai Corbeau, l'unique Corbeau de l'antique légende orientale, le commensal et l'ami du pieux cénobite retiré au désert, le porte pain d'Élie, le guide d'Alexandre. C'est lui qui est de moitié dans les victoires de Rome, et qui baptise de son nom les familles patriciennes. C'est l'oiseau augural par excellence, à qui le Destin, maître des dieux, communique d'avance ses arrêts et qui vit trois âges d'homme. Il découvre les lois de la chute des graves et de l'impénétrabilité des corps avant Archimède et Newton, etc. Il est l'auteur du procédé de correspondance télégraphique le plus anciennement connu, ainsi que d'une foule de procédés industriels des plus ingénieux. Les trois quarts des proverbes faussement attribués au grand roi Salomon ou bien à Sancho sont de lui. L'illustration de ce moule remonte aux premiers jours des annales du monde; les Saintes-Écritures sont pleines de sa gloire, ainsi que les profanes, ainsi que la poésie, la mythologie et l'histoire. Job, David, Aristote, Plutarque, Pline, Ovide, Tite-Live, chantent le Corbeau sur tous les modes. La Grèce a recours à ses connaissances géographiques pour savoir où est situé le point central de la terre où elle désire bâtir un temple à Apollon Pythien. Rome lui fit une liste civile, l'Égypte l'embauma. Combien de grands hommes, hélas! combien de célèbres inventeurs n'ont pas été traités ainsi, à commencer par Prométhée et à finir par Salomon de Causs.

Ce fut encore ce même Corbeau qui s'établit le premier sur la terre à la suite du déluge et trouva que tout y était bien. Les historiens légers et qui ne vont pas au fond des choses, ont fort blâmé ce trait de fermeté caractérielle du Corbeau, qui refuse de rentrer dans l'arche après en être sorti, et ils qualifient cette résis-

tance d'acte d'ingratitude. Je ne partage pas complétement leur manière de voir à cet égard, et ne crains même pas d'affirmer que le Corbeau s'est beaucoup mieux tiré que le Pigeon de son rôle d'éclaireur dans cette grave circonstance. Remarquons, d'abord, en effet, que la terre, au temps dont on parle, n'était pas ronde comme de nos jours, mais plate. Disons même qu'elle affectait la forme d'une cuvette, puisque cette forme est la seule qui puisse s'adapter au récit de la Bible et prêter à une explication plausible du déluge universel, lequel se comprend plus difficilement avec la donnée de la forme sphérique inconciliable avec la submersion totale. Ajoutons que l'oiseau noir est omnivore et surtout carnivore, que tous les méchants viennent d'être engloutis, que leurs cadavres flottent à la surface des ondes, et que dès lors le Corbeau peut avoir d'excellentes raisons de se plaire là où l'innocente Colombe, qui n'aime que les grains, ne trouve pas où poser le pied. Du moment que le Corbeau ne revient pas, son message est parfaitement rempli, puisqu'il déclare implicitement par la prolongation de son absence, et contrairement au rapport de la Colombe, qu'il y a pied sur la terre et que les continents sont en voie d'émersion. Après cela, puisqu'il fallait que quelqu'un sortît de l'arche le premier, je ne vois pas pourquoi la chance n'aurait pas favorisé le Corbeau comme un autre. Quant à sa répugnance à rentrer dans le sein de l'arche, je l'excuse et l'approuve et trouve fort naturel qu'une bête d'esprit qui vient de passer quarante jours dans une société si mêlée, éprouve par réaction le besoin de l'isolement.

Tant il y a, pourtant, que de cette accusation de négligence puérile, qui le frappa dès le début de sa carrière, le Corbeau ne réussit jamais à se blanchir parfaitement et que la réputation de commissionnaire oublieux est restée clouée à son nom dans les fastes héroïques de la Grèce comme dans les récits de la Bible. Un jour qu'Apollon sacrifiait et qu'il avait besoin de se la-

ver les mains, il pria le Corbeau de lui aller quérir de l'eau à la source prochaine, invitation à laquelle celui-ci obtempéra de bonne grâce. Mais le malheur voulut qu'il fit rencontre à la porte du temple d'un figuier chargé de fruits, et que cet objet plein de charme lui fit oublier son message. La fable ajoute que les fruits n'étant pas encore murs, l'oiseau se vit forcé de s'installer sur place pour attendre leur maturité, et que cette négligence impardonnable mit si fort le dieu en colère que, pour rafraîchir la mémoire à son émissaire oublieux, il le condamna à subir tous les ans le supplice de la pépie vers la saison des figues.

La poésie judaïque et l'arabe vont plus loin encore que la grecque dans les reproches de défaut de mémoire qu'elles adressent au Corbeau; elles font dégénérer ce vice de cervelle en sécheresse de cœur. Le patriarche Job accuse formellement le Corbeau de chasser ses petits de leur nid dès l'âge le plus tendre et de les abandonner inhumainement aux bons soins de la Providence, et le saint roi David répète l'accusation dans ce fameux verset du psaume 146, où il est dit que Dieu donne la pâture aux petits des *Corbeaux*. Aux petits des Corbeaux, entendez bien, *pullis corvorum* , et non pas aux petits des *oiseaux*, *pullis avium*, comme a traduit Racine

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture
Et sa bonté... *s'arrête à la littérature.*

Il n'y a pas dans le texte un seul mot de tout cela. Le Psalmiste spécialise et ne généralise pas. Il sait trop bien qu'il n'entre pas dans les habitudes des oiseaux de confier leurs petits à la charité publique. Pourquoi rougirais-je d'avouer que je suis très-aise d'avoir trouvé cette occasion de faire preuve d'érudition biblique et de relever le doux Racine du péché d'infidélité en même temps.

Le grand roi Salomon voue au bec des Corbeaux les yeux de tous les enfants irrespectueux envers leurs pères.

J'ai dû m'enquérir avec zèle du degré de créance que méritait cette grave accusation d'insensibilité maternelle que les Saintes-Écritures laissent planer sur le Corbeau. Or, de tous les renseignements que j'ai recueillis, et de toutes les observations que j'ai pu faire par moi-même, en France et en Afrique, est résultée pour moi la preuve que l'imputation porte à faux.

Plut au ciel que le grand Corbeau pût se laver aussi facilement de l'anathème formidable que la voix unanime des sages de l'antiquité fulmine contre lui, à raison de son avarice! Mais cette fois la tâche est plus rude, et loin de l'entreprendre, l'analogie passionnelle est heureuse de pouvoir constater le touchant accord qui est entre elle et Aristote sur ce point délicat. Qui dit Aristote, dit Pline; qui dit Pline, dit Élien. Passons condamnation sur ce chef d'avarice. Du reste, le Corbeau solitaire n'a nullement besoin qu'on lui vienne en aide sans raison, au contraire, car le nombre de ses panégyristes officieux est beaucoup plus considérable que celui de ses détracteurs systématiques.

Si, d'une part, en effet, Job et David incriminent ses mœurs familiales et le représentent à tort comme le type du mauvais père, abandonnant lâchement le soin de sa progéniture pour se livrer à des flâneries indignes, Plutarque, qui a écrit une sorte de petit traité de la vie des bêtes illustres pour faire pendant à son grand livre, Plutarque fait une peinture édifiante de la fidélité conjugale du Corbeau et de sa galanterie. Or, nous savons que l'affection passionnée des parents l'un pour l'autre est une garantie infaillible de leur tendresse pour leurs petits. L'éloquent écrivain qui a consacré de si belles pages à la glorification de la continence de Scipion l'Africain, soutient donc avec la même puissance d'entrainement et de conviction, qu'il arrive tous les jours au Corbeau de renouveler les prodiges de fidélité conjugale

qui ont rendu si célèbres dans la mémoire des hommes, les noms d'Arthémise et d'Orphée. Les Corbeaux mâles, dit-il, sont dans l'usage de garder pendant neuf ans le deuil de leurs défuntes; un veuf qui s'aviserait de convoler en secondes ou en troisièmes noces avant l'expiration de ce terme, serait déshonoré..... Je crois que c'est le même historien qui a parlé de l'entente cordiale qui aurait été autrefois entre le Corbeau et la Cigogne, alliance si chaleureuse qu'elle aurait porté le premier à s'embarquer avec la seconde pour lui servir pendant la traversée d'estafette et d'escorte. J'ignore si réellement ces choses furent dans les temps loin de nous, mais je sais parfaitement, par exemple, qu'elles ont bien changé depuis, car non-seulement le Corbeau, qui est sédentaire, n'accompagne plus la Cigogne dans ses voyages, mais il est sa bête noire au lieu d'être sa bête de compagnie, et son bonheur est de porter le trouble dans le ménage de l'oiseau blanc, de lui casser ses œufs et de lui ravir ses petits.

Un jour que le Corbeau solitaire, sur sa roche perché, avait été témoin de la façon ingénieuse et savante dont l'Aigle s'y prenait pour décortiquer les tortues, en les laissant tomber du plus haut des airs sur le roc, l'envie lui vint aussitôt d'appliquer cette méthode d'extraction rapide à certains coquillages dont il estimait l'intérieur. Il prit à cet effet une moule en son bec, et l'emportant à une grande hauteur, la laissa choir sur les cailloux. Or, le coquillage ne s'étant pas brisé comme l'opérateur l'espérait, il comprit de lui-même que l'insuccès de l'expérience provenait de sa maladresse et qu'il ne s'agissait pour réussir que de s'élever un peu plus. Et reprenant sa proie, il réitéra l'ascension jusqu'à ce qu'il fût arrivé à ses fins. « Les racines des sciences sont amères, s'écria-t-il en savourant la moule, mais le fruit en est doux. »

Tous ceux qui ont eu le malheur de passer quelques-unes de leurs jeunes années au collége savent que les Corbeaux de Ly-

bie, qui sont des Corbeaux solitaires, ont l'habitude, quand ils ont soif et qu'ils font rencontre d'une caraffe à moitié pleine, d'insinuer en icelle une certaine quantité de gravier pour faire monter le liquide jusqu'à portée de leur bec... Et aussi qu'il était une fois un roi d'Égypte, nommé Mertès qui, bien avant l'institution du Pigeon voyageur et celle du télégraphe électrique, employait pour le service de sa correspondance littéraire un de ces Corbeaux de Lybie, dont la sagacité dépassait la commune mesure, et que la bête étant morte d'accident, le pharaon inconsolable la fit empailler proprement et ensuite enterrer avec un convoi de première classe.

Tous les mortels sont désireux de lire dans l'avenir pour connaître d'avance le nom des numéros gagnants à la loterie. Les sages des vieux temps, que torturait comme nous cette curiosité du futur, avaient imaginé une recette culinaire dans laquelle entraient le foie et le cœur du Corbeau, préparés d'une certaine façon, et qui vous conférait d'emblée le don de divination. Le secret s'en est perdu comme tant d'autres, hélas ! ne le regrettons pas. Mais rappelons que l'histoire constate l'existence de rapports fréquents et suivis entre le Corbeau d'une part, et d'autre le prophète Élie, la pythonisse de Delphes, la sybille de Cumes et un tas d'autres voyants.

C'est encore à cette espèce, comme à la plus puissante et à la plus valeureuse du genre, qu'il convient de reporter l'honneur qu'on veut faire au Corbeau d'avoir servi dans l'arme de la fauconnerie. Pline affirme positivement que dans une certaine contrée d'Asie qui s'appelait l'Erizène, vivait jadis un gentilhomme nommé Cratérus Monoceros, ayant pour industrie spéciale de voler la Perdrix et la Caille au Corbeau. Marc Paul ou Chardin, je ne sais plus lequel, prétendrait à son tour avoir été témoin oculaire d'un fait de cette nature à la cour du grand Kan,

du grand Sha ou du grand Lama. Enfin, ce qui est plus grave encore, les fastes de la fauconnerie française accuseraient le roi Louis XII d'avoir donné dans les mêmes écarts que les souverains ci-dessus. J'aurais besoin, je ne le cache pas, de voir ces choses pour y ajouter foi entière, ne comprenant pas bien qu'un oiseau privé de mains et porteur d'ailes obtuses, qu'un oiseau, en un mot, aussi lourd et aussi paresseux que le Corbeau, se puisse jeter de fougue et à commandement à la poursuite d'une proie aussi rapide que la Perdrix lancée et la lier dans les airs. Cependant, du moment que l'homme a réussi, à force de patience et d'adresse, à dresser le lièvre à battre la caisse et à mettre le feu au canon, je ne vois pas pourquoi il lui serait impossible de dresser le Corbeau au vol de la Perdrix; d'autant moins que je sais de science certaine que le Corbeau des champs, beaucoup plus petit que le solitaire, vole naturellement le lièvre et le lapin. Mais je commence à m'apercevoir que, de concession en concession, j'en suis presque arrivé à faire l'apologie du moule indigne que j'avais voué d'abord à l'extermination. Restons en là de cette notice, pour n'avoir pas à nous repentir de notre premier mouvement.

La Corneille noire et la Mantelée. Corbeaux vulgaires des champs, Corbines, Grolles, etc. La Corneille noire, qui se répand en si grandes masses sur nos champs cultivés à l'approche de l'hiver, nous vient généralement du Nord, et principalement de la Russie où elle est pour ainsi dire domestique. Cependant elle niche aussi en France, où elle vit isolément et se cantonne pendant toute la durée de la belle saison, se taillant dans la carte un arrondissement de pillage et de carnage comme les vrais oiseaux de proie. Elle fait son nid, qui est très-apparent, très-large et très-solide, sur les peupliers dans les champs, sur les chênes dans les forêts. La Corneille Mantelée niche rarement en

France, ses mœurs sont les mêmes que celles de l'espèce précédente, avec laquelle elle voyage de conserve et se marie parfois. Je vote pour qu'on leur applique à toutes deux la peine du talion, c'est-à-dire pour qu'on déniche leurs petits, qu'on leur torde le cou et qu'on les donne en pâture aux pourceaux.

C'est la première de ces deux Corneilles-là, la Noire ou le Corbeau vulgaire, qui figure dans tous les récits plus ou moins authentiques où l'espèce a le vilain rôle. C'est le maître Corbeau essentiellement dévolu à la mystification par son intempérance de verbe; c'est le plus enclin au vol, à l'ivrognerie et à la gourmandise; le même que l'astuce du Renard a illustré d'un ridicule ineffaçable, que l'oiseleur enivre avec des petits pois à l'eau-de-vie et que les gamins coiffent de cornets enduits de glu et amorcés de chair. C'est celui qui se fait gloire du chiffre de ses parjures et se pavane triomphalement dans ses apostasies. C'est un des grands fléaux de l'agriculture, un déterreur de grains, un voleur de cerises, un assassin de levrauts, de perdreaux, de lapins. J'en ai tué quelques-uns et ne m'en repens pas, mais je crains cependant qu'on n'ait poussé trop loin l'esprit de dénigrement envers l'espèce, en l'accusant d'avoir voulu enlever un mouton pour faire comme un Aigle à qui elle avait vu tenter cette opération avec un plein succès. Le Corbeau n'est pas bête à s'embarquer en de pareilles entreprises, et il connaît aussi bien sinon mieux que pas un fabuliste, la justesse du proverbe : *Qui trop embrasse mal étreint*. Quand il grimpe sur le dos du mouton pendant l'hiver, c'est pour se réchauffer les pieds ou chercher dans sa laine les baies qui s'y attachent et non pour l'emporter dans les champs de l'espace. Il se juche quelquefois aussi sur l'échine du porc pour le débarrasser d'une foule d'hôtes importuns; pourquoi les fabulistes ne l'ont-ils pas accusé de même d'avoir tenté l'enlèvement d'un animal du poids de 150 kilogrammes.

On a vu des Corbeaux de cette espèce, cloués par les épaules

à un piquet de chêne au beau milieu des champs, entrer en des colères blanches qui les faisaient empoigner avec rage et retenir mordicus en l'étau de leurs serres tout ce qui s'approchait d'eux. Comme cette race des Corbeaux est une race ignoble, et avide du spectacle des tortures et des expositions publiques, ainsi que toutes les viles multitudes, elle ne manque jamais d'accourir en grand nombre au-devant des exécutions pour se repaître de l'agonie des victimes; mais malheur en ce cas au sans cœur qui veut inspecter de trop près l'appareil du supplice; le patient le saisit et lui fait expier sa curiosité imprudente par la perte de sa vie ou de sa liberté, et le diable ne fait que rire de cette mésaventure d'un larron roué par un autre larron. Ainsi le public bat des mains quand deux grands avocats se prennent de bec en plein tribunal et se couvrent d'injures fraternelles, dans l'intérêt de leur cause.

Le Freux. Le Freux est ce Corbeau chauve qui affecte de préférer le grain à la chair, d'où lui est venu son nom de *Frugilegus*. Son plumage noir a des reflets plus violets et plus cuivrés que celui de la Corneille noire et il a le front et les entournures du bec complétement dénudés de plumes. Cette calvitie n'est pas un défaut de naissance, la bête l'a gagnée à piocher la terre pour en déterrer les grains. Le Freux est fier de ces nobles cicatrices du travail et il les montre avec orgueil, comme un bon canotier ses ampoules gagnées à manier l'aviron. C'est un des plus redoutables ennemis du laboureur; mais la loi et le préjugé, qui sont si sévères aux pigeons, sont pleins de tolérance pour le Freux. Ces oiseaux se réunissent en grandes bandes au printemps pour nicher, à l'instar des Hérons. Une fois qu'ils ont adopté pour emplacement de colonie une avenue de peupliers ou un massif d'ormes, ils y reviennent tous les ans à époque fixe pour y pondre, et quand ils quittent le pays à l'approche

des frimats, ils ont grand soin de visiter leur nid et d'y faire des réparations pour prévenir les ravages des autans. Cette espèce est très-populaire et très-répandue dans les îles Britanniques, où les petits se mangent en guise de pigeonneaux. Les Anglais ont remarqué que les Freux adoptaient de préférence pour domicile d'amour les massifs d'arbres voisins des écoles primaires, ou plantés dans les cours de récréation des moutards. Ce choix dit assez leur emblème qui est le maître d'étude, espèce sobre par nécessité, et qui devient chauve de bonne heure. Les Freux sont intraitables sur l'article du respect à la propriété. Quand un jeune couple, qui n'a pas encore de maison à lui, s'avise d'emprunter des matériaux de bâtisse à l'établissement de ses voisins, et ne dissimule pas son larcin avec assez d'habileté, les volés entrent dans une colère furieuse et se réunissent aussitôt pour tomber à grands coups de bec sur les voleurs maladroits qui sont souvent obligés de s'expatrier pour fuir le châtiment dont ils sont menacés. On cite un couple de Freux anglais qui nicha pendant plusieurs années de suite au-dessus de la girouette qui surmonte la halle aux blés de Newcastle. Ce nid, qui fit longtemps l'admiration des étrangers et le bonheur des indigènes de la noire cité, était digne de servir de pendant à celui qu'une Hirondelle de cheminée, de la même contrée, avait bâti sur les ailes d'un Chat-huant cloué à une grande porte. On ne saurait refuser aux oiseaux de la Grande-Bretagne, pas plus qu'à ses autres natifs, une certaine dose de hardiesse industrielle et d'excentricité tout à fait caractéristique. Je sais plus d'une *rookery* en France, une entre autres, située dans le voisinage du bourg de Mennecy, près Corbeil, où j'avais autrefois l'habitude de me rendre tous les ans au mois de mai pour y détruire un millier de petits Freux et prévenir ainsi la destruction de quelques milliers de boisseaux de froment. Je propose ma conduite pour modèle à tous les chasseurs soucieux des intérêts de l'agriculture et de la

chose publique. *Rookery*, prononcez *rouquerey*, est un mot anglais qui veut dire établissement colonial de Freux; les Freux ont reçu le doux nom de *Roôk* de l'autre côté de la Manche. Je ne connais pas de langue plus riche que l'anglaise en termes de zoologie.

Le Freux a l'estomac musculeux et l'intestin très-développé comme les granivores; ce qui ne l'empêche pas de faire sauter très-adroitement les pierres pour manger les vers qui sont dessous.

Le Choucas. La petite Corneille des églises, si commune à Paris et dans toutes les vieilles cités ornées de cathédrales gothiques. Le Choucas est un des ennemis les plus acharnés de la famille des petits oiseaux. Il dévore les jeunes avec la même avidité que les œufs et s'oppose fructueusement à la multiplication du gibier plume. C'est lui seul qui rend l'existence amère aux Ramiers des Tuileries et qui interdit quelquefois aux promeneurs de ce jardin splendide le parcours de certains massifs de marronniers. C'est un larron de cette espèce qui resta pendu un jour à un nid d'Hirondelle de la place Vendôme dans lequel il avait insinué sa tête pour en retirer les petits. Les malheureux Moineaux francs qui nichent parmi les feuilles d'acanthe de la magnifique colonnade du Ministère de la Marine, payent chaque année un énorme tribut de victimes à sa voracité. Un des premiers devoirs des édiles de la capitale et des autres grandes villes de la France, serait de poursuivre l'extermination de cette espèce nuisible par l'appât de fortes primes. L'initiative d'une semblable mesure leur assurerait des droits à la gratitude éternelle des Cailles, des Perdrix et des Alouettes qui habitent les champs, aussi bien qu'à celle des Ramiers, des Moineaux francs et des autres oiseaux indigènes des cités. La maison du Seigneur peut sans inconvénient servir de demeure aux Colombes et aux Hirondelles, qui sont de doux emblèmes de toutes les vertus domestiques; mais elle doit être impitoyablement fermée

aux oiseaux voleurs et sans foi et aux artisans de ténèbres. Aucune mauvaise bête n'est plus digne à tous égards de la proscription que j'invoque, que le petit Corbeau d'église, qui symbolise le syndic de la communauté religieuse. Les portières elles-mêmes ont été forcées de renoncer à l'éducation du Choucas, par impuissance de le corriger de ses instincts subversifs, et notamment de sa passion pour le vol. Les habitants de la Grande-Bretagne, qui sont essentiellement carnivores, dénichent les jeunes Choucas pour en faire des pâtés. Je parlais tout à l'heure de l'excentricité des goûts et des idées des natifs de cette île. Les anciens mangeaient aussi le Choucas, mais uniquement pour la raison que j'ai signalée plus haut, parce qu'ils étaient persuadés que la chair de ce petit Corbeau communiquait le don de prévoir l'avenir.

Le Choquard, Choucas des Alpes. Un peu plus grand que le Choucas ; manteau noir à reflets pourpres passant au vert, bec court d'une belle couleur orangée, iris brun et pieds rouges. Le Choquard habite en France les plus hautes régions montagneuses et le voisinage des neiges éternelles ; il est omnivore comme tous ses congénères et vit en société comme le Choucas et le Freux, ne désertant que très-rarement, et lorsqu'il y est contraint par la rigueur de la saison, les lieux où il a reçu le jour. Il niche dans les fentes des rochers. Personne n'a jamais pu me dire pourquoi Cuvier avait distrait cette espèce du genre Corbeau, dont elle a tous les caractères, les goûts immondes, le croassement et les allures, afin de la placer parmi les Merles. Le Merle est un oiseau qui chante et ne croasse pas, qui court et ne marche pas, qui s'engraisse de la baie du myrthe et non pas des lambeaux de la charogne putréfiée, et je repousse énergiquement pour lui l'assimilation honteuse dont Cuvier a essayé de le flétrir. Je suis parfois tenté de dire de la Science ce que

les savants disent de la Nature, qu'elle a des secrets dont il est impossible de sonder la profondeur.

Le Coracias. Un peu plus long que le Choquard, de la queue, du bec et des aîles. Robe noire à reflets violets, pourpres et verts; iris brun, pieds et bec du plus pur vermillon, langue dorée. Les habitudes de cette espèce sont semblables à celles de la précédente. Toutes deux vivent dans les mêmes parages et voyagent souvent de conserve. Seulement le Coracias n'est pas exclusif comme le Choquard aux sommets neigeux des Alpes, du Jura et des Vosges, et on l'aperçoit quelquefois sur les corniches de la falaise armoricaine. La Corneille aux pieds roses, de Belle-Ile, qui s'apprivoise si facilement, appartient à cette jolie espèce, dans le sein de laquelle les cas d'albinosisme sont fréquents. On sait que cette dernière tendance indique de fortes propensions à la domesticabilité. J'ai forcé en la présente année 1855, une perdrix rouge, toute blanche, à la réserve de l'occiput et des maillures du flanc qui sont isabelle et gris perle; moins de huit jours après la perte de sa liberté elle mangeait dans ma main.

Le Choquard et le Coracias, qui sont de véritables Corbeaux, composent le sous-genre Pyrrhocorax de je ne sais qui. Cuvier, qui avait retiré le Choquard de cette tribu des Corbeaux pour le ranger parmi les Merles, ne pouvait guère se dispenser d'en faire autant pour le Coracias. Il l'a logé parmi les Huppes, dans le voisinage des Grimpereaux et des Oiseaux-mouches, sous prétexte qu'il avait le bec trop effilé et trop arqué pour exercer convenablement l'emploi de Croquemort. Continuons de jeter un voile respectueux sur ces tristes écarts du génie, et disons à la gloire de l'Aigle de Montbéliard qu'il a vu bien plus clair dans les ténèbres du passé que dans les clartés du présent.

J'ai fini le groupe des Burgraves, à la démarche lente et digne; voici venir les sauteurs.

Genre Rollier. Espèce unique.

Le Rollier est un fort bel oiseau à plumage de Martin-pêcheur, qui est plus rare encore que le Casse-noix et fait encore moins parler de lui. C'est un Geai véritable et qui ne diffère du Geai vulgaire que par de très-légères différences. Le Rollier quitte l'Afrique pour se rendre en Europe vers le milieu d'avril; il est fort répandu à cette époque, ainsi que le Guèpier, dans nos plantations d'Algérie. Un très-faible contingent de l'émigration remonte la vallée du Rhône pour établir en France son domicile d'amour. Le Rollier niche dans les forêts les plus solitaires de l'Est et du Midi. Puisqu'il porte la livrée aigue-marine des Guêpiers et des Martins-pêcheurs, il faut bien qu'il fasse son nid dans des cavités maçonnées et qu'il ponde des œufs blancs lustrés. C'est ce qui a lieu, en effet; son domicile est un creux d'arbre ou une fente de muraille ou bien un trou percé dans une paroi de roche, de carrière. Sa nourriture consiste surtout en escargots, mais son régal supérieur est l'œuf de Tourterelle ou celui de Rossignol. Le Rollier, pris très-jeune, s'apprivoise facilement et s'élève de la même manière que les Pies et les Geais; il est aussi braillard, aussi vorace et aussi sale que les jeunes de cette dernière espèce, dont il a les façons, les grâces et l'organe. Toutefois, on a remarqué que le penchant au vol était moins caractérisé chez cette espèce que chez ses congénères, ce qui doit dépendre de ce que le Rollier est un oiseau de passage, qui prend ses quartiers d'hiver en Afrique, et qui n'a pas besoin, par conséquent, de se créer des magasins de réserve en prévision du manque de vivres pendant la rude saison. Je ne

vois pas d'autre différence entre le Rollier et le Geai vulgaire que celle-là, si ce n'est encore que le Rollier prend le chemin du cap de Bonne-Espérance et pique vers le Midi, quand il appareille de France, tandis que le Geai gouverne vers l'Est et fait voile vers le Japon. Le Rollier, qui a une mer à traverser, et qui voyage d'ailleurs à plus longues étapes que le Geai, a, par cette raison, l'aile plus longue et surtout plus pointue. Le Rollier est un oiseau très-savant, très-habile des mains et du bec, qui jongle avec les boulettes de viande et de fromage qu'on lui présente, et qui dit ainsi son emblème.

Genre Geai. Espèce unique.

Geai. Jâques de Lorraine; Ricard des rives de la Loire; le *Corvus glandarius* ou Corbeau à gland des auteurs.

Tout le monde connaît le Geai en France, parce qu'on l'y rencontre partout, et parce qu'il n'est guère d'enfant de ce pays qui n'ait pris de jeunes Geais au nid et tenté d'en élever un. C'est un oiseau très-sale, très-gourmand, très-voleur et très-désagréable à entendre, ce dont il ne se doute guère, car il parle sur tout et pour rien, et sa loquacité disgracieuse est à l'avenant de sa voracité. Toute nourriture lui est bonne ; escargots, glands, cerises, pommes, châtaignes, noix, têtes d'œillet, fromage blanc ; mais son régal de prédilection est l'œuf de Rossignol ou de Merle frais pondu. La chair des oisillons nouveaux-nés lui est encore particulièrement savoureuse ; il ne dédaigne pas non plus celle des adultes qu'il aime à détacher des piéges pour mystifier l'oiseleur. Enfin, il déterre les grains et dissèque les cadavres à l'instar du Corbeau. Il est possédé,

comme le Choucas et la Pie, du besoin de voler et d'enfouir. Quand vous le voyez passer au-dessus de la vallée, en automne, tenant en son bec une pomme, une châtaigne, une noix, c'est qu'il se rend vers la cachette qu'il a choisie pour y déposer son épargne. Cette cachette est tantôt un vieux nid de Pie ou un nid d'Écureuil, ou bien encore quelque cavité d'arbre. Les chênes qui poussent quelquefois dans le sein des vieux saules proviennent des glands apportés là et plus tard oubliés par le Geai. Ses pieds sont de véritables serres acérées et pointues qui ne lâchent jamais prise, et son bec est armé d'un crochet aigu et tranchant qui porte des coups terribles.

Les Geais, comme tous les avares, se délectent à la contemplation de leur trésor. Ils passent de longues heures à savourer ce spectacle et à compter leurs espèces, et comme la peur d'être volés, qui est le plus grand supplice des voleurs, les tourmente sans cesse, ils changent fréquemment leur cachette de place.

Le Geai est un oiseau éminemment voyageur, mais qui ne suit pas dans ses migrations la même route que le Rollier. J'ai dit que celui-ci allait du Nord au Sud, conformément à la pratique générale des oiseaux de passage ; le Geai, tout au contraire, marche de l'Ouest à l'Est et ne revient pas tous les ans aux lieux qui l'ont vu naître ; si bien que tel Geai qui s'est établi cette année en France, nichera peut-être l'an prochain dans les forêts de la Tartarie ou dans celles de la Chine et réciproquement. Ces habitudes de cosmopolitisme de l'espèce expliquent les variations nombreuses que les oiseleurs d'Europe observent fréquemment dans le chiffre de son effectif. La plus grande élévation de ce chiffre semble correspondre aux dates des plus riches années de glands. Il est même à remarquer que lorsque ce fruit a copieusement donné et que les Geais ont eu le temps de remplir leurs greniers d'abondance, ils déposent volontiers leur humeur voyageuse et demeurent tout l'hiver dans nos forêts de l'Est. Autrement le

Geai n'est guère sédentaire en France que dans nos forêts du Midi.

Le Geai niche de très-bonne heure au printemps, et les petits sont quelquefois en état de voler dès les premiers jours de mai. Son nid, qu'il bâtit de préférence sur les arbres épineux, se compose d'un fin matelas de petites racines d'herbes tressées avec beaucoup d'art et reposant mollement sur une assise de brindilles sèches. La mère y pond cinq œufs de couleur gris terne tiquetés de points verdâtres, qu'elle abandonne sans retour aussitôt qu'elle s'aperçoit que son nid a été découvert, malheur qui lui arrive fréquemment, attendu que cet établissement fondé avant les feuilles, occupe une assez vaste place et attire facilement les yeux du maraudeur. Cette espèce ne fait qu'une seule ponte par an, et sa progéniture a fort à souffrir des gamins qui ont fait de la vente d'icelle une branche de commerce lucrative. Il ne fallait pas moins que la réunion de ces deux circonstances pour protéger les espèces innocentes contre les déprédations du redoutable ovivore, qui semble avoir juré l'extermination de la race des Rouges-gorges et des Rossignols.

Le Geai est méfiant et rusé, mais toute sa malice ne l'empêche pas de donner dans les piéges où le pousse sa nature curieuse. Quand on éprouve le besoin de savoir tout ce qui se passe, pour le raconter au premier venu, il faut nécessairement se tenir à l'affût du *fait divers* et courir aux nouvelles. Si l'on voit passer un Renard ou un Lièvre, il faut le signaler ; si l'on entend l'appeau du pipeur, il faut voir ce que c'est ; le cri de la Chouette, il faut sonner la charge contre la méchante bête. Or, l'oiseleur a dressé des embûches sur toutes les voies des oiseaux, et malheur à ceux qui se laissent aller à leurs instincts. La statistique n'a pas encore constaté officiellement le nombre exact des Geais qui périssent chaque automne, victimes de leur curiosité immodérée ; mais je sais par ma propre expérience que ce chiffre doit attein-

dre des proportions fabuleuses. J'en ai pris des trente et des quarante dans une seule matinée et sur le même arbre de pipée. Le succès de ce genre de chasse est d'autant plus certain, qu'il suffit de faire pousser le cri d'alarme au premier Geai qu'on a pris pour attirer sur la pipée tous ses frères de la forêt. Le pipeur se livre à cette extermination avec d'autant plus de plaisir qu'il joint habituellement à cette profession celle de tendeur au collet et à la raquette, et qu'il a, en cette dernière qualité, de légitimes vengeances à exercer contre le Geai, qui est, après le Renard, son ennemi le plus intime, et qui visite tous les matins ses piéges pour lui dérober son butin.

Le costume du Geai est trop connu pour que je le décrive en détail. Ses longues moustaches noires, sa huppe toujours hérissée, ses allures frétillantes, sembleraient annoncer une humeur ultra-belliqueuse ; mais sa vaillance est toute dans son verbe. Ce décrocheur de pendus, ce massacreur d'innocents, qui a bec et ongles pour se battre, n'est qu'un lâche comme tous ses pareils; il fuit lâchement à la branche à l'aspect de l'Émerillon. Le miroir de ses ailes est aussi coloré d'azur, d'où l'on pourrait à première vue induire que l'amour tient une large place dans les affections de l'oiseau. Apparence menteuse. Regardez ces barres noires qui compriment l'expansion de la couleur céleste, elles vous disent qu'il n'y a plus de place pour les nobles sentiments dans le cœur de l'avare. L'amour, comme le courage, est tout en paroles chez le Geai. Son gosier au printemps est un vrai moulin à palabres. Sa manie, en ce temps-là, est de contrefaire le cri de tous les animaux.

Un oiseau qui n'a point de patrie et qui vit de toute nourriture ne doit pas être difficile à élever. Le Geai est, en effet, un de ceux qui se résignent le plus philosophiquement à la captivité et qui troquent le plus volontiers leur liberté contre le bien-être. Il partage à cet égard les opinions du porc, avec lequel il

est déjà en rapport analogique par son amour du gland. Seulement, le porc symbolise l'avarice utile, en ce qu'il est bon après sa mort, tandis que le Geai ne vaut guère mieux après son trépas que devant.

Un de mes amis du Tarn, ornithologiste passionné, M. Achille Crouzet, de l'Ile d'Alby, à qui je demandais un jour des renseignements inédits sur la moralité du Geai, me répondit en ces termes :

« Le Geai possède de brillantes facultés intellectuelles qui peuvent se développer par l'étude, et il est susceptible d'attachement. Il reconnaît au bout de quelques jours la voix de celui qui le soigne et caresse volontiers la main qui s'ouvre pour lui offrir des friandises. J'en ai conservé un pendant une dizaine d'années, et il est très-probable qu'il vivrait encore aujourd'hui, si je ne l'avais laissé périr par négligence coupable, car cet oiseau vit très-longtemps. C'était un mâle que j'avais pris la peine de choisir moi-même dans le nid. Vous savez peut-être que les sexes se distinguent parfaitement dans cette espèce dès l'âge le plus tendre et que les jeunes mâles portent sur le sommet de la tête cinq à six plumes noirâtres qui sont beaucoup plus foncées que celles des femelles. Si vous ignoriez ce fait, je suis heureux de vous l'apprendre. La première éducation de mon jeune élève réussit merveilleusement. Aussitôt qu'il fut en âge de voler, je lui bâtis une demeure confortable sous la terrasse de mon enclos qui est un verger assez vaste, et dans lequel il avait pleine liberté d'aller et de venir. Il m'y suivait quand je m'y promenais, voltigeant d'arbre en arbre, et se retirait régulièrement chaque soir sous son toit. Il s'égarait aussi parfois dans les jardins du voisinage, mais ces expéditions aventureuses n'avaient aucun péril pour lui, car tous mes voisins le connaissaient, et la crainte de me désobliger les eût retenus de lui faire aucun mal. L'automne venu, je jugeai prudent de lui rogner proprement la barbe des

rémiges, pour l'empêcher de céder aux conseils de ses frères de la forêt, qui auraient bien pu l'embaucher pour quelque émigration lointaine, et je lui laissai le libre parcours de la galerie de notre habitation, de nos appartements et de nos cours. Il n'est pas à ma connaissance qu'il ait oublié l'heure du repas familial une seule fois en sa vie. Il y assistait dévotement en société d'un nombreux personnel de chiens de chasse et de chats gâtés auxquels il arrachait les morceaux de la bouche avec une adresse et une subtilité qui faisaient le bonheur des auteurs de mes jours. Il avait de plus pour ses amphytrions de ces attentions délicates qu'on ne rencontre pas généralement chez les bêtes carnivores à quatre pattes; il n'affichait pas comme celles-ci une souveraine indifférence pour les choses du dessert, et ne se levait jamais de table avant la fin. Malheureusement l'oiseau ne tarda pas à abuser de la liberté qu'on lui laissait et de la confiance illimitée qu'on avait mise en lui. Ma grand'mère s'alarmait de voir décroître chaque jour, avec une rapidité effrayante, le nombre de ses épingles; des aiguilles à tricoter s'étaient évanouies, chargées de leur commencement de chaussette; un beau matin, un dé d'or disparut. Instruit par l'opéra de la *Pie voleuse* de la force de la passion de certaines espèces d'oiseaux pour les couverts d'argent, je me doutai bien que mon Geai n'était pas étranger à ce dernier larcin; et comme je savais par expérience que les oiseaux voleurs ne laissent jamais bien longtemps à la même place les objets qu'ils ont dérobés, je pris le parti d'épier soigneusement toutes les démarches du prévenu et de m'attacher à ses pas. Le résultat de cette surveillance minutieuse fut qu'avant deux jours pleins je tenais le délinquant et le corps du délit, l'un portant l'autre. L'oiseau pris sur le fait, n'osa pas nier le crime, mais vous ne vîtes jamais de larron plus penaud. Condamné à l'emprisonnement cellulaire pour l reste de ses jours, il entendit sa sentence avec calme.

» Cependant j'avais en ce temps là charge d'âmes, m'étant fait par pur esprit de charité démocratique l'instituteur primaire de quelques pauvres enfants du voisinage, auxquels j'enseignais vaillamment les premiers éléments de la lecture, de l'écriture, du dessin, du calcul, etc. Pour mêler l'agréable à l'utile dans mon enseignement, et varier la monotonie des répétitions de l'A B C, je terminais volontiers la séance par l'exécution d'un solo de clarinette sur quelque air villageois connu, comme celui de *la gaieté des champs*. Il n'en coûte aucunement à l'amour-propre du professeur de confesser que de tous ses élèves, l'oiseau fut peut-être celui dont les progrès firent le plus d'honneur à sa méthode.

» Ces élèves externes arrivaient à la maison après leur déjeuner, vers neuf heures; ils en sortaient un peu avant midi, pour aller prendre leur part du modeste dîner paternel, et quand j'étais absent à l'heure de la sortie, ils ouvraient la fenêtre de la classe pour crier à ma bonne mère, dans leur patois enfantin du midi : « *Madamo Crouzet, nous nanan ;* » c'est-à-dire : « Nous en allons-nous? » à laquelle interrogation la digne femme répondait invariablement par un oui énergique et trois fois répété.

» Or, par une belle matinée d'avril, à l'heure où les élèves et les professeurs dorment encore, ma mère vint me réveiller pour m'apprendre qu'un des petits était là, qui sifflait avec une verve incroyable l'air de *la gaieté des champs ;* elle me priait de le faire taire. Flatté d'un pareil trait de zèle et d'amour pour l'étude de la part d'un de mes élèves, je me lève en grande hâte pour aller reconnaître le sujet méritant; mais les portes de la maison sont encore fermées, par conséquent nul étranger ne peut s'y trouver à cette heure, à moins d'y avoir passé la nuit. La lumière se fait soudain dans mon entendement à cette réflexion, et m'avisant du tour, je monte à mon atelier pour observer de ce poste couvert celui que je suppose être l'auteur de la mystification. C'était le Geai en effet qui, posé magistralement et d'aplomb sur une seule patte,

répétait avec enthousiasme les accords de la clarinette. Non-seulement la cadence était exécutée avec une fidélité de son merveilleuse, mais la bête l'avait terminée par une fioriture italienne de sa composition. Ma mère fut la première à rire de sa méprise et rendit cordialement son affection à la bête. A quelques jours de là, un jeudi que la classe était vide, elle est interpellée vers l'heure de midi par le *nous nanan* habituel. — Oui, répond-elle de confiance... mais la bande ne décampe pas et l'interpellation continue. — Oui, vous dis-je, oui, oui, oui, reprend-elle de rechef, et en accentuant son affirmation d'un ton d'impatience. — Oui, oui, oui, redit l'écho caché qui avait fait la demande et qui finit par faire à son tour la réponse. Ma mère, à ce dernier trait, s'aperçoit qu'elle vient d'être victime d'une mystification nouvelle ; mais elle est plus disposée à s'émerveiller de la prodigieuse sagacité de l'oiseau, qu'à lui garder rancune de sa plaisanterie et elle lui pardonne comme toujours.

» Ce Geai avait une mémoire musicale prodigieuse, et aussi, à ce qu'il semble, le génie de la combinaison métronomique ; car je l'ai vu maintes fois essayer d'adapter les airs qu'il possédait aux gammes alphabétiques *ba be bi bo bu* et suivantes, aussi bien qu'aux préceptes de la numération. Il fit pendant plusieurs années, par sa conversation variée et instructive, les délices des passants. Longtemps après sa mort, arrivée par ma faute, un tourneur à qui l'on avait donné à rempailler les chaises de la cuisine, trouva dans l'intérieur des tresses de l'une d'elles, une énorme pelotte d'épingles que l'oiseau y avait cachée. »

Les personnes qui ont lu tout à l'heure l'histoire du Corbeau et qui l'ont méditée avec toute l'attention que commande un sujet aussi grave, ont remarqué sans doute que le fabuliste français, en traitant cet oiseau de *Maître*, et en le faisant punir de sa manie de bavardage par un Renard subtil, nous en avait bien plus appris sur ses mœurs et sa dominante caractérielle,

que tous les historiens de Paris, d'Édimbourg et de Rome. Or le Geai a eu aussi l'heureuse chance d'avoir été touché par la main de la fable, qui l'a mieux peint d'un seul trait de pinceau que n'ont pu faire tous les naturalistes officiels en des tas de volumes. Le Geai n'est donc qu'un effronté plagiaire, un vaniteux fieffé, un ambitieux de renommée scientifique et littéraire, dont la principale industrie est de se parer des plumes du Paon, c'est-à-dire de voler la gloire et le travail d'autrui.

Son érudition semble prodigieuse, parce qu'il possède à un degré éminent le don de retenir ce que les autres ont dit et écrit; mais cette érudition de dictionnaire n'est que superficielle et ne séduit que les simples. Elle est dans la mémoire des sons, non dans celle des choses, et je la méprise hautement comme toute prétendue science qui ne donne pas les moyens de procéder du connu à l'inconnu. La science n'est pas de savoir si la fondation de tel monument écroulé remonte au règne du premier ou du second Rhamsès, mais bien de préparer les voies à l'affranchissement de la femme, de l'enfant, de l'esclave, et de guider les générations nouvelles vers la terre promise d'harmonie. C'est l'histoire de l'avenir en un mot qui nous intéresse, et non celle du passé... et le Geai, qui répète comme un perroquet tout ce qu'il entend dire, qui miaule comme le chat, hennit comme le cheval, jure comme le charretier et craille comme le Paon, le Geai peut récréer un moment les badauds par ses talents de saltimbanque; il n'a droit qu'au dédain des penseurs sérieux.

Par sa sotte prétention de passer pour universel, par sa folle manie de crier pour un rien et de parler sur tout, par sa triste habitude de piller à droite et à gauche, le Geai est l'emblème parlant du vil folliculaire, orgueilleux, voleur et sans foi, qui s'intitule lui-même l'homme spécial dans toutes les parties. Par sa passion de dérober les dés d'or, les cuillers à café, et la menue monnaie, il symbolise le collectionneur avide que son amour

immodéré des collections numismatiques et bibliographiques porte à dépouiller les bibliothèques publiques et les cabinets de médailles de leurs plus précieux exemplaires. En Chine, il est l'image du mandarin lettré à bouton de cristal... C'est-à-dire que pour écrire la monographie complète de ce moule important, il eût été nécessaire de traiter préalablement de l'histoire de la Presse, et surtout de celle du Mandarinat, qui est institution pivotale des États ambigus mi-barbares, mi-civilisés. Malheureusement les circonstances politiques ne me permettent guère de donner à ce chapitre tous les développements dont il aurait besoin et me condamnent à garder pour moi une foule d'aperçus inédits sur le secret de la grandeur et de la décadence des deux vastes empires de Chine et de Russie. Puissé-je être le seul à gémir de cet écourtement forcé !

Que je dise seulement que le Mandarinat est une institution égalitaire pleine de sagesse, qui confère la noblesse aux lettrés et qui sert par cela même de soupape de sûreté aux gouvernements despotiques contre l'explosion de l'élément révolutionnaire. Qui fait les révolutions, en effet ? c'est *la capacité méconnue*, le bourgeois lettré, le riche industriel, à qui la constitution ne fait pas une part d'influence légitime. Or, du moment que, par une mesure de transaction permanente et qui ne ressemble plus à la concession forcée, le despotisme accorde l'accès des emplois publics et les privilèges de la noblesse au bourgeois ambitieux, celui-ci n'ayant plus de prétexte raisonnable pour s'apitoyer amèrement sur la misère du peuple, le laisse à ses occupations paisibles. Ce qui nous explique pourquoi le peuple russe, sur lequel pèse une abominable oppression, mais qui jouit du Mandarinat, n'a pas encore tenté de briser ses fers ; tandis que le peuple anglais, chez qui la *liberté* déborde, mais qui n'a pas le Mandarinat, est à la veille d'opérer une révolution radicale dans ses institutions.

Le Geai a cependant pour lui sa haine de l'oiseau des ténèbres

et son amour de la noix qui donne l'huile, source précieuse de lumière. En sa qualité de nouvelliste, il est tenu aussi de signaler une foule de méfaits à l'opinion publique. C'est pour cela qu'il dénonce le Renard et rend compte aux chasseurs de ses allées et venues.

La rivalité des faux savants engendre des espiègleries qui font le principal charme des séances académiques. Une des plus amusantes scènes de Molière est la fameuse querelle de Vadius et de Trissotin. Par esprit d'imitation, le Geai ne craint pas de donner au public le scandale de ses divisions intestines. Quand il peut saisir l'occasion d'empoigner vigoureusement un confrère, il ne la laisse pas échapper. Il est bien sous ce rapport de la famille du Corbeau.

Par ces motifs et autres, la cause mûrement entendue et les circonstances pour ou contre examinées et pesées avec calme, je fulmine délibérément la sentence de mort contre le Geai, l'enveloppant dans le même anathème que tous ses congénères, immondes oiseaux de rapine, qui vivent surtout de l'exploitation de l'enfance et de la ruine des familles (œufs et jeunes), en signe des profits immenses que procure aux lettrés le monopole de l'enseignement public.

Genre Pie. Espèce unique.

La Pie. Margot, Agasse.

Le Corbeau et le Geai ne sont pas de petits saints. Tous deux se parjurent avec un entrain déplorable. Tous deux professent, en matière de droit de propriété, des principes trop larges et qui mènent quelquefois soit à la potence, soit ou bagne ceux qu'ils ne

hissent pas au faîte de la fortune. Beaucoup meurent, en un mot, attachés aux institutions qui précèdent, et peu s'endorment dans le Seigneur. Et pourtant il y a un abîme entre ces bêtes scélérates et la Pie, leur cousine.

Le Geai et le Corbeau, en chacun de leurs actes, cherchent leur bien *d'abord*, le mal d'autrui *après*. C'est ce mal d'autrui, au contraire, qui est le mobile superlatif et l'idée fixe de la Pie. Nuire est le premier besoin de sa nature ingrate. Elle compte comme journées perdues toutes celles où elle n'a commis aucune scélératesse; elle mourrait de remords pour une seule bonne action.

C'est l'ignominie incarnée; c'est la honte du monde emplumé; c'est le type du plus vil et du plus odieux de tous les caractères humains, l'emblème du mouchard, qui cumule les profits de l'assassinat et du vol avec ceux de la délation; l'emblème du Simon Deutz et du Judas Iscariote, toujours prêts à vendre père et mère pour un petit écu; l'emblème des Laubardemont, des Jeffries et de tous ces honnêtes accusateurs publics qui sont toujours en quête de victimes innocentes et ne demandent aux gens que deux lignes de leur écriture pour les faire pendre; ignobles pourvoyeurs d'échafaud, que M. de Montal..., l'éloquent enjoliveur de miracles, dit être nés des amours incestueuses du laquais et de la bourrelle (femelle du bourreau). Piller les œufs, manger les jeunes, achever les adultes blessés ou pris au piége, est l'unique occupation de la Pie tant que dure le jour. Elle indique les assassinats dont elle n'ose pas se charger pour son compte. Je l'ai surprise maintes fois en flagrant délit de cannibalisme, exerçant sa fureur contre son propre sang. Elle vole les couverts, non pas pour s'en servir, mais pour faire retomber son crime sur la tête des pauvres filles de service innocentes. On voyait jadis à Paris, derrière l'Hôtel de Ville, une chapelle expiatoire élevée par des âmes pieuses à la mémoire d'une malheureuse servante

que la cour d'assises du temps avait condamnée à mort sur le faux témoignage d'une Pie, et dont l'innocence ne fut reconnue qu'après que la sentence eut reçu son exécution.

La Pie est ma bête d'horreur, ma bête noire. L'oiseau de nuit, ce hideux coupe-tête qui égorge dans l'ombre, n'arrive qu'après elle dans mes exécrations. Son accent ricaneur m'agace comme une injure et m'insuffle malgré moi dans l'âme des pensées de sang et de meurtre. Il y a des jours où je crois que je consentirais à redevenir très-jeune, rien que pour reprendre contre la Pie ma guerre à outrance d'autrefois et poursuivre de nouveau ma haine jusqu'à la cime vertigineuse du peuplier fragile, et dévaster de rechef, par le fer et la glu, les pénates de l'infâme et retordre le cou à sa progéniture. J'ai regretté une fois de n'avoir pas eu l'idée de ramasser quelques millions n'importe où, comme tout le monde, afin de pouvoir pousser à l'extermination de la Pie par l'appât de primes gigantesques. J'ai rêvé une nuit que le suffrage universel de mes concitoyens, en veine de sagesse, m'avait confié la conservation générale des eaux et forêts de France, après avoir appelé M. Raspail à la conservation générale de la santé publique... Et que tandis que l'illustre guérisseur réussissait à sauver le pauvre monde des griffes des charlatans et des empoisonneurs, je rendais parallèlement un service analogue au malheureux gibier par l'extirpation radicale de toutes les vermines ennemies... Et que je voyais mon nom écrit en lettres de feu sur d'innombrables banderolles, flotter gracieusement par les airs et traverser les âges, marié à la date glorieuse de la disparition de la Pie. Songe trompeur, illusion cruelle ! Ce n'est pas moi qui ai purgé la France de l'immonde vermine, c'est elle qui m'expulse des lieux où j'ai reçu le jour; car je ne veux pas dissimuler plus longtemps que c'est la multiplication toujours croissante de l'engeance maudite aux rives de la Seine, de la Loire et du Rhône, qui me fait un besoin de changer de patrie.

Du reste, le lecteur n'a pas à craindre que les sentiments de colère et de dégoût qui s'emparent de mon âme au seul nom de la Pie me détournent à son égard de mes devoirs d'historien consciencieux et fidèle. Mes répulsions pour l'ignoble moule sont, en effet, légitimes et saintes et me sont venues surtout de l'étude approfondie du sujet. L'analogie raisonne jusqu'à ses haines d'instinct et ne s'abandonne pas à ses préventions en aveugle. La Pie et le mouchard sont des types du génie du mal que l'homme simple et juste a le droit de haïr de toute sa passion pour le bien. Mais laissons dire les faits et prenons la Pie au berceau.

La première leçon qu'on lui donne est une leçon de meurtre. A peine a-t-elle ouvert les yeux à la lumière du jour qu'on lui apprend à dépecer le cadavre des petits oiseaux et à gober leurs œufs. A peine sa cervelle, immaculée encore, est-elle apte à recevoir l'empreinte d'une idée, qu'on lui enseigne à considérer la richesse comme l'unique bien d'ici-bas. L'argent, l'argent est tout...

.... Et pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure,
Il faut mourir de froid et coucher sur la dure...
. . . .
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge,
Entre des tas de blé, vivre de seigle et d'orge...

C'est à peu près le même langage que tenaient à leurs électeurs les ministres puritains de la monarchie citoyenne : « Enrichissez-vous et mettez à la Caisse d'épargne. » On a vu par une expérience récente vers quels profonds abîmes ces principes corrupteurs menaient les nations et ceux qui les gouvernent. L'ar

gent, comme support de système gouvernemental, vaut encore moins que le fer, dont il a été dit avec tant de justesse, qu'on pouvait à l'occasion s'appuyer sur les baïonnettes, mais non pas s'y asseoir. Il y a donc des siècles que les principes de la Pie ont soulevé contre elle la révolution du mépris chez tous les honnêtes gens.

En même temps que le père et la mère de la jeune Pie, ses instituteurs naturels, l'associent à leurs brigandages et la nourrissent de doctrines impures, ils ont grand soin de lui inculquer le mépris des arts d'agrément qu'ils traitent de distractions frivoles et surtout dangereuses, en ce qu'elles détournent de la seule industrie honorable et vraiment utile, qui consiste à grossir un pécule dont on n'usera jamais. En conséquence, au lieu de lui donner des maîtres de chant, ils se bornent à lui faire apprendre les quatre règles. Cent francs au denier cinq, combien font-ils ? — Vingt livres. Une large conscience avec çà, c'est autant qu'il enfaut pour se tirer d'affaire. Le reste n'est pas sérieux.

Puis, au sortir du nid, ils l'initient à la pratique du vol et de l'infanticide, ils l'instruisent à se garer des embûches et du fusil de l'homme, à épier la Perdrix pour savoir où elle couve, à dérober les œufs, à suprendre les jeunes, à *revêcher* les tendues. Ils guident ses premiers pas dans la carrière du crime, lui prêchant sans relâche l'économie et lui recommandant de s'habituer à se priver dans sa jeunesse, pour être riche dans sa vieillesse ; stupide théorie très en vogue chez les pères et mères des jeunes civilisés. Ils lui indiquent les cachettes les plus sûres pour placer son épargne.

Il est rare qu'au bout de deux ou trois mois de cette éducation théorique et pratique, la jeune élève ne soit pas en état d'en revendre à ses maîtres sur toutes les roueries du métier. Elle débute généralement dans les affaires par voler ses auteurs, qui, au lieu de se laisser aller contre elle pour si peu à des emporte-

ments stériles, vous disent froidement qu'à sa place ils auraient fait comme elle. Le dicton favori de la famille est que l'argent n'a point de maître. L'analogie passionnelle, d'accord avec la morale en action, ne cesse de répéter à ceux qui veulent l'entendre, que c'est toujours l'avarice qui entraîne les gens à leur perte, dans le monde des oiseaux comme dans celui des hommes, menant l'âme à Satan et le corps au bourreau. Et tant mieux, après tout, que le royaume du ciel soit fermé à tous les hommes d'ordre, que nous ayons, du moins, nous autres pauvres gens d'esprit, la certitude de ne pas y rencontrer de ces espèces-là.

Une fois passée maîtresse en fait de volerie, la jeune Pie, forte de ses principes, marche désormais d'assurance dans la voie de la turpitude.

Curieuse, cancanière, voleuse, ayant besoin de savoir tout ce qui se passe et de parler de tout, elle commence par se choisir un poste culminant sur quelque arbre de la grande route, poste excellent pour se tenir au courant des nouvelles du jour et ramasser tout ce qui tombe des voitures des passants. Remarquez que les grands chemins furent de tout temps les promenades de prédilection des voleurs. On sait que le mot français *argot*, qui veut dire langue des voleurs, est celui que la Pie prononce le plus facilement. La France est le pays d'Europe qui nourrit le plus grand nombre de Pies.

De ce poste élevé, dont elle s'éloigne peu, étant sédentaire par nature, elle inspecte avec soin tout ce qui se passe dans la plaine. Elle suit du regard le chasseur, écoute le bruit de son arme et la voix de ses chiens, observe la remise de la perdrix blessée, et la place où se rase le lièvre sur ses fins. Puis, tous les importuns partis, l'instant favorable arrivé, elle appelle une ou deux compagnes, leur raconte l'aventure, leur indique les lieux. Le coup monté, les rôles distribués, toutes fondent ensemble sur la bête mise à mal. Si elles réussissent à joindre le lièvre d'assez près,

elles essaient de lui crever les yeux, par imitation d'une vieille pratique des voleurs à la tire qui ont coutume d'aveugler les sergents-de-ville en leur jetant de la poudre de tabac dans les yeux. Les misérables assassines, quand elles ont trouvé telle aubaine, ne manquent pas de se gaudir fort, aux frais du chasseur obligeant qui a mis la table pour elles. Il m'est quelquefois arrivé de troubler de ces parties fines et de servir aux convives, pour la fin du repas, une surprise foudroyante. Il faut, en pareil cas, les ouïr épuiser contre l'intervenant le catéchisme des halles et vous traiter de bandit, de voleur, de n'importe quoi.

Quand le vieux cerf apprend par la rumeur publique qu'on en veut à ses jours, l'instinct de sa conservation le porte à se recéler dans son fort; et les piqueurs et les limiers s'épuisent vainement à découvrir sa piste et se disposent bientôt à quitter le canton, las de faire buisson creux. Déjà le pauvre animal, emblème du penseur persécuté, s'applaudit en silence du succès de sa ruse et croit l'orage passé pour cette fois encore. Il comptait sans la Pie, hélas! mais le matin même du jour fixé pour le départ, le malheur a voulu que celle-ci l'ait aperçu, debout dans la clairière, se ressuyant de l'esgail aux rayons du soleil. Or, la misérable espionne n'a rien eu de plus pressé que de vendre au veneur le secret de la retraite du proscrit. Le veneur désappointé se ravise sur ce rapport, fouille l'enceinte indiquée, détourne l'animal et le livre à la meute impatiente. Deux heures après, de bruyantes fanfares réveillent les échos de la solitude endormie : un drame émouvant se joue sous les regards du soleil...

Voilà le dix cors sur ses fins, dos arqué, langue pendante. Après avoir tenté en vain toutes les voies de salut, et épuisé tout l'arsenal des ruses de la défense, sans être parvenu à mettre en défaut la science de ses persécuteurs, le noble animal a pris l'eau pour la dernière fois; mais la fraîcheur de l'onde n'a pu rendre le souf-

fle à ses poumons brûlés ni la souplesse à ses jarrets raidis. Il essaye de franchir d'un bond l'escarpement de la berge, mais ses genoux défaillants refusent le service; il glisse et fléchit sur l'arrière. A peine a t-il eu le temps de se remettre sur pied que les chiens sont sur lui qui lui barrent le passage et l'enferment dans un cercle étroit de gueules dévorantes affamées de sa chair. Bientôt les plus hardis sont pendus à ses flancs, à son muffle, à sa gorge qu'ils déchirent avec rage. Le roi de la forêt, c'est ainsi qu'ils l'appellent dans leur style ironique, le roi de la forêt, éperdu, hors d'espoir, voyant qu'il faut périr, songe enfin à vendre sa vie. Repoussant loin de lui par un effort suprême la tourbe des assaillants, il prend champ de quelques mètres, pousse aux plus acharnés, les confond, les disperse, en défonce deux ou trois de ses andouillers formidables, en broie un nombre égal sous le marteau de ses pinces. Le drame prend couleur, l'intérêt est à son comble; les hurlements de douleur des blessés percent l'air, à travers les clameurs furibondes du reste de la meute et les notes cuivrées des trompes qui sonnent l'hallali. Mais ce beau moment-là n'a que la durée d'un éclair. La soif de la vengeance s'éteint au cœur de la noble victime avec son sang qui coule par vingt larges blessures; elle chancelle, implorant de ses regards pleins de larmes la pitié des veneurs accourus à la mort. L'un d'eux met pied à terre et lui perce le sein. Elle tombe sur son lit de cadavres, chiens dessus, chiens dessous. Le sol, rougi par larges places, exhale l'odeur fade du sang chaud. La fanfare de victoire exulte en notes plus aiguës, plus précipitées, plus ardentes... Seule la jeune fille, témoin involontaire du meurtre de l'innocent, s'attendrit sur son sort et maudit dans son cœur la férocité des bourreaux.

Cependant tous ces bruits, tous ces enivrements, toutes ces rages se calment peu à peu; les chiens repus se taisent; les cors essoufflés ne sonnent plus qu'à de longs intervalles. Alors au

vacarme du cuivre succède celui des crécelles des oiseaux jacasseurs. Un de ces jacassements atroces, qu'on prendrait volontiers pour le rire d'un démon échappé de l'enfer, surpasse en énergie et en intensité tous les autres. C'est l'hallali de la Pie assassine, de la peste incarnée, de la délatrice perfide qui a fait tout le mal. C'est elle qui a pris la plus large part des joies de la journée sanglante, et qui s'est le plus copieusement gorgée du spectacle des tortures du juste qu'elle a vendu. Elle n'a pas perdu un seul détail du drame; elle a suivi la chasse du lancer à la mort et aidé de tous ses efforts à relever les défauts; et maintenant, postée au faîte du plus haut des peupliers de la rive, d'où elle domine en plein la scène de carnage, elle raconte sa gloire à tous les habitants de la forêt. *Me adsum qui feci...* Et fière de son œuvre, heureuse de tant de sang et de tant de cadavres, elle ne réclame pas même le salaire de la trahison.

L'analogie passionnelle m'avait révélé depuis longtemps sur la moralité de cette espèce indigne des détails révoltants, que l'expérience a confirmés depuis.

Sachant que la Pie était l'emblème du vil *mouton* des bagnes, un criminel endurci à qui les magistrats chargés de la sûreté publique font grâce de la potence, à la condition qu'il profitera désormais de ses nombreuses relations avec le personnel des *grinches* et des *escarpes* pour se faire initier à tous les projets qui se trament contre la société et vendre ses complices, j'en concluais naturellement que la ressemblance des deux types entraînait pour l'oiseau la tendance au cannibalisme, c'est-à-dire à un goût violent pour la chair de ceux de son espèce. Le problème valait la peine d'être résolu ; la solution ne s'en fit pas attendre. Je jetai sur la neige, au-devant d'un terrier de renard et en présence d'un certain nombre de Pies, une gobe empoisonnée. Le lendemain matin, l'appât avait disparu ; à quelques mètres

de la place où je l'avais déposé, dormait de son dernier sommeil l'imprudente qui l'avait avalé. Le soir il y avait deux cadavres à côté du premier, par suite de la curiosité qui avait porté deux des parentes de la défunte à faire l'autopsie de son corps pour savoir d'une manière certaine la cause de son trépas. Quelques piégeurs expérimentés m'ont affirmé du reste qu'il était à leur connaissance que les Pies se mangeaient entre elles, et qu'elles ne ménageaient pas plus le Geai pris à la raquette que les autres oiseaux, sans considération aucune des liens du sang qui unissent les deux espèces. On me rapporterait de semblables turpitudes sur le compte du Geai, du Choucas, du Corbeau, que je ne m'étonnerais pas.

Les Romains, qui avaient deviné les tendances policières de la Pie, lui avaient fait une destinée proportionnelle à ses actions, en lui donnant une loge à l'entrée de leur vestibule, avec mission spéciale de signaler à haute voix toutes les entrées et les sorties des gens.

La Pie a si bien elle-même conscience de son indignité et du mépris et de la haine qu'elle doit inspirer aux créatures de tous les règnes, qu'elle s'est crue obligée de faire de son domicile une place inexpugnable. Son nid est, en effet, un modèle de construction stratégique, un logement blindé et casematé, et dont l'attaque, qui présente de graves difficultés, a été plus d'une fois cause de bras cassés et de mort d'homme. D'abord, elle a soin de le loger très-haut et de l'asseoir sur les peupliers, de préférence aux ormes et aux chênes, parce qu'elle a remarqué que la première de ces essences était de beaucoup la plus fragile. Ensuite, ce nid est bâti en forme de dôme, dont toute la partie extérieure est hérissée de chevaux de frise d'épine. L'intérieur, composé d'un matelas de fines radicules, s'appuie sur un ouvrage de maçonnerie artistement gâché et qui est parfaitement à l'épreuve du plomb de lièvre; cet ouvrage repose à son tour sur une solide assise de buchettes

entrelacées. L'entrée de la place enfin, construite dans toutes les données de l'art des Vauban et des Cohorn, n'est qu'une étroite poterne percée dans le blindage supérieur, et qui ne peut livrer passage qu'à un seul ennemi à la fois. Ce qui n'empêche pas cependant que la soif de la vengeance maternelle, qui enfante des prodiges, ne parvienne fréquemment à renverser tous ces obstacles, pour appliquer à l'odieuse infanticide la peine sanglante de l'*Exode* : œuf pour œuf, jeune pour jeune...

Mais quels titres la Pie a-t-elle donc à faire valoir à la reconnaissance de l'homme pour contrebalancer l'influence de tous ceux qu'elle possède à sa haine : la Pie voleuse, la Pie infâme, qui détruit ses perdreaux dans l'œuf et déterre ses grains? Quelle considération stupide a pu contenir jusqu'à ce jour l'explosion de l'exaspération légitime du chasseur et du laboureur contre l'ignoble moule?

C'est que le civilisé, hélas! est ignare, pervers et crédule, et qu'il s'est laissé dire par ses éducateurs que l'homme, par sa nature, était enclin au mal, et qu'il y aurait toujours des voleurs, des assassins et des empoisonneurs, et que, par conséquent, jamais la société ne pourrait se passer de la protection du mouchard. Pauvres civilisés! Comme si la suppression de la misère, qui est chose si facile, n'entraînait pas de suite l'abolition du vol et de l'assassinat! Comme si l'institution du commerce véridique n'était pas l'arrêt de mort du commerce anarchique, déloyal et empoisonneur.

Alors, à ce compte-là, on comprend que la sagesse des peuples n'ait pas signé encore l'arrêt de mort de la Pie..... qui dévore quelques vers blancs et détruit quelques autres larves..... et signale de temps à autre la présence du Renard, emblème du filou, ou celle du Chat marron, emblème du larron domestique.

On dit aussi qu'on l'a dressée à voler je ne sais quoi, *à l'instar du Corbeau*. — Impossible, son aîle est si courte et sa queue

est si longue, qu'elle a beaucoup de peine à se tenir dans l'air toute seule. A l'instar du Corbeau me paraît adorable.

Enfin les défenseurs quand même de l'oiseau noir et blanc, signe de duplicité, vont jusqu'à lui prêter un trait de vertu ridicule et qui fait mentir le proverbe *qu'on ne prête qu'aux riches*.

Ils racontent « qu'une Pie qui se promenait un jour dans l'avenue d'un superbe château, vit venir à elle un monsieur qu'elle reconnut sur le champ pour un ex-intendant des plaisirs secrets du roi Louis XV, et que dans le premier mouvement d'indignation que lui fit éprouver cette rencontre, elle ne put se retenir d'apostropher brutalement l'ex-ami du prince par son nom, en présence de nombreux témoins. Ce dont le malheureux, qui s'était retiré dans sa maison des champs pour faire sa paix avec le ciel, s'impressionna si fort qu'il en mourut de mort subite, considérant l'apostrophe injurieuse de l'oiseau comme la sentence de condamnation sans appel du tribunal d'en haut. »

Le fond de l'anecdote doit être vrai ; car ces choses se passent tous les jours. Tous les jours on voit un laquais chassé d'une bonne maison pour vol, dresser un Corbeau ou une Pie à insulter son ancien maître et à l'outrager dans son honneur de mari ou de militaire, de mari principalement. Et il est plus que probable que la Pie dont on vient de lire l'histoire ne fut que l'instrument d'une vengeance de cet ordre. Tous les jours un riche parvenu qui a fait sa fortune par des moyens peu honorables et même dans les suifs, meurt de honte de s'entendre rappeler son premier métier en public. Ce n'est donc pas l'exactitude du fait en lui-même que je conteste, mais sa moralité. Je demande où la vertu se niche dans cette affaire et ce qu'il peut y avoir de si louable et de si méritoire à un oiseau malin d'empêcher un pauvre pécheur repentant de faire son salut et d'édifier sur ses vieux jours, par sa contrition, le monde qu'il avait scandalisé autrefois

par ses vices. Vous savez bien que Dieu ne désire pas la mort, mais la conversion du pécheur.

Et c'est parce qu'il n'y a pas lieu d'espérer en la conversion de la Pie que je prêche contre elle la croisade, et que j'adjure toutes les âmes sensibles de me prêter main-forte contre l'ennemi commun.

Famille des Pies-grièches. Cinq espèces.

Les Pies-grièches sont des moules ambigus entre les rapaces et les omnivores, ou pour parler le langage analogique, beaucoup plus intelligible et plus clair, ambigus entre les gens d'épée et les gens de robe. Ce sont les emblèmes du dénonciateur public, du chevalier du guet, du muezzin qui sonne les heures du haut du minaret, du guetteur posté sur la tour du beffroi pour signaler la marche de l'ennemi et pour crier au feu.

La famille des Pies-grièches indique la transition de l'insectivorie à l'avivorie avec une admirable précision. Elle contient cinq espèces, toutes mélomanes et avides de la cervelle des petits oiseaux.

La Grande Pie-grièche. Pie-grièche grise. Agasse-frouère de Lorraine.

La grande Pie-grièche qui nous doit occuper plus spécialement dans ce traité, puisque c'est la seule que l'homme ait dressée et ralliée à lui, est un oiseau de la taille du Merle, qui porte un manteau blanc et noir à nuances ternes et qui est facilement reconnaissable à son vol saccadé comme celui de la Pie. Ses mains sont armées de petites serres; son bec, fort et

large à sa base, se termine par un crochet pointu. Il est acéré comme celui de l'Émerillon et armé d'une dent. La Pie-grièche emporte avec le bec et non avec les serres, caractère d'ambiguïté remarquable. La femelle dans cette famille commence déjà à être un peu plus forte que le mâle.

La Pie-grièche tient du militaire autant que du civil. Elle ne manque ni d'intelligence ni de courage, au contraire; elle est lettrée comme un gendarme et passionnée pour l'étude de la musique, de l'entomologie, de la taxidermie et des langues étrangères. Sa vue est aussi perçante que celle de l'Aigle.

Postée en manière de vigie à la cime la plus haute du peuplier, du merisier et du frêne, l'œil constamment tendu vers les profondeurs du ciel, elle inspecte les baies et les replis des nuages pour y découvrir le Faucon et le Milan qui aiment à se baigner dans l'air frais, loin de la portée des regards de l'homme et du commun des oiseaux; elle signale à toute la nature animée la présence de l'ennemi invisible par ses perpétuels : *Garde à vous !* C'est l'inquiétude et la vigilance faites bête. La Pie-grièche, tant que dure le jour, ne prend pas un instant de repos. Elle veille en chassant, en mangeant, en couvant. Cette habitude d'interroger l'espace est commune à toutes les variétés du groupe qui ne perchent jamais que sur les extrémités culminantes des arbres et des buissons. Le cri d'alarme poussé par une des sentinelles est immédiatement répété par toutes les autres. *Dans la gendarmerie, quand un gendarme rit...*

Lorsque la Pie-grièche vole de la cime d'un arbre à un autre, elle fait semblant de se laisser choir, pour avoir occasion de se relever et de décrire une courbe élégante semblable à celle des cordages de fer qui supportent les ponts suspendus.

Les Pies-grièches se cantonnent volontiers et se font, comme les Milans et les Aigles, un petit arrondissement de chasse. Cet amour de la propriété du sol leur occasionne de nombreux pro-

cès qui se vident à coups de bec, d'où est venue à quelques écrivains satyriques l'idée de baptiser les épouses acariâtres du nom de Pies-grièches.

La Pie-grièche grise habite la rive des grands bois et niche au sommet des plus hauts arbres. Elle défend sa couvée avec une intrépidité sans égale. Elle émigre de nos contrées du nord et du centre à l'approche du froid.

L'oiseleur et le fauconnier tiraient jadis parti de la vigilance inquiète de la Pie-grièche pour guerroyer contre l'Épervier, le Faucon et la plupart des rapaces. Cette chasse s'opérait au moyen d'un filet à double nappe, pareil à celui du miroir et amorcé d'un pigeon blanc pour mute (mouvant). Comme le Faucon plane si haut dans les airs et fond si rapidement sur sa proie qu'on n'a jamais le temps de le voir venir, il arrivait souvent que le tendeur surpris fermait ses nappes trop tard et que le larron s'échappait. Alors, pour éviter ce désappointement trop fréquent, l'homme emprunta à la Pie-grièche le secours de ses prunelles. Il l'emporta avec lui à la chasse, la chargeant de lui dire à l'oreille quand l'ennemi serait là. Pour ce seul bon office, la Pie-grièche eût mérité d'être classée parmi les auxiliaires de l'homme, quand bien même d'autres services plus importants et plus directs ne lui eussent pas assuré la possession de ce titre.

La Pie-grièche est susceptible d'éducation et d'attachement pour les personnes qui la soignent. Le roi François Ier en avait une qui s'en allait et s'en revenait à sa voix, se perchant sur son poing.

La Pie-grièche, à l'état libre ou d'innocence, est plus insectivore qu'avivore. Elle fait une grande destruction de ces ignobles scarabées armés de cornes perçantes que les enfants appellent des cerfs-volants ou des rhinocéros, et qui s'introduisent dans le cœur des peupliers de Virginie, des ormes et des chênes pour y creuser d'immondes et fétides fistules par où s'échappe bientôt en flots de pourriture la vie de l'arbre attaqué.

Ces capricornes odieux étant d'énergiques emblèmes des lèpres et des gangrènes qui putréfient le corps social, il était évident *à priori* que Dieu, en confiant à la Pie-grièche la mission de les détruire, l'avait créée pour un service d'hygiène et de salubrité publique. Cette louable intention du Créateur ressort surtout de ce que la Pie-grièche, abandonnée à ses seuls instincts en pleine solitude, ne donne la chasse aux petits oiseaux que dans des circonstances exceptionnelles, lorsque la faim la talonne et que l'insecte, enseveli par le froid dans son linceul d'hiver, lui manque totalement.

Dans les pays féconds en arbres épineux comme l'Algérie et le Midi de la France, la Pie-grièche, qui remplit sa fonction de scarabivore en artiste, aime à ficher les insectes qu'elle capture au bout des longues épines des acacias, si bien que tel de ces arbres, vu de près, ressemble à un arbret de collection tiré du cabinet d'un entomologiste. Il lui arrive fréquemment de conserver ces collections intactes pendant des semaines entières pour jouir de l'agrément du coup d'œil. Les sceptiques qui se croiraient damnés de reconnaître l'effigie d'un moule passionnel humain dans un moule de bipède à plume, attribuent cette réserve de l'oiseau collectionneur à de moins nobles motifs. Ils disent que la Pie-grièche aime le scarabée faisandé, et que les tiges auxquelles elle suspend ses trophées sont tout simplement des garde-manger où elle attend que ses viandes se fassent. Toutes ces versions sont inexactes. La Pie-grièche, comme toutes ses sœurs et comme les Mésanges, chasse pour chasser, et quand elle ne peut pas manger toutes ses proies, elle les perd, elle les sème, elle en fait des collections. Reconnaissez dans cette pratique les vestiges de la tradition d'enfouissement qu'elle tient de la famille.

La Pie-grièche a encore une autre manie qui rentre dans le cadre de ses études favorites, celle d'écorcher les petits oiseaux

qu'elle capture pour en conserver les peaux. Un analogiste quand même me disait une fois que cette pratique de la Pie-grièche, qui est une mélomane passionnée, devait être une vengeance à l'imitation de celle que le divin Apollon tira du satyre Marsyas qui avait osé lui disputer le prix du flageolet. Ce rapprochement peut être spirituel, mais il a le tort d'être forcé et entaché de pédantisme. Je crois pouvoir d'ailleurs donner une explication plus satisfaisante de ce singulier procédé.

Si la Pie-grièche écorche sa proie avant de la manger, c'est que la nature lui a probablement refusé la faculté de faire des petites pelotes d'os et de plumes pour les rejeter par le bec, à l'instar de la plupart des autres oiseaux carnivores et piscivores, y compris le Martin-pêcheur et le Coucou.

Maintenant, voyez avec quelle rapidité excessive les plus heureuses aptitudes pour le bien se convertissent en capacités pour le mal sous l'influence dissolvante d'un milieu subversif. Voyez comme les meilleures natures de bêtes se détériorent au souffle contagieux de la perversité humaine, et avec qu'elle facilité déplorable la Pie-grièche, emblème du gardien de la sécurité publique, vire à la Pie, emblème de l'ignoble mouchard qui fait métier d'inventer les complots au lieu de les éventer.

Voilà une bête qui, dans le principe, ne demandait pas mieux que de protéger les arbres et les oiseaux, richesses naturelles de l'homme, et qui se contentait parfaitement pour son ordinaire d'un plat de scarabées. Elle vivait en intelligence parfaite avec le bûcheron et le cultivateur, ne s'oubliant que très-rarement à donner des coups de bec dans le contrat d'alliance... Mais il est arrivé que les enfants des hommes ont déclaré aux petits oiseaux du bocage une guerre si acharnée, et qu'ils ont mis si souvent sous les yeux de la Pie-grièche le spectacle des supplices qu'ils aiment à faire subir aux Mésanges, aux Gobe-mouches et aux Rouges-gorges, que celle-ci a fini par prendre

goût à ces scènes barbares. Et alors la raquette, qui lui avait paru une invention diabolique la première fois qu'elle l'avait considérée de près, la raquette qui saisit le malheureux petit oiseau par les pattes, les lui brise et les tord, et fait mourir ses patients dans d'atroces tortures, pendus la tête en bas et tout le poids du corps pesant sur les tendons endoloris;... la raquette, dont j'ai demandé l'interdiction immédiate par amendement à la loi Grammont;... la raquette, ce gibet sanglant où le corps du supplicié reste exposé des heures et des journées entières après son agonie, comme pour appeler à la curée tous les croque-morts de la forêt, de la plaine et du ciel, depuis le Geai et le Gros-bec jusqu'au Renard et à l'Oiseau de proie... la raquette est devenue pour la Pie-grièche la machine ingénieuse destinée à prévenir la multiplication dangereuse d'espèces trop fécondes, l'instrument, en un mot, des rigueurs salutaires. Beaucoup de Pies-grièches sont aujourd'hui pour la peine de mort et répètent après Malthus *qu'il n'y a pas de place pour le Rouge-gorge au banquet de la vie; que la Nature l'a décidé ainsi, et qu'elles, les Pies-grièches, ont été chargées avec d'autres de mettre à exécution les ordres de la Nature.*

Que personne ne s'étonne de rencontrer des arguments à la Malthus et à la de Maistre dans la bouche des bêtes; car il n'est rien de brute et de stupide comme le pourvoyeur d'échafaud. Une chose surprenante seulement est de voir tant de braves gens concéder à si bon marché le titre de génies supérieurs à tous ces glorificateurs de guillotine, qui n'ont jamais su qu'injurier impudemment leurs adversaires ou leur jeter des bourreaux à la tête, comme si le bourreau était un argument.

Il a bien fallu quelque temps à la Pie-grièche, à vrai dire, pour surmonter le sentiment de répulsion et de terreur qui l'éloignait de la raquette infernale; mais l'exemple et les propos du Geai et de la Pie, ses plus proches parents, ont fini à la

longue par lui brûler le sang et par triompher de ses scrupules de conscience. Et bientôt celle qui tremblait à la vue de la potence s'y est accoquinée, et sa plus douce occupation a été désormais de décrocher les pendus et de se délecter de leur chair. Et de fil en aiguille et la soif du sang empirant, la Pie-grièche a cessé en beaucoup de lieux de veiller à l'apparition du Milan et de persécuter le Capricorne, pour prêter une oreille avide au déclic de la raquette et au cri de détresse de l'oiseau qui vient de s'y prendre. Que l'oiseleur ne soit pas présent pour défendre sa prise, la Pie-grièche s'en empare et la dévore vive, et Dieu sait si pendant ce temps le Milan, le Busard et le Capricorne ont beau jeu. C'est ainsi que la richesse de l'homme brûle par tous les bouts. J'ai vu dans Saône-et-Loire une magnifique plantation de peupliers d'Amérique d'une valeur de cent mille francs et plus périr en quelques jours sous la tarière empestée du Capricorne. Mais pas une société agricole en France ne s'est émue de cet acte de vandalisme. Ainsi sont faites les sociétés savantes patronnées par les gouvernements ! Qu'un arbre qui n'avait pas envie de mourir tombe sous la hache d'un pauvre délinquant vaincu par la misère, aussitôt cent perroquets de l'ordre de tonner à l'unisson contre l'audace effrénée des anarchistes qui marchent le bras levé contre la propriété territoriale. Mais que trois ou quatre mille pieds d'arbres périssent en une nuit sous la sape du Capricorne, *motus*, l'ordre n'a rien à voir aux méfaits du Capricorne. Le Capricorne de France est inviolable et sacré comme ses ancêtres d'Égypte. Alors vous allez me demander pour la vingtième fois que je vous explique à quoi servent les sociétés agricoles.— On n'a jamais pu le savoir.

Ainsi, du jour à jamais regrettable où le bon gendarme, ami de l'homme, a été détourné par la politique du droit divin de sa voie naturelle, qui est la protection du gibier et de l'humble tra-

vailleur, du jour où il a été contraint de prostituer sa candeur native aux exigences de la faction absolutiste, de faire ses dévotions et de déserter sa fonction de sentinelle sociale pour se faire raccoleur de votes royalistes... ; de ce jour-là l'immense considération dont jouissait le gendarme a subi un échec notable, et le chiffre des délits de chasse et des attentats contre les personnes a suivi un accroissement proportionnel. Le résultat qu'ils n'ont pas prévu était pourtant bien facile à prévoir. Un bon gendarme, si bon et si zélé qu'il soit, ne peut pas être en plusieurs endroits à la fois comme saint François Xavier. L'Évangile politique ajoute : un même municipal ne peut pas servir deux maîtres : le gouverné et le gouvernement.

Deux révolutions françaises ont eu lieu à dix-huit années de distance pour prouver que la métamorphose du gendarme royal et du municipal en agents politiques réussissait souvent à exaspérer l'esprit des masses contre l'autorité, mais jamais à empêcher de tomber les dynasties trop mûres. Un seul fait suffira pour donner une idée de cette exaspération dangereuse et de ses conséquences. Le rapport de la commission des récompenses nationales de 1830, rédigé sur les déclarations officielles des vainqueurs eux-mêmes, constata que le chiffre des gendarmes tués pendant les trois glorieuses dépassait TROIS MILLIONS ! et probablement que si la révolution de février eût osé, comme celle de juillet, récompenser ses héros, le chiffre des municipaux occis dans la matinée du 24 eût atteint des proportions non moins pyramidales. Puisse du moins l'exemple du sort fatal du gendarme de la branche aînée et du municipal de la branche cadette servir de texte utile aux méditations du gendarme d'aujourd'hui et l'engager à mettre l'eau de la circonspection dans le vin de son zèle.

Ce n'est pas sans une vive douleur que j'ai vu il y a quelques années le gendarme Briol prêter l'autorité de son témoignage à

une mystification éclose dans le cerveau fêlé d'une pauvre Provençale. Ce sont là visions folles dont il faut laisser l'initiative aux filles célibataires et aux sous-préfets ambitieux. Un peu de voltairianisme ne messied pas à la maréchaussée ; j'aime le municipal esprit fort, et je déclare la société en péril si le gendarme faiblit à l'endroit du miracle.

Pourquoi le gendarme royal, le gendarme des chasses et le municipal ont-ils péri, dites-le moi ? Parce que nul analogiste ne s'est rencontré dans les conseils de leurs gouvernements insensés et aveugles pour lire dans l'histoire de la décadence de la Pie-grièche l'avalanche de cataclysmes qui devait engloutir ces institutions vénérées.

Car la Pie-grièche ne s'est pas arrêtée, dans le cours de ses déprédations, à copier les exemples pernicieux du Geai, de la Pie et de la Corneille, espèces indignes qui furent de tout temps les bêtes noires de l'oiseau et de l'oiseleur. Au noble titre d'écumeuse de tendue, elle n'a pas tardé à joindre celui d'infanticide. *Quiconque a pu franchir les bornes légitimes*, a dit le vertueux Hippolyte, *peut violer enfin les droits les plus sacrés.....*

Oui, de même que la paresse et l'horreur du travail répugnant conduisent le jeune civilisé au braconnage et le braconnage à l'assassinat, ainsi l'habitude de dérober des oiseaux pris au piége et la fréquentation des mauvaises sociétés ont conduit la Pie-grièche à l'infanticide, le plus lâche des crimes. Et cependant comment ne pas prendre goût à la chair des enfants, quand on a mangé tant de pères ! Comment se remettre au travail quand on a l'habitude de se reposer pour sa nourriture sur le travail d'autrui ! Comment celle qui s'était laissée aller à ses appétits carnivores à la vue de la Mésange pendue au nœud fatal, aurait-elle résisté aux allèchements de la chair rose et tendre de la jeune nichée s'offrant à ses regards sous la ramée épaisse, quand tou-

tes les circonstances conspiraient pour la pousser au crime : la gourmandise, l'ombre et la solitude, l'absence des parents, des témoins, du péril !

Ajoutez que l'occasion de mal faire, cette tentatrice maudite qui a perdu tant d'âmes et fait tant de larrons, s'offrait à la Pie-grièche plus souvent qu'à tout autre, à elle qui, par son métier de guetteuse, était exposée à savoir plus de nids que personne et à connaître mieux que personne aussi les habitudes, les heures, les allées et venues d'un chacun, et alors vous ne trouverez pas étonnant qu'elle ait succombé à la tentation satanique. Après tout, n'était-elle pas en droit de se croire moins coupable que ces enfants dénaturés des hommes qui portent tous les jours sur les nids des oiseaux une main sacrilége, et qui n'ont pas même à objecter, pour justifier leur crime, l'excuse de la faim ! Je n'entends pas proclamer la blancheur immaculée de la Pie-grièche, je demande seulement que celui de nous qui n'a pas détruit des oiseaux innocents pour le seul plaisir de détruire, lui jette la première pierre.

Une chose plus difficile à justifier que l'infanticide de la Pie-grièche en lui-même, c'est le caractère des moyens employés pour arriver à la perpétration d'icelui. J'ai dit que les Pies-grièches en général avaient été douées par la nature de prodigieuses facultés pour la musique. Ces oiseaux, en effet, ont le talent d'imiter tous les accents, de parler tous les langages, de *chanter* le Rossignol, le Rouge-gorge, l'Hirondelle, suivant les caprices du goût du virtuose et le hasard des rencontres. Or, imaginerait-on que les misérables petites bêtes ont usé de cette faculté précieuse, de manière à laisser croire que l'unique but de leurs études aurait été de s'approprier le langage des pères, pour mieux tromper les fils ? On aurait vu de ces Pies-grièches, grises, rousses ou roses, s'approcher traîtreusement des buissons où elles soupçonnaient le domicile du Rossignol ou de la

Fauvette, et, contrefaisant la voix des parents qui apportent la becquée, forcer les petits à trahir leur retraite par leurs doux cris d'appel et à se livrer d'eux-mêmes à leurs bourreaux perfides.

Ainsi l'espion politique, le plus lâche et le plus méprisable de tous les scélérats, imite le langage et la tenue de l'ami du travailleur pour s'immiscer dans son intimité, s'instruire de ses projets, le dénoncer, le perdre.

Une fois la Pie-grièche descendue jusqu'à l'infanticide, jusqu'à ce degré de turpitude où le criminel se mire dans sa propre infamie et s'enorgueillit de son titre de délateur et de fléau des familles, il n'y avait plus à discuter ni à marchander avec elle. On l'a tuée et on a bien fait. Je lui ai fréquemment appliqué pour mon compte la loi du talion. Je l'ai abominablement martyrisée dans ses affections de mère ; je lui ai tenu des heures entières le poignard sur la gorge de ses petits, pour lui faire entrer dans le cœur la lame du remords ; je l'ai atrocement punie par où elle avait péché et je ne m'en repens pas. Vous vous êtes faites Pie, c'est-à-dire délatrice, moucharde, infanticide, eh bien ! subissez les conséquences de votre félonie et de votre vénalité. Le sang appelle le sang... Et jamais je n'ai refusé, depuis que j'ai su ces bassesses, l'aumône d'un coup de feu à la Pie-grièche qui m'a croisé la voie, quelle que fût du reste la variété à laquelle elle appartînt, et j'engage tous mes confrères en saint Hubert à agir comme moi.

Mais, encore une fois, n'oublions pas, au milieu de nos saintes et légitimes imprécations contre l'infamie, de faire la part de l'homme et de la Pie-grièche, des gouvernements et des gendarmes.

Si le gendarme a deux penchants, un qui le porte au bien et l'autre à la police, et que ce dernier soit le seul que développent nos institutions. à qui la première faute si le gendarme

tourne mal? Évidemment à nos institutions. Alors prenons-nous-en à celles-ci avant de nous en prendre au gendarme. Que tout notre blâme retombe sur le ministre suborneur, non sur le suborné.

De même, si la Pie-grièche avait primitivement plus d'appétit pour le scarabée que pour la Fauvette, et si les hommes se sont ingéniés à développer en elle les instincts avivores aux dépens des instincts scarabivores, que la coulpe du crime retombe sur la tête des hommes. Jamais l'humanité ne se lavera de la honte d'avoir conduit à l'anthropophagie le loup, l'hyène et le chacal, qui jamais certainement n'eussent songé à la chair humaine, si les peuples ne les eussent si fréquemment conviés à l'horrible curée des batailles. Il est prouvé que le crocodile du Nil ne se serait jamais permis de dévorer un seul baigneur, si les chefs du pouvoir et de la superstition du pays ne lui eussent fait contracter la déplorable habitude de vivre de noyés... Argument inédit et puissant à ajouter à tous les arguments contre la peine de mort, laquelle, par parenthèse, se trouve au bout de chaque ligne de la Bible, quoi qu'en ait dit M. Crémieux. Par quoi la Genèse débute-t-elle, en effet, sinon par une absurde sentence prononçant la peine de mort contre le genre humain tout entier?... Et pour quel crime, mon Dieu! Enfin, la question est sur la Pie-grièche et non pas sur la Chute; ne confondons pas les deux choses.

Tout le monde connaît l'origine de la grande fortune des Luynes. Albert de Luynes, premier du nom, qui fut connétable et favori de Louis XIII, était, dit-on, un gamin très-habile à dresser la Pie-grièche au vol du Moineau franc, industrie déjà en vigueur sous les règnes des Valois. Un talent de cette nature était bien fait pour séduire un souverain qui s'ennuyait beaucoup parmi les hommes et qui devait chercher à se distraire dans la société des bêtes. Le roi, qui considérait la fauconnerie comme

le plus glorieux des arts, fit d'abord l'enfant connétable, et pour l'aider à supporter les embarras de cette charge, donna au nouveau favori les millions de l'ancien. J'estime à sa juste valeur le mérite d'un enfant qui dresse des Pies-grièches; mais quand je viens à penser que Salomon de Causs, qui inventa la vapeur à peu près à la même époque, expia sa découverte par la perte de sa liberté, de sa raison, de sa vie, je ne puis m'empêcher de me livrer à des réflexions excessivement révolutionnaires sur l'équité des rois et sur la diversité des chances des inventeurs.

Je n'ai lu dans aucun traité de chasse qu'on se fût servi de la Pie-grièche pour le vol du Moineau-franc, ailleurs que dans les jardins du Louvre, de Chambord ou d'Amboise. Ainsi l'invention serait bien d'origine française, et l'application du procédé se serait pour ainsi dire éteinte avec ses inventeurs dans le grand naufrage de la fauconnerie aristocratique. La postérité indulgente oubliera quelque jour que le jeune Albert de Luynes fut le favori de Louis le Juste et l'héritier des biens volés par Concini, pour ne se souvenir que de ses rapports avec la Pie-grièche, son seul et unique titre de gloire. Car dans ce temps-là l'illustration ne se mesurera qu'au travail, et parmi les travaux qui donneront la gloire, figurera au premier rang la conquête d'un animal nouveau, d'un légume, d'une sauce. Et de même que le parfait troupier avait cédé dans le temps au parfait magistrat, de même le parfait magistrat devra céder à son tour dans l'estime publique au parfait cuisinier. C'est le destin; quand chôment les tribunaux pour cause d'exubérance universelle de vertu et de richesse, à quoi bon le gendarme, le magistrat, le bourreau? Mais on mangera bien longtemps encore après qu'on ne se volera et ne s'assassinera plus.

Maintenant la Pie-grièche entrera-t-elle avec l'homme en cette terre promise d'utopie? L'homme lui pardonnera-t-il les

maux réels qu'elle lui a faits, en mémoire des services qu'elle aurait pu lui rendre? J'en doute fort. Quand l'humanité sera rédimée de la chute, elle éprouvera un dégoût dont on ne se fait pas d'idée pour toutes les institutions qui lui rappelleront les misères de cette civilisation fangeuse où elle aura pataugé quatre mille ans et plus, et alors il est très-possible que, considérant le manteau noir et blanc de la Pie-grièche, signe de duplicité, et ses tendances policières et ses appétits infanticides, elle se dise que si le gendarme et tous ses congénères ont disparu de la surface de la terre, il n'y a pas nécessité d'en conserver le symbole et le souvenir dans les cieux.

La Pie-grièche méridionale. Ainsi nommée par Temmynck, sans doute parce que M. Vieillot, qui était son ennemi intime, l'avait gratifiée du nom de *boréale*. (Les savants ennemis sont enclins à se faire de ces traits.) C'est le même moule à peu près que l'espèce précédente, avec cette différence que la teinte du manteau est un peu plus foncée et que le poitrail est lavé de roux vineux, circonstances qui peuvent dépendre de l'influence du climat du Midi qu'elle habite presque exclusivement. Cette Pie-grièche méridionale, dont les mœurs et la taille sont les mêmes que celles de la boréale, fait une guerre acharnée à tous les petits oiseaux qu'elle saisit comme l'autre du bec et non des serres. On a remarqué qu'elle se contentait de manger la cervelle à ses victimes, et qu'après leur avoir déchiré le corps, elle l'exposait sur des fourches patibulaires, au milieu de la voie publique. Cette race a évidemment la passion du spectacle des exécutions sanglantes et des supplices d'apparat. C'est une audacieuse assassine, une mangeuse d'appelants qui fait le désespoir des tendeurs de la Provence, et qui joint, comme l'empereur Néron, à l'ardente soif du meurtre le goût passionné des beaux-arts, de la musique notamment. Elle imite le chant d'une

foule de petits oiseaux innocents et parle plusieurs langues. On l'accuse d'avoir inventé la pipée.

La Pie-grièche rose. Exclusive à quelques-uns de nos départements du Midi. Taille du Proyer ou de l'Alouette. Front noir, ailes noires, mirées de blanc sur les rémiges, poitrail rose, ventre blanc. (Le rose est mauvais teint comme toujours.) Cette espèce, malgré l'exiguïté de sa taille, est une persécutrice acharnée des autres petits oiseaux. C'est une musicienne érudite qui sait aussi beaucoup de langues et parle facilement celle de l'Hirondelle de cheminée. Elle se donne en chassant des airs d'oiseau de proie, prenant le dessus du vent et faisant le Saint-Esprit à une certaine hauteur, comme pour bloquer les remises. Les oiseaux sentinelles, la Bergeronnette et l'Hirondelle de fenêtre la dénoncent énergiquement comme ennemie de la sécurité publique, et elles ont parfaitement raison.

La Pie-grièche rousse. Encore plus petite que la précédente et plus commune aussi dans les provinces du Sud que dans celles du Nord. Manteau noir, ailes noires, avec un miroir blanc sur les rémiges, front noir, l'occiput et la nuque coiffés d'une calotte rousse d'une nuance vive. Attaque tous les petits oiseaux et donne vaillamment sur la Chouette.

L'Écorcheur. L'espèce la plus petite et la plus commune de toute la tribu. Habite les lisières des vergers et des bosquets en plaine, niche dans toutes les haies fourrées voisines des parcs et des maisons des champs, et ne craint pas même d'établir son domicile dans les branches moussues et enchevêtrées des pommiers de nos jardins. J'en connais plusieurs couples qui nichent annuellement en dedans de l'enceinte des fortifications de Paris. Manteau roux marron, poitrine et ventre lavés d'un roux plus

tendre, gorge blanche comme l'abdomen. La femelle dans cette espèce diffère considérablement du mâle. Le roux marron vire chez elle au roux cendré, et les plumes du col et de la poitrine sont écussonnées par de fines encadrures noires qui font que son costume se rapproche quelque peu de celui du Torcol. Cet oiseau tient son nom d'Écorcheur de l'habitude qu'il a d'écorcher ses victimes et de suspendre leurs dépouilles en guise de trophées aux fourches des jeunes ormes et des jeunes peupliers. Il pique les insectes aux épines des acacias. La Pie-grièche écorcheur est un oiseau redoutable par sa méchanceté autant que par sa bravoure, qui attaque les petits de tous les autres oiseaux, mais qui défend les siens avec une intrépidité sans égale, et qui réussit quelquefois à intimider les gamins qui en veulent à sa progéniture, en les menaçant de leur crever les yeux.

Le nid de toutes ces espèces est bâti de la même façon, c'est-à-dire avec beaucoup d'art, et ses constructeurs s'entendent parfaitement à le dissimuler, soit dans une enfourchure de hautes branches d'un chêne, soit dans la chevelure touffue des bas buissons. La muraille extérieure est faite de petites racines et d'herbes sèches parmi lesquelles on remarque l'immortelle sauvage au feuillage blanc d'argent ; mais la couche la plus intérieure est richement garnie de laine.

Je ne puis terminer cette notice sans renouveler à tous mes amis et frères en saint Hubert l'invitation que je leur ai déjà adressée, d'exterminer sans pitié tous ces petits exterminateurs en sous-ordre, ovivores ou infanticides, qui partent du Coucou pour aboutir à l'Écorcheur. Autant de ces ogrillons occis, autant de familles honnêtes préservées d'une multitude de chances d'effroyables sinistres.

Peut-être chercherait-on vainement à créer par l'imagination une série qui se rapprochât plus de l'ordre des Rapaces que

celle des Pies-grièches, — où déjà la femelle est visiblement plus forte que le mâle, — où tout le monde se donne les airs de chasser les petits oiseaux, — où l'on se laisse dresser au vol du Moineau-franc comme un Émérillon, — où l'on possède généralement enfin le bec *denté* du Faucon, sinon son pied prenant. La parenté était même si visible que Linnæus et Buffon l'avaient officiellement reconnue. Cependant, chose étrange à dire, il ne s'est pas rencontré de nos jours un savant assez hardi pour suivre cet exemple. L'envie en était bien venue dans le temps à Temmynck, mais il n'a pas tardé à se mordre les doigts de sa témérité, et repoussant pour la famille des Pies-grièches toute alliance ambitieuse avec les hautes puissances du ciel, il en a replacé sagement tous les membres à leur place *naturelle*,... entre le Gobe-mouches et l'Étourneau! Entre l'Étourneau et le Gobe-mouches, de méchantes petites bêtes que l'immortel Buffon avait mises au *rang des Oiseaux de proie, et même des plus fiers et des plus sanguinaires*. Heureusement qu'il doit y avoir une justice là haut!

SERRIPÈDES PROPREMENT DITS.

15 genres, 40 espèces.

Caractères généraux de l'ordre.

Je rappelle, avant de passer outre et pour ne pas me laisser prendre en flagrant délit d'ignorance étymologique, que cette étiquette de Serripèdes, sous laquelle j'ai rangé l'ordre des Rapaces des auteurs, dérive du mot français *serre*, qui veut dire main griffue, main armée, main prenante, et non pas du latin *serra*, qui veut dire une scie. Les personnes que ce terme générique blesserait, sont donc libres d'en choisir un autre, comme Rapacipèdes (pieds ravisseurs), Jugulipèdes (pieds égorgeurs), Mucronipèdes (pieds armés de poignards). Pour moi, je garde le nom de Serripèdes, parce qu'il est le plus court, le plus intelligible et le plus expressif à la fois.

Tous les oiseaux de cet ordre sont armés d'un bec crochu à

mandibules tranchantes et de pieds prenants à ongles recourbés, plus ou moins acérés, aigus et rétractiles. Dans toutes les espèces, en outre, la femelle est d'un tiers plus forte que le mâle, qui est dit quelquefois Tiercelet pour cette cause. La réunion de ces trois caractères constitue l'Oiseau de proie, qui ne peut être confondu avec aucun des membres des ordres précédents.

Tous les Oiseaux de proie sont monogames, et chez les espèces les plus nobles l'union des conjoints dure autant que leur vie.

Un autre caractère distinctif des Oiseaux de proie, quoique non universel, est la Cire, sorte de membrane charnue dont la base du bec est ornée, et qui est analogue à la membrane jaune qui tapisse les mandibules du Moineau-franc dans son jeune âge. Le bec est plus ou moins courbé.

La jambe est de hauteur moyenne pour les Rapaces d'Europe; elle est bien proportionnée, musculeuse; le tarse est plus ou moins dégagé, les pieds sont petits, les doigts souples et déliés. Un bec courbé dès sa racine et des doigts rétractiles et creusés en gouttière, avec des arêtes tranchantes, dénotent les espèces les plus redoutables, les plus rapides et les plus avides de chair vive. La jambe est toujours emplumée, le tarse très-souvent; les mains sont quelquefois gantées jusqu'à la naissance des ongles.

Les oiseaux carnassiers, qui avalent goulument des mammifères et des oiseaux entiers, ont été pourvus par la nature d'une poche œsophagienne musculeuse analogue au jabot des Pigeons et dans laquelle les peaux, les ossements, les arêtes des diverses proies ingérées se roulent en pelotes qui sont ensuite rejetées par le bec. Cette poche s'appelait la mulette en langage de fauconnerie. Les Oiseaux de proie, qui se repaissent d'animaux vivants, éprouvent rarement la soif à l'état libre, le sang leur tenant lieu de boisson.

On dit des grandes espèces qu'elles *airent*, c'est-à-dire qu'elles

font un nid en forme d'aire ou de surface plane qu'elles établissent dans le creux de quelque roche surplombante à des hauteurs inaccessibles, et où elles reviennent chaque année, quand on ne les dérange pas.

La plupart des Oiseaux de proie sont pourvus d'ailes immenses d'une vigueur prodigieuse. Leur vol est soutenu et rapide. Ils aiment à tournoyer sans mouvement apparent dans les régions de l'air où l'œil de l'homme ne peut les suivre, mais d'où leur vue perçante leur fait apercevoir très-distinctement tout ce qui s'agite à la surface du sol, voire dans le sein des eaux. Il y en a qui se laissent tomber de ces hauteurs sur leur proie avec la vélocité de la foudre, la ravissent et l'emportent au loin, avant que l'homme surpris de cette apparition fulgurante ait le temps de s'armer pour s'opposer au rapt. Le sifflement des ailes de ces voiliers rapides est aussi distinct en ce cas que celui des balles de mousquet.

Les grandes espèces sont généralement amies de la solitude et habitent par couples isolés les cimes les plus ardues des monts.

Tous les oiseaux de rapine, soit qu'ils chassent, soit qu'ils pêchent, *empoignent* leur proie avec la main. Les plus ignobles cependant, ceux qui ne s'attaquent qu'aux charognes et qui ont les ongles presque droits, trouvent quelquefois plus commode d'emporter dans leur estomac leur immonde curée qu'ils dégorgent ensuite à la façon des loups.

Les Oiseaux de proie ne muent qu'une fois par année, mais chacune de ces mues apporte un changement notable dans leur costume, ce qui fait qu'il est excessivement difficile de rapporter à leur famille les jeunes de certaines espèces. Ainsi les Faucons ont besoin de cinq à six mues pour compléter leur toilette d'adulte. Tel qui, comme le Gerfaut, doit porter un jour la splendide robe blanche, à peine constellée de fines mouchetures noi-

res, commence par se vêtir de robes grises ou fauves irrégulièrement historiées. Chez d'autres, il arrive constamment que les bigarrures du poitrail changent de direction comme de couleur avec l'âge ; c'est-à-dire que la barrure transversale de la seconde ou de la troisième année passe à la verticale un an ou deux plus tard, et réciproquement. Il est remarquable que la femelle qui, dans cette race, l'emporte toujours sur le mâle par la force et la taille, lui soit inférieure cependant pour la richesse générale de l'uniforme et l'accentuation des teintes.

Des oiseaux qui attendent six ans pour prendre la robe virile doivent être doués nécessairement d'une longévité exceptionnelle. On dit que le Vautour brun de Constantinople, qui vit depuis une quarantaine d'années au Jardin des Plantes de Paris, avait déjà plus que cet âge quand il nous fut donné.

L'histoire des oiseaux carnassiers reproduit celle des quadrupèdes de ce nom aussi exactement que celle de l'homme. Il y en a qui jappent comme le Chien, qui hurlent comme le Loup, qui miaulent comme le Chat, qui vagissent comme l'Hyène. Il y en a qui forcent leur proie à tire d'ailes, comme le Lévrier le Lièvre à la force des jarrets. Il y en a d'autres qui la guettent, comme les Félins. Quelques-uns joignent à l'intelligence et à l'opiniâtreté du Chien courant la férocité, l'audace et la puissance des moyens du Lion. L'homologie de ces espèces ailées avec les quadrupèdes carnassiers s'établit facilement, d'ailleurs, par la ressemblance des robes. Les uns portent les zébrures du Tigre, les autres les mouchetures de la Panthère. J'ai déjà dit que cette ressemblance se poursuivait jusque dans les règnes inférieurs. Tigre : brochet, perche, frélon, guêpe, etc.; panthère : truite, araignée, etc.

La nature semble avoir plus fait pour les oiseaux de l'ordre des Serripèdes que pour toutes les autres créatures. Il n'est pas de règne de l'animalité qui ne leur paye un riche tribut de chair.

Je tiens que l'Aigle dressé viendrait à bout du Tigre et du Rhinocéros, voire de l'Éléphant.

Le mâle, dans les races les plus nobles, semble soumis de corps et d'âme à sa femelle, qui dispose souverainement de ses services. Elle ordonne, lui exécute ; il chasse, elle le regarde faire, se bornant à applaudir à ses plus jolis coups et à lui prêter son concours dans les circonstances difficiles. Hélas ! pour l'analogiste passionnel, toute l'histoire de l'animalité et de l'humanité est écrite en ce peu de lignes.

Un monde où la femelle règne par la force du corps est un monde contre nature et qui ne peut durer, parce qu'il est assis sur l'oppression et le carnage. Du moment que vous ôtez à la femme sa grâce et sa toute puissante faiblesse et sa peur de voir souffrir, pour remplacer ces dons par la vigueur des muscles et l'insensibilité devant le meurtre ; du moment que vous lui retirez l'attrait pour la faire régner par la force, tout le charme de l'existence humaine est à l'instant perdu... Car l'amour d'où naît toute joie n'a été inventé que pour asservir le fort à la faible, et il n'a pas même de raison d'exister hors de là. Cela veut dire que le véritable monde des oiseaux amoureux est celui des oiseaux chanteurs, non celui des oiseaux de proie. Pour que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, il est de nécessité absolue que la femme se borne à régner dans la sphère du sentiment et de la poésie et laisse à l'homme le sceptre de la force, de la géométrie et de la raison pure.

Les auteurs n'ont pas été heureux dans les tentatives qu'ils ont faites jusqu'ici pour subdiviser les oiseaux de proie. On peut même ajouter que ces tentatives ont plus servi à embrouiller la matière qu'à la tirer au clair. La seule méthode qui ait fait un peu de lumière dans le chaos est celle d'Huber de Genève, dont j'ai déjà parlé au début de cet ouvrage, et qui consiste dans la

division de l'ordre en Voiliers et en Rameurs. Les Rameurs, ai-je dit, sont ceux qui ont puissance de voler dans le vent, à raison de l'extrême longueur de leurs deux premières rémiges, disposition qui leur taille l'aile en faux. Les Voiliers sont, au contraire, ceux chez lesquels la rémige la plus longue est la quatrième ou la cinquième, disposition qui arrondit tout le système alaire et ne permet plus à l'oiseau de tenir contre le vent. J'ai comparé le Rameur au bateau à vapeur, le Voilier au bateau à voiles. Les Faucons appartiennent à la section des Rameurs ; les Aigles, les Vautours et tout le reste à celle des Voiliers. Cependant il est facile de reconnaître du premier coup d'œil que cette division est insuffisante, puisqu'elle ne laisse figurer à l'avoir des Rameurs que deux ou trois espèces. Une loi qui se réduit ainsi d'elle-même à l'état d'exception ne peut pas être une loi. Le caractère d'exception de celle-ci se trahit plus malheureusement encore dans son application spéciale à l'ordre des Rapaces, attendu que le règne des oiseaux fournit une foule d'ordres plus riches que celui-ci en séries de Rameurs, et notamment les séries des grands Oiseaux de mer, des Hirondelles, des Oiseaux-mouches, etc. Il est clair qu'une méthode qui sépare des espèces aussi voisines que l'Aigle et le Faucon, pour rapprocher des genres aussi disparates que la Frégate et l'Oiseau-mouche, n'a pas en elle le pouvoir de distribuer l'harmonie.

La classification officielle, c'est-à-dire celle qui résulte de l'amalgame des classifications de Linnæus, Latham, Cuvier, Temmynck, joint à l'absence de tout principe philosophique de division le vice d'une nomenclature inadmissible. Je n'aurai besoin que de citer un seul nom et de donner un seul exemple pour démontrer le peu de consistance de la classification officielle et pour trouer de part en part sa pauvre nomenclature.

On sait que le mot *faucon* est la traduction littérale du mot latin *falco*, qui est dérivé lui-même du radical *falx*, qui veut

dire faux à faucher. Faucon, Falco, sont donc deux termes génériques, emportant signification d'un oiseau qui a l'aile taillée en faux; et tous les naturalistes sont d'accord sur la valeur de cette expression. Cela étant, je prie Cuvier, Temmynck et tous les autres de me répondre, la main sur la conscience, s'il n'est pas au moins contraire au bon ordre, au bon sens et à la grammaire, d'attribuer ce nom de Faucon à des espèces qui, au lieu d'avoir l'aile taillée en faux, l'ont, au contraire, ronde ou obtuse. Je demande s'il n'est pas contradictoire de dire le Faucon-Autour, le Faucon-Buse, le Faucon-Aigle, comme on dit le Faucon-Gerfaut, le Faucon-Sacre, le Faucon-Pèlerin et surtout après qu'on a reconnu la valeur de la distinction établie par Huber entre les Voiliers et les Rameurs. Encore une fois, mes maîtres, permettez-moi de vous le dire, c'est vous qui avez fait le gâchis dans lequel vous êtes embourbés, et votre attribution de l'étiquette de Faucon aux trois quarts des Oiseaux de proie n'est pas moins malheureuse que celle de *pied rouge aux pieds noirs* que vous avez faite naguère à un Huîtrier d'Australie. Vous ririez impitoyablement, j'en suis sûr, du malheureux professeur de géométrie qui s'aviserait de découvrir le triangle *rect*angle-*obtus*angle... Et pourtant la nouvelle invention ne serait que tout juste le pendant de la vôtre, de votre aile de Faucon *aiguë-obtuse*, et toutes les deux, je crois, figureraient beaucoup mieux dans un cabinet de curiosités scientifiques que dans une classification sérieuse. Mais l'Évangile a dit : le zoologiste qui voit la paille dans l'œil du géomètre n'aperçoit pas la poutre qui est dans le sien.

Je ne veux pas répéter aux savants, qui peut-être ne m'entendraient pas, que la raison de leurs égarements est dans leur ignorance de la loi des rapports entre l'homme et les êtres créés, attendu que la série qui distribue l'harmonie dans tous les règnes de la nature a sa source en cette science, qui est la science de

l'Unité et de l'Analogie passionnelle. J'aime mieux leur prouver par l'exemple que par la théorie, que la méthode de classification des Oiseaux de proie, la plus sûre et la moins trompeuse, est celle qui consiste à considérer chaque espèce dans ses rapports avec le souverain de la terre, pour lui assigner, d'après cette étude consciencieuse, la place qui lui revient.

Parmi les Oiseaux de proie, les uns ont été destinés à servir l'homme, à titre d'auxiliaires de chasse; d'autres à lui demeurer hostiles. D'où la subdivision de l'ordre des Rapaces ou des Serripèdes en deux principales Séries : la première que j'appellerai des Auxiliaires ou des Soumis, ou des Oiseaux de chasse; la seconde des Insoumis ou des Réfractaires.

Les personnes qui seraient disposées à trouver cette distinction trop savante, c'est-à-dire trop entachée d'analogie passionnelle, peuvent la remplacer facilement. Il y a d'abord la division des Nobles et des Ignobles, puis celle des Nécrophages (croquemorts) et des Nécrophobes (croquevifs), et enfin dix autres analogues; car tous les Rapaces ennemis de l'homme sont amis des cadavres.

PREMIÈRE SÉRIE.

Auxiliaires ou Oiseaux de chasse. Falconiens ; Astériens ; Balbuzard. Trois genres. Onze espèces.

Caractères généraux.

Tous les Oiseaux de proie susceptibles d'être ralliés à l'homme se distinguent par la vivacité de leur physionomie, l'élégance de leurs formes, la noblesse de leur goût. Tous ont le bec courbé dès la racine, la main petite, les doigts déliés. Les plus mignonnes

espèces sont, comme la Pie-grièche, plus insectivores qu'avivores. Toutes font preuve d'une dextérité merveilleuse pour s'emparer de leur proie. Toutes attaquent des oiseaux plus forts qu'elles. Aucune ne se repaît de chair morte.

Les Oiseaux de chasse se divisent en trois genres : le premier, dit des *Falconiens* ou des Rameurs ; le second, des *Astériens* ou des Voiliers, se distinguant l'un de l'autre, comme il a été dit, par la forme de leurs ailes. Le troisième genre, qui est un ambigu entre les Ralliés et les Insoumis, ne compte qu'une espèce.

Genre Falconien. Huit espèces.

Élanion, Kobez, Cresserelle, Cresserellette, Éléonore, Pèlerin, Hobereau, Émérillon.

Les Faucons sont les plus vaillants et les plus généreux des oiseaux de chasse et de guerre. Ils symbolisent l'institution de la chevalerie qui est la plus noble et la plus poétique de toutes les institutions homicides.

Les Faucons portent tous la longue queue rubanée et l'aile pointue des Rameurs. Le caractère distinctif de cette aile, est la longueur excessive de la seconde rémige, qui déborde considérablement la première et la troisième, lesquelles sont d'égale dimension. C'est à cette forme spéciale que les oiseaux de ce genre doivent la supériorité de leur vol. Tous chassent en planant.

Les Faucons ont le bec crochu, courbé dès la racine et armé d'une dent terrible. Leurs mains déliées et habiles sont terminées par des ongles aigus, tranchants et rétractiles. Ils ne s'abattent jamais sur les cadavres. Ils constituent spécialement la

famille des oiseaux *nobles* ou des oiseaux de *haut vol* de la fauconnerie.

L'ancienne fauconnerie employait six oiseaux de haut vol : le Gerfaut, le Sacre, le Lanier, le Pèlerin, l'Alèthe et l'Alphanet. Le Hobereau, l'Émerillon et la Cresserelle, qui sont de tout petits Faucons, bons seulement à voler la Perdrix, l'Alouette, la Caille, n'avaient pas l'honneur de figurer dans cette catégorie.

La France n'est pas riche en oiseaux de haut vol, c'est-à-dire en espèces capables de lier l'Aigle, le Milan, le Héron, la Grue. Le Gerfaut appartient à l'Islande et à la Norwége, le Sacre à la Russie, le Lanier aux îles de la Grèce, à Malte, à la Sicile. L'Alèthe se tirait des Açores et de Madère, l'Alphanet de Barbarie et de Crète. L'Alphanet prenait son nom de la première lettre de l'alphabet grec, pour dire qu'il était le plus sociable et le plus charmant de tous les Faucons. L'Alèthe se payait, sous les Valois, jusqu'à trois cents écus la pièce. Ce prix n'a pas baissé, bien que le Faucon se soit retiré du commerce. Un Gerfaut non dressé et fort jeune fut vendu 500 francs, au Havre, en 1842.

La disparition du Gerfaut, du Sacre et du Lanier s'explique par l'ancienneté de l'époque à laquelle remonte l'introduction de la fauconnerie dans les Gaules. Cette époque correspond pour le moins à celle de l'invasion des rois francs, puisqu'il est question dans l'histoire des faucons du roi Mérovée. J'ai dit que le Lanier airait encore, il y a cent cinquante ans, au pourtour de la haute falaise qui fait mur à la mer du Midi, depuis Antibes jusqu'à Gênes, et que les voyageurs appellent la Corniche; mais je n'ai pas connaissance qu'il existe dans aucun cabinet d'amateur de ce temps, un seul exemplaire de Lanier pris ou occis en France depuis une cinquante d'années. Il manquera toujours pour moi deux choses essentielles à la France, aussi longtemps qu'elle ne sera pas redevenue la patrie du Gerfaut et qu'elle continuera à ne pas récolter, bon an mal an, qua-

tre cent millions d'hectolitres de vin: car la France a été créée pour enivrer et faire chanter la terre. Et quelquefois mon imagination rêveuse et remplie d'illusions me fait croire que le Gerfaut, qui est un bel oiseau blanc chaussé d'éperons d'or, se transporte aussi de son côté en espoir vers les bords fleuris de la Seine, et que s'il n'y revient pas plus promptement, c'est qu'il en est empêché par la malice de quelque maudit enchanteur qui le retient captif en sa prison du Nord.

Il est temps de convenir, à ce propos, que l'Islande, patrie du Gerfaut, n'est pas ce qu'on croyait jadis, un roc inhabitable, perdu sous la calotte du pôle, un énorme tas de neige coiffé d'un lampion fumeux, en guise de volcan ; en un mot, une terre de silence et de mort. C'est au contraire la perle des mers hyperborées, et une véritable perle enchâssée comme une oasis de lumière et de chaleur au sein d'affreux déserts de glaces et de ténèbres. C'est l'île sacrée de l'océan du Nord, qui porte au front une couronne de feu, phare sans éclipses, phare éternel appendu par la main de Dieu au-dessus du noir abîme pour éclairer la marche des innombrables tribus de navigateurs de tout règne qui sillonnent deux fois chaque année le dessus et le dessous des flots.

L'Islande est la station obligée des nombreux oiseaux de passage qui font la traversée de l'Amérique nord en Europe. C'est aussi le point central de ralliement de la grande colonne expéditionnaire des harengs qui sourd tous les ans du fond de la mer Glaciale pour apporter le tribut de sa chair aux riverains de l'Atlantique, entraînant à sa suite tous les monstres goulus de l'Océan, les narvals, les baleines, les squales. Nulle terre n'est plus féconde en gibier d'eau et de marais ; nulle côte plus poissonneuse.

Longtemps les innombrables cétacés du Nord ne voulurent d'autre demeure que les baies paisibles de l'île, et le baleinier

avide dut détruire presque complétement la race avant de la faire renoncer à ces mouillages favoris. L'Islande est une des patries les plus aimées du grand Cygne sauvage à bec jaune que nous tuons l'hiver sur la Seine. La Bécasse et la Bécassine, deux fines bouches qui savent par leur nom tous les bons endroits du globe, en parlent comme d'un pays de cocagne où elles aiment à passer un ou deux mois par an. L'Hirondelle de cheminée y va faire entendre chaque printemps ses suaves chansonnettes. La Caille elle-même y touche, et je ne serais pas surpris que les pèlerins les plus aventureux de cette race intrépide, après avoir accompli ce voyage, prissent un titre de hadji quelconque, comme les pèlerins musulmans qui sont revenus de la Mecque. Les oiseaux de passage, qui sont curieux comme des Gaulois de la vieille Gaule, tiennent en haute estime les explorateurs courageux.

Enfin, pour que l'Islande, où le bois ne vient pas, fût habitable pour l'homme lui même, Dieu a forcé le grand courant sous-marin qui porte du golfe de Mexique à l'Europe nord, de déposer en passant sur les rivages de l'île les troncs des chênes séculaires arrachés à la terre américaine par les eaux de l'Arkansas, du Missouri et du Mississipi.

La prédilection des oiseaux et des poissons voyageurs pour les parages de l'Islande s'explique sans effort. L'Islande est une immense marmite à Papin, pleine d'eau à la température rouge et destinée à chauffer le pôle. La superficie du sol est le couvercle de cette marmite. Ce couvercle est percé d'une infinité de trous qui donnent passage à autant de puits artésiens ou de sources thermales qui délayent la terre et la transforment en une vase liquide analogue aux boues de Saint-Amand en Flandre, si efficaces contre les rhumatismes. Quelquefois la violence de la pression interne crache dans les airs la terre liquéfiée; alors le phénomène s'appelle *volcan de boue*. On dit qu'il y a *éruption*

lorsqu'une fraction trop considérable du couvercle éclate et que d'affreux torrents de flammes, d'eau rouge et de fumée s'échappent du cratère avec un grand tapage.

On conçoit l'agréable surprise que doivent éprouver les Canards et les Bécasses rencontrant des boues chaudes à de si hautes latitudes, et quelles délicieuses parties de barbottage s'en suivent. Les personnes qui adorent les bains russes peuvent se mettre aussi à la place des poissons et des cétacés de cette mer, auxquels il est loisible de passer brusquement à toute heure d'une température de 0° à une température de 40° centigrades.

On comprend enfin que le Gerfaut, qui est un amateur passionné de la chair de la Bécasse et de celle du Canard, s'acco-quine au séjour cher à ces volatiles et ne le quitte pas pour nos terres dépeuplées.

Néanmoins on affirme que quelques individus de l'espèce s'échappent de temps à autre de l'île pour aller étudier la Faune du continent norwégien, car on ne peut pas toujours manger de la Bécasse. C'est dans le cours de cette exploration gastrosophique que quelques-uns descendraient sur les sommets boisés des Vosges, du Jura, du Cantal. Je demande des preuves.

Le seul oiseau de haut vol que nourrisse authentiquement la France est donc le Faucon pèlerin.

L'Élanion. L'Élanion est un Rapace d'Afrique qui s'égare quelquefois sur les plages françaises de la Méditerranée. C'est une double Pie-grièche grise, portant la même livrée que celle-ci et mangeant comme elle beaucoup plus de Scarabées et de Grillons que d'oiseaux. L'Élanion, qu'on appelle aussi le Blac, se rabat volontiers sur les grenouilles, dans les jours de misère, à l'instar du Héron. Il est ami de l'homme et ne fuit pas sa présence; ce qui l'expose à de cruels mécomptes. Il serait difficile d'imaginer un premier terme de série ménageant mieux que

celui-ci la transition entre les Omnivores ambigus et les véritables Oiseaux de proie. J'ignore si l'Élanion a été dressé au vol; mais sa familiarité, sa douceur et la vivacité de ses jolis yeux d'or ne permettent même pas de mettre en doute son éducabilité.

Le Faucon Kobez ou faucon à pieds rouges. Jolie petite espèce, plus insectivore qu'avivore, qui demeure de l'autre côté des Pyrénées, bien loin vers l'Espagne des Maures ou dans les grandes îles de la Méditerranée et de l'Archipel. Elle ne vient guère chez nous qu'à la suite de quelque débordement insolite de Grillons ou de Sauterelles, comme l'Élanion et la Cresserellette. On a vu des Faucons Kobez dégoûtés de la chair, se rabattre sur les fruits et notamment sur les cerises; goût frugal qui révèle assez l'innocence de ses mœurs. Le Faucon à pieds rouges, aussi ingénu que l'Élanion, semble heureux de la présence de l'homme et s'approche du chasseur au lieu de s'éloigner de lui. Cette confiance dangereuse dans la loyauté du perfide, explique la rareté de ce moule charmant.

L'espèce se distingue du reste des Faucons par deux caractères spéciaux. Elle porte un manteau à teintes uniformes et distribuées par grandes masses, sans taches ni mouchetures; et c'est à peine si la femelle y est plus forte que le mâle. Mais si la distinction des sexes ne se trahit pas par la différence de la taille, elle éclate vivement par la disparate des couleurs. Le mâle a tout le dessus et tout le devant du corps couvert d'une étoffe cendrée de nuance sombre qui rappelle la teinture à l'encre. L'abdomen, les garnitures des cuisses et la partie inférieure de la queue, affectent la nuance roux vif. Robe et manteau, tout le costume de la femelle, à l'exception des rémiges et des rectrices, vire au roux orangé. Iris, cire et pieds rouges.

La Cresserelle. La Cresserelle est ce joli petit oiseau de proie

à manteau de brique rose qui niche dans les corniches du Louvre et dans toutes les tours de cathédrales. Elle porte les ailes plus courtes que la queue, suivant la mode de l'Épervier et de l'Autour ; mais ces ailes n'en sont pas moins taillées sur le patron de la noble tribu des Rameurs. Queue rubanée et ourlée de noir, bec bleu, cire, iris et pieds jaunes.

Pendant l'été, la Cresserelle fait la guerre aux Moineaux-francs et aux oiseaux des vergers, Pinsons, Chardonnerets, Mésanges. Aussitôt que la plaine se découvre et que la moisson est rentrée, elle quitte la ville pour la campagne où elle guerroie avec succès contre le Verdier, l'Ortolan, l'Alouette et le Mulot *de grain*, dont la chair est particulièrement savoureuse à cette époque, de l'avis unanime des Hiboux, des Renards et des autres bêtes de proie. Elle donne facilement dans tout piége amorcé d'un oiseau vivant. Faire le Saint-Esprit, faire la Cresserelle est tout un en langage de chasse; c'est avoir l'air d'être suspendu par un fil invisible à un point fixe de l'espace, et déployer sa queue et agiter ses ailes afin de garder quelque temps cette position gracieuse. L'oiseau de proie fait la Cresserelle, lorsqu'il se tient au-dessus du Chien qui veut lever une Perdrix, lorsqu'il bloque du regard la place où s'est tapie la proie qui vient d'échapper à ses serres, ou encore lorsqu'il épie la sortie du Mulot.

La Cresserelle occupe une place plus bizarre qu'importante dans les fastes de la fauconnerie. A la cour du roi Louis XIII, on l'employait au vol de la Chauve-souris.

La Cresserellette. Moule réduit de l'espèce précédente. Extrêmement rare en France, où elle n'apparaît guère qu'à la suite de quelque débordement de Grillons ou de Sauterelles. Plus connue dans le midi de l'Espagne, de la Sicile et de la Sardaigne. Plus funeste aux Mulots, aux Scarabées et à tous les gros insectes qu'aux petits oiseaux. Même couleur rouge brique

que la Cresserelle ; ongles jaunes, cire et pieds idem ; taille de la Tourterelle.

Le Faucon Éléonore. Les ornithologistes du Midi parlent quelquefois d'un Faucon Éléonore, de la taille de l'Épervier, et qui porte sur les épaules un superbe manteau de velours noir. Mais le Faucon Éléonore appartient à la région d'au delà des Alpes ; il ne niche pas en France, n'y fait pas d'apparition régulière et n'y est jamais qu'égaré. Ce n'est donc pas le cas d'allonger ce récit en écrivant son histoire, qui n'offre, du reste, aucun trait bien saillant.

Le Faucon Pèlerin. C'est un oiseau de fier aspect et de riche encolure, doué d'une intelligence supérieure et d'une bravoure à toute épreuve. Sa taille est celle de l'Autour ou du Milan. La femelle mesure 18 pouces de longueur de la pointe du bec à celle de la queue.

Le Faucon a l'œil vif, malin et provocateur du Gaulois ; il est magnifique sous les armes et se rengorge quand on le regarde.

Il chausse comme le Gerfaut l'éperon d'or, mais porte de plus une large moustache noire, crânement retroussée à la façon des guerriers de son pays. Le bec est bleu d'acier, bleu noir, le dessus de la tête et la partie supérieure du cou d'une belle couleur noir mat, la gorge d'un blanc pur ainsi que la poitrine, avec de fines raies noires longitudinales du plus charmant effet. La queue est traversée de bandes étroites alternant du gris cendré au brun sombre ; les barbes des rémiges sont historiées de taches rousses semblables aux arabesques d'une armure de Milan ; le tour des yeux et l'iris sont jaune d'or comme les pieds.

Ceci est le costume du Pèlerin femelle après sa sixième mue, car il faut six ans aux Faucons pour parfaire leur plumage. — Ainsi

le conscrit français, qui porte dans sa giberne un bâton de maréchal, doit néanmoins attendre quelques années avant d'arriver à ce grade et change plus d'une fois d'uniforme avant d'endosser le chapeau à plumes et l'habit galonné sur toutes les coutures. Ainsi l'illustre chevalier de la Manche dut s'appeler le Chevalier de la Triste-Figure avant de s'appeler le Chevalier du Soleil.

Les jeunes Faucons, avant la troisième ou la quatrième mue, sont des chevaliers d'assez triste figure, comme les Aigles du reste et les autres Oiseaux de proie. Les couleurs de leurs manteaux ne sont pas franches, les stries, les virgules et les étoiles, les diverses mouchetures, en un mot, qui les décorent, semblent avoir été apposées là sans ordre, sans dessin arrêté. De jeunes Laniers, de jeunes Sacres et de jeunes Pèlerins, qui ne doivent pas se ressembler le moins du monde un jour, se ressemblent tellement dans les premières années, qu'il est fort difficile de les distinguer les uns des autres. Les oiseaux, ai-je dit, ont cet avantage sur nous qu'ils deviennent plus beaux avec l'âge. A chaque nouvelle mue du Faucon pèlerin, du Gerfaut, de l'Autour, l'uniforme va se simplifiant et le manteau se colorant par masses. Les raies qui étaient longitudinales dans le jeune âge deviennent transversales, et *vice versâ*, chez l'adulte.

Singularité bien remarquable et que j'aurai été cependant le premier à signaler, j'en suis sûr, la France ne nourrit qu'une seule espèce de Faucon, et cette espèce est celle du Faucon pèlerin!

Pèlerin, c'est-à-dire qui ne demeure guère ; c'est-à-dire l'emblème du chevalier errant.

Il est certain que l'emblème du chevalier errant, du redresseur universel des torts, appartient plus à la nation de ce côté-ci des Pyrénées qu'à celle d'au delà. Les auteurs du *Roland furieux* et de la *Jérusalem délivrée*, qui ne sont pas français, ont été forcés de rendre à ma patrie cet hommage. Les plus

grands coups d'épée, les plus beaux coups de lance qui se soient donnés ou reçus, en prose comme en vers, l'ont été par des mains ou des poitrines françaises. Le preux Roland, l'honneur de la chevalerie, qui embrochait les Sarrasins comme des becfigues, et qui en tenait quelquefois sept au bout de sa lance, était né comte d'Angers, comme Richard Cœur de Lion naquit depuis comte d'Anjou. Le nom de Bayard, nom éminemment français, avant de recevoir son illustration historique du *chevalier sans peur et sans reproche*, avait déjà été porté avec distinction par un cheval, celui des quatre fils Aymon, un cheval né et élevé dans les pâturages de la Haute-Garonne, et qui galopait avec une aisance sans égale sous la charge de quatre chevaliers gigantesques couverts de fer des pieds jusqu'à la tête, et qui dans la bataille vous *tombaient morts* les hommes, comme l'ouragan d'automne vous abat les feuilles d'orme après une forte gelée. Je veux croire que Michel Cervantès eut ses raisons pour faire naître son héros dans une contrée d'Espagne qui s'appelle la Manche; mais je crois que l'incomparable Chevalier du Soleil n'eût rien perdu à avoir pour patrie ces mêmes rives de la Garonne où reçurent le jour Renaud de Montauban et son cheval, le Béarnais et le chevalier d'Artagnan. J'abandonne volontiers à l'Espagne la paternité de Sancho Pança le sans cœur, le poltron, type du bourgeois français et non du paysan espagnol. Je ne revendique pour ma nation que la paternité de ce fou d'une raison si haute qui empochait avec tant de résignation les horions et les coups de gaule, espérant dans sa naïveté sublime que le chiffre toujours croissant de ses emplâtres finirait par fléchir les rigueurs de son inhumaine Dulcinée. A part le côté édifiant du céladonisme chevaleresque, il y a dans la figure du vrai chauvin de la grande épopée napoléonienne plus d'un trait et plus d'un tic caractériel du héros de la Manche. Si l'on pouvait se repentir d'avoir ri dans ce monde, où les hommes gais sont si rares, je

me repentirais d'avoir ri à la lecture du don Quichotte, dont je ne rirais plus aujourd'hui. Mais toujours j'aimerai et j'admirerai l'Arioste, qui ne m'a jamais fait rire aux dépens du champion de la vérité et de la justice. O bienheureux chevaliers d'une époque impossible, qui parcouriez si aisément les distances les plus prodigieuses, qui voyagiez de la France au Catay, sans avoir à vous inquiéter le moindrement de ces viles questions de passeport, de blanchissage et de carte à payer qui tiennent tant de place dans l'existence moderne... Beaux paladins qui n'aviez qu'à laisser flotter la bride sur le cou de vos montures pour tomber sûrement dans quelque île enchantée, dans un jardin d'Alcine émaillé de femmes roses, d'oiseaux bleus, de fleurs comme on n'en voit guère... Enfants perdus de la fantaisie, qui viviez sans souci du lendemain ni du jour, nourris, logés, couchés aux frais de la princesse, — comme j'étais fait pour vous aimer et vous comprendre, pour vivre et mourir avec vous !

Le Faucon pèlerin est le plus fameux de tous les oiseaux de vol à la descente, comme le Gerfaut est le meilleur à la montée. La femelle vole tout ce qu'il est permis à un oiseau de voler, depuis la Caille jusqu'à l'Autruche, et, par exemple, l'Outarde, la Grue, l'Oie sauvage, le Canard, la Canepetière, la Perdrix, le Coq de bruyère, le Faisan, la Bécasse, le Lièvre et le Lapin, etc., etc.; puis, dans un autre ordre d'idées, le Jean-le-blanc, le Milan, le Balbuzard, l'Oiseau Saint-Martin, la Buse, l'Épervier, la Cresserelle, le Hobereau, le Chat-Huant, le Corbeau, la Pie, etc., etc. De compagnie avec l'Autour, elle planant dans les airs, l'Autour rasant le sol, elle exécute des razzias de Perdrix fabuleuses. Alliée à l'Épervier, elle occasionne à la Pie et à la Corneille des désagréments infinis. Le Pèlerin ou Tiercelet, qui ne peut aborder qu'avec une extrême difficulté les grands rôles, se distingue surtout dans le vol du Pigeon, de la Poule d'eau, de l'Hirondelle de mer, du Vanneau, du Pluvier, de la

Perdrix et de la Cresserelle. On l'a vu quelquefois, ne sachant plus à qui s'en prendre, donner chasse au Coucou, à l'Engoulevent, à la Chauve-souris elle-même pour s'entretenir la main.

Le Faucon pèlerin est tellement passionné pour la chasse, qu'il lui arrive souvent de rendre la liberté à l'oiseau qu'il a pris et de lui donner champ pour le revoler de nouveau, et quand il l'a manqué de ce second vol, il ne se repent pas de sa générosité. Pareil au tireur généreux qui rougirait de tuer un lièvre au gîte, le Faucon pèlerin ne se décide qu'avec une extrême répugnance à saisir une proie arrêtée; mais souvent il la coudoie de l'aile et la force à partir pour lui laisser au moins une chance de salut. J'ai dit que l'Hirondelle en agissait de même avec une foule de moucherons qu'elle pourrait happer sur les murs, mais qu'elle aime mieux saisir au vol. Toutes ces petites délicatesses de procédés se retrouvent dans les habitudes militaires des Français.

Le Faucon pèlerin s'instruit et se dresse avec une facilité remarquable, comme le conscrit français. On en a vu qui avaient terminé leurs études en quinze jours. Il est malheureusement aussi sujet, comme les héros de France, à deux infirmités déplorables, le duel et le rhumatisme. Les châtiments les plus sévères, la peine capitale même, n'ont jamais pu faire renoncer les Faucons à ce fatal préjugé du point d'honneur qui fait tous les jours parmi eux tant de victimes. Le Faucon se fie plus à son épée qu'à son bon droit et à ses juges, et il donne d'excellentes raisons pour justifier son opinion et ses actes. Dans le fait, quand on considère de près la sottise des hommes, il est difficile de ne pas être un peu de l'avis du Faucon.

Le Pèlerin craint la neige, peut-être par souvenance des désastres de la campagne de Russie.

Le nom de Pèlerin veut dire qui fait de longs voyages. Ce Faucon se rencontre en effet dans presque tous les pays de la

Terre, et les traversées de mille lieues sont ses moindres promenades.

Il aire dans les roches du Midi plus fréquemment que dans celles du Nord. Toutefois, Temmynck a grand tort d'affirmer *qu'il est très-rare dans les pays en plaine et qu'on ne le rencontre jamais dans les contrées marécageuses.* Ce sont, au contraire, les contrées marécageuses du nord de la France, les rives de la Somme et de l'Oise, fécondes en Bécassines et en Canards, qui sont chez nous ses demeures favorites; car le Pèlerin adore le Canard sauvage et la Sarcelle, et il en fait une consommation effroyable; il est donc bien forcé de fréquenter les lieux où se plaisent ces espèces.

Mais j'ai plus que les simples données du bon sens pour infirmer l'assertion de Temmynck, relativement à la prétendue répugnance du Faucon Pèlerin pour les pays de plaine, et d'abord mon expérience personnelle qui la contredit formellement, puis l'opinion de M. Crespon de Nismes, qui a rencontré maintes fois le Pèlerin sur les rives basses et marécageuses de nos grands étangs du Midi, et encore le témoignage précis de vingt huttiers du Nord, entre autres celui de M. Ernest Bonjour de Ribemont, un illustre chasseur de Canards devant Dieu, qui joint à la passion de la hutte un amour éclairé de l'ornithologie, et possède une des plus riches collections d'oiseaux de France que je connaisse, Le muséum de M. Ernest Bonjour abonde en Pèlerins de tout âge et de tout sexe, tués sur les rives de l'Oise et dans les plaines nues adjacentes; et il n'est pas, dans le pays, d'observateur un peu subtil qui n'ait assisté nombre de fois au spectacle de l'attaque du Canard et de la Sarcelle par le Pèlerin, voire de l'Oie sauvage; car le Pèlerin a barre sur tous les rémipèdes; il lie l'Oie sans grande peine, et s'il a l'air de respecter le Cygne, ce n'est pas qu'il le craigne, mais seulement qu'il le trouve gênant à emporter. Or, à quoi bon tenter une épreuve périlleuse,

sans chances de profit personnel. Encore passe si l'on travaillait pour un maître, pour une maîtresse surtout.

Enfin je fus moi-même un jour de ce dernier hiver (mars 1855), témoin oculaire d'un fait qui tranche la question. La scène s'est passée sur ces mêmes rives de l'Oise, au lieu dit de Ribémont. Nous revenions bredouille de la hutte Bonjour, une hutte modèle et *moult plaisante*, aurait dit Rabelais, *et monastiquement assortis de harnais de guerre et de gueule.* Une bande de Canards sillonnait la région des nues à une hauteur prodigieuse. « En voilà qui ne sont pas pour nous, » dit le vénérable du groupe ; mais il avait à peine formulé ses regrets, que soudain la bande se disloque comme sous l'explosion de la foudre et que ses membres épars, piquent du haut du ciel sur le sol une tête verticale. « Faucon en vue » crie l'ornithologiste, et braquant sa lunette vers les profondeurs de l'espace, il distingue au zénith un point noir immobile, invisible à l'œil nu. C'était un Pèlerin qui planait. Mais les chasseurs avisés se dispersent aussitôt et courent avec leurs chiens à la recherche des Canards qui viennent de s'abattre dans les buissons voisins. On les trouve, on les tire à l'arrêt comme des Cailles ; car le Canard qui se voit ou qui se croit bloqué par le Faucon, éprouve une frayeur si grande, que ses moyens en sont totalement paralysés et qu'il n'essaye pas même de fuir devant l'homme ou son chien. Ainsi le malheureux bourgeois à qui ses mystificateurs habituels ont fait peur du Faucon de l'anarchie, se jette tête baissée dans la gueule insatiable de l'ogre du despotisme ; et non moins fin que Gribouille, qui se fourrait dans l'eau de crainte d'être mouillé, commence par lui livrer sa vie, sa liberté, sa bourse, tous les biens qu'il tremblait que l'anarchie ne lui prît.

Donc s'il est un fait bien certain et bien démontré dans ce monde, c'est que le Faucon pèlerin fréquente les contrées marécageuses et les pays de plaine, malgré la défense de Temminck.

Le couple ne se sépare pas à la fin de l'éducation des enfants, ainsi que la chose se pratique dans plusieurs espèces. Le père et la mère continuent de faire ménage ensemble et chassent de compagnie.

Le Faucon pèlerin est l'emblème du preux chasseur aussi bien que du chevalier errant; car ces deux professions n'en sont qu'une, et je les confonds dans mon estime. Chasseurs de haut titre et chevaliers errants ne peuvent avoir qu'une seule ambition en ce monde, celle de débarrasser leur patrie de tous les oiseaux de nuit, de tous les Aigles, de tous les Vautours, de tous les Renards, de toutes les Fouines, de tous les Rats et de toutes les Vipères dont elle est infestée.

Et puisque la mission de tous les chevaliers et de tous les chasseurs est la même, l'histoire du Faucon pèlerin doit être celle de tous ses frères d'armes. Disons donc le Faucon tout court pour donner plus d'intérêt au récit qui va suivre, et généralisons.

Puisque le Faucon est le plus vaillant et le plus rapide de tous les oiseaux de bataille, ce doit être l'emblème de la bravoure chevaleresque qui s'est personnifiée de tout temps dans le héros français. C'est pourquoi je regrette que la France guerrière n'ait pas choisi le Faucon pour emblème, de préférence à l'Aigle qui est un type inférieur.

L'Aigle est l'emblème du Romain et de l'Anglais qui combattent surtout pour étendre leur domination et qui s'attaquent avec bonheur aux races inférieures, aux espèces-victimes.

Le Faucon, chevalier intrépide, toujours armé pour la bonne cause, méprise ces triomphes faciles. Il ne regarde point au nombre de ses ennemis ni à la supériorité de leurs armes, et la grandeur du péril ne fait qu'enflammer son courage. Ogre ou Géant, Aigle, Milan, Héron, tyran des airs, des forêts ou des eaux, tout duit à sa vaillance, tout ennemi lui est bon. Il l'attaque de

haute lutte dans les champs clos de l'air, le lie, lui fait mordre la poussière. Il semble plus désireux de bien mourir que de mal vivre, et ne réclame jamais pour prix de la victoire de la veille, que l'honneur de combattre aux premiers rangs le lendemain.

Ainsi faisaient nos pères au début de ce siècle, entassant prodiges sur prodiges dans leur lutte titanesque contre la coalition des despotes, et fatiguant vingt ans la victoire à les suivre, le tout pour conquérir un peu de gloire et le renom de héros invincibles.

Les autres oiseaux disent, parlant de l'impétuosité irrésistible du Faucon dans l'attaque, la *furia francese*, je me trompe, la furie fauconienne.

Le Faucon a reçu en partage les dons les plus précieux de l'esprit et du corps, la grâce et l'élégance des formes, le génie du calcul et de la combinaison stratégique, une délicatesse de goût exquise, une finesse de vue incomparable, une ardeur de dévouement à l'état permanent de paroxysme. La nature, qui ne l'a pas armé chevalier pour rien, a proportionné la puissance et la solidité de son armure à la rudesse des assauts qu'il aurait à livrer, des chocs qu'il aurait à subir. Aussi ses dagues cannelées et rétractiles sont-elles de plus fine trempe que la meilleure lame de Tolède. Son bec *denté*, crochu et court, pèse comme la massue et tranche comme la hache.

L'aile du Faucon est le modèle le plus achevé que nous ayons de la rame aérienne. C'est peut-être celui de ses chefs-d'œuvre où le souverain artiste a marié avec le plus d'impertinence la force à la légèreté. L'Aigle et le Vautour à l'envergure immense s'élèvent plus haut que le Faucon dans les régions du ciel, mais ils ne tiennent pas contre le vent, faute de rémiges assez pointues pour les garer de la dérive. Le Faucon, mieux gréé, pique droit dans la rafale et se berce dans l'ouragan.

La race française aussi a reçu quelques dons heureux en partage, notamment l'esprit, la bravoure, la grâce, la gaieté insoucieuse, le bon goût, l'atticisme, l'urbanité exquise, l'amour de toutes les élégances, etc., etc. Ce n'est pas elle qui a imaginé le couvre-chef disgracieux qu'on nomme chapeau rond et qui fut dans l'origine un fragment de tuyau de poêle. Ce produit est de création britannique ou tout au moins américaine. En revanche, tout ce qui se fait de joli et de délicieux en matière de parure féminine est d'invention française. L'Amérique et l'Orient sont les provinces de l'Europe, mais l'Europe est la province de la France. Toute femme un peu adorable est plus ou moins parisienne; tout étranger qui pense et qui sait vivre convient qu'on ne vit qu'à Paris. Russe, Italien, Anglais peuvent être les noms de baptême de ces penseurs d'élite, leur nom de famille est Français. Pendant tout le temps que dura l'exposition universelle de Londres, on ne circulait plus dans Paris, on s'y étouffait, on s'y portait, et il est, dès aujourd'hui, avéré que sur les deux cent cinquante mille maris français qui ont pris des passeports pour la Grande-Bretagne, deux cent vingt mille au moins ont eu le bon esprit de passer leur congé conjugal en deçà de la Manche. Même dans l'intérieur du Palais de Cristal, les gens d'esprit n'avaient d'yeux que pour les chefs-d'œuvre de l'industrie française, qui avait eu le bon goût de se faire attendre et de n'entrer qu'à la dernière heure en sa loge, à la façon des coquettes bien apprises.

C'est qu'il est des races, hélas! comme la race britannique, chez lesquelles les vertus sont pires que les vices; c'est le contraire chez la race française, où les défauts sont plus aimables et plus charmants que les qualités, où l'esprit national est de n'en pas avoir.

Le beau pays de France tient moins de place sur la carte du globe que l'empire britannique, mais quel plus vaste espace il

occupe dans l'histoire de l'avenir et dans le cœur de l'humanité! Et sa grandeur est de celles que n'ébranlent pas les vicissitudes de la fortune, car elle est fondée sur la puissance de l'attraction et de la sympathie universelles; car la France n'est pas seulement la terre des délices pour les heureux du jour, c'est la terre promise de l'exil, l'asile toujours ouvert aux malheureux proscrits; c'est la commune patrie des libres et des forts armés pour la défense du droit. Et les autres nations n'ont pas même à la maudire dans les écarts les plus désordonnés de sa politique conquérante, par la raison que la France se rétrécit de ses succès, au rebours de l'Autriche qui s'agrandit de ses revers. Dieu a voulu, en effet, que chaque victoire de la France lui rognât un bout de frontière pour la dégoûter des batailles et pour lui montrer que ce n'était pas par les armes qu'il l'avait appelée à subjuguer le monde.

La Rome des Scipions, la Rome des Césars, a tenu aussi plus de place que l'Athènes de Phidias, de Sophocle et de Démosthène sur la carte d'autrefois, mais Rome a sombré comme un fragile esquif sous le premier souffle de l'ouragan de la barbarie scandinave, et rien n'est resté d'elle que ses affreux traités de chicane, tandis que la gloire d'Athènes va toujours grandissant. Albion l'*aristocratique* a régné, elle a l'air de régner encore par la grâce du coton et celle des bouches à feu de ses citadelles flottantes, dominatrices des mers; mais demain la tourmente peut briser comme verre ces colosses de bois, peuplés par la contrainte, et semer de leurs riches épaves les flots émancipés... car l'Aigle, je vous le répète, ne tient pas contre le vent. Il y a encore une Angleterre et j'en bénis le ciel, mais les lords ne sont plus.

Or, la France a subi en moins de soixante ans dix révolutions successives, plus deux invasions de barbares. Tous les Cosaques du Midi et du Nord, Cosaques de la Tamise, de la Sprée, du

Don et de l'Ister ont campé dans ses capitales, pillé ses monuments, ses trésors, ses tonneaux. La conjuration des éléments, des frimats, des pestes, des famines s'est mise de la partie pour aider à sa ruine et s'est alliée contre elle à la conjuration des despotes. Elle a eu le mal du traître, plus pernicieux et plus redoutable que les despotes et les éléments conjurés; le mal de l'émigré moins français que le russe, plus insolent et plus avide que lui. Elle a eu le mal de la peur, le plus honteux et le plus dangereux de tous. Sottises du droit divin, terreur rouge, terreur blanche; règnes de caporaux, d'avocats, de sacristains... tous les fléaux de la terre et du ciel se sont l'un après l'autre, quelquefois tous ensemble, attachés à ses flancs. Un de ses chefs, à lui seul, l'avait saignée une fois de trois milliards d'argent et de trois millions d'hommes, et les bourreaux des peuples, profitant de son épuisement, s'étaient jetés dessus et l'avaient terrassée, espérant, pour le coup, que c'en était fait d'elle. Stupide illusion! le lendemain de sa chute, la captive enchaînée avait grisé la geôle et vaincu ses vainqueurs, et d'un seul tour de main, détordant ses entraves, elle se redressait dans sa gloire, plus forte, plus rayonnante et plus indomptée que jamais.

Et toutes les nations lurent écrit dans ses regards célestes que jamais les clefs du goupillon, du sabre et du rabat ne prévaudraient contre elle.

Comme il n'y a, parmi les oiseaux de guerre, que le Faucon pour faire le Saint-Esprit au milieu de l'orage, il n'y a, parmi les grands États que la France pour tenir coup aux plus violents ébranlements de la politique et se jouer de la tourmente.

J'ai lu partout et partout entendu citer comme exemple de la rapidité prodigieuse du Faucon, l'histoire du Sacre appartenant au roi Henri II, qui *s'écarta* un beau matin à la suite d'une Canepetière dans les plaines de Fontainebleau, et fut repris le lendemain, jour de la Notre-Dame de Mars, sur un rocher de l'île de

Malte où il avait passé la nuit. Un autre qui appartenait au duc de Guise, le fils du Balafré, étant monté en essor (trop haut) dans la plaine de Paris, fut repris à quelques heures de là à Clèves en Allemagne et rapporté à son propriétaire. Un troisième revint aussi de Lisbonne ou de Madrid à l'île de Ténériffe en quelques tours d'aiguille. Le temps où le Faucon est le plus sujet à ces fugues est le temps des amours. La vitesse moyenne du Faucon est de quarante à cinquante lieues à l'heure; le Martinet fait mieux que cela.

Le courage et l'intelligence du Faucon sont à l'avenant de sa vitesse. Le Faucon qui combat sous les yeux de sa maîtresse abat tout ce qu'on veut qu'il abatte. L'Alphanet, charmant Faucon rose de la taille du Faisan, terrasse la Gazelle et n'hésiterait probablement pas à donner sur la Giraffe. L'homme a oublié de dresser le Faucon au vol du Lion, du Rhinocéros et du Tigre, où il eût réussi. J'affirme qu'il n'est pas d'animal si terrible qui puisse résister à la ligue offensive du Chien et du Faucon, d'autant que le Faucon est de toutes les bêtes celle qui comprend le mieux les immenses avantages de l'association intégrale. Non-seulement les Faucons des différentes races s'unissent entre eux pour la bataille, Gerfauts, Sacres, Laniers, Faucons pèlerins, Autours, Alèthes, Alphanets, mais tous se lient d'amitié avec l'Homme, le Chien et le Cheval, et ces liaisons affectueuses, nées de la confraternité des armes et des goûts, ont parfois engendré de touchantes anecdotes.

C'est par l'association que le Sacre et le Gerfaut, plus petits que l'Aigle, sont venus à bout d'abattre ce tyran sanguinaire qui se jouait de la justice et méprisait les dieux. Grande leçon pour les peuples!

Le vol du Milan, du Héron, du Chat-huant et de tous les grands oiseaux exige le concours de plusieurs Faucons, et le succès de la chasse dépend de leur entente cordiale.

Il faut au moins trois Faucons, Gerfauts, Pelerins ou Sacres pour lier le Héron, sans compter un Chien qui le lève. Il y a le *Hausse-pied* qui attaque le Héron reposé et le force à prendre l'essor, le *Teneur* qui le garde et le *Tombisseur* qui l'assomme. Chacun combat à son rang, mais veille au salut de ses frères d'armes. Un jour que le roi Louis XIII volait le Héron sous les murs de Paris, il arriva que le Hausse-pied reçut une blessure grave à l'attaque; ce que voyant le second Faucon ou Teneur, il entra en un grand courroux, jurant de venger sur l'heure son camarade, *et donna à plomb si furieusement au Héron, qu'il lui emporta la tête dont le roi se trouva privé de son droit.*

L'alliance du Faucon et de l'Autour est mortelle à la Perdrix. L'histoire des amitiés du Chien et de l'Oiseau de chasse fourmille de traits piquants.

Un Braque de caractère rassis avait été commis à la surveillance d'un Alphanet de grand mérite, mais difficile à vivre, capricieux, boudeur et découchant parfois. Au bout de quelques jours, les deux bêtes s'étaient prises l'une pour l'autre d'une affection si vive qu'on ne les pouvait plus séparer. La première fois que l'Alphanet fit sa tête et annonça l'intention de passer la nuit à la belle étoile, le Braque commença par épuiser toute son éloquence pour tâcher de le ramener à des principes d'hygiène et de morale plus sains: puis, voyant sa peine inutile, il finit par s'établir en rond au pied de l'arbre que le mauvais coucheur avait choisi pour domicile, et veilla toute la nuit sur lui. Le jour venu, la bête intelligente se rendit au château pour y chercher le garde et l'amena lui-même sur les lieux, désignant de la voix et du geste l'arbre touffu où le vaurien se tenait caché.

D'Esparron possédait un Lévrier turc parfaitement élevé qui se faisait un plaisir de ramasser tous les Perdreaux que les Faucons avaient abattus, puis de leur tordre le cou et de les restituer ensuite à ceux-ci avec une courtoisie exquise. Le même fut

le héros d'une histoire amusante et qui ne me paraît pas déplacée en ces lignes.

Il venait de prendre un Lièvre, des vignerons le lui volent. (La scène se passait en Provence.) Il s'en retourne vers son maître, tout penaud, la queue basse et lui raconte l'escroquerie dont il a été victime. Le maître se dirige aussitôt vers les voleurs, leur transmet le récit de la bête et conclut énergiquement à ce que le lièvre dérobé soit rendu sur le champ à celui qui l'a pris. Là-dessus, dénégations unanimes des inculpés qui déclinent bruyamment la responsabilité du larcin et protestent à l'envi contre les affirmations du Lévrier. Alors celui-ci, révolté de tant d'hypocrisie et d'audace, furieux surtout de voir sa loyauté méconnue, désigne le coupable en se jetant sur lui et lui enlevant un riche morceau du rable en matière de représailles, puis pour achever de confondre les imposteurs, il marche droit à la place où le Lièvre a été enseveli, le déterre et le rapporte lentement à son maître à la barbe des larrons, honteux et consternés. Ce qui prouve, ajoute le narrateur, témoin oculaire de l'histoire, que les bêtes ont quelquefois plus d'esprit qu'on ne pense.

Il est certain que le Lévrier turc de d'Esparron ne méritait pas d'être traité de cloaque d'infamie, pas plus que Castagno et mille autres, et notamment cette pauvre Levrette qui, ayant perdu son Levron, lui donna la sépulture de ses propres mains, et passa plusieurs jours et plusieurs nuits sur sa tombe pour la protéger contre les profanations des Loups et des Vautours.

Quant à la fidélité du Faucon, je ne suis embarrassé que du nombre des preuves à choisir dans une foule d'écrits, d'annales, de légendes populaires où il est redit à satiété que le Faucon tombe malade lorsqu'il change de maître, et surtout de maîtresse; qu'il languit de l'indifférence et de l'oubli de celle-ci, et meurt de son absence. Que je cite seulement, en témoignage de la constance et de la moralité du Faucon, la touchante mésa-

venture arrivée du temps des croisades à un Chabert quelconque des Hautes-Pyrénées.

De retour en sa patrie, après un séjour de dix ans en Palestine où il avait subi de graves avaries et laissé quelques os, l'infortuné chevalier frappe le soir à la porte de son castel. Mais il s'annonce vainement comme le maître du logis; personne ne veut le reconnaître. Son épouse volage, qui s'est empressée de convoler en secondes noces, sur le bruit de sa mort, est la première à le qualifier d'intrigant; ses anciens serviteurs le bafouent et l'outragent; ses dogues mêmes lui montrent les dents. Une seule voix ose s'élever au milieu de ce chœur de malédictions pour reconnaître l'identité du propriétaire légitime, un seul ami ose témoigner au châtelain délabré sa joie de le revoir: c'est son Gerfaut fidèle...

Légende tout aussi poétique et aussi touchante que celles du sage Ulysse, d'Imogine et de Lénore, qui ont fourni tant de sujets d'épopées, de romances et d'opéras-comiques.

La vénération des anciens et des modernes pour le Faucon va si loin, qu'on attribue à ses os la précieuse propriété d'attirer l'or et à ses pennes roussies le pouvoir de chasser la fièvre et le démon. L'expérience moderne n'a que très-partiellement confirmé ces idées d'un autre âge. Elle a démontré que le Faucon jouissait à un très-haut degré de la propriété d'attirer l'or... mais seulement hors de la bourse de son maître. Or, cette propriété n'est pas spéciale à l'oiseau de chasse, elle lui est commune avec le Chien et le Cheval, et une foule d'autres objets de plaisir et de luxe.

Le Faucon, qui tient constamment le dessus, est un emblème vivant de force et de victoire. Les prêtres de Memphis portaient une aile de Faucon de chaque côté de la tête, et l'Écriture-Sainte compare le Faucon habitant de la nue à l'homme pieux adonné à la contemplation du ciel.

J'ai déjà dit que la déférence passionnée du Tiercelet pour sa femelle était le fond de toutes les vertus de la race fauconnienne. De même toutes les brillantes qualités qui distinguent la race française, sa délicatesse de goût, son urbanité si vantée lui sont venues de son respect pour la femme. La chevalerie est née en France, puisque la galanterie est l'âme de la chevalerie.

La déférence du Tiercelet pour sa femelle est motivée sur la reconnaissance de la supériorité incontestable de celle-ci au moral et au physique. La même cause a produit les mêmes effets en France, où le sexe féminin l'a toujours emporté considérablement sur l'autre par les charmes de l'esprit et les agréments extérieurs, où la plus resplendissante de toutes les figures chevaleresques est une figure de vierge.

Seulement, comme les bêtes ne se contredisent jamais et sont plus logiciennes que les hommes, les Faucons ne se bornent pas à honorer leurs femelles de vains titres et à dorer la chaîne de leurs esclaves; ils concèdent de bonne grâce à celles qu'ils saluent leurs maîtresses tous les avantages et priviléges afférents à ce titre. Ainsi, ce n'est plus là-haut comme chez nous le mari qui donne son nom à la mariée : c'est lui qui le reçoit au contraire, et ce nom est tout naturellement orné d'un diminutif, comme il convient à un individu d'une taille exiguë et d'un sexe inférieur. Sacre et Lanier, noms génériques de l'espèce, seront les noms des femelles. Le mâle s'appellera *Sacret* et *Laneret*.

On pense aussi dans ce haut monde que les femelles, à qui ont été assignées les tribulations de la maternité et les fonctions pénibles d'institutrices primaires des générations nouvelles, ont reçu de la nature une assez lourde charge pour avoir droit à l'exemption de tous les autres services et travaux répugnants. Et les mâles des Faucons ont noblement basé sur cette considé-

ration de justice distributive leur règle de conduite conjugale, comme pour donner une leçon de dignité et d'humanité à tant de lâches humains qui n'ont pas honte de vivre de la dot ou du travail de leurs femmes.

Rien n'est curieux à observer comme les évolutions amoureuses du Tiercelet de Faucon pendant que sa femelle couve. C'est de l'aire aux champs un va-et-vient perpétuel. La femelle, alitée par la fièvre de l'incubation, ayant besoin que quelqu'un chasse et travaille pour elle, le Tiercelet se multiplie pour se maintenir à la hauteur de sa tâche et réussit à s'acquitter avec honneur de ce surcroît de besogne. Entendez ces clameurs aiguës qu'il jette dans l'air à la sortie du domicile conjugal : c'est la promesse qu'il fait à la dame de céans de rentrer le plus tôt possible chargé de riches dépouilles. Ainsi disait tous les matins Hector à Andromaque, un peu avant de grimper sur les murs d'Ilion. Parole donnée, parole tenue : voici le Tiercelet de retour, le cœur joyeux, les mains pleines. Toutefois, avant de déposer sa capture aux pieds de sa souveraine, il éprouve le besoin de chanter son triomphe, comme le bon travailleur la fin de son travail, et il s'amuse à tenter dans les airs des ascensions verticales et des descentes en parachute pour récréer celle qui le regarde du spectacle et du bruit de ses évolutions. Le jour où il devient père et où l'éclosion des petits rend la liberté à leur mère, sa joie devient du délire ; il faut qu'il aille crier sa gloire à tous les carrefours du ciel; il en est fatigant.

Les Faucons savent vaincre et chanter leurs conquêtes, à l'instar du guerrier français, héros et troubadour. J'abuse peut-être ici de la métaphore voltairienne en employant l'infinitif *chanter*. Clamer ou glapir vaudrait mieux.

Les Faucons adorent les odeurs agréables, comme les Vautours la puanteur des cadavres. On les accuse d'une vive antipathie pour l'ail et le tabac de caporal. Les fauconniers d'autre-

fois expliquaient l'affection toute particulière des Faucons pour les jolies femmes, par leur communauté de goût pour les parfums.

Le Faucon est peut-être le premier des animaux qui se soit rallié à l'homme et qui lui ait offert spontanément son concours pour l'assujettissement des espèces rebelles. Le Faucon est le beau idéal du forceur, c'est le Lévrier de l'air, mais le Lévrier ailé, joignant à une vélocité sextuple l'esprit de ruse du Braque, la bravoure du Limier, la fidélité du Caniche... ajouterai-je, hélas! possédant toutes les vertus du Chien, plus la pureté des mœurs... Car le Faucon est éminemment monogame, et le récit des souffrances du vaillant Amadis de Gaule, qui brûla dix ans pour Oriane d'une flamme non moins respectueuse qu'ardente, paraît n'être qu'un épisode tiré de l'histoire amoureuse du Sacre ou du Gerfaut.

Je remarque à ce propos que la pureté des mœurs du Faucon se reflète dans le style de ses historiographes, comme le cynisme du Chien, hélas! dans le style des plus illustres veneurs. Autant Dufouilloux et les auteurs de nos fanfares de chasse sont obscènes, autant d'Esparron et ses collègues se montrent réservés, farouches même, à l'endroit de l'amour.

> Cythère aime l'amour et la lubricité,
> Le délicat repos et l'impudicité;
> Mais Diane abomine une chose si vile... (Style de fauconnerie.)

On sait la fonction harmonique du Chien qui a tiré l'homme de l'anthropophagie et de la sauvagerie en lui donnant le troupeau. Cette fonction est de garder le Mouton, la Chèvre, le Bœuf, le Cheval, l'Ane, contre les entreprises *de tous ceux de sa race*, et de poursuivre avec acharnement les espèces rebelles à l'autorité du maître qu'il a le premier reconnue.

La mission harmonique du Faucon n'est pas autre : Protéger les troupeaux de Perdrix, de Faisans, de Coqs de bruyère, de Cailles, de Canepetières, d'Oies, de Canards, etc., etc., *contre la rapacité de tous ceux de sa race*, Aigles, Grands-ducs, Milans, etc., et abattre les insoumis, *debellare superbos.*

Pour que le Chien pût remplir honorablement les hautes et pénibles fonctions qui lui étaient assignées par l'ordre providentiel, pour qu'il pût à la fois tenir tête au Chacal, au Loup, au Sanglier, à l'Ours, etc., etc., mâter le Taureau, l'Étalon, le Bouquetin, le Moufflon, etc., etc., enrégimenter et faire marcher au pas les espèces soumises, il fallait que la nature armât le Chien d'une triple cuirasse de ruse, de souplesse et de force. C'est précisément ce qu'elle a fait. Le Lévrier, le père de tous les Chiens du monde, est le plus rapide et le plus intelligent de tous les quadrupèdes chasseurs, et ses crochets redoutables ont la ténacité des mâchoires de l'étau.

De même, pour que le Faucon pût tenir en respect l'Aigle, le Jean-le-Blanc et le Grand-duc, la nature l'a pourvu de moyens de locomotion et de coërcition supérieurs, ailes aigües, bec denté, serres tranchantes. Le Faucon est le plus vite de tous les oiseaux de guerre.

Donc, que personne ne fasse un crime au Faucon et au Lévrier de leur humeur belliqueuse et de leurs instincts carnassiers, sans faire en même temps l'éloge le plus pompeux de leurs rares vertus.

Car ces deux nobles races ont été dans leur affection pour l'homme, jusqu'à lui faire le sacrifice de leurs penchants et de leurs appétits naturels. Le Chien a renoncé à la chair de Mouton cru qu'il estime, le Faucon à celle de la Perdrix qu'il adore, pour assurer au maître le monopole de la jouissance du troupeau et du gibier, inépuisable fonds d'alimentation et de plaisir. Si le Faucon et le Chien se pillent encore entre eux, se battent et

se déchirent, ce n'est que par jalousie, par un excès d'affection pour l'homme; mais le Braque et le Faucon bien dressés n'attendent pas même que leur maître les vienne débarrasser de leur capture; ils volent au devant de lui avec toutes sortes de démonstrations joyeuses et lui remettent leur Perdrix dans les mains sans faire à celle-ci aucun mal.

Cependant il y a des gens qui ne sont pas touchés comme moi jusqu'aux larmes de ce magnifique accord de volonté et de désintéressement qui fait autant d'honneur à l'homme qu'à la bête. J'en sais même qui admirent le prétendu dévouement du Coq et lui savent gré de son ralliement forcé à l'homme, et qui refusent leur admiration au ralliement volontaire du Chien et du Faucon, qui avaient parfaitement le moyen de se passer de l'homme et n'avaient rien à gagner avec lui. Le Gerfaut se rallie à l'homme pour l'aimer et le servir. Le Coq ne se rapproche de ce dernier que pour trouver près de lui protection et profit.

Et c'en était fait de l'homme, si la Providence ne lui eût procuré dans chaque règne le concours de certains *carnassiers forceurs dociles* qui lui ont prêté main forte contre les *carnassiers et les forceurs dissidents.*

Otez à l'Asiatique le Chien et le Faucon, et tous les dissidents, le Lion, le Loup, le Chacal, l'Aigle et le Milan restent les maîtres de la situation qui se prolonge indéfiniment dans les siècles. Les arts et l'industrie pourrissent en germe dans les limbes de la misère et de la sauvagerie éternelles. L'Égyptien se contente de la hutte du Peau-rouge et ne bâtit pas Memphis, ni l'Assyrien Babylone, ni le Romain Rome, ni le Parisien Paris. La lumière oublie de se faire, et voilà une planète cardinale condamnée à perpétuité au chaos!

Otez à l'homme le Chien et le Faucon, et le troupeau de Moutons, don du Chien, s'évapore... Et le Coq domestique lui-

même, désormais livré sans défense aux injures de tous les carnassiers de la terre et du ciel, s'empresse d'aller rejoindre le Cerf aux larges bois du moyen âge et le Dronte de l'île Maurice dans la région des mythes.

Ainsi, hors du Limier et du Faucon, point de progrès, point de richesses, point de salut pour l'humanité.

Ainsi, pour que le peuple français accomplît sur la terre sa mission rédemptrice et mît fin au règne de Satan, ce n'était pas assez que ce peuple eût au cœur l'amour de la justice et l'horreur des bourreaux; il fallait encore que son verbe fût armé de l'ironie sanglante qui démolit l'erreur et sa main de la massue d'Hercule qui terrasse les Lions... Et Dieu a pourvu lui-même au triomphe de sa cause, en armant le bras de son champion d'une force invincible...

L'histoire et la poésie, du reste, ont enregistré de bonne heure le pacte d'alliance conclu entre le Faucon et l'homme, et qui remonte, comme je l'ai dit, aux premiers jours du monde. Je ne sais pas pourquoi M. Cuvier a cité Ctésias comme un des premiers auteurs qui aient fait mention de la fauconnerie, car il n'est question que de cela (manière de parler hyperbolique) dans tous les livres de l'antiquité juive, grecque et romaine.

Lamech, fils de Mathusalem, le même qui tua Caïn sans le vouloir, était, à ce qu'on assure, un parfait fauconnier. Or, Caïn ne date pas d'hier.

Moïse s'explique catégoriquement sur la vénerie et sur le vol: *Si quis venatione atque* AUCUPIO (*aucupium*, en latin, veut dire chasse au Faucon). Job, antérieur à Moïse, Baruch, qui est venu après lui, mentionnent cette industrie. Les Indiens, les Assyriens, les Mèdes et les Perses pratiquent le vol du Lièvre, de la Grue et du Renard, dès les âges les plus reculés. Le sage Ulysse rapporte du sac de Troie des Faucons parfaitement dressés. En Thrace et en Égypte, on croit que le Faucon fait

commerce d'amitié avec l'homme depuis un temps immémorial et qu'il a toujours chassé les oiseaux dans les filets, moyennant une légère part de prise. On le représente animé pour l'espèce humaine d'une sorte de sympathie pieuse. Le Faucon s'attendrit à la vue du cadavre de l'homme et lui ferme respectueusement les yeux. Sa fidélité à son maître, mais surtout à sa maîtresse, est proverbiale sur les rives du Nil comme sur celles du Bosphore. On n'a pas d'exemple qu'un Faucon ait quitté le service de son patron sans de graves sujets de mécontentèment.

Et cependant de si nombreux mérites, tant de vertus, tant de services, n'ont pas détourné du Faucon les traits de la rancune et du dénigrement. Et j'ai eu la douleur d'entendre l'auteur de la *déroute des Césars*, un ami, s'emporter contre le noble oiseau en paroles amères, le traiter de Sacripant, de Sbire, d'égorgeur en sous-ordre, et me porter le défi de lui expliquer la fonction harmonique de ce moule supérieur; je crois avoir répondu tout à l'heure à ce défi en termes catégoriques; je crois avoir exposé assez victorieusement cette fonction harmonique qui est la même que celle du chien de chasse; je crois enfin avoir blanchi à fond le Gerfaut de toutes les iniquités dont les haines politiques ont chargé sa mémoire. Malheureusement le nom du Gerfaut est de ceux qui ont le funeste avantage de rappeler des époques douloureuses et de se rattacher à des institutions détestées; et je sais trop la persistance et la ténacité des préjugés de caste pour me flatter d'avoir ramené à la justice par quelques mots de sagesse, cette foule d'honnêtes gens qui ont contracté l'habitude d'englober le Gerfaut dans l'exécration rationnelle qu'ils ont vouée à la féodalité, et qui n'ont pas même encore pardonné au pauvre Pigeon de colombier ses accointances gentilhommières d'avant 89.

Hélas oui, c'est chose triste à dire, mais la France de nos jours est remplie jusqu'au bord d'amants fougueux de l'Égalité

qui, dans leur sainte haine de toutes les oppressions des vieux régimes, voudraient en effacer jusqu'au nom dans le souvenir des hommes, et qui gratteraient volontiers les mots de roi, de pape ou de gentilhomme à toutes les pages de l'histoire et à tous les coins de rue où les a gravés le temps. Or, s'il m'était permis de m'exprimer en toute franchise à l'endroit de cette susceptibilité extrême, je n'hésiterais pas une seconde à la taxer de maladresse et de puérilité. Je l'appelle une maladresse, parce que la haine des mots laisse supposer la peur des choses; une puérilité, parce que l'histoire ne se biffe pas d'un trait de plume. Ainsi beaucoup de serviteurs ardents de la démocratie ont cru servir sa cause en forçant le Tigre *royal* à se débaptiser et à se nommer le Tigre *des Vosges* ou le Tigre *national*. Ils se sont trompés étrangement.

Ces erreurs d'appréciation historique n'auraient pas lieu, ces peurs du retour de l'ancien régime ne se manifesteraient pas, si tout le monde avait comme moi la sagesse de prendre les vieilles institutions gouvernementales du passé pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour de véritables maladies de l'enfance de l'humanité, analogues à la dentition et à la coqueluche, qui ont le privilége de rendre les marmots rageurs, ou bien encore pour des habits de première communion qui ont fait leur temps et qui sont devenus ridicules par leur étroitesse pour l'adulte. S'il en était ainsi, chacun s'habituerait à parler de l'aristocratie, de la théocratie et de l'autocratie avec calme et comme il convient de parler des maladies passées et des vieilles culottes, et l'on ne verrait plus de penseur sérieux sauter en l'air au mot de gentilhomme... et l'analogiste chargé de traiter la savante question du Faucon ne se trouverait pas obligé d'assurer son pavillon démocratique par une page ou deux d'explications préalables.

La Fauconnerie n'est pas plus une institution féodale que vingt autres genres de chasse. Le Faucon n'est pas plus noble que vous

et moi ; il n'a ni le droit d'aînesse, ni le fief ; il est brave et intelligent, voilà tout. C'est une race d'élite, et il n'y a de races d'élite que celles qui travaillent. Au compte de la solidarité de forfaiture que la rancune contemporaine voudrait faire endosser au Faucon, toutes les jouissances de ce bas monde finiraient par rentrer dans la catégorie des institutions féodales. Car il fut une époque où toutes les jouissances de l'esprit, des sens et du cœur, amour, chasse, poésie, bonne chère, étaient l'apanage exclusif des castes privilégiées. Or, pour cette raison singulière, crierons-nous à toutes ces bonnes choses-là : anathème ! Défendrons-nous au Clos-Vougeot et au Chambertin d'approcher de nos lèvres parce que ces nobles vins auront trempé jadis dans plus d'une orgie de chanoine, ou parce que le sol qui les porte appartint dans le temps aux bénédictins de Citeaux !

Non, mille fois non, nous ne ferons pas ainsi, car un pareil renoncement serait absurde. Le progrès ne consiste pas à déclamer sans fruit contre les priviléges de l'ancien régime, mais bien à centupler les richesses qui étaient autrefois l'apanage exclusif du petit nombre, pour élargir démesurément la sphère des jouissances physiques et intellectuelles d'un chacun, et pour empêcher qu'il n'y ait des misérables qui portent envie au sort de leur prochain. Le vin de Bourgogne et le Faucon ont été donnés à l'homme pour qu'il en fît un doux et salutaire usage. Si le moine et le gentilhomme ont fait un mauvais emploi de ces éléments de bonheur, c'est à nous, que l'expérience a instruits, de faire mieux. En tout cas, le Gerfaut ni le Chambertin ne sauraient être réputés solidaires de la perversité des méchants.

Ah ! comme j'ai toujours eu superbement raison dans mes admirations outrées du tout-puissant génie de ces analogistes grecs qui firent naître Minerve, armée de pied en cap ! Et comme je défie quiconque ne s'est pas inspiré à fond du sens de

ce mythe sublime de rien comprendre à la question du Gerfaut pas plus qu'à celle du Progrès indéfini et du Bien et du Mal et de la Chute et du Bonheur et de la Liberté.

Qu'est-ce que le progrès, en effet, sinon la marche vers le mieux. Mais le mieux suppose le plus mal, et si vous admettez l'homme parfait, vous supprimez du coup la cause du mouvement social; vous cassez le grand ressort de l'activité animique, scientifique et industrielle. Plus de beau, plus de vrai, plus d'art, partant plus de nobles jouissances. Plus de liberté, puisque la liberté n'est que le droit d'errer, et que l'homme est redescendu par le *vice* de sa perfection native au niveau de la brute. Plus de bonheur, puisque le bonheur est surtout dans la victoire sur le mal ou bien dans la conscience du devoir accompli. Le mal, ou le péché originel, que les moïsiaques considèrent à tort comme une expiation infligée à l'homme par le Très-Haut pour crime de désobéissance, est donc, au contraire, une des conditions fatales de bonheur et de liberté pour tous les êtres supérieurs, c'est-à-dire doués de raison, à preuve que cette même raison ne leur a été octroyée que pour discerner le bien du mal ou la vérité de l'erreur.

Or voyez comme cette argumentation, si logique et si simple, et qui s'impose si impérieusement à l'esprit sans l'aide du miracle, est nettement posée dans le mythe ingénieux de la naissance de Minerve, sur lequel on me reproche de revenir trop souvent. Remarquez que la déesse de la Sagesse ne sort pas du sein de l'onde comme Vénus, mais du cerveau de Jupiter et à la suite d'une violente migraine. Elle n'est pas non plus parée de ses seuls attraits, comme la mère de l'Amour, parce que la mission de celle-ci est de ravir les regards des mortels et des dieux, et qu'elle doit se laisser voir pour que son charme opère; tandis que la Sagesse, qui est née pour combattre l'erreur et pour démontrer des théorèmes, a besoin d'être armée et moins légère-

ment vêtue. La Beauté module en mineur, la Sagesse en majeur. Le mythe de Minerve armée de l'Égide et de la lance affirme donc à la fois et la fatalité de l'erreur et la nécessité de la lutte.

Mais du moment que la lutte est fatale dans la sphère de l'hominalité, et par conséquent légitime, il faut, nous le savons, que cette fatalité se reflète dans les règnes inférieurs. Du moment que le genre humain fournissait une série d'hercules, ou de héros chasseurs, ou de chevaliers errants investis de la mission de pourfendre les géants, de décoler les ogres, d'étouffer les reptiles, le monde des Oiseaux était tenu d'offrir sa série d'oiseaux de chasse et de guerre, marchant dans une voie parallèle. Ce rôle est échu aux Faucons, grands étouffeurs de monstres. Honorons-les et ne les blâmons pas d'avoir su le remplir avec honneur et gloire. Je n'exige pas qu'on leur élève des temples comme avait fait l'Égypte en sa reconnaissance; je demande seulement qu'on les traite suivant leurs mérites. (Tout le monde a pu observer que l'image du Faucon était reproduite à chacune des quatre pages de l'obélisque de Luxor).

Les Faucons représentent l'aristocratie, c'est très-vrai, mais seulement dans le sens littéral et primitif du mot grec *aristos*, qui voulait dire jadis le meilleur, le plus éminent par les qualités de l'esprit et les vertus du cœur. Or, nul ne songe à protester, je suppose, contre l'élévation en grade des purs et des capables, et ce n'est pas de la faute des oiseaux que je défends, si des hommes corrompus ont altéré le sens du vocable et l'ont déshonoré en faisant du *gouvernement des meilleurs*, le *gouvernement des privilégiés du hasard*, c'est-à-dire des riches et des nobles.

Les illustres Faucons sont tous fils de leurs œuvres. Ils sont eux-mêmes des ancêtres à la façon de Marius et du maréchal Lefebvre, et n'ont pas besoin d'en avoir. Les grades se gagnent

chez eux par le travail, l'étude et la bravoure déployée sur le champ de bataille. Ils font leur tour de France, à l'instar des vaillants compagnons du devoir. Il ne disent pas *mes titres*, *mes domaines*, *mon air*, comme font les Aigles, qui possèdent fiefs et manoirs transmissibles par droit d'aînesse

Mais je ne veux pas insister plus longtemps sur la démonstration de l'injustice des préjugés démocratiques à l'égard du Gerfaut, iniquité qui ressort plus que suffisamment de l'exposition victorieuse que j'ai donnée tout à l'heure de sa mission harmonique, et plus encore des termes de sa formule immortelle, qu'une dame reconnaissante a proposé naguère de faire graver en lettres d'or sur la pierre de mon monument. L'analogie, d'ailleurs, et toutes les gloires de la France témoignent de l'excellence des principes fauconiens.

Ainsi j'ai entendu les maîtres de la science gémir sur les Rapaces, à propos de l'inconstance et de la bizarrerie des caprices de la nature qui, contrairement à tous les principes et à toutes ses habitudes, s'est avisée de faire les femelles plus grosses que les mâles dans cet ordre supérieur.

N'en déplaise aux savants, hélas ! la nature n'est ici ni bizarre ni capricieuse, elle est conséquente et logique, et ce n'est pas le fait de la supériorité de taille dévolue exceptionnellement à la femelle qui est inexplicable ici, mais bien l'embarras de la science devant un rébus aussi simple.

Ne savons-nous pas, en effet, que le Faucon est l'emblème de la chevalerie? Or, en chevalerie, c'est la femme qui règne, qui règne et qui gouverne, qui préside aux tournois, qui ceint l'épée aux preux, qui distribue les prix de grâce et de vaillance. L'amour y est la Dominante et la galanterie la Tonique...

Donc, il fallait de toute nécessité que la femelle *tînt plus de place* que le mâle dans la tribu volatile chargée de symboliser

l'ère de la royauté féminine. Et voilà pourquoi la nature a fait les femelles des Faucons plus grosses que les mâles.

Avouez franchement qu'il n'y a que l'analogie passionnelle pour donner sur-le-champ, sans effort, sans douleur, de pareilles solutions.

Le fait que vous ne comprenez pas est exceptionnel, dites-vous; c'est vrai, mais la chevalerie aussi, mais la beauté, le dévouement, la bravoure désintéressée, la foi aux engagements, et tout ce que nous admirons, et tout ce que nous adorons en phase civilisée sont choses exceptionnelles; mais la somme de ces exceptions n'en constitue pas moins le monde de l'idéal, le monde des nobles cœurs et des esprits d'élite, le monde des amoureux, des poëtes, le seul monde où l'on vive.

Et notez que l'analogie passionnelle sait le secret de la maladie des plantes aussi bien que celui de la maladie des États, et qu'il ne tiendrait qu'à nous de lui faire dire la vraie cause de la consomption qui dévore la vigne... la vigne, plante loyale et sainte, née des plus pures amours du Soleil et de la Terre, ainsi qu'il est prouvé par le parfum du muscat et de la violette qu'exhalent ses produits; la vigne, emblème de franchise et d'expansion amicale, dont l'office naturel est de tenir le cœur de l'homme en joie et son corps en santé, et qui se meurt des lauriers de la betterave, et des fraudes et des empoisonnements du commerce anarchique... Mais il est évident que cette question végétale sort de notre sujet. Rentrons-y par un biais habile.

Benjamin Franklin, l'imprimeur, qui fut doué au degré le plus éminent du génie du progrès, Franklin qui révolutionna tout, la Science, l'Agriculture, l'Ancien et le Nouveau monde, Franklin doit à l'analogie ses succès et sa gloire. C'est elle qui lui révéla les secrets rapports qui existent entre le pétillement

qui s'échappe du bâton de cire à cacheter échauffé par le frottement et le bruit du tonnerre, et c'est de là qu'il partit pour ravir la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans. L'invention du paratonnerre, qui démontrait l'innocuité de la foudre, appelait l'invention de la télégraphie électrique, qui devait démontrer plus tard la maniabilité et la docilité du fluide. Maintenant il est clair qu'un moyen de correspondance qui met l'homme en communication instantanée avec tous les points de son globe, va lui faire trouver ce globe trop étroit, et qu'il sera forcé, par le vif besoin d'en sortir, d'inventer la correspondance télescopique pour se mettre en relations suivies avec les habitants des Planètes, qui lui apprendront beaucoup de choses, à commencer par l'alphabet de la langue du tourbillon solaire. Cette institution surgira inévitablement de la découverte du métal transparent à laquelle nous touchons, et qui va nous permettre de fabriquer des objectifs d'une dimension impossible, lesquels supprimeront complétement l'espace et nous laisseront lire dans le fond de nos veines toutes les causes de nos maladies. Tout porte à croire que les observatoires de Jupiter et de Saturne sont munis depuis longtemps de ces appareils gigantesques et n'attendent que le moment d'entrer en correspondance avec nous. Je renonce à décrire l'enthousiasme qui s'emparera de tous les cœurs des Terriens, à la lecture du premier bulletin du Soleil. Quel charme, quel intérêt piquant de nouveauté offriront les journaux de cette heureuse époque !

Or, la postérité reconnaissante rattachera l'initiative glorieuse de ces nobles conquêtes de la science au nom de Benjamin Franklin, que l'analogie inspira.

On sait que l'un des plus vifs chagrins du grand homme fut un chagrin analogique, et qu'il emporta au tombeau le regret de n'avoir pu détourner ses concitoyens de choisir le Pygargue à tête blanche pour emblème de la nationalité américaine (Relire

au chapitre du Coq, premier volume du *Monde des Oiseaux*, la protestation éloquente de Franklin contre cette erreur inconcevable chez un peuple républicain). Franklin n'aurait pas protesté contre le choix du Faucon.

La France est justement fière de la gloire militaire de ses fils, mais elle ne sait pas assez d'où provient la supériorité de ses armes, supériorité incontestée depuis 92. La supériorité de l'armée française sur la russe, l'anglaise, l'allemande provient principalement de ce que son organisation repose sur les principes de la politique fauconienne, tandis que celle des autres est assise sur la politique aquilienne. J'ai dit que chez les Faucons tous les grades se donnaient au mérite; c'est tout le contraire chez les Aigles. L'Archiduc Charles, guerrier illustre et malheureux, qui avait longuement médité sur ce sujet important, et pour cause, avait fini par se convaincre de cette grande vérité.

Savez-vous ce que veut aujourd'hui la nation britannique et quelle mouche la pique? La mouche qui la pique et qui va la mettre hors des gonds et lui faire accomplir la plus curieuse et la plus inattendue des révolutions de ce siècle, n'est autre que le besoin de passer de la politique de l'Aigle à celle du Faucon.

Je vais plus loin, puisqu'on m'y pousse; je déclare que la supériorité de la littérature française sur la latine et sur les autres, ne provient que du ralliement énergique et spontané d'icelle aux principes de la poésie fauconienne, dont j'ai cité plus haut quelques extraits. Que dit à ce propos le régent du Parnasse :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.

C'est juste, mais je demande pourquoi le lecteur français du

temps de Boileau, veut être respecté, et pourquoi il l'a été plus que le lecteur français du temps de Rabelais?

Reconnaissons-le sincèrement, c'est que la littérature fauconienne est née dans l'intervalle, et que d'Esparron et d'Urfé, et tous les esprits délicats soutenus par le beau sexe, ont rappelé à la pudeur la langue de Rabelais et amené la transition de Brantôme à Madame de Lafayette et à Mademoiselle de Scudéry.

On ne manquera pas de m'objecter qu'il est bien étonnant que l'auteur de l'*Art poétique*, qui vivait vers l'aurore de cette révolution littéraire, n'en ait pas reconnu et signalé les causes. Ce qui me paraîtrait plus surprenant, à moi, c'est que l'auteur de la dixième satyre, écrivain froid, correct et rempli de mauvais vouloir pour la femme, eût eu la loyauté de reporter au sexe qu'il abhorrait le mérite d'une réforme qui a plus profité à la gloire de la France que tous les succès de ses armes, et assuré entre autres à sa littérature le monopole de tous les débouchés intellectuels de l'Europe et d'ailleurs.

Maintenant, question d'art ou de littérature, c'est tout un. Une touchante sympathie, un commerce naturel d'amitié devait naître entre le Gerfaut et la femme de leur commune délicatesse de goût, de leur même passion des parfums, de leur même horreur des bassesses et surtout de la conformité de leur opinion à l'endroit de la prééminence du sexe féminin. L'alliance se fait donc, et alors tout ce qui peinturlure sur toile, sur papier, sur étoffe ou sur verre, aussi bien que tout ce qui rime, s'ingénie à la consacrer par des monuments immortels; et l'on ne voit plus bientôt dans les images de pierre, dans les lais des ménestrels, sur les tapisseries, que gentes damoiselles chevauchant par monts et par vaux, sur leurs blancs palefrois, l'oiseau de vol au poing. Le Faucon chaperonné fait désormais partie, et partie obligée du costume de la châtelaine. Il porte les couleurs de sa dame, et la noble coiffure qui décore son chef a passé par les mains de l'adorée

maîtresse, comme l'écharpe du servant d'amour. La statuaire, la peinture ont tiré vingt chefs-d'œuvre du groupe gracieux.

Ainsi l'analogie n'est pas seulement l'Œdipe de tous les Sphinx, c'est encore la pierre angulaire, en même temps que la clef de voûte de la science universelle, et les misères des peuples ne finiront que le jour où elle sera devenue l'Égérie des gouvernements.

Ainsi la question du Gerfaut se relie par mille attaches à tous les grands problèmes de la politique économique, agricole et sociale, et rien ne lui est étranger de ce qui concerne l'histoire, la littérature et les arts. Ce qu'il fallait démontrer...

Résumons en deux traits et en manière de morale d'apologue cette monographie un peu longue, mais que l'intérêt du sujet ne m'a pas permis d'écourter :

Le Faucon, fils de ses œuvres et guerrier valeureux, est l'emblème du héros chasseur, le même qui dompte les monstres et bâtit des cités, soit Hercule et Nemrod. Par l'ardeur inaltérable de ses feux, par sa fidélité édifiante et son dévouement énergique aux principes de la supériorité féminine, il personnifie l'Amadis, le Roland, le Don Quichotte, la fleur des pois de la chevalerie.

L'oiseau qui lie les Aigles, les Milans, les Grands-ducs, ne peut avoir qu'un homologue en zoologie comparée, le Lévrier de noble race d'autrefois qui coiffait le Sanglier, l'Ours, le Loup, le Taureau. La Diane de France, la Diane d'Anet et du Louvre, s'accompagne indifféremment du Gerfaut ou du Lévrier.

Le Hobereau. Le Hobereau n'a jamais mérité l'injure qu'on lui a faite en le comparant au gentillâtre de campagne, besoi-

gneux, fier et plat. C'est un charmant oiseau, doué du plus heureux naturel, et qui tient du Faucon-pèlerin autant que l'Épervier de l'Autour. Il est plus petit que l'Épervier et se distingue de son entourage par des caractères tout à fait spéciaux. Il a les ailes plus longues que la queue, le dessus de la tête et des épaules noir comme le Pèlerin, la gorge blanche, le plastron roux comme les cuisses et virguleté de mouchetures noires, le bec bleuâtre, la cire, la paupière et les pieds jaunes. Sa physionomie spirituelle et hardie s'accentue finement d'une paire de favoris noirs qui lui partent de l'œil pour se noyer dans le cou.

Le Hobereau est de sa nature encore plus ami de l'homme que tous ses congénères. Il fait semblant de ne pas croire à la rupture de l'alliance qui fut entre son seigneur et lui. Il vous accompagne à la chasse en plaine, malgré vous, observe avec un intérêt palpitant les évolutions de votre braque en quête d'un râle de genêts ou d'une caille, prend quelquefois la pièce au départ avant que vous ne l'ayez tirée, mais attend plus volontiers néanmoins pour jouer son coup que vous l'ayez manquée. Une preuve remarquable que donne le Hobereau de sa perspicacité est de préférer la compagnie d'un chasseur novice, d'un collégien qui débute, à celle du chasseur expérimenté qui n'use pas de poudre aux moineaux. Il ne cache pas non plus sa prédilection pour les choupilles qui bourrent et qui s'écartent, et il témoigne de l'éloignement pour le pointer et le braque trop solides à l'arrêt. On prend fréquemment cet oiseau au filet d'Alouettes, ainsi qu'à la pipée, où il accourt à l'appeau de la chouette. Il m'est arrivé plus d'une fois, comme à tout le monde, de me méprendre sur les motifs qui le décidaient à me servir de cortége et de le châtier de son importunité. Du reste, il y a bien des années que j'avais remarqué la préférence du Hobereau pour les chasseurs dont le plomb arrête peu et dont les chiens n'arrêtent guère. Le Hobereau

attend l'ouverture de la chasse avec la même impatience que le chasseur.

Le Hobereau est un des ennemis personnels de l'Alouette, à laquelle il rend l'existence amère vers la saison de l'équinoxe. Il se vante aussi de forcer l'Hirondelle, et beaucoup d'ornithologistes l'en ont cru sur parole, parce qu'ils avaient remarqué que son arrivée au printemps et son départ à l'automne coïncidaient avec l'arrivée et le départ des Hirondelles. Mais cette coïncidence n'est pas une preuve à l'appui des prétentions du Hobereau. L'Hirondelle s'en va et s'en revient à peu près comme tout le monde, du moins avec la plupart des petits oiseaux qui servent de pâture aux menus oiseaux de proie. Je n'ai jamais été pour mon compte témoin de l'enlèvement de l'Hirondelle par un rapace quelconque, et parmi les dépouilles d'oiseaux qui tapissent les plaines de la Champagne et de la Lorraine, à certaines époques de l'année, je n'ai jamais reconnu le manteau de l'Hirondelle, bien reconnaissable cependant. Il est toutefois un cas qui se présente fréquemment et qui peut motiver la forfanterie du Hobereau, c'est quand une gelée prématurée ou tardive surprenant l'Hirondelle, paralyse l'essor de ses ailes et la cloue sur nos toits. Alors je ne dis pas qu'un Hobereau sans pitié n'aura pas abusé de l'état de prostration de la paralytique pour tâter de sa chair et en faire des gorges chaudes; mais distinguons, je vous prie, entre l'Hirondelle de *juste guerre* et l'Hirondelle morte de froid.

De tous nos petits oiseaux de proie, le Hobereau est le moins éducable, en dépit de sa familiarité. Le joug de la captivité lui est par trop pesant; il est de plus mutin, rageur, et veut faire à sa tête. J'en ai privé plus d'un et j'ai remarqué chez tous de longues intermittences dans l'amabilité. Le Hobereau, dans l'état de nature, aime à chasser à deux comme le chien et le Faucon. Il a une grande habileté de main. Il est chasseur et tireur à la fois.

L'Émerillon. L'Émerillon, le plus petit de nos oiseaux de proie, a, comme la Cresserelle, les ailes plus courtes que la queue. Pendant ses premières années, l'Émerillon porte une robe gris cendré, illustrée sur le devant du corps de mouchetures brunes assez éloignées l'une de l'autre, comme les grivolures de la Grive. Avec l'âge, cette couleur prend une teinte générale plus foncée et plus riche. Le manteau passe au roux sombre, la devanture de la robe au roux rose; la moucheture s'avive et se condense, la virgule brunâtre se métamorphose en point noir. L'Émerillon se reconnaît aux cinq raies irrégulières qui rubannent sa large queue et qui sont formées de taches noires isolées. Il a la gorge blanche, le bec bleuâtre, la cire, le tour des yeux, les pieds jaunes.

L'Émerillon est un moule de haut titre. Il loge comme le Rouge-gorge et l'abeille un grand cœur dans un petit corps; il est vif, intelligent, docile et courageux. Les vieux fauconniers ne tarissent pas en considérations élogieuses sur le nombre de ses mérites et les charmes de son caractère. Il se dresse en huit jours, comme l'Épervier, vole tout ce qu'on veut, chasse avec qui l'on veut, comme l'Épervier, et ne se trouve jamais déplacé nulle part. Il a longtemps volé la Caille, de compte à demi avec l'Épervier, et il n'a pas cru déroger en s'associant avec la Pie-grièche pour voler le Moineau-franc et le Roitelet dans les jardins du Louvre, sous le règne de Louis *le Juste*, ainsi nommé parce qu'il était né sous le signe de la Balance.

On a vu plus d'une fois l'Émerillon abandonné à lui-même, l'Émerillon qui n'est pas gros en tout comme une Caille, attaquer la Perdrix et la prendre, et livrer à la Pie, au Geai et au Choucas des assauts formidables. Il vole naturellement aussi la Pie-grièche, la Huppe, l'Étourneau, le Merle, la Grive; mais son vol de prédilection est celui de l'Alouette. L'Émerillon a été créé et mis au monde pour assister l'homme dans sa

guerre contre l'Alouette, comme l'Épervier pour l'assister dans sa guerre contre la Caille, et c'est surtout en sa qualité de voleur d'Alouettes que les fauconniers de France l'employaient autrefois.

L'habitude était de donner trois Émerillons à la Pie-grièche et à la Grive; deux seulement à l'Alouette, au Cochevis, à la Huppe. On adjoignait l'Émerillon à l'Épervier pour le vol de la Caille, du Merle, du Râle d'eau, du Râle de genêts, etc.

Le sultan Mohammed Ier, qui tenait sept mille hommes au service de ses oiseaux et cent hommes seulement au service de ses chiens, colloquait l'Émerillon dans son estime à côté du Pèlerin et du Sacre. Un des grands bonheurs de ce barbare était de jeter quarante Émerillons à la fois sur ces bandes d'Étourneaux qui se rencontrent dans tous les pays méridionaux de l'Europe, et qui sont si épaisses et si noires qu'elles finissent par faire rideau contre les rayons du soleil.

Si l'on considère que l'Alouette est une des plus rapides voilières de l'air, qu'elle est le seul oiseau qui possède la faculté d'ascension verticale, qu'il lui suffit de *s'ajouver* (s'aplatir) sur le sol pour échapper à tous les yeux, on comprend les difficultés que présente le vol de l'Alouette, et l'on est tenté de l'assimiler *in petto* à celui du Héron, qui cherche aussi son salut dans le ciel.

Il y a des pays en France où l'on ne saurait faire un pas vers l'arrière-saison sans être témoin d'un de ces drames dont la répétition a bientôt blasé l'observateur superficiel, mais qui sont toujours pleins de péripéties émouvantes pour le chasseur artiste. Les bois, les champs, les airs sont autant de théâtres de tragédies, d'opéras et de vaudevilles où Dieu, qui est miséricordieux aux pauvres, ne fait pas payer les places, mais où pourtant il n'admet que les femmes, les enfants et les riches d'esprit. Les banquiers, qui n'ont jamais été conviés à ces jeux, et pour cause,

en médisent effrontément dans leurs bals. Ils traitent volontiers de vagabonds et de gens sans aveu les spectateurs privilégiés de la scène naturelle dont le plaisir est de bayer aux corneilles, et à l'occasion ils les privent de leurs droits politiques, par esprit de jalousie. Suivant le banquier, Perroquet de la Pie, il n'y aurait qu'un seul travail digne de l'homme et qui consisterait à dessiner un affreux paraphe au bas d'un sale chiffon de papier dont un pion un peu difficile ne voudrait pas pour pensum. Vous ne ferez jamais entendre à cette race-là que *travailler* c'est *produire*, et que ce n'est pas produire que noircir d'une signature un morceau de papier.

L'Émerillon est appelé à jouer un jour dans la chasse de l'Alouette le même rôle que l'Épervier dans la chasse aux Palombes ; car l'Alouette se prend à la pantière, absolument de la même manière que la Palombe de Pau et le Bizet de Bagnères de Bigorre. Il y a cette seule différence entre les deux chasses, que celle des Alouettes se fait le soir et celle des Palombes le matin.

Genre Astérien. Deux espèces. Épervier, Autour.

J'ai réuni dans ce genre nouveau des Astériens deux oiseaux bien connus, l'Épervier et l'Autour, qui se ressemblent complétement par la couleur du manteau et par les habitudes. J'ai tiré ce nom d'Astérien du mot Astérias (étoilé), qui est le nom grec de l'Autour.

Les Astériens ne sont plus des Rameurs, mais de simples Voiliers, puisque ce n'est plus chez eux la seconde rémige, mais la troisième, qui dépasse les autres en longueur ; et bien que cette troisième rémige ne déborde que faiblement la seconde, cette

seule différence dans la structure recpective de l'aile suffit pour apporter dans les mœurs et coutumes des deux familles une disparité si notable, que la fauconnerie s'est trouvée obligée de créer pour chacune une école d'enseignement spécial et un langage distinct.

Les Astériens ne chassent pas à la façon du Pèlerin, du Lanier, ni du Sacre, qui tiennent le haut des nues pour inspecter l'espace et tomber d'aplomb sur la proie. Leurs ailes rondes et courtes leur rendent l'ascension trop pénible, et ils ne sont pas gréés pour marcher vent debout. Ils préfèrent pour champ clos le voisinage des forêts, les vallées abritées, et s'accommodent plus volontiers des pays chauds que des froids. Ils rasent les sillons d'un vol sibilant et rapide, battent les buissons comme de vrais chiens d'arrêt, ne craignent pas de poursuivre l'oiseau sous le feuillage et le prennent de côté. Ils ont une habileté de main extrême et se dressent plus facilement encore que les Faucons. Leur aile, malgré sa brévité, est celle qui s'éloigne le moins du type supérieur, et la nature l'a évidemment façonnée pour servir de type intermédiaire entre l'aile des Faucons, qui a pour trait saillant la maximité de la seconde rémige, et celle des Milans et des Aigles, que caractérise la maximité de la quatrième.

La formule du Gerfaut n'est pas moins en honneur chez les Astériens que chez les Faucons. Les Autours et les Éperviers du sexe masculin sont profondément pénétrés de l'importance suprême de l'éducation *antérieure*, c'est-à-dire de celle qui s'accomplit dans l'œuf et dans le sein de la mère ; et comme ils savent que la vigueur de la couvée à venir dépend du bien-être physique et moral qui aura été fait à la couveuse pendant la durée de l'incubation, ils s'arrangent pour procurer à celle-ci tout le comfort et toute la sérénité d'esprit dont elle a besoin pour traverser heureusement cette crise. Ce qui est cause qu'on ne

rencontre pas chez ces races d'élite, comme chez nous, des myriades de crétins, d'idiots et de rachitiques qui déshonorent l'espèce humaine et forcent le Créateur à rougir de son œuvre. L'asservissement de la femme au travail répugnant est peut-être. de tous les grands crimes de la société moderne, celui qui crie le plus haut contre le civilisé.

Je ne sais pas pourquoi Temmynck, toujours Temmynck, a écrit qu'il était excessivement difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir une ligne de démarcation quelconque entre les Autours et les Aigles. Le fait est que les deux familles se ressemblent fort peu. Les Autours ont les ailes très-courtes, les Aigles les ont très-longues; les Autours rasent le sol, ou se tiennent à la branche pour dissimuler leur présence; les Aigles croisent au plus haut des nues: les Autours aiment l'homme, les autres le détestent. Quant au volume du corps, à la couleur de la robe, à la forme du bec ou des ongles, la différence est encore plus tranchée. Je commence à être curieux de connaître le caractère de ressemblance qui rapproche ces deux familles d'une façon si intime.

L'Epervier. L'Epervier est le diminutif de l'Autour. Il a comme lui l'aile ronde et plus courte que la queue, la poitrine rubannée de bandes transversales régulières, composées d'écussons contigus qui se sont accointés avec l'âge. Le dessus des ailes et le dos sont de couleur brun sombre. L'Epervier ne peut être confondu avec aucune espèce voisine; c'est le plus gros de ces petits oiseaux de proie que nous rencontrons tous les jours, qui chassent concurremment avec nous la Perdrix, la Caille, l'Alouette, le Pinson et les petits oiseaux, et que nous désignons indistinctement sous les noms vulgaires d'Émouchet, de Tiercelet, de Chassereau, de Hobereau, de Faucher, de Rabail-

let, etc., etc. Sa grosseur, qui égale celle du Pigeon de colombier, est à peu près intermédiaire entre celle de l'Autour, plus fort que nos plus grandes espèces de Pigeons de volière, et celle de l'Émerillon, aussi petit que la Tourterelle. Indépendamment de l'infériorité de sa taille, l'Épervier est marqué d'un signe qui le distingue complétement de l'Autour. Chez celui-ci, le tarse est court et robuste; chez l'Épervier, il est long et grêle; l'oiseau a presque l'air de s'être hissé sur des échasses, et l'ongle du doigt médian est beaucoup plus long que les autres, comme chez le Balbusard, ce qui lui donne, ainsi qu'à celui-ci, une grande facilité pour saisir et pour retenir sa proie. Cet ongle de l'Épervier est si aigu, et les blessures qu'il fait sont si dangereuses, qu'il est très-difficile de conserver les Cailles et les autres petits oiseaux qu'il vous rapporte vivants et auxquels il s'imagine n'avoir fait aucun mal. On peut lui faire porter des gants pour obvier à ce désagrément.

L'Épervier n'engendre pas le Coucou, comme le bruit en a couru trop longtemps parmi les savants de l'antiquité et ceux du moyen âge. Il lui ressemble légèrement de poitrine et d'allure, mais il en diffère complétement pour le bec et les pieds; même il le mange quelquefois pour prouver qu'aucun lien de sang ne les unit.

L'Épervier est encore un de ces auxiliaires-nés de l'homme dont la mission semble écrite sur leur physionomie. Il éprouve une si vive impatience de remplir sa mission, c'est-à-dire de chasser de pair à compagnon avec l'homme, qu'il apprend son métier de servant de chasse en huit jours. Aujourd'hui qu'il a été destitué de son emploi, à la suite des révolutions, il aime encore à suivre le chasseur de très-haut dans la plaine; il l'accompagne souvent des heures entières sans que celui-ci s'en aperçoive, car il a soin de se tenir à une distance respectueuse du fusil qu'il abomine. Il lui arrive même parfois de fondre sur une perdrix

manquée et de la lier sous les yeux du maladroit tireur, comme pour lui dire : Mais voyez donc un peu quelles belles parties à deux l'on pourrait faire, si l'on voulait s'entendre.

Si l'on voulait s'entendre, hélas! oui, cela est vrai; car cet Épervier qui nous parle n'a pas son pareil pour voler la Caille; et le vol de la Caille a été longtemps une des plus florissantes industries de la Lombardie, le pays des riches plaines. On trouvait là des Éperviers qui n'étaient pas embarrassés de prendre leurs soixante-douze et quatre-vingts Cailles en un jour.

Et l'Épervier, qui est une nature éminemment intelligente, volait complaisamment, par-dessus le marché, tous les petits oiseaux qui faisaient envie à son maître, Merles, Grives, Piverts, Pinsons, Mésanges et le reste. Il donnait avec bonheur sur la Pie et le Geai, espèces détestables et nuisibles par essence. C'était un vrai chasseur.

Non-seulement l'Épervier vole tout ce qu'on veut, mais il chasse avec qui l'on veut; c'est un charmant caractère. Il ne se croit pas déplacé dans la société du Faucon, plus richement titré que lui, parce qu'il pense sagement qu'un Épervier qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit, et qu'il a l'habitude de faire tout ce qu'il peut. De même il ne prend pas de grands airs quand on l'associe avec l'Émérillon, la Cresserelle, le Hobereau, voire avec la Pie-grièche pour voler le Moineau-franc, la Mésange et le Roitelet, parce qu'il considère que les devoirs sont proportionnels aux facultés, et que les facultés sont des dons de nature dont il n'y a pas lieu de tirer vanité. Je voudrais que l'humanité fût pavée de philosophes de cette école, prenant toutes les choses en riant et ne regardant rien comme au-dessus ni comme au-dessous d'eux.

J'aime surtout l'Épervier de sa haine pour le Chat-huant, emblème de l'inquisiteur, et de son mépris pour la Corneille, emblème du légiste. C'est à l'étalon de ces antipathies que je mesure

les grands cœurs. Cette haine ardente de l'Épervier pour l'oiseau de nuit lui a bien des fois coûté cher; car le pipeur l'exploite avec succès pour ravir au généreux oiseau la liberté et la vie, et le Hibou profite de son sommeil pour trancher le fil de ses jours.

L'Épervier est brave jusqu'à la témérité; il attaquera sans hésitation aucune un vol entier de Corbeaux, rien que pour se faire faire place; il ne craint pas de tenter l'enlèvement de la mute (mouvant) au beau milieu des filets du tendeur au miroir, tentative périlleuse qui ne lui réussit peut-être pas une seule fois sur vingt, et dont la mort punit presque toujours l'insuccès.

Le dédain de l'Européen pour les mérites de l'Épervier remonte à la même cause et à la même époque que sa rupture avec le Gerfaut, le Pèlerin et l'Autour. Tous les chasseurs de l'Europe occidentale renoncèrent à voler le gibier du moment que le perfectionnement de l'arquebuse les eut armés du moyen d'atteindre l'oiseau dans son vol. On ne jugea pas nécessaire de laisser au Faucon la moitié d'un plaisir qu'on pouvait garder tout entier pour soi seul. Cette déplorable inspiration de l'égoïsme eut de funestes résultats pour toutes les contrées de l'Europe où elle prévalut. D'une part, le gibier timide, effrayé de la détonation du salpêtre, finit par se dégoûter de nos plaines bruyantes; de l'autre, l'oiseau de proie, voyant l'homme se rallier à la triste politique du chacun pour soi, l'imita, et, tirant à lui avec une énergie doublée par la rancune, se plut à porter le ravage dans les espèces les plus chères au chasseur. Le Français n'a pas à se féliciter de sa scission avec l'Épervier, qui tire sur ses Pigeons, depuis ce temps, avec une volupté amère, et fait des vides affreux au sein de ses Perdreaux. Et remarquez bien qu'en me servant de l'expression *tirer*, j'emploie le véritable terme; car l'Épervier est plus réellement tireur que chasseur. Pour lui, pièce visée est pièce morte; il possède une habileté de main et

une justesse de coup d'œil merveilleuses, et il tire le Pigeon et la Bécassine dans une désespérante perfection. Tant pis pour le Français après tout, s'il s'est fait un ennemi terrible d'une bête qui ne demandait qu'à le servir en auxiliaire dévoué.

Dans les contrées de l'Europe orientale et de l'Asie, où l'homme et l'Épervier ont continué de vivre en bonne intelligence, la Caille, la Perdrix et le Bizet se trouvent encore en quantité considérable. Dans la Russie et dans la Pologne, c'est l'Épervier qui sert à ramasser les Perdrix que l'on fait hiverner en cage pour les préserver des famines et des gelées de la rude saison, et auxquelles on rend la liberté au printemps. En Moldavie, en Valachie et tout le long des rives du Danube, le vol de la Caille à l'Épervier est encore une chasse populaire. Elle est exercée principalement par les Tchèques ou habitants de la Bohême, qui cumulent ce monopole avec celui de la fabrication des cristaux coloriés.

Une anomalie qui m'a toujours affligé pour l'intelligence de mes compatriotes du Béarn, et lieux circonvoisins, est celle qui frappe l'observateur dans l'agencement des divers appareils qui constituent la palomière et la pantière de la région des Pyrénées.

On sait que les gorges de cette région sont les grandes voies d'émigration que suivent chaque année, à l'automne, les Ramiers et les Bizets, qui se rendent de France en Afrique par la péninsule ibérique. La chasse de ces oiseaux se fait dans le Béarn, le Bigorre, le Couserans et le Comminges sur une très-grande échelle (des échelles de 80 pieds de haut). Le filet employé pour cette chasse est la pantière, une nappe complétement semblable, aux dimensions près, à la pantière dont on se sert pour prendre les Bécasses et les Grives, à la sortie ou à l'entrée des bois.

Il faut dire que l'un des principaux appareils nécessaires au

succès de la chasse des Palomes ou Palombes est intitulé la *Trèpe.* Cette trèpe est un édifice gigantesque et pyramidal, composé, comme son nom l'indique, de la réunion de trois arbres ébranchés, ou mâts d'une hauteur de quatre-vingts pieds environ, distants de quinze à dix-huit pieds l'un de l'autre, et reliés à leur extrémité supérieure par une chaîne de fer sur laquelle est assise une cabane de feuillages où se tient embusqué un chasseur. On monte à cette demeure aérienne au moyen de chevilles enfoncées dans le tronc de l'un des trois mâts.

Cette trèpe est placée à l'embouchure de la gorge par où doivent passer les Palombes, à soixante pas environ en avant des filets. Le chasseur embusqué dans la loge de feuillage a pour fonction spéciale de faire peur aux Palombes qu'il voit venir, et de les forcer de s'abaisser jusqu'à la surface du sol où le filet tombe sur elles et les couvre. Il obtient ce résultat à l'aide de la raquette, une affaire en bois qu'il jette en l'air et qui est censée représenter un Épervier empaillé, quoiqu'elle ressemble beaucoup plus au battoir d'une blanchisseuse qu'à un oiseau de proie. A cette vue terrifiante, la malheureuse Palombe, qui demanderait volontiers un asile au centre de la terre contre la persécution de son ennemi implacable, pique une tête à fond. Le filet tombe sur la pauvrette et le tour est joué.

Maintenant cette trèpe, qui est la principale place d'armes du tendeur aux Palombes, n'est pas la seule ; elle est précédée de quatre, cinq, six, dix autres trèpes auxiliaires nommées *battes*, également munies de sentinelles qui ont aussi pour office de diriger l'escadron volant vers la trèpe aux filets, à l'aide du même procédé de la raquette, ainsi que de battre les Palombes, tantôt en *avant* pour leur faire peur, tantôt sur les ailes pour les faire rentrer dans le sillon de la gorge, tantôt par derrière et en *queue,* afin de les faire descendre, etc. Et indépendamment de ces postes, les coteaux qui ferment la gorge sont bordés d'une

garnison de chasseurs qui portent à la main une perche garnie de plumes d'oie blanche, ou pennonée d'une serviette, et qui courent de côté et d'autre pour empêcher les Palombes de s'écarter de la bonne voie, ou les y ramener lorsqu'elles en sont dehors.

Les chasseurs de Bizets, au lieu de la raquette, se servent de petits bâtons courts ou même de flèches qu'ils tirent avec une arbalète. On a vu des arbalétriers habiles arrêter un vol de Pigeons pendant assez de temps pour donner aux tendeurs celui de redresser leurs filets.

Cette série de trèpes, de filets et de chasseurs échelonnés à la contrescarpe et à l'embouchure de la gorge, occupe quelquefois une longueur de quatre à cinq kilomètres.

Or, je demande s'il n'était pas cent fois plus commode et plus simple de confier cette besogne de dirigeurs et de rameneurs des convois de Palombes à une dizaine d'Éperviers à qui ce témoignage de confiance eût fait un immense plaisir, que de s'embarrasser de cette série d'appareils dispendieux et barbares, exigeant le concours d'un personnel exagéré et ridicule. Adoptez l'Épervier et vous supprimez la trèpe, édifice coûteux, dont l'ascension est pleine de périls et le séjour trop favorable aux rhumes de cerveau; vous obtenez une économie quotidienne de quinze à vingt journées d'hommes; vous réduisez toute la stratégie palomière au service des filets. Vous dites à vos Éperviers que tel convoi de Palombes ou de Bizets est en marche vers telle direction et qu'il importe de l'en détourner; soudain deux *rameneurs* ou *détourneurs* s'élancent, s'en vont à quinze ou vingt lieues de là, reconnaissent les voyageurs désignés, les détournent et les forcent à entrer dans la gorge. Le convoi une fois engagé dans l'impasse, il s'agit de l'y maintenir. Pour cela, trois couples de *côtoyeurs* ou de *voltigeurs* suffisent. Celui-ci battra sur les ailes, celui-là en avant, et le troisième en queue. Vous pourrez embusquer un dernier Épervier, pivot de série, à une

centaine de pas en avant des filets, avec mission spéciale de faire plonger le vol des Palombes sous les filets, de manière à ce qu'il n'en échappe pas une seule. Et ce faisant, vous aurez travaillé poétiquement ; vous aurez marié l'agréable à l'utile.

Mais parlez à nos chasseurs de Palombes d'introduire dans leur industrie une réforme aussi simple, et de substituer de véritables Éperviers, des Éperviers de chair et de plume, à des Éperviers de bois, et la première réponse qu'ils vous feront sera que la chose est impossible, et d'ailleurs que leurs pères, qui entendaient parfaitement leur affaire, ont toujours procédé comme eux...

Je vous demande pardon de l'expression, mais vous mentez, mes braves, quand vous affirmez que la chose est impossible, attendu que tous les jours on fait faire aux Éperviers, en Pologne et ailleurs, des tours de force intellectuels beaucoup plus impossibles. Ensuite il est généralement faux que nos pères aient toujours procédé de la sorte, puisque les Thessaliens, les Macédoniens et les Thraces, il y a quatre mille ans de cela, employaient les Éperviers à ramener les Palombes dans leurs filets, aux gorges du mont Hémus, du Rhodophe et d'ailleurs. Je pourrais même affirmer d'une façon positive que des cours publics se faisaient sur cette matière à l'école du Centaure Chiron.

Enfin, j'ai rempli mon devoir; que mes malheureux compatriotes persévèrent dans leur routine absurde, continuent à se casser le cou à leur métier d'écureuil, à remplacer l'Épervier par le battoir, et à user de la serviette blanche en guise d'épouvantail, je m'en lave les mains.

L'Autour. L'Autour, qu'on appelle quelquefois le Faucon des Palombes, est le plus grand de tous les oiseaux de chasse de France. Sa taille dépasse celle du Faucon-pèlerin. Il se distingue de cette dernière espèce par sa conformation et ses mœurs.

Il a l'aile ronde et plus courte que la queue, ce qui est cause qu'il craint le vent comme l'Aigle et que l'Aigle l'attaque de préférence au Faucon. Il a le ventre évidé et comme rentré dans la poitrine, ce qui le fait paraître bossu. On le rencontre dans tous les pays boisés de France, où, sans être commun, il est beaucoup moins rare que le Faucon. Il niche sur les grands arbres.

J'ai dit que son nom d'Autour lui venait du grec *Asterias*, qui veut dire étoilé, à cause du grand nombre d'étoiles brunes et roussâtres qui constellent son plumage. Ces taches, en forme d'écusson, plus ou moins rousses dans le jeune âge, comme le reste de la robe, et distribuées sans ordre sur le devant du corps, changent de couleur et de disposition avec les années. Elles pâlissent incessamment et finissent par se rejoindre pour composer à l'oiseau un magnifique plastron gris de fer zébré de raies transversales d'une couleur un peu plus foncée et d'une élégance parfaite. La queue, rubannée de zones brunes sur fond gris, comme celle du Faucon, paraît beaucoup plus longue que chez celui-ci, à raison de la brévité des ailes. La cuisse est garnie de longues plumes soyeuses qui retombent gracieusement sur le genou; le tarse est court et robuste, la tête forte, le bec vaillamment recourbé, l'ongle tranchant et solide. L'Autour est beaucoup plus difficile à distinguer de lui-même que des espèces voisines. Manteau brun; iris et pieds jaunâtres.

Il y a entre l'Autour et le Faucon la même différence à peu près qu'entre le chien courant et le levrier. De même que nos pères avaient deux chasses à courre, celle du levrier et celle du chien courant, ils avaient deux sortes de chasses au vol, dont chacune constituait un art particulier et une science : la fauconnerie et l'autourserie. La première était réputée la seule noble, la seule royale, comme de notre temps le courre. La seconde était la chasse quasi-bourgeoise, la chasse de la petite propriété, notre chasse au basset d'à présent. L'autourserie et la faucon-

nerie étaient deux industries si étrangères l'une à l'autre qu'elles n'avaient pas même un langage commun.

On *jetait* le Faucon, on *lâchait* l'Autour; le Faucon *bloquait*, l'Autour *arrêtait*; le Faucon avait des *mains*, l'Autour n'avait que des *pieds*. Le Faucon portait le chaperon, l'Autour pas. On *leurrait* le premier, on ne faisait que *réclamer* le second, etc.

L'Autour, malgré le peu d'estime qu'on semblait faire de lui dans une certaine caste, n'en était pas moins honoré de ceux qui, dans toute entreprise, cherchent le profit plus que la gloire; car c'est un rude joûteur que l'Autour, et qui vole dans la perfection la perdrix, la canepetière, le lapin. C'est de plus un oiseau docile et qui se dresse en huit jours, un guetteur persévérant qui ne perd pas de l'œil la perdrix remisée et qui ne va pas au change. Il est rare qu'il ne prenne pas sa perdrix du premier coup d'aile; d'où vient que dans le temps on lui donnait en manière de sobriquet le nom de *Cuisinier*, c'est-à-dire d'excellent fournisseur de cuisine.

Seulement, l'Autour craint le vent, et alors on ne doit le faire chasser que par un temps calme ou bien dans des champs abrités. Il rase le sol d'une aile rapide, ou se choisit un observatoire sur la cime d'un arbre touffu, d'où son regard embrasse l'horizon, et alors malheur à ce qui bouge!

L'Autour aime à laisser passer vingt-quatre heures entre deux chasses et à prendre ses aises en toute circonstance. Il attaque le Héron, mais seulement quand on l'y force et uniquement pour montrer qu'il n'a pas peur; car il ne cache pas le peu de goût qu'il a pour les victoires sans profit. Il dit qu'on ne vit pas de la fumée de la gloire, et il n'aime à chasser que ce qui se mange, perdrix, pigeons, canards. Ce n'est pas, comme le Faucon, un oiseau chevaleresque.

L'Autour est l'emblème du guerrier qui se bat pour le grade plus que pour la patrie, du chasseur qui chasse pour sa bouche

au lieu de s'occuper d'abord de la destruction des animaux nuisibles. Il ternit toutes ses brillantes qualités par une détestable avidité qui le pousse à manger les perdrix qui lui appartiennent, et à dérober celles qui ne lui appartiennent pas, défaut trop habituel au chasseur de bas titre. L'Autour est un mauvais coucheur dans toute l'acception du terme, processif, rabâcheur, toujours prêt à se faire tuer pour une aile de perdrix, et poussant la passion du duel jusqu'à la monomanie furieuse. Il traite le Pèlerin de *ci-devant*, comme nos officiers de fortune traitaient jadis nos marquis, et il recherche avec ardeur l'occasion de dégaîner avec lui.

On va jusqu'à dire que l'Autour ne se borne pas toujours à casser la tête à ses camarades de chasse, mais qu'il les mange quelquefois, même ceux de son propre sang.

L'Autour, bravo sans foi, pillard, batailleur et avide, est l'emblème de ces héros insatiables et félons, chefs de condottieri ou de compagnies franches, trop communs autrefois en ma belle patrie, et dont la vénalité a fait dire : que jamais trahison n'avait manqué en France, faute d'un connétable.

Genre Balbusard. Espèce unique.

Les Faucons et les Autours correspondent aux levriers et aux chiens courants; le Balbusard correspond à la loutre, qui a été destinée à servir d'auxiliaire de pêche à l'homme. Voilà pourquoi j'ai classé cet oiseau, de mon autorité privée, à la suite des oiseaux de vol. Le Balbusard est un oiseau de trop grand cœur et de trop belle mine, pour n'avoir pas été, dès l'origine, destiné à faire avec l'homme commerce d'amitié. Il remplit à merveille,

du reste, le rôle d'ambigu entre les Autours et les Aigles, ayant les ailes longues comme ceux-ci, et pointues comme ceux-là.

J'ai dit que chez l'Épervier et l'Autour, c'était la troisième rémige qui débordait les autres. L'aile du Balbusard est taillée sur le même patron.

Le Balbusard a été très-longtemps autorisé à ajouter le glorieux surnom d'Aigle à son nom de famille, et il méritait certainement de conserver le nom d'Aigle pêcheur que lui avaient unanimement décerné les populations marinières de l'ancien et du nouveau continent. Mais un savant de malheur s'aperçut un matin que le Balbusard n'était qu'un simple locataire de pêche qui payait fermage au Pygargue, et comme il se hâta d'ébruiter la chose, le Balbusard tomba soudain dans l'estime des corps constitués, de la distance qui sépare l'oisif du travailleur. Alors la science éprouva le besoin de classer le Balbusard à part, ce en quoi elle n'a pas tout à fait mal agi.

Le Balbusard préfère la chair de la Truite et de la Perche à celle du Canard, et j'approuve cette opinion gastrosophique. Il y avait donc des raisons morales pour le distinguer de l'Aigle, bien que celui-ci ne soit pas l'ennemi du poisson. La distinction se caractérise plus vivement encore par certaines raisons physiques tirées de la conformation particulière des doigts qui sont indépendants et non creusés en gouttière chez le Balbusard, comme chez l'Aigle, mais garnis de petites pelottes comme les mains de la grenouille en amour. La plume des cuisses, courte et tassée, la garniture d'écailles rudes qui cuirasse ses tarses robustes, ne permettent pas davantage qu'on confonde cet oiseau avec les espèces voisines. Enfin la nature, qui a créé cet oiseau pour la pêche, et qui fait habituellement les choses en conscience, a armé ses doigts d'hameçons recourbés dont la structure et la solidité feraient honneur aux fabricants de Limmerick. Deux de ces hameçons, le pouce et le doigt mitoyen, plus forts, plus aigus

et plus longs de moitié que les autres, auraient même le droit de se qualifier de harpons, car ils ont pour destination spéciale de pénétrer dans la chair de la carpe à travers les interstices des écailles, et de s'y incruster comme le fer du harpon dans le corps de la baleine.

Le Balbusard est un fort bel oiseau, de fière et martiale tournure, plus élancé que le Jean-le-blanc, qu'il égale quasi en hauteur, et facilement reconnaissable à ses longues ailes noires qui dépassent la queue, à son bec bleu aquilin, à ses pieds de même couleur, au large plastron brun qui couvre sa poitrine et fait tache sur sa robe blanche. Il commence à devenir rare en France, où on le rencontre encore dans le voisinage des grands étangs et des grandes rivières. Je l'ai vu tuer plus d'une fois sur les rives de la Seine et sur la chaussée qui sépare les étangs de Saclé. Il niche sur les grands arbres.

Le Balbusard est un concurrent redoutable pour tous les pêcheurs de rivière. Les chasseurs de marais ne l'exècrent pas moins que leurs confrères les pêcheurs, lui reprochant à tort d'opérer des ravages désastreux dans les rangs des jeunes oiseaux d'eau, Halbrans, Foulquillons, Morillons, etc. Ce n'est pas un simple pêcheur, c'est un amateur distingué et ambitieux des belles pièces comme la loutre, et qui rapporte sans la moindre gêne des poissons de six livres; mais quelquefois aussi son ambition le perd. On l'a vu périr au fond de l'eau, noyé par un poisson trop fort qui l'avait entraîné au milieu d'un dédale d'herbes et de racines où il demeurait empêtré. Sa passion pour le poisson est également cause qu'il donne trop facilement dans les piéges amorcés de cet appât.

C'est encore un navigateur fort habile, qui sait tirer des bordées dans les airs quand le vent est contraire. Il aperçoit le poisson sous les eaux, d'une hauteur prodigieuse, tombe dessus comme une flèche, le saisit avec les serres et l'emporte au plus

loin pour le savourer à ses aises. Il se secoue en sortant de l'eau, à la manière du caniche.

Le roi Louis XIII, le grand fauconnier, qui volait tous les oiseaux, l'Aigle compris, volait le Balbusard avec Gerfauts et Sacres. Le vol du Balbusard, qui est un oiseau de grand cœur, méritait à coup sûr mieux que le vol du Milan d'être qualifié chasse royale. Nous reverrons tous ces spectacles-là un jour, quand le peuple, installé dans sa souveraineté véritable, mandera et ordonnera à tous ses serviteurs des eaux, de la terre et du ciel, de rivaliser d'efforts pour embellir ses fêtes... ses fêtes où le sang ne coulera plus, ses fêtes auxquelles assisteront des millions de spectateurs, ses chasses aériennes où de jeunes aéronautes, portés sur les ailes de la foudre, rempliront l'office du Gerfaut.

Il y a si peu d'oiseaux qui pêchent à la main, que cette seule spécialité du Balbusard eût dû suffire pour dicter son analogie. C'est l'emblème du pêcheur à la main, le plus poétique et le plus destructeur de tous les braconniers de rivière.

Il est rare que le Pêcheur à la main ne soit pas en même temps un habile tireur de Bécassines, plus ou moins amateur de la chasse à la hutte; car les deux industries sont sœurs, comme les deux droits naturels de pêche et de chasse, dont elles revendiquent la jouissance, sont frères. Ce type de Bas-de-Cuir à deux fins est plus commun qu'on ne le croit en France. Je l'ai rencontré en tous lieux où m'a conduit la passion de la chasse, dans les marais de la Picardie, de l'Artois, de la Lorraine, de la Franche-Comté, du Berry, sur les rives des grands étangs salés du Languedoc et de la Provence. Je n'ai jamais dissimulé l'estime toute spéciale dont j'honore la vaillante série à laquelle ce type appartient. Le chasseur-pêcheur de marais est ordinairement un savant naturaliste dont la conversation est pleine d'intérêt et de charme, un homme de la nature, primitif et farouche,

ennemi déclaré des bornes et des gendarmes, éloquent et superbe dans ses tirades éternelles contre l'ordre civilisé qui débute par priver le pauvre de ses sept droits naturels. Quand j'étais amodiateur d'une forêt domaniale et que j'avais des flatteurs, ils m'accusaient de tenir de la race, pour flatter mon orgueil.

On ne s'enrichit pas, hélas, au rude métier de pêcheur à la main et de chasseur à la hutte, et plus d'un généreux travailleur de cette catégorie a laissé au fond de l'eau sa santé et sa vie; aussi le Balbusard ne crève-t-il pas d'embonpoint. Le braconnier est peu disciplinable par la civilisation, le Balbusard pas du tout. L'indigence du pêcheur de rivière vient surtout de ses fréquents démêlés avec la justice et de l'énormité des droits que lui fait payer le fisc. Le fisc et le gabelou ne sont pas moins durs au pauvre Balbusard. On a vu de misérables Pygargues qui n'avaient pas d'autre industrie que d'exploiter son talent. Le Pygargue est cet Aigle de mer à tête blanche que les citoyens libres de l'Union américaine ont pris pour emblème de leur nationalité, et qui préfère, comme le Balbusard, la matelote au civet.

Tapi sournoisement dans la chevelure des grands arbres ou dans les anfractuosités des rochers qui bordent les rivières, le noble paresseux épie de sa cachette toutes les évolutions du pêcheur. A peine le Balbusard a-t-il tiré de l'eau une pièce convenable, que le Pygargue fond sur lui, réclame la remise de l'objet comme de chose à lui appartenant, et abuse odieusement de la puissance de son vol et de la supériorité de ses armes pour ravir à l'infortuné travailleur le fruit de son travail. Vainement le plongeur intrépide s'épuise à défendre sa propriété, le fruit de ses sueurs, l'espoir du déjeuner de sa famille; vainement l'amour maternel décuple son courage et lui fait prolonger la lutte. L'agresseur aussi a pour lui le stimulant de l'amour maternel, et la faim de ses Aiglons, la plus mauvaise des conseillères, l'a rendu sourd aux accents de la justice. Le sort se prononce

donc en faveur de la force; le Balbusard laisse tomber sa proie, que le noble filou subtilise avant qu'elle n'ait touché la surface des flots, et le crime est perpétré. Quelquefois le Balbusard, trop tenace à ses pièces, paye de sa vie sa désobéissance à la loi.... car il est bon de savoir que c'est au nom de la légalité que toutes ces spoliations s'accomplissent. Le Pygargue, toujours tant soit peu clerc, comme le lord d'Albion et de Rome, excipe d'une prétendue loi aussi vieille que le monde et dans laquelle il serait écrit que le poisson de toutes lès rivières, de tous les lacs, de tous les fleuves, appartient aux Pygargues qui en ont concédé la pêche aux Balbusards, moyennant un prix convenu. S'ils recourent à la voie de l'expropriation forcée contre ceux-ci, c'est que ces locataires infidèles sont en arrière de plusieurs termes. Écoutez parler toutes les bêtes paresseuses, orgueilleuses, raisonneuses; lisez leurs gazettes et leurs livres, vous n'entendrez jamais que le même langage: les légistes du droit divin sont les mêmes partout.

DEUXIÈME SÉRIE.

Rebelles ou insoumis. Neuf genres, vingt-neuf espèces.

La classification la plus naturelle des Rapaces, celle qui se présente la première à l'esprit du classificateur, est celle qui commence par diviser l'ordre en deux grandes sections ou classes, l'une dite des *diurnes* et l'autre des *nocturnes*. J'approuve en principe cette méthode qu'ont adoptée tous les maîtres, et si j'ai l'air de me séparer d'eux, la scission n'est qu'apparente. J'accepte la division et ne repousse que l'étiquette de section ou de classe qui m'a paru trop ambitieuse pour le petit nombre des Rapaces nocturnes de France qui sont huit ou neuf tout au plus. En raison de la pauvreté de la faune locale, la classification officielle a le tort de mettre tout d'un côté et rien de l'autre, et j'ai déjà dû dire qu'en général je repoussais ce mode de partage. Du reste, je ne dissimule pas que ces substitutions plus ou moins légitimes de titres, que ces réductions fâcheuses de classes en séries et de séries en groupes sont des inconvénients à peu près inévitables dans toute classification hongrée, où l'on n'opère que sur des fractions minimes de l'effectif total des êtres à classer. On comprend qu'en dépit de la meilleure volonté du monde de se conformer aux indications de la nature, et de décerner le titre de série ou de groupe à ce qu'elle appelle ainsi, l'auteur hésite à créer de ces titres collectifs pour des individus isolés. Cette considération explique pourquoi, dans le chapitre précédent, j'ai réduit en un simple genre le groupe des Faucons, qui renferme huit espèces, dont sept sont fort distinctes et cons-

tituent de véritables genres. C'est un motif d'économie analogue qui m'a poussé dans le présent chapitre à ne faire de la grande série des Rapaces nocturnes qu'un simple groupe de la série des Rebelles. Que le lecteur et le critique prévenus ne se hâtent donc pas de prendre pour de graves erreurs ces changements d'étiquettes que je suis forcé de subir dans le but de simplifier. Mon intention est d'ailleurs de donner à la fin de ce volume une esquisse du tableau de la classification universelle, où chaque division reprendra son titre légitime et son numéro d'ordre.

Toutes les espèces qui font partie de la série des Rebelles ont les ailes obtuses et non taillées en faux, c'est-à-dire que c'est toujours, chez elles, la quatrième rémige qui dépasse les autres en longueur. Leur bec aussi est rarement courbé dès la racine, ce qui annonce des instincts moins exclusivement belliqueux. De plus, toutes, sans exception, donnent sur la charogne qui répugne aux ralliés, et cette distinction caractéristique permet de diviser l'ordre en nobles et en ignobles, etc.

A cette vaste série appartiennent les plus grandes et les plus formidables espèces des Rapaces, celles qui s'élèvent le plus haut dans les airs, et que l'homme redoute le plus.

Cette série de moules réfractaires est en correspondance homologique parfaite avec celle des quadrupèdes carnassiers non ralliés à l'homme. Elle se divise naturellement comme celle-ci en trois groupes principaux, *Forceurs*, *Guetteurs*, *Immondes*.

Le groupe des Forceurs comprend les espèces puissantes qui forcent leur proie à tire d'ailes, à la façon des Canins réfractaires, Loups, Renards, etc., qui forcent leur gibier à la course et ne sont pas tout à fait ennemis du cadavre. Dans cette catégorie se rangent les Aigles, les Pygargues, le Jean-le-blanc, les vrais

tyrans des airs, qui poussent la manie de l'imitation des mœurs de leurs homologues à quatre pattes, jusqu'à chasser les mêmes proies, attaquant de préférence les jeunes Faons, les Agneaux, les Lièvres et les grandes espèces d'oiseaux d'eau et d'oiseaux de plaine.

Le second groupe, dit des Immondes, des Croquemorts, des Goules, comprend les espèces fétides qui vivent presque exclusivement de charognes et qui se gorgent de chair putréfiée jusqu'à en perdre la faculté de se mouvoir. J'ai nommé le groupe des Vautours, dignement représenté dans la série des quadrupèdes carnivores par celui des Hyènes, des Cynhyènes, des Chacals, etc.

Vient enfin le troisième groupe, le groupe des Guetteurs, sous lequel nous avons désigné autrefois la tribu des Félins, Lions, Tigres, Panthères, Lynx, etc. Guetteurs, ce nom indique que l'oiseau ne force pas sa proie, mais bien qu'il l'affute et la guette, et s'en empare par surprise. Les Rapaces guetteurs chassent la nuit comme les chats, et se distinguent entre tous leurs congénères par la férocité et l'amour du carnage ; et pour qu'on ne se méprît pas sur leur apparentage homologique, ils ont emprunté aux Félins, leurs yeux, leurs oreilles, leur masque, et se sont baptisés Chats-huants... Ce qui n'a pas empêché deux analogistes éminents, Charles Fourier et Buffon, de méconnaître ces traits de consanguinité si visibles, et de rallier homologiquement le Lion et l'Aigle sous le titre commun de roi. Erreur étrange et qui me passe de la part de ces grands génies qui savaient fort bien tous les deux que l'Aigle force, le Lion pas ; que l'Aigle aime à se noyer dans les rayons du soleil, tandis que le Lion se cache durant le jour en des antres obscurs, à la façon de l'oiseau de nuit.

Autour de ces trois groupes premiers, qui forment la charpente de la série, circulent les genres intermédiaires destinés à

combler les intervalles qui les séparent, et à nuancer la transition de leurs types. Ces moules de raccordement s'appellent le Milan, le Busard, la Buse, le Gypaëte. Ils occupent, dans l'ordre des Rapaces, la même place, et remplissent la même fonction que le Blaireau, le Raton, l'Ours, etc., dans l'ordre des Carnassiers à quatre pattes. Il n'est pas un seul moule du monde des Mammifères qui n'ait dans le monde des Oiseaux son type correspondant.

J'aime à penser que le chercheur sérieux des lois de la nature ne sera pas forcé de méditer longuement sur ce mode nouveau de classification des Rapaces, pour le reconnaître supérieur à tous ceux qui l'ont précédé.

Il est à remarquer, en effet, que le cadre de cette classification, bien que tracé exclusivement pour les oiseaux de proie de France, se prête avec une facilité sans égale à l'introduction illimitée et au casement de toutes les espèces exotiques, une preuve d'élasticité et de largeur que je considère comme la première de toutes les garanties de justesse et de sûreté pour une méthode quelconque. L'homologie parfaite qui est entre les groupes de la classification nouvelle avec les groupes naturels de l'ordre des Carnassiers est un autre fait qui témoigne de sa prééxcellence; car, pour infirmer la valeur d'un semblable témoignage, il faudrait commencer par recourir à cette supposition étrange, que des centaines de bêtes, qui ne vivent pas dans le même milieu, et qui ne parlent pas la même langue, se seraient donné le mot pour mentir sur le même texte et faire pièce au public. Or, pourquoi, je vous prie, mentiraient-elles ces bêtes, et qu'est-ce que ça leur fait à elle qu'on les classe bien ou mal, isolément ou paralléliquement? La supposition est absurde et ne se soutient pas.

Mais j'oublie que c'est presque insulter aux autorités toutes puissantes de l'analogie passionnelle et de la philosophie de

l'histoire, qui toutes deux proclament la supériorité de la méthode ci-dessus, que de lui chercher plus longtemps l'appui de faits d'ordre matériel. Rentrons donc au plus tôt dans le giron de l'orthodoxie sérielle, et rappelons les principes.

La forme, avons-nous dit, n'est jamais que le moule ou la manifestation extérieure de l'idée qui lui préexiste. Partant, le premier travail à entreprendre, dans l'étude d'une série quelconque, est d'extraire l'idée principiante qui a déterminé la création d'icelle.

Ainsi ai-je opéré pour l'étude de la série qui nous occupe. J'ai dit l'idée qui avait déterminé la création de l'ordre des Rapaces, et que ces hautes puissances de l'air avaient reçu mission de symboliser les Dominations de la Terre. Restait à distribuer harmoniquement ou hiérarchiquement les espèces, ce que nous appelons formuler la série.

Or, ici, je l'avoue, la tâche était rendue facile par l'accentuation des figures qui ne permettait guère de se tromper sur leur expression symbolique. Il ne s'agissait plus, en effet, pour avoir le vrai cadre de la classification des Rapaces, que de synthétiser à larges traits l'histoire de l'établissement de la tyrannie en ce monde, puis d'en tirer une copie fidèle. J'ai synthétisé et copié, ainsi qu'on va le voir, et il est arrivé que les Rapaces se sont placés d'eux-mêmes les uns à la suite des autres, dans le même ordre généalogique que les oppressions qui pèsent successivement sur les humanités. C'est-à-dire que l'ordre dans lequel défilent les oiseaux de proie en la présente classification, est complétement parallèle à celui que la fatalité imprime à la marche historique des aristocraties. Allons au devant des désirs des timides esprits qui demandent des preuves. Comparons et prouvons.

La première aristocratie qui met le pied sur la tête des hommes est celle du talent, du courage, et le peuple qui l'acclame l'appelle, en son naïf langage, le gouvernement des *meilleurs*. Le mot d'aristocratie lui-même n'est jamais pris en mauvaise part dans le commencement, pas plus que celui de *Tyrannie*, qui veut dire quelque chose comme dictature ou gouvernement d'un seul. Périandre de Corinthe, qui était tyran de son métier, n'aurait pas été classé parmi les sept sages de la Grèce, si les Grecs eussent attaché la même flétrissure que nous à l'exercice de sa profession.....

C'est pour cela que le Faucon, qui est emblème de vaillance et de générosité, figure au premier échelon de l'ordre des Rapaces.

Comme le pouvoir absolu, quelque honorable que soit son origine, est une robe de Nessus qui brûle jusqu'à la moelle des os tous ceux qui s'en habillent; comme les bons despotes à la façon de Titus sont d'une rareté extrême et de courte durée..., il s'en suit que le Faucon ne peut symboliser que des institutions éphémères et vit fort peu, pour un oiseau de proie.

Il n'en est pas de même de l'aristocratie de la force brutale, qui succède à l'aristocratie de la capacité, et qui se produit dans le monde par une invasion de Barbares, par l'asservissement de la nation pacifique et agricole à la nation guerrière et fainéante. Ce régime là, qui est dit le régime de la conquête, et dont tant de peuples civilisés d'Europe jouissent encore aujourd'hui, a le don de longévité. Il a pour emblème l'Aigle, ennemi du Faucon.

Voilà pourquoi le groupe des Aquiliens occupe le premier gradin de sa série et arrive dans cette classification à la suite des Falconiens. Les Aigles, qui sont beaucoup plus puissants que les Faucons pour le mal, vivent aussi beaucoup plus longtemps.

Mais l'aristocratie guerrière et fainéante, qui vit de l'exploitation de la race vaincue, n'a qu'un moyen de garder son autorité usurpée, qui est de faire la guerre à l'extérieur et d'armer une certaine portion de ses serfs pour tenir la masse en respect. Or, comme rien n'est plus cher à entretenir que le luxe fainéant des lords et les armées permanentes, il arrive qu'à un jour donné les trésors de tous les États fondés sur l'iniquité sont à sec, et que les gouvernements de ces États sont obligés, pour vivre, de recourir à l'emprunt, c'est-à-dire d'hypothéquer le plus pur des revenus du travail national aux banquiers, aux marchands d'espèces, aux juifs cosmopolites, aux preux de la mélasse qui remplacent alors les preux de la conquête et achètent leurs châteaux. Ce moment s'appelle, dans l'histoire, l'ère de la féodalité ou de l'aristocratie financière, qui coïncide naturellement avec les derniers moments de la féodalité nobiliaire... Or, la féodalité financière a pour emblème la tribu des Vautours, tribu moins poétique que celle de l'Aigle, mais douée d'une voracité plus insatiable encore et d'une longévité supérieure.

Voilà pourquoi le groupe des Vulturiens ou des Immondes, vient en cette classification après celui des Aquiliens et avant la série des Rapaces nocturnes, bien que les Rapaces nocturnes se rapprochent beaucoup plus des Aigles que les Vautours, par leur manière de vivre, leur amour du carnage, la puissance de leurs armes.

Et le savant superficiel aurait presque le droit de signaler ici une interruption brusque dans la série des Rapaces, et d'accuser la Nature de lacune et d'oubli, pour n'avoir pas créé de moules de transition entre le dernier des Diurnes (Vautour) et le premier des Nocturnes (Grand-duc). Mais il suffit de pénétrer un peu au fond des choses pour comprendre les raisons de cette absence et pour justifier la Nature de toute accusation d'inconséquence et de légèreté.

Il y a, en effet, séparation brusque et tranchée entre les Diurnes et les Nocturnes, et les deux séries se font opposition au lieu de se rejoindre et de se raccorder par les bouts. Mais cette opposition est trop caractéristique pour ne pas avoir ses motifs, et en cherchant bien on les trouve. Et c'est M. De Maistre, qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire, qui va nous dévoiler le mystère de l'anomalie :

Le Hibou, l'égorgeur de nuit, que réjouit la vue des supplices et qui tranche la tête à ses proies avant de les dévorer, le Hibou, qui craint la lumière, est l'emblème de l'obscurantisme qui tient les âmes captives sous le joug de Satan, et s'appuie sur le dogme de la nécessité des sanglants sacrifices. Sa figure est celle du bourreau qui se dérobe aux regards du peuple et n'apparaît qu'à l'heure des exécutions solennelles. La profonde horreur qu'il inspire à tous les oiseaux de jour, est le ricochet de la répulsion qui s'attache chez les hommes au nom de l'exécuteur des hautes œuvres.

Mais ce bourreau, cet instrument aveugle, mécanique et irresponsable des arrêts de la loi de sang, ce bourreau, dont l'idée seule fait mal à tous les nobles cœurs, n'en est pas moins la pierre angulaire de toutes les sociétés maudites, civilisées ou autres. C'est De Maistre qui l'a dit, après Moïse, après Samuel, et il a eu raison, et jamais parole plus vraie n'est sortie de la bouche d'un apôtre de l'obscurantisme. Je défie toute société assise sur l'iniquité et la haine de tenir sans le bourreau.

Mais s'il en est ainsi, si l'obscurantisme est pivot de toutes les oppressions, s'il est virtuellement en toutes, il est fatal que la série qui le symbolise fasse vis-à-vis à tous les symboles d'oppression et ne s'attache spécialement à aucun.

Voilà pourquoi il y a lacune du Vautour au Hibou, dans l'ordre des Rapaces.

Si l'on demande maintenant pour quelle cause le nombre des

Rapaces nocturnes figure à peine pour un cinquième dans l'effectif total des espèces de l'ordre, le bon sens et l'analogie répondront par l'explication que Buffon a donnée de la rareté des Lions et des Tigres, à savoir que le nombre des espèces malfaisantes est toujours en raison inverse de la puissance des moyens de destruction dont elles sont investies. Si la nature n'avait pas observé cette règle de prudence, à l'égard des oiseaux de nuit, il y a bel âge que les neuf dixièmes des êtres animés eussent péri sous leurs serres ; car les Hiboux, qui attaquent dans l'ombre leurs victimes endormies, ne frappent que des coups sûrs.

Si les Rapaces nocturnes égorgent presque autant à eux seuls que tous les diurnes ensemble, c'est parce que jamais aucune cause n'a fait verser plus de sang humain que l'*infâme* (nom de guerre de l'obscurantisme).

Si les Rapaces nocturnes vivent plus longtemps que les Diurnes, c'est parce que l'ignorance, qui est la mère de la superstition et de la peur, et qui couvre l'entendement humain d'une cataracte mortelle, est la plus tenace et la plus incurable de toutes nos maladies.

Enfin, il est si vrai que c'est l'idée qui domine le Moule, et que c'est la passion, pivot de mouvement universel qui distribue les rangs dans la série, qu'il suffit de sérier quoique ce soit d'après sa dominante caractérielle, pour que tous ses organes de préhension, locomotion et autres, se modèlent exactement sur le type moral ordonné, et se plient à ses exigences. Un savant professeur d'histoire naturelle, qui m'honore de son estime et daigne même quelquefois me traiter de confrère, voulait savoir un jour quelle place je donnerais, dans ma classification *pédiforme*, à l'Alouette, un oiseau que personne n'a encore pu caser et qui occupe dans tous les systèmes des auteurs des positions plus ou moins ridicules, plus ou moins impossibles. (Je crois que Temmynck l'a logée entre le Pigeon, granivore qui *dégorge* et

ne *chante pas*, et la Mésange, cannibale qui mange du suif et des cervelles.) — Mais il me semble, lui répondis-je, que l'Alouette dit assez haut, à qui veut l'entendre, la place qu'elle occupe, pour nous débarrasser à cet endroit de tout souci. Elle chante, n'est-il pas vrai, et sa voix a un registre. Or, je ne vois pas bien ce qu'il y a de difficile à mettre dans un concert un exécutant à sa place. Le savant rit beaucoup de cette réponse naïve, comme auraient ri, du reste, ses plus illustres collègues. Toutefois, son langage changea visiblement quand il eut vu la série s'ordonner d'elle-même, et l'Alouette s'y installer sans déranger personne, entre les Bruants et les Farlouses, juste à la place que lui avait assignée la conformité du régime, des mœurs, de l'habitat, et du bec et des pieds. Alors il commença à convenir que cette idée, tout à fait excentrique, de se servir du chant pour classer les chanteurs, n'était peut-être pas au fond aussi originale, aussi extravagante qu'elle lui avait semblé au premier aperçu.

De même, j'avais placé tous mes Rapaces dans l'ordre que je viens de décrire, me préoccupant exclusivement de l'agencement de la série passionnelle, et laissant totalement de côté la question de l'ajustage des diverses pièces du costume des genres, serres, bec, rémiges, etc. Or, quand mon siége fut fait, quand j'en fus venu à rechercher la loi de succession et de contiguïté de ces caractères secondaires, je reconnus sans surprise, mais non pas sans bonheur, que j'avais tout simplement devancé l'arrêt de la classification *pédiforme*, *rostriforme*, *aliforme* ! ! !

Comme l'esprit se repose en une douce quiétude, à l'abri d'une doctrine si féconde et si simple, pour qui rien n'est mystère dans les œuvres de Dieu !

Ceci est bien de l'histoire, de l'histoire vraie, de l'histoire actuelle, et cependant je ne sache pas que Bossuet, Montesquieu

ni les autres se soient, dans aucun de leurs écrits, préoccupés de ces considérations importantes. M. Guizot a publié une histoire de la civilisation qui n'est pas sans mérite ; mais je suis sûr que j'embarrasserais fort l'illustre historien, si je le priais de me dire en termes géométriques et précis où les civilisations commencent et finissent, où elles vont, d'où elles viennent, et à quels signes caractéristiques se distingue un barbare d'un sauvage ou d'un civilisé. Car le moindre défaut des grands écrivains sérieux est de parler de choses auxquelles ils n'entendent guère. Les analogistes passionnels ont sur eux cet immense avantage, de n'employer jamais que des expressions dont ils savent la valeur, ce qui ajoute, plus qu'on ne saurait croire, à la clarté de leurs expositions.

Ceci est mieux que de l'histoire encore, c'est le premier essai de classification purement passionnelle qu'on ait osé introduire dans un livre sérieux. Comme je sais positivement que ce genre de classification est le seul que reconnaisse la nature, et qu'il est, par conséquent, destiné à envahir tôt ou tard tous les domaines de la science, je l'ai formulé pour prendre date et pour conférer à cette œuvre, à défaut d'autre mérite, celui d'une initiative courageuse. Et après m'être acquitté de ce devoir envers moi-même, je rentre dans l'humble cadre de la classification pédiforme ; je reprends mon travail à la place où je l'avais laissé, et proportionne le langage de ma nomenclature à la pauvreté de mes espèces. Au lieu de deux grandes classes, une seule série ; plus de groupes, mais de simples genres : Aigle-Pygargue, Jean-le-blanc, Milan, Busard, Buse, Gypaëte, Vautour, Hibou-Chouette.

Genre Aigle. Cinq espèces : Royal, Impérial, Criard, Bonnelli, Botté.

Sous genre : Pygargue.

Deux espèces : Pygargue à tête blanche, Commun.

Caractères généraux.

Les Aigles semblent mieux organisés pour la tuerie que pour la chasse et pour le combat singulier. Ils sont taillés sur un patron moins élégant que les Faucons, et sont à ces derniers comme les soldats aux chasseurs. Leurs ailes sont moins pointues que celles des Faucons, mais plus longues ; leurs mains moins déliées, moins souples, mais plus larges et plus robustes ; leur bec moins arqué, moins denté et de moins fine trempe, mais incomparablement plus terrible et plus lourd, avec une mandibule supérieure terminée par une pointe de pioche d'une dimension exagérée. L'étreinte des serres de l'Aigle est mortelle à ses proies. Il étouffe le Faucon et poignarde le Cygne d'un simple coup de pouce.

Les Aigles proprement dits portent le tarse emplumé. Leur vêtement est façonné d'une étoffe corsée et solide, comme il convient à des oiseaux qui habitent la froide région des nues. Le fond de la couleur de leur manteau est le fauve ou le brun foncé ; mais on sait que chez les Rapaces le plumage varie constamment suivant le sexe et l'âge. On trouve dans la même espèce d'Aigle des individus noirs sans tache, d'autres qui sont roux clairs, des troisièmes panachés, etc. C'est la quatrième rémige qui est la plus longue chez les grands voiliers : la première est remarquable par son excessive brévité.

Les Aigles n'ont rien de chevaleresque dans les mœurs, ni de rassurant dans la physionomie. Ils voyagent rarement, airent dans les anfractuosités de rochers inaccessibles, et vivent par couples isolés dans les âpres solitudes, le mâle chassant pour sa compagne et sous sa haute direction. Les plus fortes espèces font grand carnage des faons des Ruminants alpestres, Bouquetins, Chamois et Mouflons. Le Lièvre, le Lapin, la Perdrix, l'Oie et le Canard sauvages, fournissent l'ordinaire de leur table. Les petits Aigles se contentent de ce menu fretin et ne dédaignent pas même en de fâcheux en cas le poisson et le reptile. Toutes les espèces s'abattent sur la charogne, mais seulement quand la faim les presse, ce qui est précisément le contraire de ce qui se passe chez les Vautours, à qui le courage ne vient jamais qu'avec la faim, et qui ne se décident à attaquer une proie vivante que lorsque la morte leur manque.

Il est fait mention dans une foule de Traités de fauconnerie, antiques et modernes, d'Aigles dressés au vol du Renard, du Loup, de l'Antilope. Je ne peux pas poser en principe l'inéducabilité absolue de la famille des Aigles, moi qui avais proclamé hardiment l'éducabilité du Loup, bien avant de savoir qu'en France même on l'avait dressé à l'office de limier pour la chasse de la grande bête. J'ai à dire seulement, à l'encontre de l'utilité des Aigles, que ces oiseaux ne peuvent rivaliser avec les Faucons sous aucun rapport de docilité, de courage et d'intelligence, et qu'ils sont infiniment trop lourds pour être portés sur le poing.

Les Pygargues, qui ressemblent complétement aux Aigles par la conformation du bec, des pieds, des ailes, par la grandeur de la taille, par la puissance des armes et l'ardeur à la curée, se distinguent du type normal par la nudité des tarses, le ton gris du manteau et la couleur du bec qui est jaune d'ivoire. Les Pygargues montrent aussi une préférence positive pour le séjour des côtes maritimes et la chair du poisson. Il y a de ces Aigles

et de ces Pygargues qui mesurent plus d'un mètre de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, qui pèsent quatre à cinq kilogrammes, occupent dans l'air, les ailes déployées, un espace voisin de trois mètres, et qui emportent avec facilité dans leurs aires, des charges plus lourdes qu'eux.

AIGLE ROYAL.

L'Aigle est de tous les oiseaux de France et d'Europe celui qui monte le plus haut dans les airs; il n'y a même que l'homme et le Condor des Andes qui s'élève au-dessus de lui. L'Aigle est de tous les oiseaux de proie le plus richement armé pour le meurtre et pour la rapine, le plus fort et le plus belliqueux. Son audace, sa fierté se lisent dans son regard perçant doué d'un éclat et d'une fixité insoutenables, plein d'éclairs comme celui du Lion. Ses ailes démesurées qui se coudoient sur sa poitrine et se rejoignent au delà de sa queue et l'empêchent de se mouvoir quand il s'est abattu sur le sol, annoncent le plus puissant et le plus rapide des grands voiliers de l'air... Sa mine altière, son bec dur et crochu, tranchant comme l'acier, ses bras robustes, ses vastes serres, ses ongles taillés en gouttières pour laisser couler le sang, sa voix sinistre où vibrent à la fois la colère, la faim et l'amour du carnage, accusent la majesté souveraine, l'ogre emplumé toujours altéré de chair fraîche, l'Attila de la région des nues.

L'Aigle est la plus magnifique et la plus sauvage expression de la tyrannie et du règne de la force. Il attaque sa proie de haute lutte et plus héroïquement que le Lion qui se cache pour la surprendre. Le roi chevelu du désert n'est qu'un chétif hobereau en regard de l'Aigle; car le domaine de carnage de celui-ci est grand comme le monde. L'Aigle lève tribut sur tous les règnes de la nature, sur les mammifères des monts, des bois et

de la plaine, sur les oiseaux des nues et les poissons des eaux.

La vue de l'Aigle en cage est de tous les spectacles de captivité celui qui m'afflige le plus.

Dans ce monde, où jusqu'ici l'insolence des oppresseurs n'a eu d'égale que la lâcheté des opprimés, l'adulation n'a pas dû manquer à l'Aigle. On l'en a saturé.

Parce qu'il vivait dans les régions inaccessibles au commun des martyrs, parce qu'il aimait à dévorer la substance du peuple, parce qu'il était d'un entretien coûteux, on l'a baptisé roi de par l'analogie. Il était légitime de procéder ainsi dans les temps primitifs, où l'historien ne savait encore rien de mieux comme tyran que le monarque absolu, où la féodalité nobiliaire et la féodalité d'argent n'avaient pas encore été analysées et classées suivant leurs mérites. Aujourd'hui que ce travail d'analyse et de classement est fait, et que la science possède les moyens de rectifier les analogies fautives, l'attribution emblématique de l'Aigle doit être retirée à la royauté pour être restituée à qui de droit. Cette rectification sera l'objet capital du présent chapitre, mais il faut que je laisse se produire toutes les versions du préjugé vulgaire, avant de le détruire. Je me permettrai seulement de m'étonner, par anticipation, d'une chose; c'est que l'idée ne soit encore venue à personne avant moi de se dire que si Dieu avait voulu faire de l'Aigle un emblème de royauté, son premier soin eût été de lui placer une couronne sur la tête. Il est assez connu, en effet, que Dieu ne cache pas son opinion quand il lui plaît de symboliser les monarques, et qu'il n'y va pas par quatre chemins pour donner à celui-ci une coiffure à l'oiseau royal, à celui-là une aigrette. On peut même dire, à la gloire de l'artiste suprême qui s'est chargé d'orner le chef des volatiles, qu'il a fait preuve dans cet art d'un rare talent d'invention et d'une fécondité d'imagination sans égale.

L'Orient, berceau des contes et des religions révélées, s'est

d'abord emparé de l'Aigle pour le défigurer selon l'usage et lui donner une légende merveilleuse.

C'est premièrement la grande guerre, la guerre d'extermination entre l'Aigle et le Dragon, le terrible serpent à crête qui garde les trésors.

L'Aigle paraît éprouver une jouissance ineffable à tourmenter le Dragon. S'il l'aperçoit du haut de l'empirée où il plane, il s'abat sur lui comme la foudre, le saisit à la gorge de sa griffe implacable, l'emporte dans les airs pour le torturer à loisir, et l'éparpille en petites tranches pour savourer à longs traits les délices de son agonie.

Mais le Dragon ne reste pas en arrière de procédés indélicats avec l'Aigle. Du fond de l'observatoire ténébreux où il veille sans cesse pour le mal, il a vu l'Aigle quitter son aire. Il rampe à travers les broussailles qui tapissent le mur de l'abîme; il s'insinue à travers les fissures du roc jusqu'au logis abandonné, qu'il souille et qu'il empeste des venins de sa bave. Sa rage cependant n'est encore qu'à demi satisfaite. Il ne se retirera pas sans avoir jeté sur les œufs ou sur les Aiglons nouveaux-nés un maléfice atroce dont l'effet n'est que trop certain.

Heureusement que l'Aigle, qui savait de quels malheurs était menacée sa famille, a découvert depuis longtemps le moyen de conjurer le sort fatal. A force de travail et de recherches, l'Aigle a donc réussi à trouver une pierre précieuse qui s'appelle en latin *ætites*, et qui a la propriété de préserver de toute influence maléfique les œufs avec lesquels on la met en contact. L'étude des simples lui apprit en outre à connaître une herbe qui a nom *callitriche*, et dont il suffit de frotter les parois d'un domicile quelconque pour les rendre inattaquables aux virus les plus corrosifs. Une fois que l'Aigle a su se munir de ces deux talismans, il peut vaquer en toute sécurité à ses exercices de pérégrinations aériennes, braver les artifices du Dragon et se gaudir

des déconvenues d'icelui, plaisirs qu'il ne se refuse guère. L'Écriture sainte compare naturellement le désappointement du Dragon, qui vient pour empoisonner les œufs de l'Aigle et qui trouve la place *lustrée* par le préservatif en question, au désappointement du démon qui vient pour enlever une âme de mécréant et qui trouve le sujet tout fraîchement lustré par les eaux du baptême (*Lustrer*, du verbe latin *lustrare*, arroser d'eau bénite).

Les citations de l'Écriture sainte sont à leur place dans les contes d'Orient, d'autant que l'Écriture sainte a singulièrement abusé de l'Aigle, comme terme de comparaison.

Le bonhomme Job, qui a compris le cheval aussi bien que Buffon, n'a pas vu aussi clair dans l'histoire de l'Aigle. Il le calomnie dans ses mœurs, lui reprochant sa passion désordonnée pour les serpents et les cadavres, et affirmant en propres termes qu'on n'a jamais rencontré un corps mort sans voir un Aigle auprès. Il est évident que l'écrivain arabe, ou plutôt son traducteur infidèle, a confondu ici l'Aigle avec le Vautour, qui adore en effet les cadavres et ne méprise pas les serpents. La confusion est d'autant plus naturelle que le Vautour est beaucoup plus commun que l'Aigle dans les déserts qu'habitait Job. Je soupçonne fort ce traducteur d'être le même que j'ai déjà rappelé plus d'une fois à l'ordre pour infidélités analogues, pour avoir écrit, par exemple, *pourceau*, *renard* ou *loup*, là où le texte avait dit *sanglier*, *chacal*, *hyène*. L'Aigle adore l'Oie sauvage et la Grue, et cette prédilection bizarre me semble suffisamment injustifiable pour dispenser les détracteurs du noble oiseau de lui prêter gratuitement de vilains goûts moins excusables encore. Quand l'Aigle s'abat sur un cadavre, ce n'est pas par plaisir, mais par besoin extrême ; car le premier plaisir pour lui est d'égorger. Je tiens d'autant plus vivement à laver l'Aigle de cette inculpation d'amour quasi-exclusif de la chair morte, que la calomnie a été répétée par saint Mathieu.

Est venu après Job l'auteur du *Lévitique*, qui a classé l'Aigle dans la catégorie des animaux immondes, au même titre que l'Ixion et le Gryphon, et toujours sous le monotone prétexte que l'Aigle symbolisait les pharaons d'Egypte, race vorace et rapace et surtout coriace. Si les Aigles pouvaient dire du *Lévitique* et de celui qui l'a rédigé, tout ce qu'ils pensent, leur témoignage ne serait peut-être pas moins curieux que celui de leur accusateur. C'est encore Moïse qui, ne sachant plus quelle fausseté inventer pour perdre l'Aigle dans l'opinion publique, lui fait un crime irrémissible de la prétendue habitude qu'il aurait de porter ses petits sur son dos, contrairement à celle des autres pères et des autres mères, qui auraient grand soin de dissimuler leur progéniture sous leurs ailes. L'Aigle n'agirait ainsi, insinue traîtreusement l'Exode, que pour montrer qu'il n'a rien à cacher au monde, n'ayant rien à en redouter, et se souciant des cancans du vulgaire, autant qu'un poisson d'une pomme. Je ne perdrai pas mes peines, comme bien on pense, à réfuter cette allégation pitoyable, pas plus qu'à démolir cette autre version saugrenue qui attribue aux plumes de l'Aigle la faculté de brûler et de dévorer les plumes d'Oie à distance. Que ce dernier mensonge n'est-il une vérité, hélas! que les plumes d'Aigle n'empêchent-elles les plumes d'Oies d'écrire!

Mais si Job et Moïse ont parlé de l'Aigle à la légère, il est juste de reconnaître que le plus grand nombre de leurs collaborateurs de la Bible ont mieux apprécié ses mérites. Abdias et Isaïe, entre autres, Michée et Ezéchiel, aiment à s'incliner devant la toute-puissance de l'Aigle, et si par fois ils lui appliquent l'épithète de tyran des airs, la qualification est toujours prise en bonne part; c'est un hommage qu'on lui décerne et non un trait qu'on lui décoche. Les rois que ces prophètes inspirés de Jehova symbolisent par l'Aigle, sont ceux que Dieu a choisis pour être les ministres de sa colère, les verges de sa justice. Je remarque

même que le respect quasi-universel de l'ancienne rédaction de la Bible pour l'Aigle a passé dans l'esprit de la rédaction du Nouveau-Testament. Ainsi l'apôtre Jean aime à écrire ses méditations sur le dos de l'Aigle, d'où est venue la mode élégante de cette forme de pupitre que les églises chrétiennes ont généralement adoptée. Enfin, les catholiques du dix-septième siècle ont trouvé convenable de désigner l'une de leurs plus fortes têtes et de leurs plus vigoureuses plumes par le glorieux sobriquet d'Aigle de Meaux.

Mais de tous les Anas fabriqués sur le compte de l'oiseau royal, le plus amusant et le plus mensonger à coup sûr est celui que des rabbins trop savants et trop spirituels imaginèrent un jour pour donner une explication plausible du fameux verset du psalmiste : *Renovabitur ut aquilæ, juventus tua.*

Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'Aigle. Quel était ce mystère? L'Aigle, qui connaît tant de pays, savait-il le gisement d'une fontaine quelconque de Jouvence dont il aurait arraché le secret à quelque Dragon expirant? Ou bien encore aurait-il découvert dans le sang de quelqu'une de ses victimes un élixir de longue vie? Cent fois heureux l'Œdipe qui eût apporté au beau sexe le mot de la fatale énigme!

Hélas! le secret merveilleux que l'Aigle a découvert n'est pas de ceux qui suffisent à faire la fortune de plusieurs pharmaciens et d'une foule de journaux d'annonces, car d'immenses difficultés s'opposent à l'application du procédé à l'espèce humaine, et c'est là son moindre défaut. Écoutons, pour nous en convaincre, la version des rabbins :

L'Aigle vit cent ans, ni plus ni moins; un bel âge pour un civilisé. Seulement son existence est un bail emphythéotique qui a besoin, pour valoir, d'être renouvelé tous les dix ans, et le renouvellement s'opère de la manière suivante : L'Aigle monte dans les airs si haut, si haut, si haut, qu'il finit par tomber dans

le foyer du soleil, ce qui élève la température de son corps à un degré de thermomètre tellement impossible, que les pores de sa peau se dilatent étrangement et que ses plumes, ne pouvant plus tenir dans leurs étuis, s'en vont toutes. N'étant plus soutenu par ses ailes, l'oiseau descend naturellement du ciel plus vite qu'il n'y était monté et pique une tête épouvantable dans la mer, à l'état de rôti trop cuit. Or, la fraîcheur du bouillon salé, combinée avec la puissance de calorique dont le corps de l'oiseau est saturé, donne à sa chair une activité de végétation si rapide, que l'Aigle se trouve recouvert d'une nouvelle robe en moins de quelques secondes et comme par enchantement. Les personnes qui ont été témoins du phénomène avouent elles-mêmes que ce changement de costume à vue s'exécute si rapidement, que c'est à n'en pas croire ses yeux.

Cette légende de l'Aigle qui se rajeunit par le procédé perfectionné du bain russe, n'est après tout qu'une variante de la légende du Phénix, lequel habitait aussi ces contrées orientales trop favorisées du soleil, où le merveilleux pousse si bien et le reste si mal. La différence entre les deux versions consiste en ce que le Phénix vit mille ans suivant les uns, six cent soixante suivant les autres, et qu'il se fait cuire sur un bûcher de bois odoriférant qu'il dresse de ses propres mains, tandis que l'Aigle se fait cuire au foyer du soleil. Le Phénix, s'il compte par cycles de 660 est pour le système duodécimal, l'Aigle (100) pour le décimal.

Les Grecs, suivant l'invariable usage, sont ceux qui ont brodé sur l'histoire de l'Aigle le mythe le plus acceptable et le plus ingénieux. Comme ils virent que cet oiseau, dédaigneux de la terre, aimait à se perdre dans la nue, au-dessus des hauteurs de l'Olympe, bien au delà de l'horizon du regard des mortels, ils furent naturellement portés à croire qu'il entretenait commerce d'amitié avec les habitants du céleste séjour, et ils lui conférè-

rent d'office une fonction proportionnelle à ses attractions. Ils l'instituèrent porte-foudre de Jupiter et messager de ses vengeances, et le représentèrent assis à la droite du maître des dieux dans une nuée fulgurante, serrant des éclairs dans ses mains. J'aurais voulu pour l'Aigle qu'il se fût complétement renfermé dans cette attribution spéciale, et qu'il n'en fût pas sorti pour enlever Ganimède, l'échanson me semblant toujours de trop là où il y a une échansonne, et surtout quand cette échansonne s'appelle Hébé, déesse de la fraîcheur. Hélas! ce n'est jamais impunément pour ses mœurs qu'on habite les cours, qu'on est l'ami du prince ou le ministre des colères d'un dieu.

Les Grecs, en raison de leurs connaissances analogiques supérieures, étaient en mesure de spécifier le caractère industriel et politique de l'Aigle, aussi bien que son caractère théogonique. Ils ne l'auraient pas accusé d'avoir été la cause de la mort du poëte Eschyle en lui faisant tomber une tortue sur la tête, s'ils n'eussent observé préalablement que cet ingénieux moyen d'ouvrir les tortues était dans les coutumes de l'Aigle. Ils ne l'auraient pas fait planer au-dessus de la tête d'Alexandre le Grand, au passage du Granique, s'ils n'avaient connu sa passion pour les combats et la tuerie.

Quelques anciens savants ont cherché à faire endosser à l'Aigle la responsabilité de leurs erreurs géographiques, en racontant que l'oiseau de Jupiter avait un jour désigné la ville de Delphes, ou celle de Jérusalem, comme le point central de l'univers. Je décline cette responsabilité au nom de l'Aigle. Un oiseau dont la vue perçante distingue parfaitement les objets à des distances de deux cents kilomètres (50 lieues), a toujours su que la terre était un sphéroïde. Or, il n'a jamais pu entrer dans le cerveau d'un être intelligent, si peu fort en géométrie qu'on le suppose, que le centre d'un sphéroïde pût être à sa

surface. Il n'y a que les hommes infaillibles, je parle d'Alexandre VI, pour commettre de ces bourdes-là.

Moins ingénieux et moins subtil que le Grec, le Romain vit mieux néanmoins au fond de la question de l'Aigle; ce qui n'a rien de bien étrange, puisqu'il y a consanguinité analogique entre le Romain et l'Aigle.

En effet, les descendants de Romulus et de Rémus, qui avaient adopté dans le principe pour étendard l'effigie de la Louve avec ses deux jumeaux, ne tardèrent pas à reconnaître que cet emblème, très-convenable pour un peuple de bandits qui débute dans la politique, l'est infiniment moins pour un peuple de héros qui aspire à dominer le monde. En conséquence de quoi, ils substituèrent adroitement sur leurs drapeaux de guerre l'oiseau au quadrupède; et depuis cette correction, ces drapeaux s'appelèrent les Aigles romaines. *Romaines* et non romains, j'appuie avec préméditation sur cette désinence d'adjectif pour faire voir que les anciens ne se méprenaient pas comme nous sur le caractère supérieur du genre féminin en matière d'emblèmes. Calculateur aussi profond que le limonadier et le jésuite, qui n'ont jamais voulu que des dames à leurs comptoirs, le Romain n'eût jamais songé à placer sa gloire militaire sous l'égide d'un symbole masculin, d'autant que la Fortune et la Victoire étaient déjà deux femmes. Et je fais remarquer que nous-mêmes, barbares traducteurs qui avons infligé, sans trop savoir pourquoi, un nom barbu à l'Aigle (*Aquila*, substantif féminin), à l'Aigle de chair et d'os, nous avons été contraints par la pudeur à conserver son sexe légitime à l'Aigle politique, à l'Aigle de métal.

Le Romain a deviné, et pour ainsi dire consacré par son option, la véritable analogie de l'Aigle.

L'Aigle symbolise le patricien romain, l'aristocratie britannique ou vénitienne, et non la monarchie. C'est-à-dire que

Fourier, mon illustre et vénéré maître, est tombé à mon sens dans la commune erreur. Nul n'est parfait, hélas ! même les jolies femmes, et le génie a ses faiblesses et ses égarements comme elles. Et plut au ciel que dans le monde des bêtes l'Aigle seul eût à se plaindre d'un déni de justice de la part du grand homme ! Mais qui ne sait, hélas ! que l'auteur du *Nouveau Monde* a poussé la partialité pour la Chatte jusqu'à l'injustice pour le Chien. Je voudrais vainement effacer ce souvenir de ma mémoire... Fourier a appelé le Chien un cloaque d'infamie ! Le Chien, premier ministre de l'homme, un cloaque d'infamie ! Et les amis de Fourier s'étonnent d'entendre un si grand nombre de roquets aboyer après lui !

On ne m'ôtera jamais de l'idée que sans la lecture de cette phrase maudite, Castagno, mon chien braque, ne m'eût pas quitté comme il a fait, le lâche, pour passer à la réaction !

A supposer d'ailleurs que ce soit ici le maître et non le disciple qui s'égare, il y aurait à dire à la justification du premier qu'il s'est trompé du moins en bonne compagnie. Tous les naturalistes, en effet, tous les historiens de l'antiquité et tous les poëtes ont reconnu la royauté de l'Aigle, et Mahomet II, le conquérant de Constantinople, un homme fort, fit tordre le cou à deux de ses meilleurs Faucons pour s'être permis un jour d'attaquer et de descendre un Aigle, voulant prévenir par ce châtiment terrible la contagion d'un exemple dangereux. Mais laissons parler Fourier.

ANALOGIE DE L'AIGLE.

« L'Aigle est nommé roi des oiseaux. L'instinct ne nous a pas trompés, en nous le donnant pour emblème de la royauté qui se trouve dans d'autres moules tels que le Lion.

» L'Aigle enlève le mouton qui est image du peuple sans défense. Ainsi que l'Aigle, tout roi est obligé de dévorer son peu-

ple par les impôts, presque toujours outrés et écrasants pour l'industrie populaire.

» L'Aigle élève son vol dans les plus hautes régions. C'est encore un emblème de rang supérieur. Il a la huppe fuyante; c'est un emblème d'alarme; la royauté n'en est pas exempte.

» L'Aigle habite la partie froide des régions de l'atmosphère. *Il semble que ce soit un contresens du peintre*, car la cour vit dans le luxe qui a pour emblème le soleil et la chaleur. Cette propriété de vivre dans l'opulence est représentée dans les Lions et les Tigres, emblèmes des rois et des ministres; ils habitent les pays chauds; mais on a vu que la nature distribue sur divers moules les tableaux d'un même sujet.

» Ainsi l'Aigle est sympathique avec les régions froides par analogie au ton glacial des cours et à l'égoïsme qui y règne. L'étiquette, les intrigues, les perfidies, les faux amis sont autant de motifs qui tendent à répandre de la froideur dans les relations de la cour.

» Ainsi l'Aigle peint le monarque en sens moral et le Lion en sens matériel.

» Le Vautour et l'Aigle, mis en parallèle, ajoute le grand analogiste, offrent un brillant tableau. Tous deux figurent les deux autorités qui s'emparent de l'homme civilisé, — le gouvernement qui envahit la partie matérielle et la superstition qui envahit la partie spirituelle ou âme. L'Aigle attaque franchement les vivants, les agneaux, de même que le gouvernement exige sans détour un tribut. Le Vautour s'attaque aux cadavres, par emblème de la superstition qui cerne les vieillards, les esprits faibles, pour les dévorer en captant leur succession, et en leur vendant le ciel à beaux deniers comptant. »

Demeurons-en là de cette dernière analogie, que nous reproduirons en entier à l'article *Vautour*.

L'auteur de l'analogie ci-dessus a ignoré un fait entrevu par

Aristote et par Pline, un fait qui suffit à lui seul pour déterminer le caractère analogique de l'Aigle, à savoir que la constitution politique de l'Aigle pivote sur le droit d'aînesse. J'admire qu'une observation aussi facile n'ait frappé personne avant moi. Je tremble également d'être le seul à qui l'aduncité exagérée du bec de l'Aigle ait fait lire dans l'avenir le châtiment épouvantable réservé par la justice divine à l'aristocratie.

L'Aigle pond deux ou trois œufs dès les premiers jours du printemps. Il aire dans une anfractuosité de roc inaccessible, à des hauteurs vertigineuses. Les jeunes oiseaux de proie sont doués en général d'une voracité insatiable, mais il paraît que l'appétit des jeunes aiglons dépasse la commune mesure. Conrad Gessner, qu'il ne faut jamais croire qu'à moitié, rapporte qu'un pâtre trouva un jour près d'un nid d'Aigle trois cents Canards, cent Oies, quarante Lièvres, sans compter une foule de grands poissons. Ce rapport, malgré son exagération évidente, n'infirme aucunement le reproche de voracité pantagruélique imputé à la jeune famille. Or, cette voracité, qui croît naturellement avec l'âge, ne tarde pas à rendre le service de la nutrition excessivement pénible pour les nourriciers et à inspirer vivement à ceux-ci le désir de s'en affranchir de très-bonne heure. A peine les malheureux Aiglons ont-ils donc la faculté de se traîner hors du nid et de se mouvoir que leurs parents dénaturés, agissant en cela comme de vrais Savoyards, les chassent du foyer paternel à grands coups de bec, les traitant de fainéants. Néanmoins, comme ils ont l'habitude d'en garder un plus longtemps que les autres, les premiers observateurs qui furent témoins de l'injustice, se trouvèrent naturellement portés à mêler le merveilleux à l'histoire. Ils firent courir le bruit que le père et la mère Aigles, qui ne reconnaissent pour légitimes que les enfants de tempérament héroïque, obligeaient leurs petits à regarder fixement le soleil, et qu'ils condamnaient

inexorablement à mort ceux dont la prunelle trop sensible clignotait aux rayons de l'astre lumineux. La fable a fait fortune, grâce à la faiblesse des connaissances du temps en matière d'analogie passionnelle, mais elle ne tient pas devant cette considération si simple que presque tous les oiseaux diurnes et presque tous les animaux, à l'exception de l'homme, ont la faculté de plonger impunément leurs regards dans le foyer de lumière. Cette imperfection du sens de la vue chez l'homme cessera avec le temps, je le sais; mais elle n'en est pas moins humiliante pour les générations actuelles, qu'elle expose tous les jours aux sarcasmes et aux défis provocateurs du Coq et du Chapon.

Grâce aux progrès remarquables de l'analogie passionnelle, science des sciences, l'impiété maternelle de l'Aigle se déduit donc aujourd'hui d'une façon triomphante de l'observation ci-dessus.

L'Aigle a été créé et mis au monde pour symboliser la féodalité nobiliaire, l'aristocratie de sang, féroce, insatiable, impitoyable, impie.

Dieu dit à l'Aigle, qui l'a répété à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre :

« Je te ferai un arrondissement de carnage et tu poseras ton
» aire sur la cîme des rocs; et tu détrousseras le travailleur et le
» passant de tel mont jusqu'à l'autre, et tu réchaufferas tes pieds
» dans les entrailles de tes serfs...

» Et je ceindrai ton cœur d'une triple cuirasse d'avidité, d'in-
» sensibilité et d'orgueil, pour que les gémissements des victi-
» mes ne percent pas jusqu'à lui.

» Et je bornerai ta race à un seul rejeton, pour que ton ar-
» rondissement de carnage, que j'ai proportionné à ta faim, ne se
» divise pas; et tu jetteras tes plus faibles enfants hors de ton
» nid, et ils seront pour toi comme s'ils n'étaient pas; et tu
» resteras sourd aux cris de détresse des tiens, comme à ceux

» des enfants des familles étrangères,... ventre affamé n'a pas
» d'oreilles. »

Et il a été fait par l'Aigle ainsi que Dieu avait dit.

La race s'est partagé le globe dès les premières heures du monde et bien avant la naissance de la caste aristocratique qu'elle devait symboliser, car les verbes de Dieu sont éternels. N'oublions pas que nous employons toujours Dieu pour Nature, et que les verbes de ce Dieu là ne sont pas éternels. Les créations primitives ont disparu ; celles d'aujourd'hui se modifieront ou disparaîtront ; et grâces à Dieu, la férocité insatiable, impitoyable, impie aura bientôt son dernier jour. Que l'expression de la puissance aquiline se soit rencontrée dans la nature avant de se formuler dans la société, cela devait être, puisque l'une est le milieu où l'autre se développe. Mais cette expression n'est pas éternelle là plus qu'ailleurs, et c'est le tort du mot Dieu, mis à cette place, d'impliquer l'absolu et d'éveiller l'idée d'éternité. — Je lis tous les jours dans la corolle du pois de senteur et dans les cellules des abeilles, des détails de futures institutions adorables dont l'idée n'a jamais peut-être effleuré le cerveau d'un membre de l'Institut.

L'Aigle s'est donc taillé dans la carte géographique un domaine de tuerie convenable. Mais il n'y a pas eu entre chaque couple voisin un contrat d'alliance pour reconnaître la suzeraineté de l'un de ces couples, comme cela se serait fait, si l'Aigle eût été créé pour symboliser une monarchie quelconque.

L'Aigle a posé son aire aux rampes de granit qui surplombent l'abîme, et d'où son œil perçant inspecte la contrée d'alentour.

Et il a adopté le droit d'aînesse comme pivot de son système de régie familiale. Il a concentré toutes ses affections sur le plus vigoureux de ses fils, qu'il a institué *in petto* son légataire universel, et il a déshérité inhumainement tous les autres et les

a expulsés comme des bâtards indignes sur la terre étrangère.

Je viens d'écrire sans le vouloir, en deux lignes, toute l'histoire de l'aristocratie romaine, qui tient tant de place dans Tite-Live et dans M. Rollin, et aussi l'histoire de l'aristocratie anglaise, depuis la bataille d'Hastings jusqu'à nos jours, sans compter l'histoire de la République génoise et d'une foule d'autres qu'il serait trop long de citer.

N'est-ce pas que ces Aiglons favoris, privilégiés de la tendresse maternelle, nourris d'aiguillettes d'Oies et de rables de Lièvres, et engraissés iniquement de la substance du peuple et de celle de leurs frères, représentent admirablement ces aînés des maisons féodales que l'orgueil de la caste avantage de tous les priviléges du rang, de l'éducation, de la fortune, au mépris des plus saintes aspirations de l'esprit de justice et de famille? Et comme ces enfants déshérités que l'impiété de leurs auteurs expulse du foyer domestique avant l'âge, sont bien l'image de ces cadets de famille que l'aristocratie britannique déverse sur toutes les contrées du monde pour assouvir leur soif inextinguible d'or, de sang, de rapine!

Nous n'avons plus de barons ni de droit d'aînesse en France, mais avons-nous calculé combien il a fallu de siècles d'esclavage et de tortures pour arracher à sa torpeur cette terre généreuse et la faire secouer de ses épaules l'ignominieux fardeau. Et si la France, comme je le prouverai tout à l'heure, n'avait fait que changer de joug, qu'échapper aux griffes de l'aigle pour tomber dans celles du vautour !

Nul doute que si Fourier eût été mieux instruit des faits et gestes de l'Aigle, il se fût bien gardé d'écrire la phrase citée plus haut, que l'*Aigle est sympathique avec les régions froides par analogie au ton glacial et à l'égoïsme des cours.*

Ce n'est pas par sympathie pour le froid que l'Aigle habite

les hautes régions de l'atmosphère, mais bien par sympathie pour la cîme escarpée du roc, qui est le meilleur de tous les emplacements connus pour asseoir la tyrannie, l'oppression et le carnage.

Ce n'est pas par analogie au ton glacial des *cours* que l'Aigle fréquente ces parages, mais bien par analogie aux habitudes du haut baron de la féodalité, du détrousseur de grande route qui aime naturellement à percher son manoir dans les nues pour assurer le refuge inviolable et l'impunité à ses crimes. Tous ces manoirs de conquérants normands, francs ou germains, dont les hautes tours accaparent l'horizon, sont dits, en style élevé, *des nids d'Aigle.*

Si l'Aigle aime à se tenir dans les nues au-dessus de la région des orages, c'est à cause de l'imperfection de ses ailes, qui ne sont que de simples voiles et ne lui permettent pas de lutter contre le vent.

Une autre preuve assez décisive que l'Aigle n'affectionne pas les régions froides, c'est que l'Aigle royal et l'Aigle impérial, les deux types les plus célèbres de l'espèce, se rencontrent plus fréquemment vers le Midi que vers le Nord... C'est que les deux régions de France où l'Aigle est le plus commun, sont d'une part la rampe des montagnes les plus voisines de la Méditerranée, et de l'autre, l'île de Corse, le plus méridional de tous nos départements.

Si l'Aigle est monogame, ce n'est pas par amour, par fidélité à la foi jurée, comme la Cigogne et l'Hirondelle, mais par esprit de convenance, par respect pour les usages établis. La déférence obséquieuse du mâle pour la femelle s'explique par cette considération importante, que madame est la plus forte et saurait au besoin se faire respecter. L'amour, divinité frileuse, a peur des hauts manoirs et signe rarement au contrat de mariage des puissants.

Je vais plus loin : j'affirme que si l'Aigle, contrairement à ses aspirations bien connues, a paru reculer depuis quelques siècles vers le Nord, il n'a fait que céder à l'entraînement de l'exemple du Canard, de l'Oie sauvage, du Cygne, de la Grue, qui sont ses gibiers de prédilection et qui composent le fonds de sa nourriture ordinaire. Le créateur semble avoir, en effet, réservé les domaines marécageux du Nord à la tyrannie d'un autre Aigle, intitulé le Pygargue, qui ne se distingue de l'autre que par la couleur de son manteau et par l'habitude qu'il a de porter des culottes (J'ai déjà dit que le pantalon faisait partie obligée de l'uniforme de l'Aigle royal). C'est ce Pygargue là, évidemment, cet Aigle à tête blanche, que les naturalistes ont quelquefois appelé l'Orfraie ou grand Aigle de mer, qui doit être considéré comme le véritable dominateur des airs dans les contrées hyperboréennes d'Europe et d'Amérique. C'est le Pygargue qui débouche sur nos collines de la Bretagne et de la Normandie, l'hiver, à la suite de la grande colonne d'émigration des Oies sauvages. C'est le Pygargue qui tient en état de blocus l'embouchure des grands fleuves du Nord dans les deux continents, afin de confirmer cette magnifique loi de géographie politique si admirablement démontrée par Fourier, que le monopole du commerce maritime est fatalement dévolu aux États insulaires. Le Pygargue, ce corsaire maudit qui croise au débouquement des principales voies navigables pour surveiller les opérations du Balbusard, est l'emblème parfait de l'écumeur de mer qui travaille sur une grande échelle... J'ai nommé le forban de Tyr, de Carthage, de Venise, de Gênes, d'Albion.

Disons, pour en finir avec cette analogie fautive de la monarchie, que l'idée de Royaume implique l'idée de *capitale*, que le mot de *cour* appelle un tas de *courtisans* et surtout de *courtisanes*, et que rien de semblable ne se retrouve dans les institutions de l'Aigle.

La race vit par couples isolés et dans la solitude, comme le haut baron des beaux jours de la féodalité nobiliaire. L'Aigle affiche même à l'endroit du mariage un certain puritanisme qui n'est aucunement dans les mœurs de la royauté. La loi anglaise et la loi féodale punissent de mort le crime de bigamie.

J'ajoute que l'aristocratie est hostile dans son essence au principe monarchique. Ce Brutus qui condamne froidement ses deux fils à la mort pour crime de monarchisme est le type le plus pur du patricien de Rome, et c'est s'abuser étrangement que de considérer le gouvernement anglais comme un gouvernement monarchique. C'est le landlord, et le landlord tout seul, qui règne et qui gouverne en Angleterre. S'il supporte la royauté nominale près de lui, c'est qu'elle ne le gène pas et lui porte profit.

Louis XI et Richelieu, qui furent deux monarques de haut titre, n'eurent pas de plus douce occupation pendant leur règne que de faucher la gentilhommerie. Louis XIV, qui ne péchait pas non plus par défaut d'orgueil monarchique, acheva la noblesse en créant une cour. Louis XIV a été tué par l'aristocratie britannique, la révolution de 89 et Napoléon aussi. L'hostilité entre la royauté et la féodalité est flagrante.

Une seule observation reste vraie dans l'analogie de Fourier. *L'Aigle enlève le Mouton qui est image du peuple sans défense. Ainsi que l'Aigle, tout roi est obligé de dévorer son peuple.*

Point de réplique à si sages paroles. Répétons-le tant que vous voudrez après l'Ane : Notre ennemi, c'est notre maître, et le meilleur n'en vaut rien. Je tiens seulement à constater que l'aristocratie enlève plus de moutons que la royauté. C'est-à-dire que si le sort rigoureux m'avait fait naître Irlandais et serf de quelque lord, il me semble que mon premier désir serait d'échanger ma position sociale contre celle de conducteur de chameaux au service du Grand-Turc.

Ainsi l'Aigle n'affectionne pas les régions froides, et par con-

séquent, il n'y a pas dans cette prédilection supposée *un contre-sens du peintre de la nature.* Ce que l'Aigle recherche, avant tout, dans les hautes latitudes de l'atmosphère, ce n'est pas le froid, mais la région inaccessible. A quelque distance de l'équateur que soit située la région des montagnes, il y vit. Où il y a place pour le castel du seigneur, il y a place pour son aire. Nommez-moi par ordre alphabétique tous les rochers où s'est assise une tyrannie féodale, une entreprise de monopole maritime quelconque, et je prouverai par d'incontestables témoignages que l'Aigle avait signé d'abord son nom sur ces rochers.

Malte, Gibraltar, les îles de la Grèce, séjours favoris de l'Aigle !

Gênes, pépinière d'oiseaux de proie ! Gênes a bâti, au temps de sa puissance commerciale, dix formidables citadelles pour commander le cours du Danube, du Dniester, du Tanaïs, pour fermer aux navires ennemis l'Archipel, la mer Noire, la mer de Marmara, les Palus Méotides. Autant de positions stratégiques volées à l'Aigle par Gênes, et que l'Aigle a reprises depuis que Gênes a péri.

Trois Aigles sur un rocher, c'est tout ce que vit Lamartine à la place où fut Tyr !

L'Aigle a horreur des plaines découvertes. On l'ignore en Champagne. C'est pour cela, je suppose, que la Champagne est la première province de France où le privilége du droit d'aînesse ait été aboli, et où l'on ait permis à la femme d'anoblir le mari. Et j'aime à croire que c'est pour une cause analogue que les derniers pays de France où se soient maintenus la féodalité et le servage ont été des pays à Aigle : la Bretagne, l'Auvergne et l'abbaye de Sainte-Claude.

J'ai souvent entendu l'ami de la sagesse et de l'égalité reprocher vertement à l'Aigle sa voracité sanguinaire, ses penchants destructeurs, son mépris du Code civil français au chapitre de

l'héritage. Ce reproche, assurément, part d'un bon naturel, mais son moindre défaut est son inanité. L'institution ne peut pas se refaire. Verbe d'impiété, d'oppression, de carnage, l'Aigle tue et s'enivre de sang sous l'impulsion fatale de sa loi de nature; c'est sa férocité qui fait sa raison d'être. Tuons-le, mais ne l'assommons pas de nos vains arguments.

Cependant quand deux races font aussi bien la paire que celles du Normand et de l'Aigle, et se reflètent aussi admirablement l'une l'autre dans leurs principes, leurs mœurs et leurs institutions, on a droit de s'étonner que le peuple anglais ait pris pour attribut de sa nationalité, aux lieu et place du bipède exterminateur qui embrasse le monde de ses regards et de ses serres, un misérable animal à quatre pattes d'Afrique, un assassin de troisième ordre, justiciable de la police correctionnelle tout au plus.

Car le Léopard est une calomnie de l'aristocratie haute-bretonne, étant une bête riche d'habits et gracieuse, mais lâche. Accuse qui voudra le lord anglais de convoitise insatiable, de fourbe, de cruauté; ce n'est pas moi qui prendrai sa défense, mais je ne souffrirai pas qu'on l'accuse de couardise ni de gracieuseté. Le Normand est, après le Lorrain, le peuple héroïque d'Europe, le batailleur par excellence. Il y a des siècles que la France eût asservi le globe, si l'Angleterre ne s'était invariablement fait un malin plaisir de *se mettre en travers* de ses projets de conquêtes. C'est le Landlord, c'est Pitt et Chatam qui ont tué la révolution française, et livré à la boucherie la grande génération voltairienne qui portait les destins de l'humanité dans sa haine de l'*infâme*. C'est l'aristocratie anglaise qui fut l'âme et la bourse des complots de la Sainte-Alliance, et qui par son triomphe, retarda de cent ans l'ère de la rédemption universelle du globe. Or, le Léopard n'est pas de taille à tenter de ces entreprises-là.

Le Léopard, égorgeur en sous-ordre, ne va pas mieux à l'An-

glais que le coq, roi de basse-cour, au Français. Si la science du blason était un monument du bon sens basé sur l'analogie passionnelle, au lieu d'être un monument d'ignorance étayé sur l'orgueil, la première opération qu'elle aurait à faire serait de déchirer tous les emblèmes nationaux d'aujourd'hui. Un jour viendra où non-seulement chaque peuple, mais chaque individu, chaque petite maîtresse, aura sa fleur, son oiseau, ses armoiries parlantes, qui diront sa dominante passionnelle, ses goûts et ses caprices; car il y aura alors autant de presse à dire son caractère qu'aujourd'hui à le cacher.

Certes, s'il est un acte sérieux dans la vie d'une nation ou d'une dynastie, c'est le choix du symbole héraldique par lequel elle signale son apparition dans le monde, formule ses principes de conduite et dit son caractère. Le Soleil de Louis XIV, l'Ecureuil de Fouquet ornés de leurs devises, racontent plus explicitement que tous les historiographes stipendiés du grand roi les diverses destinées des deux ambitieux, tant les emblèmes qu'ils ont choisis sont parlants et sincères. Ainsi, quand deux grandes nations comme la Normande et la Franque ont tenu pendant huit cents ans tous les regards de l'Europe attachés à leurs faits et gestes, quand le drame héroïque de leur rivalité a si longtemps accaparé la scène de l'histoire, la sagesse voudrait et l'analogie exigerait que l'antagonisme ardent qui fut entre les deux races se reflétât dans l'antagonisme de leurs symboles, pour révéler de prime abord le mobile secret de leurs luttes acharnées. Mais quel mal a pu faire l'innocente Fleur de lys à l'irascible Léopard pour motiver cette mortelle rancune que n'a pu assouvir le sang de mille batailles. Interrogez le Léopard ou la Fleur de lys sur ce point, et tous deux se tairont, dans l'impossibilité de répondre d'une manière satisfaisante. Or, ce silence les condamne et proclame l'illégitimité de leurs titres d'emblèmes; car le premier devoir d'un emblème est de parler. J'avoue que,

pour mon compte, je n'ai jamais pu voir le Leopard et la Fleur de lys se regarder sans rire.

Maintenant substituez le vrai au faux. En place du Léopard et de la Fleur de lys, donnez l'Aigle à l'Anglais, le Faucon au Français; mettez les deux moules face à face, l'œil dans l'œil, épée contre épée. Laissez dire à chacun ses dominantes passionnelles, son humeur, son tempérament, ses goûts, ses principes politiques, alors vous entendrez un discours en partie double sur l'histoire comparée de France et d'Angleterre, comme jamais professeur d'Oxford ou de Sorbonne n'en aura prononcé. Michelet seul pourrait dire mieux.

Pourquoi faut-il que la puérile appréhension d'être une fois de plus accusé de redite paralyse l'essor de ma bonne volonté et m'empêche de tracer, en quelques traits de plume, le rapide sommaire de l'intéressant parallèle, si riche comme tout ce qui sort de l'enseignement des bêtes en aperçus nouveaux.

Et d'abord le Faucon, emblème de ralliement, champion de l'unité, monarchiste en politique, catholique en religion, centralisateur en administration, aspirant à la domination universelle des âmes et des corps, plus ami de l'égalité que de la liberté, procédant par la foi, et se personnifiant dans les cinq plus glorieuses figures de l'épopée française, saint Clovis et saint Charlemagne, Saint-Louis, Louis XIV et Napoléon, tous orthodoxes fougueux et convertisseurs d'hérétiques... Charlemagne et Napoléon, deux empereurs sacrés par deux papes, deux briseurs impitoyables de nationalités, qui tiennent d'une main le globe et de l'autre l'épée... D'où l'éternelle et légitime peur des envahissements de la France, qui domine depuis mille ans la politique européenne... D'où l'empire refusé à François Ier, qui en était digne, pour être donné à Charles-Quint, qui ne le méritait pas... D'où la coalition permanente qui poussa contre Louis XIV, contre la République et l'Empire, toutes ces nationalités effrayées...

D'où l'impossibilité pour la France d'implanter solidement sa puissance au dehors... D'où son territoire réduit aux proportions d'un État de troisième ordre.

Puis l'Aigle, plus farouche, plus sombre, plus sanguinaire, plus ami de la liberté que de l'égalité; oligarchiste en politique, scissionnaire en religion, moins soucieux de rançonner les âmes que les corps; plus dominateur au fond, mais plus respectueux en apparence, de l'indépendance et de la foi d'autrui, réclamant le libre examen et élevant volontiers, comme Rome, des temples aux dieux inconnus... D'où l'extension quasi-illimitée de la puissance britannique, maîtresse des deux Indes et des mers.

L'Aigle se personnifie dans le Normand, qui fait son apparition sur la scène de l'histoire, en ce moment critique où toutes les nationalités européennes trop violemment tordues, comprimées, converties par la main de fer de Charlemagne, font explosion et se dégagent... comme doivent se dégager mille ans après, à la suite d'un autre Roncevaux, l'Espagne, puis l'Allemagne.

Vous voyez en présence les principes ennemis, la foi et le libre examen, la compression et l'expansion... D'Aigle à Faucon, c'est l'antagonisme absolu de tous les instincts, de tous les intérêts; d'où ces haines inextinguibles si chères à l'histoire, et ces guerres à mort de cent ans, deux cents ans et plus.

Un jour, mais un seul jour, hélas, le Faucon trouvera la voie de la vraie unité; c'est quand le peuple franc, dépouillant le vieil homme, et rejetant loin de lui les idées de conquête, se proclamera l'ennemi de tous les despotismes et l'ami de tous les opprimés. Sainte et touchante formule de la révolution de 89, qui forcera l'admiration de ses adversaires eux-mêmes et provoquera ce sublime témoignage de Fox, un Aigle de tribune : *La révolution française est le plus grand pas fait pour l'émancipation totale du genre humain !*

Dirai-je encore le Faucon plus léger, plus rapide que l'Aigle,

plus fort contre le vent, plus insoucieux du péril, plus artiste, plus aimé des conteurs de légendes, mais moins fort de stature, moins pesamment armé, plus souvent vaincu que vainqueur dans les luttes décisives, mais n'en convenant pas : Crécy, Poitiers, Azincourt, la Hogue, Trafalgar, Waterloo ! !

Le Faucon, aux longues mains, délicat et poëte, artiste jusqu'au bout des doigts, raffiné, moustachu, ami des plaisirs et des fêtes. — L'Aigle aux lourds abattis, solitaire et boudeur.

C'est-à-dire le peuple français, spirituel et artiste par excellence, supérieur dans les choses de goût, amoureux de l'amour, des festins et des danses, se reposant sagement des travaux de la semaine dans les joies du dimanche; plus habile dans l'art de dépenser, qui est fonction des natures d'élite, que dans l'art d'amasser, fonction des natures vulgaires, Auvergnats, Savoyards et autres. — L'Anglais, raide, empesé, toujours rasé de frais, mal bâti pour la danse, dépourvu du sens artistique... l'Anglais, qui a inventé de faire du saint jour du repos un jour d'ennui suprême et de mourir du spleen. — La société française plus aimable que l'anglaise; ses femmes moins éblouissantes d'éclat et de fraîcheur que les beautés d'outre Manche, mais supérieures de cent coudés aux ladies les plus roses par l'esprit et le charme, la grâce des manières et la finesse du pied. Surtout ne parlons pas de la poésie anglaise, qui a mis la pureté de l'amour dans la glace, au lieu de la mettre dans la flamme.

Le Faucon pèlerin, gastrosophe de haut titre, quitte le Canard pour la Sarcelle, la Sarcelle pour la Bécassine, et dédaigne tous les bas morceaux.

L'Aigle, vulgaire en tous ses goûts, n'estime que les grosses pièces et les viandes saignantes, les soupes à la tortue... L'Aigle ronfle en dormant !

Triomphe de la cuisine française sur la cuisine britannique, qui assaisonne toujours son vin, mais jamais ses légumes.

Les Anglais se repaissent... les Français seuls savent manger.

J'ai lu cinquante histoires de France et d'Angleterre sans y voir un seul mot de tout ce qui précède.

Finissons-en pourtant puisque le lecteur le désire, mais terminons, la portraiture analogique de l'Aigle par deux coups de pinceau saisissants...

L'Aigle ne se contente pas de symbolyser le patricien de Rome et de Londres au moral; il lui prête ses traits, son regard et son nez!

Le vainqueur d'Harold le Saxon et le vainqueur d'Annibal le Carthaginois sont tous les deux coulés dans le même moule que l'Aigle. Tous deux logent aussi la menace, la superbe et l'éclair en leur fauve prunelle. Le nez dont ils sont le plus fiers est le nez *aquilin*... Tous les héros de la Grande-Bretagne qui ont humilié la France, le Prince Noir, Malborough, Nelson, Pitt, Wellington, ont le nez taillé sur ce type.

Le Guillaume le Bâtard, le Henry VIII d'Angleterre, tout comme l'*Œnobarbus* de Rome (Néron Barberousse) empruntent volontiers au pennage rutilant de l'Aigle la couleur de leur poil.

Apprenez maintenant la triste fin de l'Aigle, vous tous oppresseurs des nations, et que le châtiment terrible infligé par Dieu à cet ogre, en expiation de ses crimes, vous enseigne la justice.

Le sort qui attend l'Aigle est de mourir de faim sur un monceau de cadavres, dans toutes les horreurs du supplice de Tantale!

Un jour arrive, en effet, que la mandibule supérieure du bec de l'Aigle, qui tend à se recourber de plus en plus, emprisonne la mandibule inférieure, et ne lui permettant plus de jouer, intercepte le passage des aliments solides. Réduit, à dater de cette heure, au régime exclusif du sang qu'il boit avec effort aux entailles de sa griffe, le vampire affamé entasse vainement victimes sur victimes, Cygnes sur Oies, Faons sur Lièvres. Loin d'assouvir la soif qui l'incendie et la faim qui le tord, l'aspect de ces

monceaux de chair vive, ne fait qu'aiguiser ses souffrances. Fou de douleur et de paralysie, l'aile pendante, le bec mi-ouvert, il exhale sa fureur en imprécations étouffées; il mourrait à l'instant si l'on mourait de rage... Mais Dieu ne veut pas qu'il expire avant d'avoir vidé jusqu'à la dernière goutte le calice de tortures, pour faire voir aux impies qui foulent aux pieds les droits des peuples, le sort qui les attend.

Or cet Aigle, jadis si puissant, de qui l'ongle acéré laboure vainement la chair de sa dernière victime pour en tirer pâture, cet Aigle, qui se tord à vos yeux dans la suprême convulsion d'une agonie atroce, est l'image du dernier des landlords, crevant de misère et de faim au sein de ses trésors conquis par la rapine, le poignard à la main, le blasphème à la bouche, le pied sur la poitrine du Saxon et de l'Irlandais crucifiés ! (1)

Aigle impérial. Tout ce qui vient d'être dit sur l'Aigle royal, l'Aigle commun, l'Aigle de Jupiter, l'Aigle de l'histoire et de la Fable, s'applique également à l'Aigle impérial, qui est une espèce si semblable à la première, de taille, de costume et de régime, qu'on ne l'en peut distinguer qu'à la couleur de ses épaulettes, qui sont blanches, et aussi au nombre des scutelles qui couvrent les phalanges de ses doigts. Même couleur brun foncé pour les deux moules, même regard rutilant et rempli de menaces, iris fauve, cire et pieds jaune d'or; ongles noirs rétractiles et canaliculés.

---

(1) Je connais de ce côté-ci et de l'autre côté de la Manche, une foule d'honnêtes gens qui révoquent en doute la fin de l'aristocratie britannique. La meilleure preuve que le landlord a passé de vie à trépas, est dans l'entente cordiale du Gaulois et du Saxon, du Higlander et du Zouave. Je n'ai pas le droit d'affirmer comme Dante que j'ai vu l'âme de Pitt et celle de Burcke en enfer, puisque je n'y suis pas allé encore, mais je parierais tout ce qu'on voudra qu'elles y sont, et en forte compagnie.

L'Aigle impérial, qui est exclusif aux pays traversés de hautes chaînes de montagnes, se rencontre plus fréquemment dans les Alpes du Tyrol et de la Transylvanie que dans les nôtres. C'est lui probablement qui aura servi de type aux Aigles impériales d'Allemagne et de Russie, ces Aigles monstrueuses qui portent deux têtes au lieu d'une, pour dire cyniquement au monde, et contrairement aux saines traditions de la diplomatie, la violente envie qui les brûle de croquer à la fois l'Orient et l'Occident.

Quelle soif de rapine et de conquêtes, sinon la Romaine et l'Anglaise, égala jamais celle qui dévore l'Aigle d'Autriche et celle de Russie ! Mais souvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que je vous ai déjà dit, que le Romain et l'Anglais étaient marqués à l'Aigle comme l'Autrichien et le Russe.

Aigle criard. L'Aigle criard, qui est un peu plus petit que le Royal, mais qui lui ressemble beaucoup par la couleur de son uniforme, est un oiseau très-rare en France. Sa manière de vivre est la même que celle des espèces précédentes, à cette différence près qu'il fait moins de tort aux familles des Chamois, des Bouquetins, des Isards, le Lièvre étant la plus grosse pièce que ses moyens lui permettent d'attaquer. L'Aigle criard est un de ces forbans ailés qui croisent au débouquement des grandes voies de la navigation aérienne, et qui apparaissent dans nos climats à la suite des colonnes d'émigration des Rémipèdes, lesquels font deux fois par an le voyage du Nord au Midi, une fois pour descendre, une autre pour remonter. Je fais observer en passant que le langage de la vénerie est en contradiction formelle avec celui de la géographie, qui affirme que le sphéroïde terrestre est renflé vers l'équateur et aplati vers les pôles ; car on dit que les Canards *remontent* quand ils vont de l'équateur vers les pôles, et il me semble qu'il serait plus conforme aux principes de dire en pareil cas qu'ils descendent.

L'Aigle criard paraît appartenir à la région du midi et du levant de l'Europe, plutôt qu'à la région du nord, car on le voit plus souvent arriver en France à la queue des colonnes qui remontent, qu'à la queue de celles qui descendent, et il stationne volontiers dans les cantons marécageux de la Corse, du Languedoc et de la Provence, en compagnie du gibier qui l'amène. Or, on sait que la fréquentation de ces séjours humides a pour effet de développer chez beaucoup de Rapaces l'amour de la chair des reptiles, qui conduit fatalement à l'amour du poisson. Il paraît, en effet, qu'on a quelquefois trouvé dans l'estomac d'individus appartenant à cette espèce des débris de perches et de couleuvres noyés dans un magma de Scarabées, de Grillons, de Sauterelles; ce qui tendrait à faire supposer qu'ils en avaient mangé, écrit à ce sujet un narrateur digne de foi.

Les Aigles sont, en général, des oiseaux qui criaillent beaucoup, aboyant, glapissant, rugissant ou rauquant, pour peu que la faim les tenaille, et le cas arrive fréquemment. Je crois donc qu'il eût été facile de trouver, pour l'espèce, un surnom plus caractéristique que celui qu'on lui a donné.

La taille de l'Aigle criard est celle du Jean-le-blanc, soixante-dix centimètres, un peu plus de deux pieds de longueur. Un savant qui n'y entend pas malice et qui ne croit pas que le degré d'élévation des races se mesure chez les oiseaux comme chez les femmes, à l'élégance du pied, a observé que le Faucon de France, le Pèlerin, a le doigt du milieu aussi long que l'Aigle criard, lequel est deux fois gros comme lui.

La couleur du manteau, qui change à chaque mue, est le ferrugineux sombre chez les vieux, le roux obscur chez les jeunes. Pauvre description, hélas ! et qui satisfait moins encore le malheureux auteur condamné à la faire, que le malheureux lecteur condamné à la lire. Mais le moyen de peindre avec de l'encre seule, une robe d'insecte, de poisson ou d'oiseau !

Aigle Bonnelli. L'Aigle Bonnelli, qui porte le nom de l'ornithologiste italien qui l'a récemment découvert, est un très-bel oiseau, vêtu d'un uniforme roux tendre, qui passe au blanc pur avec l'âge. Cette particularité, que je n'ai pu vérifier de mes propres yeux, m'a été révélée par M. Jules Verreaux, et j'ai pour habitude d'ajouter une foi aveugle aux dires de M. Jules Verreaux, un naturaliste hors ligne, qui a tout vu et tout observé par lui-même, à l'instar d'Audubon; qui a chassé quinze ans dans les forêts de l'Afrique du sud où il a tué des Lions comme Jules Gérard, et des Hippopotames, des Éléphants et des Rhinocéros comme Adulphe Delegorgue, etc.; qui a rapporté de l'Australie l'histoire vraie de l'ornithorinque, accompagnée de je ne sais combien de milliers d'exemplaires d'oiseaux et de quadrupèdes inédits; l'homme de ce temps-ci, en un mot, qui a le plus fait pour la science zoologique, laquelle n'a rien fait pour lui. Car le nom du courageux explorateur des solitudes africaines et australiennes est loin encore d'avoir acquis une célébrité égale à ses mérites, et je me suis demandé bien des fois, sans pouvoir me répondre, pour quelle cause ce nom, qui figure si glorieusement au bas de tant d'étiquettes d'oiseaux et de mammifères innommés, dans les vitrines du Muséum d'histoire naturelle, ne figurait pas aussi des premiers sur la liste des administrateurs ou des conservateurs de l'établissement.

Que l'Administration me pardonne ma rude franchise, mais il m'est impossible d'être témoin d'un acte d'injustice ou d'ingratitude de mon pays, en matière d'histoire naturelle, sans éprouver à l'instant même le besoin de protester en faveur du droit méconnu. Et ici l'administration doit être d'autant plus sensible à mes reproches qu'elle sait parfaitement qu'elle a fait indument décorer, pensionner, immortaliser même plusieurs de son quartier qui ne le méritaient pas et qui n'ont jamais tué les Lions dont ils portent la peau.

L'Aigle Bonnelli, très-rare en France, ne s'y rencontre guère qu'en deux ou trois cantons exceptionnels que le lecteur connaît déjà : Alpes savoisiennes, Alpes maritimes, Corse. Nous le retrouverons plus fréquemment vers les sommets de l'Atlas ou du Jurjura de l'Algérie, si nous entreprenons jamais quelque excursion zoologique dans les départements de la France africaine, comme ce serait notre devoir.

Aigle botté. Cet Aigle, qui est le plus petit des membres de son auguste famille, a reçu son nom d'Aigle botté de la fourrure soyeuse et argentée dont ses jambes et ses pieds sont garnis jusqu'à l'origine des doigts. Il se distingue également de la plupart de ses congénères par un bouquet de plumes blanches qu'il porte sur les scapulaires, en guise d'épaulettes. L'Aigle botté, dont la taille est la même que celle du Gerfaut, semble au premier aspect un moule de transition entre le Jean-le-blanc et la Buse pattue; mais l'inspection des pièces de son armure et l'étude de ses mœurs ne permettent pas qu'on le sépare de la tribu des Aquiliens à laquelle il appartient bien par la puissance et la légèreté de son vol, ainsi que par son goût violent pour la chair du Levraut, du Lapin, de la Perdrix. Cette espèce d'Aigle est la plus rare de toutes celles qui se reposent ou prennent pied en passant sur le sol de la France. Le seul individu qui orne les galeries du Muséum de Paris a été tué dans les environs de Paris. M. Crespon de Nîmes écrit que celui qu'il possède fut pris au moment même où il venait d'enlever la Chouette chevêche d'un chasseur aux Alouettes.

Il paraît que la contrée d'Europe, la plus féconde en Aigles, bottés ou non bottés, royaux ou impériaux, Sacres ou autres, est cette contrée boisée du centre, bornée au nord par l'Hartzgebirge de Saxe, à l'est par les Crapacks, au sud par les Balkans, à l'ouest par les Alpes tyroliennes, et qui enclave dans son riche

réseau, avec la meilleure partie des provinces danubiennes, la haute Silésie, la Moravie, la Bohême, la Hongrie, la Gallicie, la Transylvanie et le reste.

L'Aigle criard et l'Aigle botté sont des oiseaux de passage. Le Royal, l'Impérial et le Bonnelli paraissent sédentaires.

Sous genre Pygargue. Deux espèces.

Le Pygargue a tête blanche. Ce Pygargue, qu'on appelle aussi le grand Aigle de mer et l'Orfraie, est peut-être le plus grand et le plus fort de tous les Aigles. C'est, du moins, l'idée qu'il donne de lui à la première vue, parce que son corps semble plus ramassé que celui de l'Aigle impérial. L'adulte se distingue facilement de tous ses congénères par la couleur de son manteau, qui est le brun cendré sale, et surtout par la blancheur immaculée de sa perruque, dont les plumes déliées retombent en s'arrondissant sur son col. La queue est également blanche; mais cette couleur caractéristique ne vient illustrer le plumage qu'après un certain nombre de mues; et le Pygargue de première année ressemble complétement aux jeunes de l'espèce royale et de l'espèce impériale. Il porte alors la livrée familiale brun fauve, et un simple bec de corne au lieu d'un bec d'ivoire. Le Pygargue à tête blanche est, du reste, si rare en France, et même dans le nord de l'Europe, que Temmynck va jusqu'à mettre son existence en doute. Mais il y a contre l'opinion de Temmynck ce fait considérable, que la ménagerie du Jardin des Plantes de Paris possède fréquemment des Pygargues à tête blanche venus de Norwége ou d'Islande, et même quelquefois de nos côtes maritimes de Normandie et de Bretagne.

On a lu au chapitre du Coq l'opinion de Franklin sur le caractère du Pygargue. J'ai raconté précédemment moi-même, au chapitre du Balbusard, l'indélicatesse de ses procédés vis-à-vis de ce dernier et ses prétentions insoutenables à l'empire absolu de la pêche et des ondes. Le récit suivant, que j'emprunte au traité d'Audubon, peindra mieux que toutes mes paroles sa force et sa férocité.

« Pour vous donner quelque idée de son caractère et de ses habitudes, laissez-moi vous placer sur le Mississipi, à l'époque où les oiseaux d'eau descendent par millions, fuyant les contrées du Nord à l'approche de l'hiver.

» Au bord du fleuve, l'Aigle, debout sur la dernière branche de l'arbre le plus élevé, jette à l'horizon son regard dominateur ; il écoute attentivement, et de temps à autre abaisse son œil perçant vers la terre, de peur que la fuite légère d'un Faon n'échappe à son oreille. Sa compagne, perchée sur la rive opposée, lui recommande de rester calme et patient. A cette voix bien connue, il ouvre ses larges ailes, s'incline et répond par un cri strident qui ressemble au rire d'un fou ; puis il reprend sa première attitude et tout redevient silencieux.

» Des Canards de toute espèce, des Sarcelles et bien d'autres menus gibiers passent rapidement, sans qu'il daigne y faire attention. Mais, tout à coup, pareil au son de la trompette, un bruit lointain se fait entendre, il grandit, il approche : c'est un Cygne qui s'avance. Un long cri de la femelle traverse le fleuve, le mâle secoue son plumage et l'arrange du bec en un instant.

» Le Cygne, blanc comme la neige, est maintenant en vue ; le cou allongé, l'œil au guet, il semble supporter difficilement le poids de son corps malgré ses coups d'aile incessamment répétés ; il a tendu ses pieds au delà de sa queue pour s'aider dans son vol ; tous ses mouvements paraissent une fatigue ; il approche cependant. Mais l'Aigle l'a marqué pour sa proie, et, au mo-

ment où il passe, le couple redoutable, préparé pour la chasse, s'élance des deux rives, le mâle avec un cri affreux qui retentit plus douloureusement à l'oreille du Cygne que la détonation de l'arme à feu. C'est le moment d'observer l'Aigle pour juger de sa puissance ; il glisse dans l'air comme une étoile filante et se dirige avec la rapidité de l'éclair vers le Cygne épouvanté, qui cherche déjà à conjurer par ses ruses l'horrible mort qui l'attend. Il va, vient, se détourne, fait un crochet, essaye de plonger dans le fleuve ; mais l'Aigle s'y oppose en se plaçant au-dessous de lui pour lui couper toute retraite. Alors l'espérance l'abandonne, ses forces sont épuisées, la respiration lui manque, il sent que la vie lui échappe... et bientôt, frappé sous l'aile d'un coup de poignard, il tombe sur la rive en décrivant une ligne oblique. La cruauté de l'Aigle se montre alors tout entière ; exalté par le triomphe, il respire plus largement et plus librement ; le pied fortement appuyé sur le corps de sa victime, il lui enfonce lentement ses ongles tranchants jusqu'au cœur, et savoure avec délices ses dernières convulsions, qui lui arrachent un long cri d'allégresse et d'orgueil. La femelle a suivi du regard toutes les évolutions du mâle ; si elle ne l'a pas assisté dans cette occasion, ce n'est pas manque de courage ni de puissance, mais simplement parce que, confiante en la force de son seigneur, elle savait que son aide lui était inutile.

» Dès que le Cygne est à bas, elle accourt auprès de son époux qui l'attend avec impatience, et tous deux, retournant le cadavre, en déchirent les chairs et se gorgent de sang. »

(*Traduit par* Mme Henriette Loreau.)

Que vous semble du mot *seigneur*, écrit par Audubon, à la place d'époux ; *serviteur* ne vaudrait-il pas mieux ?

Le Pygargue commun. C'est le Pygargue à tête blanche, moins ce dernier caractère. Celui-ci est assez commun sur nos

côtes maritimes du nord, de l'ouest et du midi. Il descend en France chaque hiver à la suite des Oies et des Canards sauvages dont il fait grande consommation, ne méprisant pas non plus le Lièvre, le Lapin, ni le gros gibier plume. On l'accuse de pêcher la nuit, mais si le fait est vrai, il est peu vraisemblable.

Puisque j'ai déjà pris l'administration du Muséum d'histoire naturelle à partie, à propos de l'Aigle criard, je ne veux pas terminer ce chapitre des Aquiliens sans adresser à M. le directeur des galeries ornithologiques une humble pétition que l'intérêt de sa gloire lui commande impérieusement d'écouter. Je lui demande d'introduire un peu d'ordre et de clarté dans l'étiquetage et le groupement des Rapaces de sa collection, ce qui ne doit pas être difficile, attendu que les vitrines où sont exposées ces espèces, n'offrent guère en ce moment (juin 1855) que la reproduction fidèle de ces naïves images du Paradis terrestre, où s'épanouissent, dans un charmant désordre, toutes les races confondues. Cette confusion est née du tort qu'ont eu messieurs les ornithologistes officiels de ne tenir aucun compte de la variété des costumes, ni de la différence des sexes et des âges pour distribuer les rangs de cette puissante série. Le moyen que je propose pour remédier au mal est d'une simplicité extrême; il consiste à réparer cet oubli. Je demande qu'on commence par diviser chaque famille en deux branches, la branche féminine et la branche masculine, pour suivre l'ordre établi par Dieu. Puis, qu'il soit formé pour chacune une série ascendante de sept termes, indiquée par la gradation des perchoirs. Au plus bas de la première série, à gauche : Aigle ou Gerfaut femelle, première année; idem, après la première mue, et ainsi de suite jusqu'à la septième année, où serait représenté le type parfait de l'espèce. A ce terme septième de la branche féminine ferait pendant le mâle adulte ou septième terme de la branche masculine, qui descendrait ses gradins dans un ordre symétrique.

Que cette méthode de distribution hiérarchique soit appliquée à tous les oiseaux de proie et l'ordre succédera immédiatement au fouillis, et le visiteur, désireux d'interroger et de s'instruire, n'en sera plus, comme aujourd'hui, pour ses frais de voyage au Jardin des Plantes, et je ne serai pas réduit à me faire l'écho de ses gémissements.

Si je me suis laissé aller tout à l'heure dans mon admiration légitime pour les travaux immenses de M. Jules Verreaux, jusqu'à signaler l'ingratitude de l'administration pour ce naturaliste éminent comme une calamité publique, c'est que les galeries zoologiques de M. Jules Verreaux, 9, place Royale, sont les seules où l'on trouve des familles distribuées dans l'ordre que je viens d'indiquer.

Je demande aussi, puisque l'occasion s'en présente, pourquoi tant d'oiseaux de haut vol, illustrés par l'histoire et les chefs-d'œuvre de la scène française, n'ont pas de représentants dans un Musée comme celui de la capitale de la France. J'y ai cherché vainement pendant plus de vingt ans le Sacre, l'oiseau sacré de la fauconnerie, le noble abatteur d'Aigles. Le Sacre est enfin arrivé, mais tout seul de sa race. Est-il mâle ou femelle, jeune ou adulte, nul ne le sait. Aujourd'hui c'est le Lanier qui manque; le Lanier et l'Alèthe et tous les Faucons d'Algérie, signalés par M. le général Daumas. Or, je ne vois réellement pas d'excuse à cette triste absence; car du moment qu'on a jugé nécessaire d'envoyer un professeur du Jardin des Plantes à Berlin pour en rapporter des Ablettes, il n'y a plus de raison pour qu'on n'en expédie pas un second et un troisième en Russie ou en Arabie, n'importe où, pour y chercher le Sacre, l'Alèthe, le Térakel, etc.

Genre Jean-le-blanc. Espèce unique.

Le Jean-le-blanc. On a fait longtemps au Jean-le-blanc l'honneur de le classer parmi les Aigles comme le Balbusard, parce que de face il ressemble à l'Aigle et qu'il monte très-haut dans les airs, et qu'il est, après le Gypaëte, l'Aigle et le Vautour, le plus grand de nos oiseaux de proie. Il égale, en effet, le Grand-duc en grosseur. Plus tard, on a destitué le Jean-le-blanc de sa dignité d'Aigle, parce qu'on s'est aperçu que de profil il ressemblait à la Buse; après quoi on a essayé de le faire passer dans la catégorie des Faucons. Mais cette admission ayant rencontré de nombreuses difficultés, MM. les naturalistes ont fini par se décider à faire de cet oiseau un genre particulier qu'ils ont baptisé Circaëte, sans trop savoir pourquoi.

Buffon, qui s'est donné beaucoup de peine pour tirer la question du Jean-le-blanc au clair et qui n'y a pas réussi, ne veut pas qu'on classe cette espèce parmi les Aigles. Il lui assigne un poste intermédiaire entre cette tribu et celle des Buses, et ce classement judicieux l'eût été plus encore, si le maître eût écrit Pygargue en place d'Aigle; car le Jean-le-blanc a les tarses nus comme l'Aigle de mer, et se rapproche plus de ce dernier genre par la couleur de son manteau qui ne vire pas au roux et s'en tient aux nuances brun cendré. Le Jean-le-blanc n'a rien de royal ni d'impérial non plus dans la physionomie. Son corps est relativement plus trapu que celui des Aigles, sa tête plus volumineuse, ses doigts plus courts, ses ailes plus arrondies. L'oiseau, en un mot, ne s'annonce pas, dès le premier abord, comme un des hauts voiliers de la région des nues. Je crois, néanmoins,

que Buffon et plusieurs autres ont eu tort d'affirmer que le Jean-le-blanc avait le vol lourd et pénible, et qu'il ne pouvait chasser qu'en rasant le sol à la façon des Autours. Le Jean-le-blanc aime à se balancer, au contraire, dans les régions supérieures de l'atmosphère, d'où il fond comme l'Aigle sur sa proie, qu'il emporte pour la déchirer.

Il y a doute aussi parmi les auteurs sur la question de savoir si le Jean-le-blanc nous arrive avec le printemps, pour émigrer avec l'hiver, comme la plupart de nos oiseaux de proie indigènes, ou s'il attend, pour nous rendre visite, la saison des frimats. L'auteur de l'Ornithologie du Gard opine pour la dernière version; je penche pour la première, et la raison que je donne à l'appui de mon opinion est celle-ci : Qu'il m'est arrivé si souvent de tuer ou de voir tuer des Jeans-le-blanc qui n'étaient que des Buses de l'espèce panachée qui vire souvent au blanc, que j'ai fini par croire que beaucoup de gens parlaient de cet oiseau sans le connaître. C'est, en effet, un oiseau plus rare qu'on ne le dit et qui habite plus volontiers les régions de l'Est et du Midi de la France que celles du Nord, de l'Ouest et du Centre.

Le Jean-le-blanc doit son nom à la blancheur de sa poitrine. Les plumes de sa tête se relèvent à l'arrière pour lui former une sorte de chignon peu gracieux. Il a l'iris jaune, le bec brun, les tarses et les doigts gris de plomb, les pieds réticulés. La longueur de son corps est de plus de deux pieds, de l'extrémité du bec à celle de la queue.

Le Jean-le-blanc, dont le nom est encore populaire en France, est un ravisseur redouté de la volaille et du menu gibier, poil ou plume. Il attaque courageusement le Faucon dressé et l'Autour, et les égorge sans pitié. Ce fut dans le temps, pour cette cause et malgré sa couleur, la bête noire des Fauconniers. En ses jours de famine, il ne dédaigne pas le pis-aller du mulot ou de la couleuvre.

L'histoire du Jean-le-blanc est de celles qui racontent comment les aristocraties finissent. Elle nous apprend encore à nous défier de la sottise des jugements humains qui ne sortent guère de l'orbite fixée par la morale de la fable des animaux malades :

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Un jugement de cour vous rendra blanc ou noir.

Le mépris que le civilisé eut toujours pour le Jean-le-blanc, rapproché du respect qu'il porte à l'Aigle, n'est qu'un autre mode d'adhésion à cette morale impie. Il est bien difficile de ne pas se laisser aller à une série de réflexions décourageantes, au sujet de ce rapprochement.

Les lois, a dit un premier sage, sont des toiles d'araignée qui n'arrêtent que les petits voleurs et laissent passer les gros.

Les lois, a dit un second, sont des machines à compression destinées à réprimer l'essor des passions du grand nombre pour favoriser l'essor des passions du petit nombre. Serre-toi le ventre, dit la philosophie au pauvre homme, pour que le riche puisse dîner deux fois.

Les jeunes personnes qui suivent avec intérêt ce cours de haute économie sociale et de zoologie passionnelle, trouveront dans l'histoire de l'Aigle, du Vautour et du Grand-duc une multitude de faits qui démontrent la justesse des définitions ci-dessus.

L'Aigle, qui symbolise l'aristocratie britannique ou romaine, qui a pour lui la force, qui tient en main la foudre, insulte superbement le droit et l'équité du haut du manoir crénelé qu'il habite ou de la région supérieure où il plane. Il y a une raison pour que le patricien et le landlord soient plus puissants que la loi, c'est que la loi est leur œuvre, l'œuvre du sénat romain ou de la chambre des lords, et que jamais législateur ne fit de lois que dans

l'intérêt de sa caste. Le privilége de la noblesse est inviolable et sacré, dit le premier article de toutes les chartes nobles.

Vainement la cour des Comptes de Rome accuse-t-elle de péculat Scipion dit l'Africain. L'illustre guerrier, qui a empli ses poches et ses galeries de l'argent et des statues des principales cités de l'Asie, ne descend pas même à se justifier. Sa réponse unique à l'accusation est qu'à semblable jour il a vaincu Annibal. — Montons au Capitole, ajoute-t-il, et rendons grâces aux dieux !!

J'ai eu un professeur de rhétorique qui n'avait pas de paroles assez admiratives pour ce trait d'insolence et de morgue aristocratique. Étonnez-vous après cela que les enfants se perdent avec l'éducation qu'on leur donne!

Au temps où l'on comptait encore quelques échantillons de vraie gentilhommerie en France, il y a deux cents ans, un malheureux homme de loi, un huissier qui joignait à tous les désagréments de sa position celui de s'appeler Leloup, s'étant avisé un jour de porter un acte injurieux, un commandement de payer à un noble auvergnat, l'insulté, pour toute réponse, saisit le messager de la loi et lui coupa le poignet droit, qu'il cloua à sa porte, disant que jamais *loup* n'était entré chez lui sans y laisser sa patte. Voilà ce que j'appelle agir en gentilhomme. Ce calembourg atroce eut un succès fou dans son temps.

Sous le régime de la féodalité d'argent ou du Vautour, le capital a sur le travail le même droit de suzeraineté absolue que le noble sur le serf dans l'autre féodalité. Un créancier a droit de disposer de la personne de son débiteur et de l'envoyer pourrir en prison, à défaut de payement au jour dit. Une chose assez remarquable s'observe sous ce triste régime : c'est que toutes les lois y sont favorables à l'usure, mêmes celles qui ont pour but de réprimer l'usure. En ce temps-là le thermomètre de l'agiotage est considéré comme le thermomètre de la prospérité

publique; le juif est inviolable et sacré, et mal avisé serait l'accusateur public de lui demander compte des moyens dont il s'est servi pour extraire tous ses millions de la poche d'autrui.

Sous le régime théocratique ou du Hibou, la caste souveraine ne se donne pas même la peine de fabriquer la loi, elle charge *son* dieu de ce travail; elle se la fait révéler. Ici le sort de l'insoumis est encore moins supportable que celui du serf du capital ou de la glèbe. Au moindre murmure, on le cuit, ou du moins on lui brûle la langue avec un fer rouge, et le manque de respect à l'autorité est qualifié *sacrilége*.

Hélas! oui, mais tous les voleurs ne sont pas inviolables et sacrés comme les majestés constitutionnelles, les rois de droit divin et autres oints du Seigneur; car l'inviolabilité ne s'acquiert qu'à la force des poignets, et tout le monde n'a pas le poignet ferré comme l'Aigle, le Vautour et le Grand-duc. Voilà qui vous explique pourquoi la loi est si sévère au Jean-le-blanc, au Balbusard et au Milan, qui essayent quelquefois de singer l'Aigle.

Le Jean-le-blanc, dont la tête a toujours été mise à prix comme celle d'un assassin vulgaire, était pourtant du bois dont se font les héros, les conquérants et les brigands de haut titre, dont les Tite-Live et les Thiers racontent avec ivresse les orgies sanguinaires. Mais parce qu'il n'avait pas la passion de la propriété comme l'Aigle, parce qu'il n'avait pas su se tailler sur la carte un arrondissement de carnage, parce qu'il s'humanisait de temps à autre jusqu'à avaler des couleuvres, on l'a traité de bandit et de vagabond. Comme le Jean-le-blanc captif a soin de se cacher pour boire, on l'a comparé au laquais qui se grise en cachette de ses maîtres. Le Jean-le-blanc ne méritait pas plus que beaucoup d'autres méchantes bêtes l'honneur des calomnies dont on l'a surchargé.

C'est tout simplement un malandrin de sang noble, un dé-

trousseur de grand chemin qui porte une épée de bonne trempe, mais que l'inconduite, la paresse et la gourmandise ont jeté dans la misère. Puis cette misère, jointe à un amour immodéré de la volaille, l'a fait mordre aux amorces séduisantes de la cour et tomber dans ses piéges. Et alors le Jean-le-blanc a perdu toute fierté et il a fini par dîner sans vergogne des restes de la table de l'Aigle. Sa raréfaction en France date du règne de Louis XIV, comme celle des gentilshommes à tourelles. On a vainement essayé de le dresser au vol et d'en faire quelque chose de bon. Il appartient à ces races malheureuses destinées à périr pour n'avoir jamais rien appris.

Le Jean-le-blanc et toutes les tribus qui vont suivre, Buses, Milans, Busards, procèdent de l'Aigle et se moulent sur ce type commun, au matériel comme au passionnel. Le Jean-le-blanc et les autres sont la menue monnaie de l'Aigle, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme les hobereaux ruinés de nos campagnes étaient, avant 89, la menue monnaie des Burchard et des Coligny. Tout cela pille, vole, assassine, passe les trois quarts de son temps à muser et le reste à mal faire. Je les ai placés les uns à la suite des autres, d'après la puissance de leur vol, Jean-le-blanc, Milan, Busard, Buse ; mais je ne tiens pas précisément à cet ordre, et quelqu'un voudrait mettre la Buse après le Jean-le-Blanc et avant le Milan, que je ne m'y opposerais pas.

Genre Milan. Deux espèces.

Le Milan royal. L'espèce du Milan est ambiguë entre les carnivores et les piscivores, comme celle du Balbusard ; elle fait

nuance entre les Rapaces forceurs et les Rapaces immondes, penchant horriblement de ce dernier côté.

Le Milan royal se distingue de tous les autres oiseaux de proie par sa queue fourchue. Le Milan noir, dont le pennage est beaucoup plus riche et plus foncé, ne quitte guère les contrées riveraines des grands lacs salés du Midi, où il vit à peu près exclusivement de poisson. Tous deux sont de passage.

Le Milan royal doit ce nom au triste bonheur qu'il eut jadis de servir aux plaisirs des rois. En ce temps-là, le vol du Milan et celui du Héron étaient les seuls qui fussent classés au titre de chasse royale, et nul gentilhomme ne pouvait attaquer le Milan sans empiéter sur les priviléges du roi.

Le Milan est un oiseau de rapine, très-connu sous une grande variété de noms dans tous les pays boisés de France. C'est l'ennemi intime des Pigeonneaux et des Poulets, et l'exécration des ménagères de la campagne. A défaut de volaille tendre, le maraudeur perfide accepte volontiers le poisson mort, et n'a pas de répugnance pour le mouton crevé. C'est une mauvaise bête, lâche à l'attaque, mais rude à la défense, rampante vis-à-vis des forts, dure et impitoyable aux faibles. Défiante et rusée à l'excès, elle ne descend qu'à bon escient des hautes régions de l'air où elle aime à se tenir immobile, pour observer de loin tout ce qui agonise sur la surface de la terre et des ondes, et fondre sur les agonisants.

Le Milan est un des plus magnifiques Voiliers de la région des nues. Le mouvement de ses ailes est si doux qu'on l'aperçoit à peine. Il a l'air de nager, plutôt que de voler dans l'océan du ciel.

Le Milan pêche à la main comme le Balbusard, mais ne pêche guère que le poisson mort; il met sa proie à terre; son cri est un miaulement de chat.

Le Milan s'apprivoise sans peine comme la plupart des oiseaux

de proie, mais il n'est pas susceptible d'éducation comme le Faucon, l'Émérillon et l'Autour. Il ne demande pas mieux que de troquer sa liberté contre le bien-être, mais le travail lui semble un acte contre nature, une fois le vivre assuré. C'est un être ignoble de tout point, mais de belle figure.

Les Milans ont emprunté à la politique de l'Aigle la puissante et aristocratique institution du fief héréditaire. Nulle terre sans Milan. Ils ont divisé la France en quatre ou cinq mille arrondissements de rapine, comme dirait M. Thiers, le tout de leur autorité privée, et sans s'inquiéter le moins du monde de savoir si l'opération agréait aux possesseurs nominatifs du sol; puis ils se sont adjugé à l'amiable ces fiefs, dont l'étendue varie de six à dix lieues carrées. Les meilleurs et les plus courus de ces domaines sont ceux situés dans les pays entrecoupés de plaines, de forêts, de lacs et de cours d'eau importants; les régions où la volaille, le gibier et le poisson abondent, où les forbans de l'air trouvent facilement à se dissimuler sous les sombres abris des futaies séculaires pour fondre à l'improviste sur les Pigeons aventureux et les Poussins novices.

Les possesseurs de ces fiefs les défendent avec une sollicitude et une âpreté chicanière qui feraient honneur à des propriétaires humains de basse Normandie. Les Milans royaux disent à qui veut les entendre que toutes les basses-cours, tous les colombiers, toutes les pièces d'eau sont à eux; à preuve qu'il y a des siècles qu'ils prélèvent sur le produit de tous ces établissements une prime de rapine... Comme si, me permettrai-je de leur répondre avec Sieyès, le vol pouvait jamais constituer un droit pour le voleur ou un devoir pour le volé! C'est aussi l'antienne du Pygargue. Ce n'est pas moi qui me répète, c'est eux.

En dépit de cette affectation de respect pour la propriété légitime, il n'est pas rare de voir un Milan qui s'est emparé par la force d'un arrondissement mal défendu par son propriétaire

infirme, invoquer la prescription contre toute répétition des héritiers dépossédés.

Conformément aux usages de l'aristocratie, les Milans reviennent chaque année, à époque fixe, habiter leurs propriétés rurales. Ils reprennent leurs vieux nids, comme les Hérons, les Cicognes et les Hirondelles, et leur retour annonce celui du vrai printemps. Ils partent de bonne heure à l'automne et s'élèvent au plus haut des airs en larges tourbillons qui décrivent d'immenses orbes dont le centre fugitif va s'éloignant toujours.

Les Athéniens, qui étaient de grands amateurs de comfort et qui redoutaient le froid presque autant que la chaleur, avaient l'habitude de tenir un compte fort exact des faits et gestes du Milan, qui jouait un rôle fort important dans l'almanach grec, et qui était l'oiseau augural dont ce peuple spirituel, mais faible, acceptait le plus facilement l'opinion. C'est parce que les Athéniens étaient si bien au courant des mœurs et coutumes du Milan, que je ne pardonne pas à Buffon d'avoir ignoré le Milan noir et affirmé que l'autre passait l'hiver en France.

J'ai toujours eu au cœur une vive antipathie contre les individus de cette race rusée et perfide, que le Faucon ne peut pas sentir. Le Milan niche au sommet des vieux hêtres, sinon dans les fissures du roc. Je me souviens qu'enfant, un de mes bonheurs était de l'assiéger dans sa haute demeure, de l'y clouer sous la glu, de tordre le cou à ses ignobles rejetons ou d'écraser dans l'œuf leur royauté future. En ce temps là, j'aurais eu quelque peine à accorder mon estime au gamin qui n'aurait pas connu le nid de *son* Milan. Il m'en avait coûté, à moi, vingt mois d'observations quasi-quotidiennes, sans compter un nombre illimité de culottes et de déceptions de tout genre pour savoir le repaire du *mien*.

Les chercheurs d'étymologie supposent que le nom latin du Milan, *milvus*, lui est venu du radical *mollis*, *mollities*, pour

accuser la mollesse universelle de cet oiseau, mou dans sa voix, mou dans son vol, mou dans l'agression. Cette étymologie me semble moins heureuse que celle de *vulpes*, renard, *volvipes*, marche tortueuse. Il y en a encore une autre, qui ne me semble guère préférable à la première et qui fait dériver le nom de *Milvus* de celui de *Milvina*, sorte de flute très-ancienne, dont le son rappelait le sifflet du Milan, et qui devait être quelque chose de déchirant comme notre clarinette. Je profite de cette circonstance pour demander au gouvernement qu'il interdise le droit de musique aux aveugles du Pont-Royal, voisin de ma demeure...; n'étant nullement charitable, ni juste d'infliger l'épouvantable supplice du flageolet continu à tout une population sensible, en réparation de malheurs individuels dont elle est parfaitement innocente. Soyons miséricordieux aux pauvres gens qui ont perdu la vue, mais gardons un peu de pitié néanmoins pour ceux qui ont conservé leurs oreilles. Ce maire de la ville de Cologne qui avait interdit à tous les musiciens ambulants de jouer faux, sous peine de bannissement et d'amende, était un véritable philanthrope à qui ses administrés reconnaissants auraient dû élever une statue.

Le Milan affecte à tout propos de se modeler sur l'Aigle, comme Olivier Proudfute affectait de se modeler sur Henri Gow. Il se coiffe d'une perruque blanche à la manière des Pygargues, tranche des allures de l'Aigle royal, parle comme lui de *son* parcours et de *ses* domaines, fait rimer travail et canaille, ajoute à son nom comme lui l'épithète d'altesse.

Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait du Milan royal à l'Aigle royal la même distance à peu près que du chacal au lion.

Le Milan royal est l'emblème du féodal infime, possesseur d'un titre usurpé; et aussi de ces titulaires d'offices de finance ou de chicane vulgairement appelés savonnettes à vilain, dont l'espèce a été si parfaitement ridiculisée par Molière; et encore

de ces acquéreurs de charges vénales à qui l'administration concédait autrefois le monopole de l'exploitation de certaines industries et de certains contribuables, conseillers du roi regrattiers, conseillers du roi marchands de tripes, fermiers royaux, monopoleurs d'usure, tabellions royaux, huissiers royaux, monopoleurs de chicane. L'huissier royal et le tabellion royal ne permettaient pas plus que le Milan royal à un confrère royal *d'instrumenter dans leur ressort.*

Comme le Milan commençait par prélever la subvention de son oisiveté sur tous les produits du travail, ainsi le Gabelou e le préposé des aides forçaient tous les contribuables de verser à leur caisse les sommes destinées à solder l'oisiveté paperassière, usurière, bureaucratique, chicanière.

Comme le Milan plane sans cesse sur la volaille de la ferme, ainsi les deux mauvais génies du travailleur, la chicane et le fisc, tenaient incessamment la ruine et la misère suspendues sur l'avenir du pauvre laboureur, ne lui laissant pour récompense du travail de la veille que le droit de se tuer le corps et l'âme au travail du lendemain.

L'habitude luxueuse qu'a le Milan de quitter les contrées du Nord à l'approche de l'hiver et de voyager à petites journées vers les douces régions du Midi, se retrouve encore aujourd'hui dans la coutume qu'ont adoptée les riches anglais, parvenus de la finance et de la chicane, de quitter leur patrie brumeuse pour le séjour de Nice, de Florence ou de Naples, vers la fin de la belle saison.

Mais le droit conserve un autel et un culte dans le cœur de l'homme en dépit des honneurs et des priviléges réservés à la richesse mal acquise.... et les larrons de la finance et de la chicane, en dépit de leur opulence, sont livrés par la vindicte de l'opinion publique aux vengeances de la satire et de la comédie, et les grands redresseurs de torts, les Molière, les Lesage, les

bafouent sur la scène et leur font jouer, aux applaudissements unanimes du parterre, le rôle de maris vexés.

Ainsi le Milan royal est livré aux vengeances du Faucon, du Sacre et du Gerfaut, emblèmes des nobles esprits qui ne craignent pas d'aller relancer le voleur patenté et privilégié jusque dans les hautes sphères qu'il habite, et de l'abattre et de le fouler aux pieds, au bruit de l'universelle allégresse et des clameurs de satisfaction d'un chacun.

Le grand ministre Colbert, qui institua une chambre ardente pour faire rendre gorge à tous les traitants de son époque et à tous les dilapidateurs de la fortune publique, le grand ministre Colbert fut un Gerfaut de courage supérieur qui aurait eu le droit de faire graver cet oiseau sur son écusson de famille. Par contre, les hauts agioteurs, juifs et chrétiens, ceux que la loi aurait pu frapper, comme ceux qu'elle a frappés, ont le droit de porter un Milan dans leurs armes.

Genre Busard.

Quatre espèces : Harpaye, Montaigu, Saint-Martin, Blafard.

Les Busards sont des oiseaux naturellement hardis, déprédateurs et voraces, qui ont dans la physionomie et l'allure quelque chose du Faucon, la poitrine évidée, la jambe haute, l'aile longue, la queue plus longue encore. Cependant, en y regardant de très-près, on finit par apercevoir dans ce genre certains caractères spéciaux qui les rapprochent des Rapaces nocturnes. Et d'abord les Busards chassent plus volontiers le matin et le soir qu'aux autres heures du jour. Ensuite ces tendances crépusculaires s'accompagnent d'une grosse tête et de larges oreilles, entourées d'un demi-cercle de plumes tas-

sees, coiffure évidemment empruntée à la Chouette. Le bec est faible et couvert à moitié par les envahissements de la cire, les ailes arondies. Le Busard pourrait donc jouer sans trop d'inconvenance le rôle d'ambigu entre les Rapaces de jour et les Rapaces de nuit.

Presque tous les Busards sont décorés d'un ordre qu'ils portent en sautoir. L'âge et le sexe établissent entre les individus de si grandes différences de taille et de costume, qu'il est tout à fait impossible de dire leur uniforme. Ces différences sont si tranchées, que les ornithologistes ne s'accordent même pas sur le nombre des espèces et ne savent pas s'il convient de porter ce nombre à quatre ou de le réduire à trois. J'opine pour le premier parti.

Moins rapides et moins généreux que les Faucons, les Busards font une guerre redoutable au menu gibier, aux couleuvres, aux Mulots et aux Grenouilles. Ils placent leur proie à terre comme les Milans; ils habitent le voisinage des marais, où ils nichent dans l'herbe.

C'est une belle famille, dont la figure attire, mais dont les mœurs repoussent. L'espèce la plus connue, celle du Harpaye, remplit dans les garennes l'office de croque-mort. Les Belettes ayant, comme chacun sait, l'habitude de saigner les Lapereaux et les Levrauts à la jugulaire et d'abandonner le cadavre de leurs victimes après leur avoir sucé le sang, le Harpaye fait sa main de la desserte des Belettes. On le voit, à des heures régulières, passer l'inspection des tirés, des forêts et des garennes, qu'il rase d'un vol paisible, pour enlever les corps morts et leur donner la sépulture. La Buse paresseuse aide volontiers le Busard dans l'exercice de ces fonctions charitables et lucratives; on les a même accusés tous les deux de ne pas attendre toujours que les jeunes Levrauts et les jeunes Lapereaux fussent bien morts pour les ensevelir.

Le Busard Montaigu et le Busard Saint-Martin, plus connu sous le nom de l'Oiseau de Saint-Martin, commencent à devenir fort rares, et, comme il arrive pour toutes les espèces en phase de déclin, la défiance et la circonspection ont remplacé chez eux l'audace et l'esprit d'entreprise. Ils semblent ne plus viser qu'à se faire oublier.

Le Busard Montaigu et le Saint-Martin, qu'on a longtemps appelés du titre commun de Sous-Buse, présentent un caractère fort singulier dans la différence du costume des deux sexes. Le mâle adulte, dans ces deux espèces, porte une robe d'une charmante couleur, le gris ardoisé tendre, tandis que la femelle, qui est beaucoup plus forte, revêt ce manteau de couleur sombre qui est l'uniforme habituel des Aigles et des Buses. Le Tiercelet du Montaigu se distingue du Tiercelet Saint-Martin, en ce qu'il est un peu moins fort et en ce que l'abdomen est chez lui sillonné de coups de pinceau rougeâtres qui ne sont pas chez l'autre.

Le quatrième Busard, le Blafard, celui dont l'existence est encore mise en doute, paraît appartenir spécialement aux provinces les plus méridionales de l'Europe. Ne l'ayant jamais rencontré dans mes excursions cynégétiques, et ne connaissant personne qui ait été plus heureux que moi, force m'est de me borner à publier son nom.

Le Busard est le fléau des Faisandeaux et des Perdreaux ; il lève d'épouvantables dîmes sur les plantureuses tribus des Halbrans, des Poules d'eau et des Foulques, qu'il finit par réduire à leur expression la plus simple. C'est un braconnier de la pire espèce et pour lequel la loi et le garde-chasse doivent être sans pitié.

Genre Buse. Trois espèces : Pattue, Bondrée, Variable.

La famille des Buses, considérée sous le double rapport moral et matériel, forme le dernier anneau de la chaîne qui unit les tribus du mode aquilien à celles du mode vulturien. Les Buses se distinguent des Busards par la brévité des tarses et de la queue, aussi bien que par l'épaisseur du corps. Elles ont également les cuisses plus fournies. Leur bec est plus arqué et plus court. Elles sont plus ennemies du mouvement. Toutes nichent sur les arbres.

Tous les membres de cette famille ont les allures molles et peu distinguées, et se montrent généralement peu délicats pour le choix de la nourriture. Ils marchent avec beaucoup plus de facilité que les autres Rapaces à jambes courtes et ne sont plus exclusivement carnivores. Ce caractère de transition se retrouve chez les plantigrades de l'ordre des quadrupèdes carnassiers (Ours, Blaireaux, Gloutons, Carcajoux), à telles enseignes que les Buses s'embusquent dans le branchage feuillu des grands arbres pour guetter leur proie, etc., et qu'elles aiment le miel.

La somnolence est vice héréditaire et typique dans la famille des Buses, comme dans celle des Ours. Mais si les Buses méritent leur réputation, sous le rapport de la paresse, elles ont parfaitement le droit de repousser l'accusation de stupidité que leur adresse journellement le vulgaire. Elles valent un peu mieux que tous leurs parents à bec crochu et mangent moins de poulets. C'est là l'unique motif qui les a fait passer pour bêtes dans l'opinion du peuple. Le civilisé méchant est enclin à confondre

l'innocence ou la débonnaireté avec la pauvreté de cervelle. Bonté est, pour beaucoup de nous, synonime de bêtise.

La Buse a encore pour elle d'être meilleure mère que ses voisines, et de veiller aussi longtemps que le Corbeau à l'éducation de ses petits.

Cette famille est une de celles dont il a été le plus difficile de caractériser les espèces, à raison de la variabilité perpétuelle de leur costume. Il y a une de ces espèces qui varie, entre deux saisons, du brun noir au blanc sale.

Par la même raison que les plus nobles créatures ne sont pas parfaites, les moins nobles sont accessibles à de généreux sentiments qui relèvent leur nature. C'est ainsi qu'on a vu de pauvres Buses, mangeuses de poulets de leur état, amener à éclosion des œufs de Poule et se conduire envers leur progéniture de contrebande comme auraient pu faire les plus tendres des mères, leur distribuant avec sollicitude des lambeaux de chair sanglante, ne comprenant plus rien à leur répulsion pour cette nourriture de choix, supportant enfin avec une patience angélique les caprices et les mutineries enfantines de leurs poussins et leur préférence inexplicable pour le menu grain et la pâtée de farine. C'est là un des moindres miracles de l'amour maternel, car l'amour maternel va plus loin chez mille autres espèces, chez les gallinacés par exemple, que chez les Buses. C'est la passion merveilleuse qui fait croire au Chapon qu'il est la véritable mère de la famille qu'il a fait éclore et qui le force d'adopter une langue et des façons appropriées à ses fonctions augustes. Blackstone avoue que la Chambre des Communes peut tout, hormis changer un homme en femme. Or, l'amour maternel opère le miracle interdit à l'omnipotence de la Chambre des Communes d'Angleterre. Humboldt a vu en Amérique des hommes allaiter des enfants du lait de leurs mamelles. Le même phénomène avait été observé plus d'une fois chez les Béliers et les Taureaux.

La Buse pattue. La Buse pattue, qui se distingue des autres Buses en ce qu'elle est gantée de longues plumes, comme les Pigeons de ce nom, fréquente le bord des rivières où elle fait curée des cadavres de Mulots et de Taupes que les eaux déposent sur la plage après l'inondation. Elle se nourrit également de Serpents, de Grenouilles et de menu gibier.

La Bondrée. La Bondrée, très-commune dans le centre de la France et dans toutes les contrées riveraines de la Loire, où elle s'oppose énergiquement à la multiplication exagérée des Perdrix et des Cailles, est un oiseau de passage qui hiverne dans les contrées du midi de la France. C'est cette espèce qui passe pour adorer le miel, et que pour cette raison on a qualifiée d'*apivore* ou de mangeuse d'abeilles comme le Martinet. Il eût été plus juste de la nommer *vespivore*, attendu qu'elle détruit beaucoup plus de Guêpes que d'Abeilles, et qu'elle consomme plus de larves que de miel. Pour ces causes même je trouve que la Bondrée a de véritables droits aux égards et à l'amitié de l'homme, et pour mon compte j'ai l'habitude de respecter, en toute occasion, son travail et ses œufs. On se souvient peut-être que j'ai écrit à l'article Guêpier, que l'exubérance toujours croissante de la population des Guêpes menaçait de prendre en ce pays les proportions d'une immense calamité publique. J'ai le regret d'annoncer que cette éventualité formidable se rapproche chaque jour de la réalité ; que chaque jour les mauvaises mouches deviennent plus venimeuses et plus audacieuses, et que je ne m'explique pas l'impassibilité de l'administration et des sociétés agricoles en face des ravages du fléau.

Après cela comment sortir de ce cercle vicieux qui est l'enfer de la civilisation? Comment s'y prendre pour faire le bonheur des Bondrées, sans faire le malheur des Perdreaux?

La Buse variable. La Buse variable, dite aussi à poitrine barrée, est l'espèce la plus commune, et celle dont la ménagère des champs a le plus à se plaindre. Elle est facile à prendre et à apprivoiser, et elle rend d'excellents services de chat en domesticité. Sa place est au grenier, où elle veille parfaitement au grain. Son nom de Variable lui vient de la mobilité extrême de ses goûts de toilette qui la porte à changer à tout moment de robe et à passer entre deux saisons du blanc sale au brun sombre.

La Buse, paresseuse, somnolente, acheveuse de gibier blessé, est l'image de ces usuriers de bas étage qui exploitent les campagnes, fainéants à l'affût de toutes les disgrâces et de toutes les maladies qui tombent sur le malheureux laboureur, et habiles à profiter du sinistre pour donner au pauvre éclopé le coup de grâce. On sent que nous approchons de la famille des Vautours.

Genre Gypaëte. Espèce unique.

Entre le Vautour et l'Aigle vient se placer un magnifique ambigu ou moule de transition, que les savants nomment Gypaëte, et les indigènes d'Helvétie le Vautour des Agneaux (lammer-geyer). C'est le même qui enlève les enfants et qui les transporte dans son aire où les pauvres parents sont obligés de les aller chercher. L'enlèvement de l'enfant occupe une place immense dans la légende de l'Aigle, qui est le nom commun du Roc, du Gypaëte, du Griffon et des autres dans les contes orientaux.

Plus griffu, plus barbu, plus chevelu que le Vautour, qui

est chauve, le Gypaëte aime la parure et s'attife avec art. Moins haut sur jambes et pourvu d'ailes plus longues, il porte encore avec une certaine distinction la coiffure à la malcontent, la mouche du raffiné, et les manchettes de dentelles qui manquent au Vautour. Une zone de pourpre ardente, qui borde son iris, illumine son regard de rouges reflets de sang.

Toutefois son jabot saillant, son bec et ses ongles presque droits, le rapprochent des Rapaces immondes.

Le Gypaëte est le plus grand, je ne dirai pas le plus fort de tous les Rapaces d'Europe. La hauteur de l'adulte varie communément entre trois pieds et demi et quatre pieds. L'histoire de l'expédition d'Égypte fait mention d'un Gypaëte dont procès-verbal fut dressé en présence de Berthollet et de Monge, et qui mesurait quatorze pieds, près de cinq mètres d'envergure. Je n'ai pas ouï-dire qu'en Sardaigne ni dans la province de Constantine, où l'espèce est très-répandue, on ait encore rencontré des individus de cette taille.

Il était naturel qu'un oiseau doué de tant d'avantages extérieurs cherchât à se séparer par ses mœurs, ainsi que par ses allures, d'une race méprisée. Aussi le Gypaëte attaque-t-il la proie vivante comme l'Aigle, et fait-il une guerre cruelle aux ruminants des glaciers.

Le Chamois en bas âge, le Bouquetin nouveau-né, l'Agneau, le Lièvre sont les fournisseurs attitrés de la table somptueuse du Gypaëte; mais pour adorer les enfants, l'ogre des pics neigeux ne cède pas à l'Aigle sa part des pères et mères. On l'a vu en mille circonstances employer la ruse et l'adresse, à défaut de la force, pour jouer au Bouquetin et aux Chamois adultes des niches infernales.

Le Chamois et le Bouquetin sont des enjambeurs d'abîme doués d'une élasticité et d'une vigueur de jarrets prodigieuse. Un de leurs plus grands bonheurs est de poser sur la pointe la

plus aiguë d'un pic, comme un coq catholique sur la flèche d'une église, ou bien encore de s'accrocher comme un grimpereau de muraille aux parois les plus verticales du précipice, dans l'espoir d'être croqués par quelque paysagiste de rencontre en ces attitudes impossibles. Le Gypaëte qui sait à ses victimes ce travers déplorable, l'exploite avec perfidie. Aussitôt qu'il avise le Chamois dans la pose d'équilibre instable exposée ci-dessus, il s'en approche en tapinois, apparaît soudain à sa vue en poussant un grand cri et lui bat les yeux de ses ailes, à l'instar de ces enfants trop espiègles qui profitent de la distraction d'un camarade absorbé par les évolutions des poissons rouges pour lui faire prendre un bain de pied dans une pièce d'eau des Tuileries. La pauvre bête, troublée par l'attaque imprévue, perd le sang-froid et l'équilibre, trébuche, chancelle, tombe, tournoie un instant dans le vide, s'accrochant dans sa chute aux angles des rochers qui se renvoient son corps comme une balle élastique, se casse enfin et s'aplatit en rebondissant sur le sol, où le triomphateur arrive aussitôt qu'elle et célèbre incontinent le succès de sa ruse par un festin sanglant.

Pline et tous les anciens naturalistes ont accusé l'Aigle d'agir avec la même déloyauté à l'égard du Cerf, que le Gypaëte à l'égard du Chamois. Le fait a été nié depuis; mais l'analogie le confirme. Quand on voit les plus ignobles oisillons de rapine, comme le Corbeau et la Pie, attaquer le Lièvre et lui crever les yeux; quand on voit le Faucon d'Algérie, qui n'est guère plus gros qu'un Pigeon, venir à bout de la Gazelle par le même procédé, il me paraît difficile d'admettre que les grands carnassiers comme l'Aigle, qui savent au besoin joindre la ruse à la force, n'aient pas de pareils tours dans leur sac. Il est de mode aujourd'hui de reprocher aux anciens d'avoir été les témoins oculaires de faits qui ne se reproduisent plus de nos jours. C'est que la science moderne ne se rend pas suffisamment compte de

l'influence exercée sur le moral des bêtes par l'introduction des armes à feu dans nos relations avec elles. Les bêtes n'osent plus dire ni faire ce qu'elles faisaient et disaient jadis, parce que la peur paralyse leurs moyens. Il ne me paraît pas plus difficile de faire choir un bouquetin dans l'abîme béant sous ses pas que d'ouvrir une tortue en la laissant tomber du haut des airs sur la pointe d'un roc, et l'Aigle a trouvé ce dernier secret, il y a des siècles; il l'a même enseigné, comme nous avons vu, au Corbeau qui s'en sert pour ouvrir les moules.

Beaucoup de naturalistes se sont insurgés contre l'opinion commune qui attribue au Gypaëte l'amour de la chair des enfants. Ils disent d'abord que l'oiseau est trop lâche pour attaquer des proies vivantes, et qu'en Algérie, où il est très-commun, on ne lui connaît d'autre goût que celui des chevaux morts et des Tortues de terre. Ils ajoutent que le Corbeau solitaire, qui niche auprès du Gypaëte dans le grand ravin de Constantine, prend le dessus sur lui en toute circonstance et le traite de Turc à Maure. Ce dernier fait est vrai, et il a été confirmé récemment par une expérience tentée à la ménagerie du Jardin des Plantes de Paris, où l'on voit ces deux oiseaux vivre en parfaite intelligence dans la même cellule, mais où il est constant que le Corbeau commande et que l'autre obéit. Seulement les savants oublient qu'on peut respecter le Corbeau qui a bec et ongles pour se défendre et ne pas craindre d'attaquer un enfant désarmé. Le Corbeau solitaire sait se faire respecter de plus redoutables que le Gypaëte, et notamment du Faucon pèlerin qu'il charge même hardiment, lorsqu'il le voit s'approcher trop familièrement de son domicile conjugal. La bataille a lieu quelquefois vers les parages de Dieppe, où la grande falaise abrite chaque printemps les amours de quelques couples de Corbeaux, de Pèlerins, de Cormorans, de Fous, etc. L'habile naturaliste du quai Voltaire, M. Lefebvre, m'a affirmé avoir été témoin oculaire d'un de ces

combats terribles où le Faucon avait été tué raide d'un coup de pioche qui lui avait défoncé l'occiput.

Les ennemis du Gypaëte affirment de plus que les serres de cet oiseau sont trop faibles et trop peu arquées pour lui permettre de saisir et d'emporter au loin des proies d'une quinzaine de kilogrammes. Mais ce qui est un argument contre le fait de rapt et de transférement dans l'aire, n'en est plus un contre l'inculpation principale. Il n'y a pas de preuves, peut-être, qu'on ait trouvé de jeunes enfants dans le nid du Gypaëte, mais il y en a plus d'une qui témoigne de la prédilection toute spéciale de l'immonde Rapace pour la chair en question. Il y a que deux oiseaux de cette espèce dévorèrent un enfant sur place, en plein jour, dans le royaume de Saxe, et que M. Crespon, de Nîmes, qui tenait un Gypaëte en passion, fut obligé d'intervenir un jour pour soustraire sa petite fille aux persécutions de son pensionnaire, dont les vues n'étaient pas douteuses. J'ai failli moi-même être témoin d'un attentat de même nature, il y a une vingtaine d'années. C'était dans une excursion que j'avais faite en Bresse pour prendre part à une grande chasse au Loup. Deux pauvres petits garçons que nous rencontrâmes en un canton désert, nous dirent qu'ils venaient d'être assaillis par un énorme oiseau qui s'était précipité sur eux, les ailes étendues, et les avait poursuivis très-longtemps. C'était la seconde ou la troisième visite, assuraient-ils, qu'ils recevaient de la mauvaise bête, et elle arrivait toujours à la même heure, entre onze heures et midi. Avisé de cette circonstance et curieux d'assister à la prochaine attaque, un des nôtres s'installa dans le voisinage, et le lendemain, à l'heure dite, vit l'oiseau et le tua. C'était un Gypaëte d'une taille démesurée.

Le Gypaëte barbu, plus commun en Algérie qu'en Europe, est l'emblème d'un superbe ambigu entre le Romain et le Juif,

l'emblème de l'Arabe, pillard de caravanes ; un type d'industriel valeureux non moins ardent au lucre qu'à la bataille, mais préférant de beaucoup à la guerre en plaine rase, la guerre d'embuscade, de razzia, de surprise. Aucune race de voleurs ne pratique avec plus d'amour et de talent que l'Arabe, le vol à l'apparition, au buisson, à la culbute. Aucune nation n'apporte plus de luxe dans son costume, plus de majesté dans ses poses.

Le Gypaëte, issu de la même souche que le Vautour, ainsi qu'il est facile de le reconnaître à la forme du bec et des pieds, nie cependant avec énergie tout rapport de consanguinité avec cette famille. Ainsi l'Arabe, né d'Abraham par Ismaël, repousse avec dédain toute communauté d'origine avec le juif, né du même Abraham par Isaac, parenté bien visible pourtant dans la coupe du nez et l'âpreté au gain. J'ai connu, dans le temps que j'habitais l'Afrique, un kaïd de Blida à qui je ne pus jamais faire entendre qu'un israëlite fût un homme comme lui et moi. (Consulter au sujet de l'esprit inventif de l'Arabe, en matière de dol et de vol, l'ouvrage aussi intéressant qu'instructif du commandant Richard, intitulé : *Mœurs arabes*, 6, rue de Beaune.)

Genre Vautour. Trois espèces.

Vautour fauve, Vautour brun, Catharte ou Percnoptère.

Caractères généraux.

Les Vautours, races immonde, sont les homologues des Hyènes. Ils ont été créés comme celles-ci pour débarrasser le sol des immondices et des cadavres dont les émanations empestent l'air. Ils portent écrits sur la face, en caractères gros et lisibles,

leur nom et leur profession. Il y a, dans le Vautour, du Dinde et du Corbeau.

Comme l'attaque des corps morts exige plus de puissance digestive que de puissance agressive, la nature a sagement doué toutes les espèces du genre d'une voracité extrême, mais elle leur a refusé les armes de combat.

Le bec des Vautours est presque droit dans toute sa longueur, et ne s'incurve en crochet qu'à l'extrémité de la mendibule supérieure. Les ongles sont taillés sur le même modèle. L'armature est plus voisine de celle du Corbeau que de celle de l'Aigle. Le bec et les serres des Vautours ont tout juste ce qu'il faut de force pour achever une proie agonisante ou perpétrer l'assassinat du mammifère nouveau-né.

Les Vautours se distinguent de tous les autres Rapaces par deux caractères spéciaux qui sont la nudité de la face et du col et la saillie extérieure de la poche du jabot. Le col est long, la tête petite, les tarses nus et réticulés.

Les Vautours sont porteurs d'ailes immenses comme l'Aigle et planent aussi haut que lui dans la région des nues. Ces ailes sont obtuses chez le plus grand nombre des espèces; c'est-à-dire que la quatrième rémige est la plus longue de toutes. Les oiseaux, quand ils sont à terre, tiennent fréquemment ces ailes mi-ouvertes.

Les ongles n'étant pas assez puissants pour soutenir une lourde proie, c'est l'estomac qui fait chez les Vautours l'office d'emporteur. Ils se gorgent sur place d'autant de chair que leur panse en peut contenir, et remontent vers leur aire, où ils se délestent incontinent par le vomissement. La nature a pourvu à la facilité de la double opération, en donnant à la poche stomacale du Vautour une capacité et une élasticité prodigieuses. L'œsophage est muni d'un renflement ou jabot qui fait saillie à la base du col et retombe sur la poitrine comme une

besace trop chargée, ou comme la sacoche d'un commis de la Banque.

Tous les membres de la tribu exhalent une odeur fétide, odeur entretenue par l'écoulement d'une sanie purulente qui suinte perpétuellement de leurs larges narines, et plus copieusement que jamais dans la saison d'amour. Le préjugé vulgaire attribue à tort aux Vautours, aussi bien qu'aux Corbeaux, le don d'un odorat perçant qui leur indiquerait le gisement des cadavres à des distances énormes. Ce n'est pas le sens de l'odorat, mais celui de la vue qui est le plus parfait chez les oiseaux de proie. La nature est trop sage pour avoir raffiné le nerf olfactif à des espèces qui devaient vivre de charognes putréfiées.

On sait que les conditions les plus favorables à la décomposition des corps sont celles qui résultent de la combinaison de la chaleur et de l'humidité et que cette décomposition n'a plus lieu sous l'influence de la sécheresse ou du froid. Par conséquent le foyer de la putréfaction animale qui engendre les pestes est aux pays du soleil, et alors le Vautour, pour remplir convenablement sa haute mission d'hygiène et de salubrité publique, doit surveiller surtout les zones tropicales. C'est aussi ce qu'il fait, parcourant la région de l'équateur, mais ne s'aventurant guère au delà du 45e degré de latitude nord ou sud. En Europe, ses principales demeures sont aux versants des grandes chaînes qui font face aux mers du Midi, Archipel, Marmara, mer Noire, Adriatique, golfe de Lyon, golfe de Gênes. La France en nourrit quelques couples qui airent aux rocs des monts les plus inaccessibles des Pyrénées, des Cévennes, des Alpes, de la Corse, et trois espèces seulement figurent au catalogue de ses richesses ornithologiques indigènes.

Ces trois espèces sont le Vautour fauve ou commun, et le Noir dont la taille égale, si elle ne la dépasse, celle de l'Aigle royal; le Catharte, petit Vautour blanc, de la taille du grand

Corbeau, remarquable par sa face nue couverte d'un parchemin jaune ridé. Les pâtres du Midi accusent les deux premiers d'exécuter de temps à autre des coups de main aquiliens sur leurs jeunes agneaux. Les braconniers de la même région se plaignent de la concurrence du troisième. Leur histoire à tous est la même. Laissons parler l'analogie.

Le Vautour. — Chaïlock (1).

Après l'égorgeur, l'écorcheur; après le détrousseur de grand chemin, le voleur à la petite semaine. — Après l'Aigle, le Vautour. — Après le Scipion de Numance, le Warwick ou le Coligny... Chaïlock.

Il n'y a jamais eu dans ce monde qu'une seule iniquité qui est de dépouiller le travailleur du fruit de son travail, mais cette iniquité s'appelle de bien des noms et s'exerce de bien des manières. Or, Dieu qui n'a créé les bêtes que pour en faire des types particuliers de caractères humains, les a chargées naturellement de la rédaction de cette monographie spéciale. Et l'unique tâche de l'historien de l'humanité consiste, comme j'ai dit, à déchiffrer ces logogriphes de plumes, de fourrure et d'écaille écrits dans la langue sacrée pour les traduire ensuite en langage vulgaire.

Je le répète, et le répéterai jusqu'à satiété, si la plupart des écrivains qui ont composé de très-gros livres sur l'histoire des Romains, des Perses et des Mèdes ont rarement réussi à intéresser leurs lecteurs et surtout leurs lectrices, ce résultat provient de ce qu'ils n'avaient compris ni le véritable but ni le véritable point de départ de la science historique.

Shakespeare, Molière, Lafontaine et Fourier sont les plus im-

(1) Shylock, célèbre usurier juif qui avait l'habitude de prêter sur dépôt de chair vive. J'ai écrit le nom comme il se prononce en français.

mortels de tous les historiens du monde, parce qu'ils ont su déchiffrer mieux que les autres le grimoire de la passion humaine et traduire les verbes de Dieu. Ce mot profond de l'âne, que notre ennemi est notre maître, en dira toujours plus que cent mille gros volumes sur la question sociale. La morale de la fable des animaux malades de la peste sera la flétrissure éternelle des iniquités juridiques et des juges vendus. L'apologue et la parabole sont propres à tous les temps, à toutes les institutions, et conviennent à tous les âges; c'est la forme naturelle de l'idiôme des inspirés de Dieu, prophètes ou fabulistes.

Honoré de Balzac, qui avait disséqué tant de consciences d'usuriers et de banqueroutiers, demeurait interdit d'admiration devant le fameux tableau de la série des trente-six banqueroutes, exposée par Fourier, et il avait raison. Mais qu'eût dit le grand romancier, qu'eût dit Molière lui-même en face de la série des trente-six infortunes conjugales, depuis *celui en herbe*, jusqu'à *celui posthume*... Une galerie de portraits si ressemblants que l'auteur n'osa la publier du vivant de ses modèles, de peur que ceux-ci ne se reconnussent et n'en fussent courroucés.

Un des essors les plus incompressibles de l'esprit humain est de comparer l'une à l'autre, dans le jeu de leurs forces, les hautes puissances animales, la Baleine et le Requin, l'Éléphant et le Rhinocéros, le Tigre et le Lion, l'Aigle et le Condor. J'écoutais toujours avec un nouveau plaisir ces dramatiques et intéressants parallèles quand j'étais au collége, ce bagne douloureux de l'enfance où ils m'ont détenu onze ans pour des crimes inconnus.

Fourier a dit :

« L'Aigle attaque franchement les vivants, les Agneaux, de même que le gouvernement exige sans détour un tribut. Le Vautour s'attaque aux cadavres par emblème de la superstition qui cerne les vieillards, les esprits faibles, pour les dévorer en cap-

tant leur succession, en leur vendant le ciel à beaux deniers comptant. C'est dans tous les pays le but auquel visent les chefs de la superstition, qu'il faut bien distinguer de l'esprit religieux. Ils veulent jeter le grappin sur les héritages en affectant de solliciter pour l'Église et non pour eux.

» Un caractère général des religions est la mendicité; elles demandent sans cesse. Ne pouvant, comme l'autorité, imposer un tribut de vive force, elles l'imposent par astuce, quelquefois aussi par violence, comme la dîme et autres prestations; mais en général elles mendient et font retentir les plaintes de l'Église. La nature a peint cette astuce chez le Vautour, qui a le larynx, ou organe de la parole, nu, dégarni de plumes et très-pauvre. La tête, le bec, le cou, enfin toute la partie parlante est d'une nudité repoussante. C'est l'emblème de la mendicité, qui en parole n'exprime que des plaintes, excite la pitié par son dénûment; mais est-il réel? Non, car un peu au-dessous de sa tête dépouillée, le Vautour étale un fastueux collier de plumes, une sorte de couronne qu'il semble n'avoir pu loger sur sa tête. Ainsi, le sacerdoce, quoique privé directement de la couronne, la porte de fait par son influence; il a tout ce dont il semble manquer au premier coup d'œil; il se plaint de ses privations en public, et on trouve grande chère dans son domestique. Aussi le Vautour, excepté les parties parlantes, est-il fourni de plumes utiles et bien aptes à prendre le vol élevé qui est l'emblème du pouvoir. »

J'ai longtemps adhéré, par respect pour le maître, à tous les termes de cette analogie; mais des études subséquentes et de profondes méditations sur le caractère de toutes les religions bibliques ou issues de la Bible, m'ont forcé de revenir sur mes premières impressions. Je ne trouve pas exact d'affirmer, par exemple, que les chefs des religions en général soient *privés directement de la couronne*, quand je considère la religion des An-

glais et celle des Russes, où les chefs de l'État portent la tiare du pape en même temps que la couronne de l'autocrate ou du roi. Et cette affirmation n'est pas plus vraie, eu égard au culte catholique, dont le souverain pontife est un prince temporel vêtu d'habits somptueux et logé dans des palais féeriques, enrichis de toutes les merveilles des arts. Ensuite, quand il est avéré que la pompe des cérémonies du culte catholique éclipse par son éclat grandiose le luxe mesquin de toute parade militaire, judiciaire ou civile ; quand les riches désœuvrés s'en vont demander à la ville sainte le spectacle éblouissant de ses magnificences; quand les orateurs les plus superbes et les mieux couverts de l'âge moderne appartiennent à la chaire, est-il bien convenable de dire que le sacerdoce *fait parade de misère extérieure*, et que *toute la partie parlante* est chez lui d'une *nudité repoussante?* Tout au plus l'assertion de Fourier s'applique-t-elle avec quelque justesse aux ordres mendiants, troupe irrégulière de l'Église qui ne peut nourrir la prétention d'être symbolisée par un moule de la taille du Vautour.

La superstition ne peut avoir qu'un emblème, et cet emblème est l'oiseau de nuit, l'ennemi des lumières.

De même que l'Aigle aux serres tranchantes nous a dit le haut baron du manoir féodal qui règne par le glaive ; ainsi le Vautour nous dira le haut baron du coffre-fort qui domine par l'usure. Et comme la configuration du bec de l'Aigle nous en a plus appris sur la constitution anglaise que tous les écrits des Guizot, des Hume et des Blackstone, un simple trait de la plume du Vautour nous en apprendra plus sur l'histoire d'Israël que tous les commentaires éloquents de Bossuet.

Le Vautour ne paye pas de mine comme l'Aigle ; il est plus délabré que Job, mais moins fier que Bragance. Accoutrement dévasté, face ignoble, démarche crapuleuse... La première impression des yeux n'est pas favorable à la bête.

Le premier effet de Chaïlock n'est pas pour lui non plus. Si le Vautour mérite d'être considéré comme le plus immonde de tous les types parmi les bipèdes emplumés, il serait souverainement injuste de ne pas classer le type de l'usurier au même rang parmi les bipèdes sans plumes.

Je trouve le Vautour à sa place, accroupi sur ses talons, aux bords d'un égout d'abattoir, et le spectacle de sa captivité me laisse indifférent. Je m'apitoie difficilement sur les infortunes de l'agioteur et de l'usurier. Les misères des travailleurs exploités m'ayant pris toute la pitié que j'avais dans le cœur, il est tout naturel qu'il ne m'en reste pas pour ceux qui les exploitent.

Le Vautour affectionne tout particulièrement les manteaux de couleur sale, manteaux toujours trop larges et qui balayent le sol et prennent l'air par les coudes. A travers ses grègues en loques s'étalent sans vergogne ses tibias écailleux. Nul animal ne poussa jamais plus loin que le Vautour le mépris de tout soin de propreté corporelle, de luxe et de parure. Ce portrait n'offre aucune ressemblance, que je sache, avec celui de M. le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

Grandet de Saumur, Hochon d'Issoudun, Gobsek de Paris, tous ces fils plus ou moins ressemblants de Chaïlock, sont invariablement vêtus d'une redingote de castorine rousse, une immense redingote à sous-pieds qui dissimule imparfaitement le décousu de la toilette inférieure et dont la coupe se taille invariablement sur le patron d'une guérite. Grandet, Hochon et Gobseck ont professé de tout temps pour le savon et les soins puérils de la propreté le même mépris que le Vautour, et j'hésite à croire qu'ils aient été pour beaucoup dans la fortune scandaleuse de nos étuvistes sur Seine.

Le Vautour aspire avec volupté les émanations pestilentielles des cadavres. En revanche, l'odeur du patchouli lui procure des

nausées ; la senteur de l'iris et celle du chèvre-feuille des bois le font tomber en syncope.

Chaïlock partage les sympathies du Vautour pour les odeurs infâmes. Il soutient avec Henri IV et Vespasien, qui étaient deux avares, que l'argent, tiré de n'importe où, est parfaitement inodore. Il répète après Vitellius que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Que mes lectrices ne s'étonnent pas outre mesure de rencontrer dans le monde que nous parcourons ensemble tant de gens forts sur l'histoire romaine. Ce qu'on appelle le droit romain n'est que le code de l'usure, de la chicane et de l'usurpation. Cincinnatus et Caton l'Ancien, qui furent les deux plus vertueux citoyens de Rome, étaient deux usuriers fieffés, que le tribunal de la Seine eût certainement condamnés à une amende de plusieurs millions de sesterces pour délit de vertu habituelle. La caste tout entière des hauts bourgeois romains (*Equites*) vivait d'usure comme les hauts agioteurs de toutes les bourses européennes vivent aujourd'hui d'agiotage et de marchés à terme prohibés par la loi.

A considérer attentivement et dans ses moindres détails la physionomie du Vautour, il devient visible que Dieu, en réunissant là tous les caractères du hideux et de l'ignoble, a voulu faire du Chaïlock un archétype de vilenie, de dégoût, d'abjection.

L'opinion publique, au surplus, ne s'y est pas trompée. La même sagesse des nations qui avait découvert *à priori* l'analogie de l'avare et du pourceau, lesquels ne sont bons l'un et l'autre qu'après leur mort, a constaté de tout temps l'identite caractérielle de l'usurier et du vautour. Pour l'homme du peuple, comme pour le faiseur de vaudevilles, le prêteur à la petite semaine et le créancier inexorable ont toujours nom M. Vautour. C'est ici qu'il est vrai de dire : *Vox populi vox Dei*. Je me range

à l'opinion du vulgaire contre celle de Fourier. Une fois n'est pas coutume.

Ce cou long, tortueux, flexible, qui permet à l'oiseau de fouiller jusqu'au plus profond des entrailles d'une bête morte, est l'image des voies tortueuses et souterraines pratiquées par l'usurier pour ruiner sa victime et soutirer la dernière obole de l'escarcelle du travailleur.

Ce cou est dégarni de plumes, par allusion à la misère apparente dont l'usurier se farde. Écoutez parler Chaïlock qui couche sur des tonnes d'or : « Jamais les temps ne furent plus durs, les bourses moins garnies, les espèces plus rares. » Mais Dieu qui sait son fourbe, a dévoilé son astuce, en garnissant la partie inférieure et secrète du cou de l'oiseau d'un magnifique collet de duvet fin qui veut dire... que derrière ces vieilles tapisseries qui garnissent le bouge de Chaïlock, sont des cassettes pleines d'or, et dans le fond de ces bahuts boiteux des étoffes hors de prix.

Le front du Vautour est chauve, plissé, ridé dès l'âge le plus tendre, pour signifier que l'usurier de sang naît vieux, et ne passe pas comme les autres mortels par l'âge des dévouements et des illusions généreuses, d'où la confirmation du fameux aphorisme : *Le vieux est l'ennemi du bien.*

Les anthropologistes ont remarqué avec moi que le Chinois, l'Arabe, le Juif, le Banian et une foule d'autres peuples adonnés à l'usure étaient volontiers affectés de calvitie précoce et marqués de la patte d'oie avant l'âge. Je lis dans une enquête sur les classes laborieuses de Londres (*Revue britannique,* avril 1850) :

« Les marchands d'habits sont tous juifs. Le marchand d'habits est ordinairement le fils d'un marchand d'habits... L'intelligence des *petits* juifs pour le commerce est telle, qu'il y en a beaucoup qui, à *quatorze ans*, en savent *autant* qu'un *homme*

de cinquante. Ils aiment tout particulièrement l'argent et ils feront *tout au monde* pour en gagner. Le juif demande toujours le double de ce qu'il veut obtenir. C'est la race la plus avide de l'Angleterre. »

Je trouve ce reproche d'avidité adorable dans la bouche d'un Anglais. La poêle n'a pas à mon sens meilleure grâce à plaisanter le chaudron sur la noirceur de sa peau.

Si vous êtes curieux de savoir pour quelle cause le front chauve du Vautour est orné d'un crête de chair chez le Condor et d'un autre insigne de royauté chez le roi des Vautours du Brésil, lisez le livre intitulé : *les Juifs rois de l'époque*, ouvrage intéressant, hardi et prophétique, dont les convenances malheureusement m'interdissent l'éloge. Là, vous trouverez la preuve que Louis-Philippe n'a jamais régné en France, comme on l'a cru généralement jusqu'à ce jour, et que c'est Chaïlock qui a régné chez nous sous ce pseudonyme, de juillet 1830 à février 1848. Le ministre d'un vrai roi n'aurait jamais osé prescrire à son peuple de chercher à s'enrichir par-dessus toutes choses. Je m'en rapporte à M. Guizot.

Le bec du Vautour, taillé en casse-noisette, complète la ressemblance physique de l'oiseau avec l'usurier. Le casse-noisette est le moule invariable du nez chez tous les héros de l'usure, marchands d'espèces au-dessus du cours ou marchands de lorgnettes. On peut dire de ce nez que sa forme est passée dans nos mœurs.

Les rapports sont constants entre le visage et le caractère. Non-seulement l'âme resplendit dans le regard, lui prêtant ses éclairs ou lui imprimant sa douceur, mais les traits se modifient suivant la vie qu'on mène, et cette modification quotidienne est surtout dans le nez et la ligne du profil.

Tout le monde connaît l'histoire de ce baron peu chrétien qui refusa de payer le portrait qu'il avait commandé à un artiste

éminent, sous prétexte que celui-ci avait oublié de lui faire le nez du duc Decazes. L'artiste répondit, avec autant de dignité que de bon sens, qu'un peintre qui possédait quelque peu son analogie passionnelle ne pouvait, sans déshonorer son pinceau, accoler un bec d'Aigle à une face de Vautour, et tout le ridicule tomba sur ce dernier.

Le casse-noisette du Vautour est percé de deux narines dégoûtantes d'où suinte perpétuellement une sanie fétide. C'est qu'on ne vit pas éternellement de charogne sans passer peu à peu à l'état de cadavre; c'est qu'on ne vit pas éternellement d'usure sans que l'âme se pourrisse et sans que la pourriture intérieure fasse éruption au dehors par un écoulement de phrases fétides, image trop fidèle de l'ulcère purulent.

Le pourceau, emblème de l'avare, est sujet aussi à une lèpre appelée *ladrerie*. La Bible parle souvent d'un peuple atteint de cette infirmité, qui n'est pas rare non plus parmi les Arabes d'Algérie.

Les yeux sont le miroir de l'âme. Le regard du Vautour, terne, fixe, large ouvert, exprime l'inquiétude et la faim plutôt que la menace. L'inquiétude et la convoitise ont fait de tout temps élection de domicile dans l'œil de l'usurier, qu'assiége perpétuellement une double panique, la peur de sa ruine et la peur du parquet.

La voix du Vautour affamé rappelle celle de l'hyène, emblème du bandit qui demande l'aumône, l'escopette à la main, une voix de mendiant qui crie misère, une espèce de vagissement plaintif et saccadé où la rage a sa note. Je ne sache pas d'idiôme plus impur, plus odieux que celui qui est en usage chez les usuriers de race de la Lorraine allemande et de la rive gauche du Rhin.

Il va sans dire que les mœurs et les habitudes du Vautour sont à l'avenant de sa physionomie.

Le grand roi Salomon, qui fut un modèle de tempérance et de sagesse, comme Caton l'ancien, et qui se contentait de trois cents femmes et de sept cents concubines, le grand roi Salomon a omis de désigner nominativement la panse du Vautour comme l'une des trois choses qui ne sont jamais soules. Mais il est évident pour moi que l'auteur des *Proverbes* n'a été retenu en cette circonstance que par la crainte de commettre un pléonasme. Qui dit *bourse d'usurier* dit en effet panse de Vautour. Or, au nombre de ces trois gouffres qui ne sont jamais pleins, d'après le Caton juif figurent, comme on sait, la mer qui n'est jamais lasse de recevoir l'eau des fleuves et le coffre-fort de l'usurier qui a toujours soif de pièces d'or. J'oublie à dessein le troisième.

Tel qu'un gouffre effrayant que nous cache la terre.
Il faisait disparaître en ses rares festins,
Un Porc, un Sanglier, un Mouton et cent pains !!!

Ce portrait de Phagon, dessiné par l'auteur de la *Gastronomie*, a été calqué sur le Vautour, dont la voracité n'a d'autres bornes que la capacité de son estomac, et encore.

L'Aigle est un gros mangeur, mais qui sait se tenir à table et n'empoche pas les restes du festin comme les gens mal appris. Le Vautour est étranger à ces délicatesses. Toute maxime de tempérance ou de savoir-vivre est pour lui viande creuse. Il a trouvé dans sa gloutonnerie la solution d'un problème proclamé insoluble par tous les physiciens : manger dans un seul repas plus gros que soi.

Mais mal en prend au goinfre de mépriser le précepte d'Hippocrate qui prescrit de sortir de table avec un reste d'appétit ; car sa goinfrerie fournit aux habitants des pays qu'il habite un moyen économique et sûr de se débarrasser de lui.

Au Pérou, au Chili, en Bolivie, dans toutes les régions des Andes, quand les indigènes ont perdu un animal domestique,

ils déposent le cadavre dans un champ découvert, l'enferment dans un petit parc, et s'embusquent dans quelque cachette à proximité des lieux. Les Condors, Vautours de la plus grande espèce qui devinent les corps morts à des distances prodigieuses, ne tardent pas à apparaître en foule au-dessus du théâtre de l'événement. Ils dessinent d'abord dans les airs d'immenses orbes. pour inspecter les terrains d'alentours, puis l'inspection terminée, ils s'abattent sur leur proie, la déchirent, l'engloutissent et ne renoncent à la curée que lorsqu'ils en ont littéralement jusqu'au bec, après quoi ils se laissent aller sur leurs jambes et tombent ivres-morts sous la table, cherchant à se soutenir de leurs ailes comme l'ivrogne de ses bras. C'est le moment que nos affûteurs embusqués attendent pour faire main basse sur les gloutons, qu'ils assomment l'un après l'autre. L'instinct de la conservation qui ne se retire jamais tout à fait de la brute, même quand elle est ivre, suggère pourtant à quelques-uns l'idée de rejeter au dehors une partie des aliments ingérés pour s'alléger d'autant. Ce procédé, connu des Romains et des Russes, et qui rétablit l'équilibre entre la force d'ascension de l'oiseau et la résistance à vaincre, permet à quelques-uns d'échapper au trépas. Les habitants des îles de la Dalmatie, où les Vautours fauves sont fort communs, emploient la même tactique pour se débarrasser de ces hôtes plus importuns que dangereux.

La nature a accordé le privilége du vomissement facultatif à tous les carnivores pourvus d'un appétit extraordinaire, aux Vautours et aux Hyènes des champs, comme aux Mauves de la mer. Cette faculté de vomissement spontané permet à tous les carnivores faméliques de manger en une seule fois pour plusieurs jours, et de compenser ainsi les trop longues abstinences. Les Loups, les Chiens et les Renards abusent de ce moyen pour enfouir dans la terre une partie de leur proie qu'ils retrouvent plus tard. Les Vautours en savent encore tirer parti pour nourrir

leur jeune famille, à qui la chair un peu cuite convient mieux que la chair toute crue.

Je ne connais, sous la calotte du ciel, d'avidité semblable à celle du Vautour que celle de l'usurier. Il semble que l'amour de l'or se nourrisse de l'or même. Donnez cent millions au premier usurier venu, juif ou chrétien, il n'aura ni cesse ni repos qu'il n'en ait avalé cent autres. Thomyris, reine des Amazones, imagina un jour de faire boire de l'or fondu à Cyrus pour le guérir de son ambition insatiable. Le remède tua le malade, mais ne le guérit pas.

La nature, qui ne fait rien sans motifs, aime à reproduire dans ses tableaux les emblèmes de la cupidité usurière. Je ne l'accuse pas de se répéter, parce que je sais ses raisons.

Un de ces portraits les plus ressemblants et que j'ai déjà donné est celui de l'araignée, un vampire hideux, tout griffes, tout yeux, tout ventre, qui n'a pas de poitrine, c'est-à-dire de place pour le cœur, et qui n'abandonne ses victimes qu'après leur avoir sucé le sang jusqu'à la dernière goutte. Les poëtes persans racontent que le Banian (juif de l'Inde) porte un écu à la place du cœur.

Un autre portrait de l'usurier, plus comique, mais non moins fidèle, est celui du tiquet, cet ignoble pou de bois qui s'attache par grappes aux oreilles du chien et de la vache, qui entre sa tête et ses suçoirs dans la chair des malheureuses bêtes, s'emplit jusqu'à centupler son volume et crève de pléthore. Examinez le parasite à l'apogée de son développement monstrueux, vous serez effrayé de la ressemblance du petit sac de chair avec la bourse de l'usurier. Même puissance d'accaparement, même contexture, même forme! *Tout y entre, rien n'en sort.*

Rien n'en sort! Je me suis amusé bien des fois à torturer le savant officiel en lui demandant le pourquoi de cette *absence de canal excréteur* qui caractérise le genre parasite ci-dessus. Le

savant officiel, qui est étranger de son métier aux secrets de l'analogie passionnelle, essayait, comme toujours, de se tirer de peine en disant que c'était là un de ces jeux bizarres de la nature que les Instituts n'avaient pas mission d'expliquer. Un mystère qui me semble beaucoup plus inexplicable à moi, c'est qu'on alloue des émoluments de dix mille francs par an à des naturalistes qui ne peuvent pas expliquer les jeux de la nature, quand il y a des analogistes de bonne volonté qui les expliquent pour rien.

Le fournisseur de vivres, ce munitionnaire félon qui rogne la ration du conscrit et vit pour ainsi dire de sa chair, est encore un de ces miroirs de voracité homicide dans lesquels le Vautour aime à voir refléter ses traits. Si j'avais un Vautour, je n'hésiterais aucunement à l'appeler Rapinat.

Le Milanais qu'on assassine
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Le marchand de chair masculine appartient volontiers aussi à la race des marchands d'habits de Londres. Les marchands d'habits sont naturellement les plus mal couverts de tous les industriels.

Il m'est impossible de regarder en face ces misérables petits Vautours blancs d'Algérie et de la Camargue qu'on nomme Percnoptères ou Cathartes, sans me reporter involontairement à la physionomie de la revendeuse à la toilette ; une ignoble vieille au long nez, au front jaune, à la main crochue, qui s'insinue dans les ménages pauvres pour acheter les jolies filles, trafique de déshonneur et vit de corruption.

Les navigateurs rencontrent fréquemment en pleine mer des Condors attablés sur le cadavre des Cachalots et des Baleines,

géants des mers. Ainsi, l'usure prend pied sur les plus puissants empires maritimes. Pesez les coffres-forts de Londres, de Rotterdam, de Hambourg, vous reconnaîtrez que les plus lourds appartiennent à Chaïlock et à sa dynastie.

Le Vautour est l'acolyte assidu de la mort. Il n'attend pas qu'elle ait frappé pour accourir à son appel ; il devance son vol et l'annonce de ses cris. En quelque solitude d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique que le voyageur s'égare, il y a au-dessus de lui un Vautour qui le surveille. En quelque réduit si sauvage que retentisse la détonation de l'arme du chasseur, l'immonde harpie accourt pour réclamer sa part de la bête abattue. Quand le Bison de l'Amérique nord émigre en masses profondes des pâturages épuisés de l'Orégon ou de l'Arkansas, on voit se précipiter sur ses traces un cortége innombrable de Peaux-rouges, de Loups, de Couguars qui voltigent sur les flancs ou menacent l'arrière-garde du tourbillon fumeux. Puis un point noir apparaît isolé sous la coupole du ciel, bientôt suivi de l'apparition de mille autres qui naissent sous la vague investigation du regard, comme les étoiles du soir sous l'envahissement des ténèbres. C'est l'armée des Vautours qui se laisse entraîner à la suite des Loups au courant du carnage. Même ordre de marche, mêmes scènes aux champs herbus de la Cafrerie et de l'Afrique australe, où rien n'est changé que le nom des assassins et celui des victimes : Loups et Bisons là-bas, ici Lions et Gazelles, mais des Vautours partout.

En quelque lieu que planent la ruine, la destruction, la mort, plane aussi l'usurier avide. Sénèque compare, je ne sais où, l'héritier impatient au Vautour qui attend son cadavre. *Si vultur es, cadaver expecta...*

Le Vautour, qui est un oiseau lâche, attend que l'Aigle, que le Lion, le Loup, l'Homme et tous les faiseurs de cadavres aient passé pour faire curée de leurs restes. A cette besogne de cre-

que-mort et d'acheveur de victimes, son bec presque droit, ses ongles quasi-rectilignes suffisent comme j'ai déjà dit. Le créateur, économe de ressorts, ne pouvait armer contre les vivants celui qui ne s'attaque qu'aux morts et aux agonisants.

Chaïlock non plus n'est pas brave. Il y a toujours au fond du courage le plus stupide et le plus brutal quelque chose qui ressemble à de la générosité. L'idée de péril à braver entraîne l'idée de dévouement et de puissance morale. Or, aucun de ces sentiments ne perça jamais la cuirasse d'égoïsme qui couvre la poitrine de Chaïlock. L'avarice ossifie la fibre, le cœur de l'homme d'argent est verrouillé et cadenassé comme sa caisse. Le marchand d'espèces au-dessus du cours légal s'aime trop pour exposer ses trésors et ses jours aux hasards des combats. Il ne chérit de la guerre que les profits et méprise ses lauriers. L'épée est trop lourde à sa main. La tribu de Chaïlock craint la guerre et fournit, comme je l'ai lu quelque part chez un écrivain juif, plus de héros au bagne qu'à l'armée.

Comme le Vautour perché sur la cîme du roc ou perdu dans les nues, comtemple avec un doux ravissement le carnage lointain et attend que la boucherie ait cessé pour s'abattre sur les morts, ainsi Chaïlock et les siens attendent en lieu sûr que le sort des combats ait prononcé entre Rome et Carthage pour accourir au secours de la victoire et se ruer sur le cadavre de la nation vaincue ; car le Vautour n'a pas de patrie et change tous les six mois de domicile.

Chaïlock n'a pas de patrie non plus, il se dit citoyen du monde. La patrie pour les amoureux est le lieu où l'on aime ; la patrie pour Chaïlock est le lieu où l'on usure. *Ubi fœnus, ibi patria.*

Quand les Barbares du Nord, plus altérés de jouissances et de sang que les Aigles des monts et les Lions du désert, passèrent comme l'ouragan sur les champs du Midi, rasant jusqu'au

niveau du sol tout ce qui était debout; quand ces faucheurs de nations qui s'appellent Attila, Dgingis et Timour-Lenk promenaient sur la tête des peuples le knout exterminateur, semant toutes les plaines de carnage et élevant dans les airs leurs pyramides gémissantes, bâties de moellons d'hommes... c'était le bon temps pour les Vautours, car jamais l'usure ne fut plus florissante qu'en ces jours désastreux, que Robertson et quelques autres historiens considèrent comme la phase des douleurs suprêmes de l'humanité.

Quand, au début de ce siècle, qui verra sombrer dans une dernière tourmente la dernière tyrannie, la France révolutionnaire succomba sous la coalition de tous les despotismes raccolés par l'or de l'Anglais, ce fut un heureux temps aussi pour les Corbeaux, les Loups et les Vautours; car la France héroïque tint les abois vingt ans et ne tomba que sur un sommier de huit millions de cadavres... Je sais sur les rives du Volga de vieux Vautours podagres et des Cosaques hors d'âge qui se rappellent avec désespoir ces jours de boucherie et de pillage, et qui regrettent de n'avoir pas su mourir dans le sein de l'orgie.

Or, le colosse à bas, Chaïlock s'abattit sur lui et lui incrusta ses ongles dans les flancs, et voilà quarante ans qu'il s'engraisse de ses chairs, sans qu'aucun libérateur ait encore osé s'approcher du vampire insatiable pour lui faire lâcher prise. Toute fortune monstrueuse qui s'est élevée depuis ce temps en Europe s'est bâtie de nos ruines, a pour origine ou pour date quelqu'un de nos revers, Leipzig, Bérésina, Waterloo.

Pareille scène s'est passée naguère aux rives du Danube, quand la fortune des armes, cette lâche prostituée qui n'aime que les gros bataillons, eut déserté le drapeau de la liberté hongroise et changé en martyrs les héros de la cause sainte. Après que l'Autrichien, fils chéri de la déroute, eut vaincu ses vain-

queurs par le Russe et la trahison, le Hainau vint pour achever les morts, Chaïlock pour les dépouiller.

Chaïlock, Chaïlock, je te reconnais à ma haine, à ta voracité sans égale, à ta longévité. C'est toi que les premiers analogistes de la Grèce représentèrent sous la figure du Vautour, rivé sur le Caucase aux flancs de Prométhée, et sans relâche occupé à lui ronger le foie, un foie qui repousse sans cesse, *immortale jecur*.

Mythe effrayant, mythe sublime, qui écrit avec une seule image dix mille ans de l'histoire de l'humanité, les longues oppressions du travailleur, ses tortures et ses cris sur le chevalet du supplice et sa rédemption glorieuse. Je demande s'il existe quelque part dans les écrits les plus éloquents des penseurs, une morale qui approche pour la profondeur de celle de ce mythe antique de Prométhée. Prométhée, le génie du travail émancipateur ; Prométhée, l'inventeur du feu, qui mit aux mains de l'homme la puissance créatrice, traité pour cet irrémissible crime de Titan audacieux qui, dans son orgueil, a voulu s'élever jusqu'au ciel ; Prométhée livré en proie au Vautour insatiable de l'usure et du parasitisme ; Prométhée, de qui le supplice doit durer jusqu'à la venue de l'Hercule, du héros libérateur en qui se personnifie le Travail glorifié ; le travail revêtu de la force comme d'une peau de Lion ; le travail armé du pic, de la massue et de la truelle, qui terrasse les monstres, détruit les foyers de peste et bâtit les cités ! ! !

Chaïlock, Chaïlock, c'est toi, le génie de l'usure, qui dévores sans fin ni trêve, depuis l'origine du monde, le foie du travailleur sans cesse renaissant. C'est toi qui condamnas Jésus par la voix de Caïphe, qui le clouas au gibet sur un autre Caucase, qui le fis outrager par les vociférations de la populace, cette vile et éternelle complice des bourreaux ! ! !

Oh ! qu'on me laisse loger ici une considération historique d'une portée immense, qui a malheureusement échappé jusqu'ici à tous les professeurs d'histoire et de législation comparée, et dont la profondeur m'épouvanterait moi-même, si l'étude de l'analogie passionnelle et la grande habitude de ses solutions ébouriffantes ne m'avaient cuirassé contre ce genre d'émotion...

La plupart des grands fondateurs de religions et des inspirés qui se sont fait passer pour révélateurs du verbe de Dieu, n'étaient en réalité que des naturalistes, très-forts sur l'ornithologie pour leur temps.

Romulus ou Numa, le fondateur de Rome quel qu'il soit, a choisi l'Aigle pour type de sa politique et de sa foi. Rome a vécu ce que vivent les Aigles, quelques siècles, mille ans au plus, et encore n'a-t-elle dû l'avantage de cette longévité qu'à l'emprunt qu'elle a fait pour ses lois et ses mœurs à la politique du Vautour. Toutes les personnes qui ont traduit le *De Viris* ou Tite-Live se souviennent fort bien que Romulus n'aurait pas eu la gloire d'être le parrain de la ville éternelle, s'il n'eût aperçu dans les airs une douzaine de Vautours, tandis que son frère Rémus n'en avait vu que six.

J'en dis autant de l'aristocratie anglaise, qui devait périr au bout de mille ans comme l'aristocratie romaine, et qui n'aura fourni une aussi longue carrière que grâce à sa politique financière, calquée sur la politique vulturine.

Rome ayant pris une Aigle pour emblème, se fait dire par ses sybilles que sa mission divine est d'asservir tous les peuples par le glaive : *Tu regere imperio populos, Romane, memento.* C'est aussi pour obéir aux ordres du très-haut que l'Angleterre, qui possède déjà un peu plus des trois quarts du globe, avale tous les ans un empire de plus. C'est toujours le bon Dieu, hélas ! ce pauvre bon Dieu qui n'en peut mais, qui fait se ruer le

Nord sur le Midi, l'Asie sur l'Europe, l'Europe sur l'Amérique ; c'est invariablement l'ange exterminateur armé d'une épée flamboyante qui pousse devant lui les hordes des barbares, les mène d'abord à la destruction des cités, foyers des lumières et des arts, mais monuments de l'orgueil et de l'impiété des mortels ; après quoi ce messager d'en haut ne manque jamais de témoigner sa reconnaissance aux instruments de la colère divine en les brisant comme verre et les entassant l'un sur l'autre en myriatombes colossales. Les ordres de Dieu sont formels. Le farouche Attila, déjà nommé, a reçu mission spéciale de broyer les nations sous le fléau de ses Huns comme le grain des épis. De là l'épithète de *Fléau de Dieu* (flagellum) que l'histoire lui décerne. Mahomet se fait transmettre des instructions analogues par la voix du Pigeon, plus apte à de plus doux messages.

Mais de toutes les figures de révélateurs inspirés, de conquérants et de législateurs, la plus grande, la plus noble est celle de Moïse, qui porte sur le front, pour cette cause, deux aigrettes flambloyantes comme le prince des oiseaux de nuit (grand-duc).

L'humanité s'incline et je m'incline avec elle devant la grandeur du génie de Moïse dont la religion a traversé les siècles et les persécutions sans reculer d'une semelle, et règne aujourd'hui souverainement sur le globe par l'Anglais, l'Américain, le Hollandais, le Prussien, le Danois, le Suédois, l'Helvétien, tous petits-fils ou cousins-germains de l'Hébreu, puisque tous tirent leur foi de la Bible, un livre qui se vend chaque année à cinq ou six millions d'exemplaires et qui a été traduit en 150 langues.

Tous les grands historiens ont confessé la supériorité de la loi de Moïse, mais nul n'a su dire les causes de son inaltérabilité éternelle qui semble défier la raison et le temps : j'ai hâte de combler cette lacune de l'histoire :

Moïse fut un analogiste de haut titre. Voilà tout le secret de son génie.

Il suffit de lire deux pages du *Lévitique*, où le caractère des bêtes de son pays est si consciencieusement analisé, pour se faire une idée de l'étendue de ses connaissances, en matière de zoologie passionnelle.

Comme tout fondateur de religion qui a foi en son Dieu, Moïse dut vouloir asservir le monde à sa croyance. Comme tout chef de nation, son ambition dut être de constituer son peuple à l'état de caste dominatrice. Il le voulut et le fit.

Or, pour parvenir à la domination suprême il n'y a que deux politiques à suivre : 1° la politique de l'Aigle, c'est-à-dire celle de la conquête armée, la politique de la force brutale, la politique de la féodalité de sang ; 2° la politique du Vautour, celle de la domination par l'argent, la politique de la féodalité financière. Le chef du peuple hébreu, qui n'aurait pu triompher par la force et le nombre, opta pour la politique du Vautour, et bien lui en a pris.

Moïse était trop fort en analogie passionnelle pour ignorer la triste fin de l'Aigle. Avant que le Christ eût dit à Pierre que celui qui se servirait de l'épée, périrait par l'épée, Moïse avait étudié le bec de l'Aigle, et ce bec trop crochu, qui se retourne contre l'oiseau de guerre pour lui donner la mort, avait appris au révélateur que la force brutale est une arme perfide qui se retourne tôt ou tard contre la poitrine de celui qui la porte. Il avait vu de plus, dans le cours de ses études zoologiques, que le Vautour ne meurt pas de faim, au contraire, et que, pour être bien moins armé que l'Aigle, il n'en montait pas moins plus haut que lui dans les airs. Cette dernière considération détermina son choix. Ajoutons que le Vautour vit deux fois autant que l'Aigle.

Pour lors Moïse entendit sur le haut de la montagne la voix de Jéhova qui disait (Deutéronome, chapitre 15, verset 6) :

« *Prête de l'argent aux nations et ne leur emprunte jamais et tu les domineras et personne ne sera ton maître.* »

Et Moïse se hâta de transmettre à son peuple les ordres de Jéhova, et Israël se hâta de les suivre. Or, Israël engendra Chaïlock...

Chaïlock, qui pose aujourd'hui son pied sur la face de tous les despotes, qui a hypothèque première sur tous les revenus des empires, Chaïlock, à qui le vicaire du Dieu des Chrétiens paye le tribut du vassal, comme l'autocrate du Nord, comme Albion elle-même, la superbe dominatrice des mers... Tous les Lions, tous les Léopards, tous les Coqs, tous les Aigles d'Europe à une ou à deux têtes, mendient agenouillés l'assistance du Vautour.

La domination de Chaïlock sur ses vassaux les rois est plus solidement établie que celle des rois sur leurs peuples, car Chaïlock n'a pas besoin d'armer des hommes pour soumettre ses sujets rebelles..., il étrangle les insurrections avec les cordons de sa bourse. Ainsi la misère des peuples et l'asservissement des rois justifient l'enseignement de l'analogie passionnelle qui est le verbe de Dieu ! ! !

Maintenant le monde est plein de gens étroits, qui pour avoir ouï-dire que le délit d'usure était chose fréquente chez les enfants de Moïse, sont partis de là pour répéter partout que l'usure était en honneur chez ce peuple.

Ces gens étroits sont des simplistes qui n'aperçoivent jamais qu'un côté de la vérité et qui ne possèdent pas mon estime. Moïse était un penseur trop profond pour n'avoir pas reconnu d'emblée l'infamie de l'usure ; et cela est si vrai qu'il l'interdit formellement à son peuple.

« *Tu n'usureras pas avec ton prochain, mais avec l'étranger.* » dit-il, dans ce même Deutéronome précédemment cité.

L'usure est une arme de guerre comme le canon et le sabre. Moïse en prescrit l'usage contre l'étranger, mais il défend sagement de s'en servir de juif à juif. Moïse n'a accepté la politique du Vautour que sous bénéfice d'inventaire et à l'endroit de l'*étranger*. Étranger veut dire ennemi dans l'ancienne langue des peuples.

La doctrine de Moïse renferme à dose égale le bon et le mauvais principe ; le principe de paix et le principe de guerre. Appliquée à l'administration intérieure de la nation juive, la législation du Pentateuque est le code de l'égalité et de la fraternité ; appliquée à l'étranger, c'est le code de la haine et de l'iniquité.

C'est faute d'avoir envisagé cette doctrine sous ses deux faces, et faute d'avoir distingué entre le bon et le mauvais, que tant de savants commentateurs, y compris Proudhon, ont erré.

La persistance opiniâtre du juif dans sa croyance religieuse se justifie par la sublimité des principes renfermés en icelle.

Le Christ n'a pas été envoyé par Dieu pour détruire la loi de Moïse, mais au contraire pour l'étendre, en développant le côté religieux et humain de cette doctrine aux dépens de son côté politique et inhumain.

Le Christ qui aimait les petits enfants, et qui était profond comme tous les hommes simples, se dit : Puisque la loi ne tolère *l'usure* qu'à l'égard de l'étranger, du *gentil*, il n'y a qu'à supprimer le gentil et à déclarer tous les hommes enfants de Dieu et frères, pour affranchir l'humanité tout entière de la tyrannie du capital.

Et voilà pourquoi la doctrine de charité, de fraternité, d'égalité prêchée par l'Évangile s'appelle justement la doctrine de rédemption ; car elle avait pour but de rédimer le travailleur de son oppression séculaire.

Voilà pourquoi l'Église catholique a interdit le prêt à intérêt si longtemps.

Mais voilà pourquoi, aussi, les Pharisiens et les Princes des prêtres, qui étaient les forts usuriers de ce temps-là, mirent le Christ en croix et lui firent boire jusqu'à la lie le calice d'amertume ; car ces habiles calculateurs virent bien que le Christ en prêchant la fraternité des peuples et en supprimant le gentil, qui était leur matière *usurable*, *taillable et corvéable à merci*, faisait un tort infini aux détenteurs du capital, et ils l'accusèrent naturellement d'offense à la propriété, à la famille et à la religion, etc.

Beaucoup de gens, très-versés en théologie, mais très-faibles sur l'ornithologie passionnelle, ont donné certainement sur le caractère distinctif de l'Ancien et du Nouveau-Testament plus d'une explication moins claire et moins satisfaisante que celle-ci.

La révolution de '89 a repris, sans s'en douter, l'œuvre du Christ. Si elle a échoué jusqu'ici dans son entreprise, c'est toujours pour crime de faiblesse en zoologie passionnelle ; c'est qu'elle a cru ne devoir s'attaquer qu'à l'Aigle et au Hibou (le noble et le superstitieux) et qu'elle a laissé de côté le Vautour. Néanmoins il a suffi à Napoléon de tenter le renversement du monopole commercial de l'Anglais et de faire emprisonner quelques munitionnaires récalcitrants, pour être cloué sur le roc de Sainte-Hélène, comme le Christ sur le Calvaire, comme Prométhée sur le Caucase... Et pareil sort, hélas ! attend peut-être pour bien des mois encore plus d'un incorrigible utopiste de mon espèce, rêveur de crédit gratuit et de banque du peuple... Jusqu'à ce que revienne de nouveau le grand chasseur Hercule, pour relever une dernière fois tous les suppliciés, et briser tous les instruments de supplice, pour abattre du même coup Aigle, Hibou et Vautour.

En attendant, je défie le fataliste qui ne croit qu'au hasard, je défie le philosophe qui écrit de gros livres pour réconcilier le

subjectif avec l'objectif ou pour les mettre aux prises; je défie le naturaliste qui n'entend rien aux jeux bizarres de la nature de m'expliquer pourquoi :

L'Aigle meurt de faim, le Vautour d'indigestion ???

Cependant, il est bien certain que Dieu n'a pu confier au Vautour un emploi de désinfecteur ou d'assainisseur quelconque, sans attribuer une mission analogue à l'institution humaine que ce moule symbolise. Or, quelques-uns désireraient peut-être avoir des détails sur la nature des services hygiéniques que la féodalité financière est appelée à rendre au genre humain, et mon devoir d'historien impartial est de courir au-devant de leurs vœux :

La mission d'hygiène publique assignée par Dieu à la féodalité financière est de purger la société des immondices, des fraudes et des empoisonnements du trafic en détail, et de faire transiter l'humanité de Civilisation en Garantisme, par la substitution du monopole régulier à la concurrence anarchique. On voit si la question est grave. Je préviens que sa solution intéresse spécialement les hommes d'État, les architectes et les professeurs d'économie politique auxquels je la dédie. Les premiers y trouveront des conseils pleins de sagesse sur la conduite à tenir en maintes occurences; les seconds, des considérations fort importantes sur l'architectonique de l'avenir; les troisièmes, un enseignement dont ils ont grand besoin.

Je n'apprendrai rien de nouveau à personne en répétant après mille autres que l'activité sociale s'exerce par trois modes ou essors principaux qui sont : la Production, la Consommation et la Distribution. Mais ce que tout le monde ne sait pas

aussi bien, les professeurs d'économie politique moins que personne, c'est que la Distribution, qui est l'agence intermédiaire entre la Production et la Consommation, est une fonction neutre essentiellement administrative et gouvernementale, et la seule qui doive être ordonnée et réglementée... (L'économiste se fâche, donc il a tort.)

Tout le monde est intéressé, en effet, à ce que tous les produits, naturels ou artificiels, arrivent à la consommation au plus bas prix possible. Or, pour qu'il en soit ainsi, il faut de toute nécessité que le salaire du commerce ou de l'agence intermédiaire soit proportionnel à la valeur du service rendu ; c'est-à-dire que la prime allouée à la fonction distributive ne peut, en bonne administration, représenter que les frais bruts de transport augmentés de la récompense légitime due au travail du transporteur. Hors de là point de salut, point de liberté pour la Production et la Consommation, qui sont les deux leviers primordiaux et essentiels de l'activité humaine et de la richesse sociale.

Je pose le principe et ne le discute pas, parce que ce principe a été mis hors de discussion par l'expérience et la pratique de sociétés plus avancées que la nôtre, dont les exemples doivent faire loi pour nous. Donc, il me suffit d'affirmer qu'en Harmonie, où l'on est excessivement sobre de réglementation et de gouvernement, les deux domaines de la Production et de la Consommation sont affranchis de toute intervention et protection de l'État, mais que la fonction gouvernementale s'y réduit presque exclusivement à l'office de distribution. Que les économistes révoquent en doute l'authenticité du fait, libre à eux ; le fait n'en subsiste pas moins. Qu'ils déclarent que les institutions d'Harmonie sont lettres closes pour eux, je les crois d'avance sur parole.

Nous disions donc qu'en Harmonie le rôle du gouvernement

se réduisait à transporter et à distribuer les produits demandés, de la même manière qu'il transporte et distribue les lettres en Civilisation, c'est-à-dire de la manière la plus économique, la plus rapide et la plus sûre. Ceux qui n'ont pas été témoins oculaires de la chose ne sauraient s'imaginer à quel point la Production et la Consommation, qui n'ont plus à faire la fortune scandaleuse des agents commerciaux, se trouvent bien de cette libération. C'est à vous tenter de remettre tout de suite aux mains de l'État la Banque et les Transports. On sait que cette idée lumineuse d'accaparer les deux grands leviers du commerce, passa un jour par la tête de Bonaparte, mais ne s'y fixa pas.

Malheureusement il faut beaucoup de temps à la raison des masses comme à celle des économistes pour s'élever à la conception des institutions d'Harmonie ; et comme en attendant que la sagesse leur arrive, les sociétés humaines sont obligées de vivre, et pour cela d'échanger entre elles les productions de leurs zones et de leurs industries diverses, il s'ensuit fatalement que la fonction distributive est toujours abandonnée pendant une période de quelques milliers d'années au principe de la concurrence commerciale anarchique, que les faux savants s'obstinent à décorer du beau nom de liberté commerciale. La liberté commerciale, c'est la mer ouverte à tous les vaisseaux, c'est tous les marchés du monde libres, toutes les voies de communication et de transit affranchies de la douane et des droits de péage onéreux, la sécurité garantie à tous les pavillons. Ce que l'histoire a jusqu'ici nommé la libre concurrence, c'est le monopole commercial et maritime de Tyr ou de Carthage, de Gênes ou de Venise, de Lisbonne, d'Amsterdam, d'Albion ; c'est en permanence la guerre, la guerre sur terre et sur mer, les accaparements de tous les bénéfices commerciaux par la nation la plus rapace ; c'est le triomphe de la force sur le droit, l'oppression des industriels et des consommateurs par une coalition de forbans quel-

conque; c'est l'alternance périodique des disettes et des encombrements, c'est l'ère et le foyer des fraudes, des falsifications de denrées et de l'empoisonnement des populations sur la plus vaste échelle; c'est la perpétration des abominations les plus noires : le Hollandais foulant aux pieds le Christ pour accaparer le monopole du commerce avec le Japonais, l'Anglais forçant à coups de canon les portes du Céleste Empire pour y vendre son opium. La liberté commerciale engendrant fatalement le monopole, voilà le témoignage de l'histoire, de celle du présent, comme de celle du passé.

Et vainement la religion éplorée fulmine-t elle ses plus virulents anathèmes contre la passion du lucre. Vainement l'église catholique prohibe-t-elle l'usure et fait-elle de l'avarice l'arme la plus sûre du Malin. Vainement la poésie et la philosophie vouent-elles de concert les nations commerçantes au mépris et à l'exécration des âges. Vainement la mythologie grecque, fille aînée de l'analogie passionnelle, enrôle-t-elle sous la bannière du même Dieu, avocats, marchands et voleurs..... L'anathème, la malédiction, la satire, l'ironie n'arrêtent pas d'une heure la marche du fléau, et le hideux vampire commercial, cuirassé de la sottise des peuples comme d'une impénétrable armure, continue à braver les vaines clameurs de l'indignation universelle, du haut de ses richesses mal acquises et de son impunité. Qu'y faire, c'est le destin; il faut bien que l'humanité subisse ses épreuves, pour qu'elle puisse s'instruire aux leçons du malheur; il faut bien que l'anarchie triomphe et marche jusqu'au bout dans sa voie scélérate pour entraîner de force le progrès après elle.

L'anarchie commerciale atteint son apogée vers les heures de déclin de la Civilisation, qui est la phase sociale d'enfance la plus féconde en turpitudes et en misères de tout genre, en lâchetés et en prostitutions de tout sexe. Elle figure avec éclat dans la série des sept fléaux limbiques au triple titre de *Four-*

berie, *d'Oppression* et de *Maladies provoquées*. Il y a soixante ans environ que l'immonde harpie s'est abattue sur les États de l'Europe, où grâce à la complicité des économistes tout-puissants et aux progrès de la chimie, elle a fini par asservir le double domaine de la production et de la consommation, planant au-dessus des lois, volant et empoisonnant à sa guise, trompant sur la quantité comme sur la qualité. L'économisme a le droit de s'admirer dans ce triomphe de la liberté commerciale, qui est bien la fille légitime de la doctrine du *laissez faire*. Je demande seulement à l'Académie française, qui a le privilége de la fabrication des mots neufs, de me forger un substantif spécial pour qualifier la puissance nouvelle, *Toxicocratie*, par exemple, comme qui dirait la puissance inviolable des empoisonneurs patentés.

Pour se faire une idée de l'audace et des méfaits du commerce anarchique qui salit tout ce qu'il touche, à l'instar des oiseaux du lac Stymphale, il faut lire un traité récent sur la matière, publié par M. A. Chevalier, un savant de la section des utiles. Il est dit et prouvé, dans ce livre tout plein de révélations formidables... Que pas une denrée alimentaire, pas une boisson livrée à la consommation quotidienne des malheureuses populations d'Angleterre et de France, n'est exempte de sophistication... et que la plupart des substances employées par les falsificateurs sont de véritables poisons. Poison le pain ! Poison le vin ! Poison la bière ! Poisons le sel, le poivre, les remèdes, le gaz, la fumée des bougies !... C'est-à-dire que vous et moi, nous tous, nous communions deux ou trois fois par jour, sans le savoir et sans le vouloir, par le poison, et sous toutes les espèces. Les misérables ne respectent pas même l'enfance ; ils l'empoisonnent dans ses bonbons et dans son sucre d'orge, et répondent aux mères éplorées qui leur reprochent de leur avoir ravi les objets de leur amour, qu'il faut que tout le monde vive. C'est

déjà la réponse qu'ont faite, dans les temps, les marchands de la Compagnie des Indes aux utopistes philantropes qui trouvaient peu chrétien de faire la guerre à un malheureux peuple incapable de se défendre, et de profiter de sa faiblesse pour lui donner à opter entre le fer et l'opium. La révélation foudroyante de Lucrèce Borgia annonçant aux convives de la princesse Négroni qu'elle vient de les empoisonner tous, ne produisit peut-être pas, sur le moral de ces jeunes seigneurs, une impression de terreur égale à celle que m'a fait éprouver à moi la lecture de l'ouvrage de M. A. Chevalier. Tous mes écrits, tous mes fusils, tous mes chiens pour un cheval ... je veux dire pour un bateau à vapeur qui m'emporte bien vite loin de ces bords empestés. Mais où se cacher, où fuir pour éviter l'atteinte de la persécution !

Un économiste politique m'obligerait de m'apprendre comment la fameuse théorie de la lance d'Achille, qui guérit les blessures qu'elle fait, s'applique à la question de la liberté illimitée de l'empoisonnement public. Mais je ne demande pas pourquoi la loi civilisée, qui condamne à la peine de mort le criminel maladroit qui n'a empoisonné qu'un seul individu, n'a pas de châtiment du tout pour celui qui en a empoisonné plusieurs. Je m'en tiens à cet égard aux termes de la célèbre métaphore de la toile d'araignée, qui n'arrête que les petits empoisonneurs et laisse passer les gros. J'ai de plus, pour m'engager à garder sur ce point le silence, l'exemple de l'insuccès des tentatives d'Alphonse Karr, lequel a appliqué cent fois peut-être le législateur de sa patrie à la même question, sans pouvoir en tirer un seul bout de réponse. Après cela, il est juste de convenir que la question est très-embarrassante.

De sorte donc que c'en serait bientôt fait de la malheureuse espèce des civilisés, espèce rabougrie, abrutie et livrée chaque jour, comme sujet d'expérience, aux praticiens du libre com-

merce du poison, si Dieu, qui ne veut pas la mort mais la simple conversion des sociétés lymbiques, n'envoyait à point à leur aide un sauveur imprévu. Ce sauveur, chacun sait son nom, sa naissance, son emblème, puisque c'est son histoire même que je viens de raconter dans les lignes qui précèdent.

La loi du mouvement social veut, en effet, que l'apogée de l'anarchie commerciale coïncide avec la période d'envahissement de la féodalité financière, minotaure dévorant qui doit accaparer les trois fonctions de l'activité sociale, y compris la boutique et le débit au détail, foyers de pestilence et d'empoisonnement. La féodalité financière a, comme le Vautour, son bon et son mauvais côté.

Je l'ai montrée surgissant des embarras pécuniaires des États obérés, et débutant sur la scène politique par l'accaparement du monopole des emprunts nationaux. Une fois nantie de l'hypothèque privilégiée sur le plus pur des revenus de tous les empires, elle procède à la conquête de la Banque, des canaux et des chemins de fer, qui lui assurent le monopole des bénéfices du frêt et des transports. Puis, elle fusionne et solidarise les banques et les chemins de fer dans le sein du même État, en attendant qu'elle fusionne en un unique faisceau toutes les banques et toutes les voies de communication de tous les États européens, banques de France, d'Angleterre, de Vienne et de Hambourg, chemins de fer français, autrichiens, etc. L'histoire que je raconte est celle du temps présent, et de même que j'avais annoncé, il y a dix ans, ce qui se réalise de nos jours, je puis annoncer aujourd'hui en toute certitude ce qui se fera dans dix ans, à moins de révolutions nouvelles. Dans dix ans, la féodalité financière, qui n'a encore accaparé à l'heure qu'il est, que les principaux leviers de la fonction distributive, aura organisé dans toutes les grandes cités européennes d'immenses magasins, d'immenses bazars de vente où se débiteront *à prix loyal* tous

les divers produits de l'industrie manufacturière et du sol, et il n'y aura plus qu'un marchand là où il y en a vingt, et la boutique, incapable de soutenir la concurrence du bon marché et des gros capitaux, disparaîtra peu à peu de la place et les capitales feront peau neuve. Car la disparition de la boutique entraînera naturellement une révolution architectonique radicale dont le besoin se faisait généralement sentir.

Voilà pourquoi je conseille vivement aux jeunes architectes désireux de se faire un nom, d'abandonner au plus vite les errements du passé, pour se lancer à corps perdu dans l'étude des plans de la cité nouvelle, qui ne comportera plus que d'immenses squares, pourvus d'eaux jaillissantes, de verdure et de fleurs, avec des cafés monstres, des magasins d'étoffes et de nouveautés monstres, des restaurants babyloniens, des expositions permanentes de tableaux, de statues, etc., et plus de ces rues noires et infectes qui déshonorent encore à cette heure les grandes capitales; plus de ces échoppes malsaines où se triturent et se débitent les poudres de succession et les philtres circéens qui métamorphosent l'homme en brute. Puisque l'architecture est l'expression la plus vraie de la société, il faudra bien que celle du jour fasse raconter à la pierre les faits contemporains et qu'elle se marque de l'empreinte du pouvoir dominant. Or, la féodalité d'argent qui tend au Garantisme par l'association simpliste des capitaux, imprime fatalement le cachet d'unité à tous ses monuments, palais de Banque, palais de Bourse, entrepôts communaux, docks, gares de chemins de fer, hôtels de Rivoli et magasins du Louvre, et même il est facile de voir que chaque construction de l'ordre nouveau fait tomber en montant un pan de l'ordre ancien. Notons bien au surplus, que la transformation radicale et universelle que j'ai l'air de prophétiser est déjà au tiers accomplie, et que le char de la féodalité financière est un train de grande vitesse dirigé par les plus habiles gens du

monde... Habiles même n'est pas assez dire, et ma conscience m'oblige d'ajouter à cette épithète celles d'utilissimes.

Il est essentiel, en effet, de ne pas perdre de vue le dualisme caractéristique du mouvement de la féodalité financière. Tant pour le mal, tant pour le bien. La féodalité d'argent, en s'emparant du monopole des banques, du crédit mobilier, foncier, maritime, etc. mine insensiblement l'usure, allége l'exploitation du producteur, *garantit* la sécurité des transactions commerciales. Par la création des chemins de fer, elle abrège les distances pour le pauvre comme pour le riche, et *garantit* le voyageur et la marchandise contre les exactions des transporteurs. Par la fusion de tous les intérêts, par l'accaparement de toutes les forces vives des États, elle porte un coup mortel à la guerre et à la douane et *garantit* pour une époque déterminée la conclusion de la paix universelle, etc. Elle se fait peut-être payer de ses services un peu cher; elle absorbe peut-être une certaine quantité de millions dont elle pourrait se priver sans se nuire; d'accord, et ce n'est pas moi qui veux la défendre du reproche d'avidité, après tout ce que j'ai dit contre elle; mais enfin elle crée, elle fait son service avec exactitude, elle n'empoisonne pas; et puis ce doit être un métier si abrutissant que de travailler du matin au soir à gagner des espèces, qu'il faut bien avoir de l'indulgence pour les pauvres d'esprit qui n'ont pas le moyen de s'amuser à autre chose. Mais brisons sur ce chef.

On désirait connaître la mission utilitaire de la féodalité du coffre-fort, je l'ai dite; ses titres à la reconnaissance de l'humanité, les voilà; et encore de ces titres ai-je passé le meilleur.

Car aussitôt que tous les monopoles ci-dessus, et cent autres que je n'ai pas spécifiés, auront été organisés; aussitôt que les difficultés de premier établissement auront été surmontées, que la perception des revenus marchera comme sur des roulettes, un homme d'État, un novateur audacieux, dans le genre de Fran-

klin ou de Sieyès, se lèvera pour poser cette question au peuple :

« Lequel vaut le mieux pour nous tous, producteurs et consommateurs, du monopole des compagnies fermières qui s'exerce au profit de quelques-uns ou de celui de l'État qui s'exerce au profit de tous ? »

Or, tout me porte à croire que la question ainsi posée sera promptement résolue.

Et nunc erudimini qui judicatis terram... Et maintenant instruisez-vous, vous qui réglementez la terre... Architectes, livrez-nous vivement les plans de la cité garantiste... Économistes politiques et empoisonneurs patentés, *laissez faire*, *laissez passer* la justice de l'analogie passionnelle ! !

DEUXIÈME GROUPE.

Nocturnes. Deux genres. Huit espèces.

Caractères généraux.

Tous les oiseaux de nuit sont très-laids, comme l'a remarqué Lafontaine, *rechignés, un air triste, une voix de mégère, de petits monstres fort hideux*. La Bécasse, l'Engoulevent et le Butor, qui ne sont pas des Rapaces, ne brillent pas non plus par le charme de la physionomie. Le plumage de tous les amis des ténèbres a généralement pour tonique la nuance roux cendré ou roux sombre, fond d'uniforme obscur sur lequel se détachent diverses bigarrures plus ou moins élégantes, barrures transversales, stries, étoiles. Il n'y a d'exception à la règle quasi-universelle qu'en faveur des rares habitants des régions polaires où

la couleur de tous les manteaux de bêtes cherche naturellement à se confondre avec celle du sol que recouvre une neige éternelle.

Les Rapaces nocturnes se distinguent des diurnes par dix caractères tranchés dont chacun fournirait au besoin à la série maudite une dénomination acceptable. C'est-à-dire qu'il y a entre les deux races la même différence à peu près qu'entre le jour et la nuit.

Et d'abord, indépendamment de la disparité absolue de la couleur du manteau et de la physionomie, il y a la disparité de la forme du bec et des pieds, lesquels n'ont pas été coulés dans les mêmes moules que ceux que nous avons observés jusqu'ici.

Le bec des Rapaces nocturnes présente, en effet, un caractère tout spécial, étant formé de deux pièces de rapport également mobiles, caractère séparatif essentiel et qui ne se retrouve plus que chez les Perroquets dans tout le monde des oiseaux. Les Rapaces nocturnes sont pour cette cause les seuls oiseaux de proie qui aient la propriété d'imiter le jeu des castagnettes par le cliquetis de leurs mandibules. Rien de plus facile, par conséquent, que de tirer une dénomination pittoresque, soit grecque, soit latine, de ce caractère exceptionnel; quelque chose comme *Crumatirostre...*

Les serres sont gantées de duvet jusqu'à la racine des ongles : *Plumiserres, Dasyserres...*

Enfin, ces serres ne sont plus régulières comme celles du Faucon et de l'Aigle qui portent trois doigts à l'avant pour faire opposition au pouce, dont l'ongle est généralement plus fort que tous les autres. Elles sont divisées par couples, comme le pied des Grimpeurs. Toutefois le doigt externe, qui se replie le plus souvent vers l'arrière, est doué d'une réversibilité si parfaite qu'il peut se porter également vers l'avant ou bien garder la position intermédiaire, suivant l'exigence des cas. Pour cette cause, les Rapaces nocturnes devraient prendre dans une classification

pédiforme le nom de *Jugiserres*, lequel entraînerait celui de *Jugimanes* pour l'ordre des Perroquets, dont la main est taillée sur le même modèle que celle des Hiboux et des Pics. Rappelez-vous que les Perroquets sont les homologues des quadrumanes (Singes) qui composent l'ordre le plus élevé du règne des mammifères. Donc, trois dénominations parfaitement distinctes pour désigner les trois ordres d'oiseaux chez lesquels les doigts du pied sont attelés par paires : Pieds non préhenseurs (Pics), *Jugipèdes ;* préhenseurs armés (Hiboux), *Jugiserres ;* préhenseurs non armés, *Jugimanes*. Heureuses les nomenclatures si elles ne possédaient que de semblables noms, expressifs, rationnels, faciles à retenir. Mais la liste de ces noms n'est pas finie encore.

Tous les Rapaces nocturnes ont une tête énorme qui fait corps avec la poitrine et tourne sur pivot comme un miroir à Alouette. Le cou absent est remplacé par un pas de vis. Tous les moules de la série abusent de cette facilité de locomotion cervicale pour se mettre la face dans le dos et pour exécuter des grimaces ou des contorsions rétrospectives, à l'effet grotesque desquelles l'excentricité de leur masque prête admirablement.

Leur vol à tous est sourd, leurs ailes silencieuses ; leur voix, houloulement sinistre, semble un appel de la mort.

Tous ont pour habitude de trancher la tête à leurs proies, Levrauts ou Moineaux francs, avant de les dévorer...

Tous sont atteints de cannibalisme, la plus honteuse et la plus dégradante de toutes les maladies. La femelle mange le mâle, les petits mangent leur père.

La tribu des Rapaces nocturnes est l'exécration et l'horreur de tous les oiseaux de jour, voire de l'homme.

La matière est-elle assez riche en éléments de classification et de nomenclature ?

Enfin la nature elle-même s'était donné la peine de distribuer la série en deux groupes d'à peu près égale force, mettant aux

espèces de l'un des cornes sur la tête, privant de cet ornement celles de l'autre. D'où la division toute simple en nocturnes cornus et nocturnes à tête rase. Or, admirez le parti merveilleux que les maîtres de la science ont tiré de tous ces moyens.

Ils ont trouvé trois noms pour distinguer les Nocturnes des Diurnes, et pour les distinguer d'eux-mêmes; trois noms : Duc Hibou, Chouette. Le premier rappelle une sottise antique, et c'est le seul avantage, hélas! qu'il possède sur les autres. Personne ne s'est permis, du reste, la moindre allusion à la face cornue, à l'amour des ténèbres, à la monomanie de la décolation et de l'autophagie, etc., à la forme du pied encore moins. Toutefois, comme il y avait nécessité absolue de tenir compte des caractères séparatifs tracés par la nature, ces messieurs sont convenus que *Duc*, qui vient du latin *dux*, signifiant général d'armée, voudrait dire en langage ornithologique officiel *Rapace nocturne à aigrettes*, absolument comme *Hibou*, qui ne vient de rien du tout et n'a jamais voulu rien dire, et que *Chouette* désignerait le reste. J'accepte, puisque j'y suis forcé, le langage de la science; mais je déclare l'enseignement de la zoologie impossible avec ce vocabulaire-là. Si, pour me venger des tyrans je leur posais une question insidieuse...

Si je les mettais tous au défi de me dire pourquoi la nature a omis de nuancer la transition entre les Rapaces de jour et ceux de nuit, *qui sont des espèces du même ordre*, tandis qu'elle a ménagé au contraire avec une délicatesse infinie la transition des Rapaces aux Perroquets, *qui appartiennent à des ordres différents?*

On sait en effet qu'il existe dans la Nouvelle-Zélande une sorte de Perroquet nocturne à serres et à bec de Hibou, qu'ils appellent le *Strygops*, et qui remplit si admirablement son office d'ambigu entre les deux ordres voisins, que la science en est encore à savoir où la mettre.

Premier genre : Nocturnes cornus ou à aigrettes, quatre espèces : Grand-Duc, Moyen-Duc, Petit-Duc, Brachyote.

LE GRAND-DUC, L'OISEAU DE NUIT. — L'INFAME.

Le Glaive a bu bien du sang, l'Usure bien des sueurs, mais la Superstition religieuse, qu'en France nous appelons l'*Infâme*, a bu à elle seule plus de sueur et de sang que le glaive et l'usure ; car l'infâme, qui fabrique des dieux pour exploiter les hommes, ne se contente pas de voler et d'égorger pour son compte, elle est encore de moitié dans toutes les rapines, dans toutes les scélératesses d'autrui. Elle recèle les larcins et donne des conseils, quand elle ne peut faire mieux.

C'est elle qui proclame l'épée sainte, qui pousse le soldat et le bourreau au meurtre et leur crie sans cesse : tue, tue, tue, par la voix des Samuel, des Mahomet, des Innocent III ou des Guises.

> Frappez, ne craignez rien, qu'on n'épargne personne.
> C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne.

Qu'on n'épargne personne ! C'est là le point capital, le post-scriptum obligé de toute recommandation adressée aux séides. Le Dieu des juifs ayant ordonné à Saül, par la voix du grand-prêtre Samuel, d'exterminer tous les Amalécites, et Saül ayant commis l'imprudence d'épargner le roi Agag, qui était un homme très-gras et qui ne voulait pas mourir, Dieu le punit de sa désobéissance en lui retirant son trône, sa raison et la vie. Instruits par cet exemple, les logiciens inflexibles de l'ortho-

doxie ultramontaine ont toujours considéré le bûcher comme le seul spécifique à employer contre l'hérésie protestante, et certains journaux *religieux* affirment tous les jours que la foi catholique n'a péri que pour avoir été trop molle à l'endroit de Luther.

C'est la Superstition sanguinaire qui fait se ruer les nations les unes sur les autres, la Tartarie sur l'Europe, l'Europe sur l'Asie; qui change les enfants d'un même peuple en ennemis implacables, arme l'épouse contre l'époux, le fils contre le père; qui fait crever sur les empires les cataractes de sang, voue tous les cœurs où elle s'est logée à la haine et toutes les contrées où elle règne à la stérilité.

C'est elle qui a fait de l'Asie mineure, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Italie et de l'Irlande ce qu'elles sont. Elle qui a fait périr sous la dent des dogues espagnols et sous le fouet de leurs maîtres le million d'indigènes qui peuplait Haïti. Elle qui dicta au pieux roi Philippe II cette courte réponse : *Tous au gibet!* à son lieutenant qui le consultait sur les mesures à prendre vis-à-vis de ses prisonniers. Ce mystificateur célèbre, qui a nom Joseph de Maistre et qui a fait un gros livre pour se moquer de son temps et pour déifier le bourreau, avait coutume de dire que l'antiquité grecque et romaine n'offrait rien de comparable à cette phrase sous le rapport du laconisme et du sublime. Hélas! voici bientôt trois siècles que l'Espagne fanatique expie par ses misères et par sa décadence le laconisme sublime du pieux roi Philippe II.

Non moins habile à aiguiser les ongles de Chaïlock que le tranchant de la hache homicide, le fanatisme religieux s'allie dans tous pays à la cupidité... l'alimente, l'allume. Avide d'or et de puissance comme de sang humain, l'infâme a imaginé pour accaparer le métal jaune des procédés impossibles. Elle a trouvé moyen de faire payer les trépassés dans leurs tombes, en conti-

nuant de percevoir sur les générations vivantes le tribut imposé par la peur aux générations enterrées. Ce diable au pied fourchu, ces légions de farfadets de tout poil, de tout corsage, qu'elle a créés pour tourmenter les morts et rançonner les vivants, ont amené dans ses coffres des trésors fabuleux. Les enfants de Juda, qui se connaissent en spéculations audacieuses et qui prêtent des chameaux et des crocodiles empaillés à la petite semaine, s'inclinent avec respect devant les entrepreneurs de momeries religieuses qui ont mis la propriété de l'autre monde en actions et réussi à placer leurs valeurs avec primes. Il est certain que l'institution du miracle et la vente des indulgences ont été dans leurs temps d'admirables idées financières, et que l'art de guérir, qui a fait tant de progrès dans l'âge moderne, au dire de la quatrième page des journaux, n'a pas encore trouvé mieux que le procédé de guérison radicale du rhumatisme par le simple contact d'un os de bienheureux. Il y eut autrefois tel évêque de la vallée du Rhin, tel autre des bords heureux du Tage à qui la peur du diable rapportait en moyenne cent mille écus par an. Et la richesse d'autrefois des évêques catholiques n'était que débine et misère en regard de la richesse d'aujourd'hui des évêques anglicans.

Le Glaive, l'Usure et la Superstition sont les trois personnes de la trinité démoniaque, qui pèse sur la poitrine des jeunes humanités et comprime leur croissance. L'histoire du tourbillon solaire ne mentionne pas de planète qui ait mis autant de siècles que la nôtre à secouer ce cauchemar.

La Superstition, qui est la révolte insensée de l'homme contre Dieu et contre la Nature, sa manifestation matérielle, est une sorte de manie furieuse qui emprunte à toutes les maladies de l'esprit et du corps leurs plus effrayants caractères. Elle est incurable et contagieuse comme la rage, épidémique comme le choléra et le typhus, héréditaire comme la phthisie. Son influence

désastreuse sévit sur tous les règnes. Elle dessèche les fruits sur leur tige, suspend le cours de la sève dans les canaux des plantes, stérilise les plus beaux lieux du monde ; et en même temps qu'elle fait entrer en décomposition les consciences, elle sème partout dans les airs les poisons de la malaria. Elle est née, comme le miracle, de la peur de la mort.

Or, de même que l'horreur des liquides, disons l'hydrophobie, est le symptôme le plus caractéristique de la rage, ainsi l'horreur de la lumière ou la photophobie est le symptôme le plus constant du mal affreux que nous analysons ici. Il est d'observation générale, en effet, que les malheureux atteints de vertige fanatique ont les yeux en dessous, adorent les lieux obscurs, portent des vêtements sombres et se coiffent volontiers d'une sorte d'éteignoir. Ils mangent du philosophe et du maître d'école. La chair d'un hérétique rôti en place publique, et largement épicée de tortures, leur est particulièrement savoureuse. Faire cuire cet hérétique s'appelle, en leur jargon barbare, faire *un acte de foi* (auto-da-fé) ; ce qui est cause qu'il m'a toujours été très-difficile, ainsi qu'à beaucoup d'autres, de bien comprendre l'alliance de cette Foi avec la Charité, qui nous prescrit d'aimer notre prochain comme nous-même, mais non de le faire cuire. Après çà, si c'est pour son bien...

Le vertige superstitieux est incomparablement plus dangereux que la rage, d'abord parce qu'il ne tue pas les gens qui en sont attaqués, et ensuite et surtout parce que le fanatique qui a goûté une fois de la chair d'hérétique n'en veut plus tâter d'autre. On a vu l'épée soûle de sang et lasse de frapper, le fanatisme jamais ! Certaines âmes pieuses ne peuvent se consoler du départ du chevalet, des tenailles et des autres instruments de la charité orthodoxe.

Mais la superstition ne subsiste que du bon plaisir des téné-

bres. Les ennemis de la nature et du soleil sont trop poltrons pour attaquer ces puissances en plein jour, et les spectres sont trop laids pour sortir de leurs cachettes à l'heure où l'on pourrait les voir. La Nuit, la froide Nuit, qui voile les regards du brave et peuple de fantômes l'imagination du peureux ; la Nuit, qui favorise tout mystère de son ombre, la Nuit, complice née des sanglants sacrifices, de l'imposture et de l'assassinat, était le seul champ d'action qui convînt à l'Infâme. C'est celui qu'elle a adopté.

Cette option significative, rapprochée de la coiffure de Moïse et de l'acte de foi du bonhomme Samuel qui coupa Agag en morceaux, parce que l'opération répugnait à Saül, facilite singulièrement la tâche de l'analogiste.

Il fallait, pour symboliser l'Infâme dans le monde des oiseaux, un moule plus sanguinaire que l'Aigle, plus repoussant d'aspect que le Vautour, un *égorgeur de nuit* (la circonstance de nuit est aggravante dans toute législation criminelle), un scélérat à deux fins qui tînt également de la Larve et du Vampire, qui fût propre à l'apparition comme à l'assassinat. Un seul type répondait à cette indication composée : l'oiseau de proie nocturne ou l'*oiseau de la mort*, comme le peuple l'appelle.

Hideux de traits et de physionomie, de langage et de mœurs, l'oiseau de nuit est, en effet, une de ces créations abominables dans lesquelles l'auteur de la nature s'est plu à réunir les éléments de la laideur suprême. L'oiseau de nuit a été doué, comme le serpent, l'araignée, le crapaud et la chauve-souris, du don de répulsion instinctive. Il fait une exception remarquable à cette loi générale dont l'observation avait fait dire que le règne des Oiseaux avait été créé dans un jour de gaieté.

Aucun autre visage de volatile ne se rapproche plus du visage humain que celui du Hibou ; mais cette ressemblance de portraiture est loin de lui avoir réussi comme au lion qui en a su tirer d'admirables effets de majesté olympienne. L'oiseau de nuit a même trouvé moyen d'emprunter à la chatte ses yeux et ses oreilles, et de s'en composer un masque de carnaval affreux. Les Allemands ont dans leurs comédies populaires un personnage astucieux qu'ils nomment *Heulenspiegel*, mot à mot *miroir de hibou*, et dont nous avons fait *espiègle*. Le petit bonhomme Th..., qui eut tant de gouvernements tués sous lui, et qui se faisait, suivant les circonstances, mangeur de jésuites ou cagot, était un ministre espiègle dans toute la force de l'expression, au physique ainsi qu'au moral ; car la nature l'avait doué tout exprès pour ce rôle d'une physionomie de chat-huant que le crayon de la caricature avait parfaitement saisie.

Cette ressemblance de physionomie avec l'être pivotal de la création, que Dieu n'a pu attribuer à l'oiseau de nuit sans de puissants motifs, vient au Hibou de son attitude verticale, de l'ampleur de sa poitrine, du volume prodigieux d'une tête presque privée de cou et enfouie dans les épaules, de la grandeur et de l'étrange disposition de ses deux yeux, percés dans le même plan rectiligne et qui sont forcés de regarder droit devant eux comme ceux de l'homme. Ces caractères anormaux, qui suffiraient amplement encore pour assigner une place à part à la série des oiseaux de proie nocturnes dans l'ordre des volatiles, ne sont pas cependant les seuls signes dont la nature l'ait marquée. Elle a voulu, en effet, que la séparation entre l'oiseau de jour et l'oiseau de nuit fût tranchée, hostile, antipodique. Néanmoins, dans l'esprit de justice distributive qui préside généralement à ses actes, elle s'est montrée prodigue de consolations et de faveurs envers la série *disgraciée*. Après l'Anglais, qui a reçu la femme blonde et le génie industriel en indemnité de la privation du

soleil, le Hibou est certainement le moins à plaindre de tous les condamnés aux ténèbres.

Et d'abord, l'étrange privilége qu'a cette tête monstrueuse de tourner sur elle-même avec une aisance sans égale, procure à l'oiseau myope la faculté d'embrasser de ses regards tout l'espace, et de tourner sa face vers l'arrière sans bouger le reste du corps. J'ai dit que la mauvaise bête abusait de ce don naturel pour prendre des airs grotesques et des attitudes impossibles. La déclaration d'amour d'un Grand Duc à sa fiancée est une des plus risibles scènes de grimacerie qui se passe sous le ciel.

Ces yeux de chat, d'une dimension exagérée, qu'offense l'éclat du jour, ne doivent leur susceptibilité douloureuse qu'à l'exquise perfection de leur organisation, qui leur permet de colliger et de réunir en faisceaux les moindres atomes de lumière qui flottent dans le sein de l'Erèbe. Et ces yeux délicats sont garnis d'une double paupière clignotante en manière de garde-vue. La pupille, en se rétrécissant, ne prend pas la forme lenticulaire comme celle du chat et du renard; elle conserve sa rondeur. Deux oreilles immenses et douées d'une mobilité surprenante suppléent en tant que de besoin à la faiblesse de la rétine. Le bec, tranchant, crochu et recourbé dès l'origine, est à moitié caché par une double palissade d'épis de plumes courtes, frisées et disposées en rosaces, dont les circonférences se relèvent et se croisent pour lui servir de niche et en faire une sorte de nez. Le corps, épais, trapu, robuste, est couvert des pieds à la tête d'une ample et riche douillette de soie, d'étoffe brune, élégamment striée et mouchetée d'étoiles sombres. Des bras courts et musculeux, ensevelis dans le duvet de la robe et garnis de peluche jaune, des mains odieusement armées et gantées jusqu'à la naissance des ongles, complètent cette tenue confortable. La disposition circulaire des doigts donne à la griffe acérée du rapace la puissance de l'étau pour se cramponner ou saisir. On sait que

cette disposition spéciale, qui indique la transition entre les perroquets et les oiseaux de proie, est due à la mobilité du doigt externe qui peut à volonté se retourner en arrière ou se reporter en avant.

Le vol tournoyant du Grand-Duc est si doux que l'air ne semble pas même se déplacer sous le sourd frôlement de ses ailes, larges et silencieuses comme celles que l'imagination prête à l'oiseau de la mort. Ces ailes, bien qu'arrondies, sont taillées sur un bon modèle. La troisième et la quatrième rémige sont d'égale longueur.

Retenons fidèlement dans la mémoire des yeux chacun de ces détails, pour comprendre la portée du récit qui va suivre :

A l'heure où le soleil fuyant sous l'horizon ne dispute plus que faiblement les champs de l'air à l'envahissement des ténèbres, où les urnes des fleurs versent à plus larges flots leurs parfums pénétrants, où la Grive jaseuse laisse choir sa dernière phrase de la cime aiguë du merisier.... un hôlement formidable et qui semble s'arracher avec effort d'une poitrine humaine, retentit tout à coup dans la solitude des forêts. Rappelez vos esprits, ce n'est pas la réclame de détresse de quelque imprudent qui se noie, de quelque malheureux qu'on égorge, c'est le chant d'allégresse du Grand-Duc, le coryphée en titre des oiseaux de la mort.

C'est la première strophe de son Ode à la Nuit, c'est l'ouverture de la marche funèbre du jour, avec une Invitation au Carnage, adressée du haut des airs à tous les assassins nocturnes, quadrupèdes et bipèdes. Entendez la réponse du loup, les plaintifs vagissements de l'hyène et les miaulements du chacal, les sourds grondements du tigre, du lion, de la panthère. Le signal du meurtre est donné, le concert infernal commence ; avant une heure ou deux les cris déchirants des victimes vous raconteront

les phases de l'orgie sanguinaire. Je voudrais m'appeler Hector Berlioz pour écrire sur ce thème une superbe symphonie, où la sérénade de l'amoureux, les chants du rossignol et le lever du soleil feraient un délicieux contraste de nuances avec la couleur sombre du motif principal. Je crois, en effet, le moment venu de remettre à sa place la nuit, la douce nuit propice aux turpitudes, et de réhabiliter le soleil trop noirci par les myopes.

A cette voix si connue qui déchaîne la tuerie sur les bois et les plaines et fait prendre leur volée aux innombrables essaims des farfadets nocturnes, tous les oiseaux de jour se blottissent en tremblant sous la feuillée épaisse, les forts comme les faibles, les braves comme les timides, car nul n'est à l'abri du poignard de l'ennemi commun. La Huppe s'évanouit de frayeur ; le Rouge-Gorge impétueux se raisonne, le Rossignol interrompt subitement sa cadence amoureuse ; le Merle vigilant sonne le dernier coup de la retraite pour aviser du péril les flaneurs attardés ; le Faucon généreux frémit de rage et s'emporte en imprécations comme Ajax contre l'obscurité qui le cloue à son perchoir et l'empêche de châtier le provocateur insolent... Le Lièvre, qui bondit par les blés, s'arrête comme foudroyé sur place, et se rase immobile sous la coulée herbue. Le chasseur le plus intrépide et le moins accessible aux lâches suggestions des ténèbres ne peut dissimuler un rapide frisson.

Jamais terreur universelle ne fut mieux motivée, du reste ; car le Grand-Duc est, après l'Aigle, le plus fort et le mieux armé de tous les oiseaux de carnage, et ses coups sont plus sûrs, parce qu'il frappe dans l'ombre et que son vol muet le porte sur sa proie sans lui donner l'éveil.

Le lièvre à l'ouïe subtile sent les ongles de l'ogre s'incruster dans ses chairs, avant même d'avoir soupçonné sa présence. Le plus vite, le plus courageux de tous les oiseaux de combat, le vice-roi des airs pendant le jour, le Faucon à la vue perçante,

tombe inanimé sous le poignard de l'assassin, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

Ainsi fut la fière Bradamante, crème et fleur de chevalerie, traîtreusement occise par le perfide Mayençais.

Donc le Grand-Duc est le dominateur absolu des airs pendant la nuit ; et comme il acclame sa venue par un cri d'allégresse, il insulte par une malédiction à la clarté naissante de l'Aurore qui clot sa dictature.

Il se hasarde néanmoins quelquefois à chasser durant le jour, au printemps, par exemple, quand la faim de ses petits lui crie dans les entrailles.

C'est le destructeur le plus acharné du Lièvre, de la Perdrix et de tout le menu gibier. Son morceau de prédilection, vers les rives de l'Ohio et du Mississipi, est la Dinde sauvage, qui pèse moyennement de 5 à 10 kilogrammes, et qu'il garrotte et transporte au loin malgré ce poids énorme. Les Dindes domestiques elles-mêmes, qui juchent dans l'intérieur des fermes, ne sont pas à l'abri des coups de main du larron. Un ménage de Grands-Ducs, un peu chargé de famille, est le meilleur auxiliaire qu'un propriétaire de lapins, embarrassé de ses richesses, puisse employer pour éclaircir la population de sa garenne. Si j'étais quelque chose dans le conseil municipal de la Seine, mon premier soin, après avoir aboli le rat de cave, serait de porter un coup terrible à celui de Montfaucon en naturalisant le Grand-Duc dans ces parages odieux. L'apprivoisement du Grand-Duc n'est pas chose difficile. Tous ces gros mangeurs, hommes ou bêtes, sont volontiers à qui veut leur bourrer la panse.

Le Grand-Duc, si redoutable dans l'agression, ne l'est pas moins dans la défense. Les ongles rétractiles dont ses doigts sont armés font des blessures aussi terribles que la dent du renard et la griffe du chat sauvage. Ils se rejoignent à travers les chairs à l'aide d'une puissance incroyable de contraction musculaire.

et percent les guêtres de cuir et les empeignes les plus résistantes du soulier du chasseur. Il est besoin de deux ou trois Faucons, et de Faucons de la plus grande espèce, pour lier cet oiseau dans les airs, et ce vol est une des scènes les plus curieuses du drame émouvant de la fauconnerie. L'oiseau chassé, au lieu de fuir en ligne droite, multiplie les ascensions et les culbutes, ne s'occupant qu'à regagner le dessus sur ses adversaires, et à leur grimper sur la croupe. Blessé d'un coup de feu dans la membrure et forcé de s'abattre, il imite le stratagème du blaireau assailli par de nombreux ennemis et décidé à vendre très-chèrement sa vie. Il se renverse sur le dos, attend les chiens, la serre ouverte et haute, et exécute avec son bec une sorte de moulinet à quatre faces qui protége tout son corps. Tous ces mouvements étranges sont accompagnés de roulements d'yeux féroces et de la musique des castagnettes dont j'ai parlé plus haut. Pour prouver la supériorité de cette garde, il me suffira de dire que j'ai vu plus d'une fois le chien d'arrêt le plus impétueux se calmer spontanément à l'aspect des préparatifs de défense du Grand-Duc, et opiner pour les mesures de clémence, contre son habitude.

Le Grand-Duc n'ayant pour ainsi dire d'autre ennemi que l'homme, sa race se serait accrue d'une façon désastreuse, n'eussent été les traces de carnage qu'il laisse autour de lui. Les débris de cadavres dont il a soin de tapisser les abords de son aire trahissent bientôt, en effet, le secret de sa retraite. Il a commis, d'ailleurs une seconde imprudence en faisant chaque soir ouïr son cri lugubre du haut de la roche qu'il habite. Le braconnier, qui le déteste par jalousie de métier, et le chercheur de nids, qui le sait de bonne prise, renseignés par ces divers indices, ont belle à le massacrer et à le surprendre de jour au sein de sa famille. Le Grand-Duc est devenu excessivement rare en France, ce dont je me félicite. On ne l'y rencontre plus guère que dans les

grandes forêts de l'Est, Alpes, Jura, Vosges, Côte-d'Or, ou bien encore dans quelques contrées maritimes émaillées de falaises, comme la vieille Armorique. C'est d'ailleurs un oiseau de passage, et que pour cette raison on peut trouver partout vers certaines époques.

Son nom de Grand-Duc lui vient d'une erreur des anciens qui avaient rêvé que les cailles opéraient leurs migrations semestrielles sous la conduite de ce chef (Dux, ducis, commandant d'armée). Les modernes n'ont eu garde de se départir en cette circonstance de leur méthode habituelle de constater leur respect pour l'Antiquité, en acceptant ses contes. Ils ont donné un corps de réalité à la fable en l'incarnant dans un nom propre, nom absurde et barbare qu'il importe de changer.

Le Grand-Duc et ses congénères, tapis durant le jour au fond des cavités les plus obscures, y passent de longues heures à cuver leurs orgies et à méditer de nouveaux crimes. Obligés de se cacher comme les meurtriers pour se soustraire aux justes répétitions de la vindicte sociale, leur haine pour la volatilité s'échauffe de la solitude et de l'antipathie universelle qu'ils savent avoir méritée. Aussi la vésicule du fiel atteint-elle des proportions monstrueuses chez cette race de maudits !

Le Grand-Duc est l'emblème de la Théocratie, qui règne par la Terreur superstitieuse, comme l'Aristocratie par le Glaive, la Ploutocratie par l'Usure. Son véritable nom était, en Judée, le Prince des Prêtres. Les moules humains dans lesquels il aime à se personnifier sont, après celui-ci, le Grand Inquisiteur et le Grand Justicier. L'allégorie des détails précédemment exposés est si claire, qu'il semble presque inutile d'insister sur les rapprochements.

Ainsi, personne qui n'ait compris par l'énormité des dimensions du fiel chez le Grand-Duc, l'âpreté et la vitalité des haines dont les âmes dévotes sont rongées. *Tant de fiel entre-t-il...*

Personne qui n'ait reconnu dans les deux vastes cornets acoustiques de l'oiseau, les deux modes de délation qui s'appellent la délation politique et la délation religieuse, et qui rapportent heure par heure, aux chefs de la superstition, les secrets de la conspiration avec ceux de l'alcôve. A l'instar du bec formidable et des serres tranchantes de l'oiseau de nuit, la délation frappe dans l'ombre, et la calomnie assassine, familière au Saint-Office, porte des coups mortels qui ne se parent pas.

Les petits, dans cette espèce, mangent leur père, à l'imitation des enfants des hérétiques des Cévennes, qui vendaient leurs auteurs pour hériter plus vite de leurs biens (1).

---

(1) Un procureur du roi de l'Aveyron nourrissait un Grand-Duc, il y a douze ans de cela. Des gens de la campagne lui apportent deux jeunes oisillons de l'espèce, couverts encore de leur premier duvet. Le magistrat confie à tout hasard l'éducation de cette jeunesse à son pensionnaire, qui était un mâle et qui s'acquitta des devoirs de sa charge avec un zèle tout maternel et digne d'un meilleur sort, car le premier essai que firent de leurs forces les deux jeunes élèves parvenus à l'adolescence, fut d'occire pendant son sommeil leur père nourricier, de lui trancher la tête et de le dévorer. Après quoi le plus fort des deux, la femelle, tua son frère et le mangea comme elle avait fait de son père. Alors le magistrat, effrayé de tant de perversité dans un âge aussi tendre, et ne pouvant plus désormais supporter la vue de la créature scélérate, s'en défit en faveur d'un savant de ses amis qui habitait Toulouse et qui était précisément en quête d'une épouse pour un jeune mâle qu'il avait élevé. Le mariage eut lieu sous les plus favorables auspices : mais l'habitude du cannibalisme est une seconde nature et il n'y avait guère à espérer que celle qui avait débuté dans la vie par le parricide et le fratricide, reculât devant le conjugicide. En effet, l'infâme assassine saisit avec ardeur la première occasion qui s'offrit de se charger la conscience d'un nouveau crime et d'un nouveau cadavre. L'histoire ajoute qu'elle ne jouit pas longtemps du fruit de ses forfaits, et qu'elle mourut peu de jours après son dernier attentat, non de remords, mais d'un boyau de veau trop long qu'elle ne put avaler. *Elle aimait trop le veau, c'est ce qui l'a tuée.*

On sait que si le grand roi Louis XIV eut la faiblesse de signer le décret qui attribuait aux enfants convertis la fortune de leurs pères demeurés hérétiques, il ne fit que suivre en cela l'exemple à lui donné par la reine Élisabeth et le protecteur Cromwell, qui avaient compris les intérêts de la foi protestante, comme le grand roi comprit depuis ceux de la foi catholique. *E sempre bene.*

De même que les enfants du Grand-Duc mangent leur père, ainsi l'épouse mange son époux, qui est plus petit qu'elle, pour dire que la femme, qui est plus accessible que l'homme à la peur de l'enfer, ruine son ménage et sa famille par ses donations pieuses.

Un des grands torts des ordres religieux de France et des marchands d'indulgences de Rome fut aussi, dans le temps, de faire de leurs richesses un trop fastueux étalage. Cette faute, qui les a tués parce que cette opulence scandaleuse était en contradiction manifeste avec le vœu de pauvreté que le Christ imposa à ses apôtres, tuera également, tôt ou tard, les évêques anglicans. Imprudence du Grand-Duc, qui ne cache pas assez ses meurtres et ses rapines.

Enfin, les croyants aux miracles commencent à devenir rares sur la terre de France, presque aussi rares que les Grands-Ducs, et vous ne les rencontrez plus guère que dans quelques diocèses arriérés de Franche-Comté, de Dauphiné ou de Bretagne, et la police correctionnelle, perdue par la lecture des écrits de Voltaire, en est venue à interdire aux madones peintes de tourner de l'œil dans leurs cadres, et aux plaies de Jésus de saigner.

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les robes soyeuses de l'espèce, ses mains gantées jusqu'aux ongles symbolisent l'amour du bien-être matériel et des vêtements de luxe qui caractérise l'homme pieux. *Un saint homme de Duc*, *bien fourré*, *gros et gras*, aurait dit Lafontaine, s'il eût su que, de tous les Rapaces, ceux de nuit étaient les seuls qui prissent de l'embonpoint.

Les contorsions des derviches-tourneurs et autres entrepreneurs de momeries religieuses expliquent le secret des poses extravagantes et des grimaces risibles des Chouettes et des Hiboux. L'homme pieux, ennemi du progrès, tient volontiers aussi ses regards tournés vers l'arrière, à l'instar du Grand-Duc.

Il y a superstition et superstition, du reste, comme il y a oiseaux de nuit cornus et oiseaux de nuit sans aigrette. Si toutes les impostures religieuses se tiennent par le fond, elles varient quant à la forme ; de là, diversité d'emblèmes et d'espèces dans la série des Rapaces nocturnes.

Le prince des oiseaux de la mort, le Grand-Duc, que nous venons de décrire, symbolise spécialement la superstition moïsiaque, celle qui a le plus puissamment contribué à prolonger la minorité intellectuelle de notre infortunée planète ; celle qui fit crucifier par les princes des prêtres le Messie de la religion d'amour; celle qui règne aujourd'hui par la bourse et l'usure sur le monde civilisé.

Moïse, en volant au Grand-Duc sa double aigrette pour s'en parer le chef, a singulièrement abrégé la tâche de l'analogiste. Qui ne reconnaît *à priori* dans cette coiffure sinistre la tendance à la domination absolue de la terre pendant la durée des ténèbres!

Moïse, c'est en effet la théocratie elle-même incarnée dans un homme. Aucun législateur n'a su, comme celui-là, faire tenir un État dans une religion, et emprisonner l'âme humaine dans le cercle de peur.

Le premier acte de Moïse est une profession de foi véhémente

en faveur de l'obscurantisme. Il fait condamner Adam à la peine de mort, pour le punir d'avoir touché à l'arbre de la science et rejette lâchement sur la femme la responsabilité de l'acte soi-disant criminel.

Il témoigne en toutes circonstances de mauvais vouloir contre le soleil, source de lumière, le faisant tourner autour de la Terre comme un misérable satellite. Josué, son successeur le décroche et l'arrête avec un sans gène révoltant, et sous un prétexte insoutenable, pour achever, je crois, une tuerie d'Amalécites ou de Gabaonites. Moïse est le législateur de la contrainte et l'ennemi du libre examen.

Des écrivains superficiels et naïfs, qui ont imaginé de concilier on ne sait trop comment la religion de fraternité et d'amour et la religion de l'isolement et de la haine, m'accusent quelquefois d'injustice systématique à l'égard de l'Ancien-Testament. Je leur réponds pour la vingtième fois, que ce n'est pas moi qui ai fait l'histoire, et que ce n'est pas de ma faute, mais bien de celle de la logique et de l'analogie, si je suis contraint de remonter jusqu'aux livres des Juges, des Rois et de Moïse, pour découvrir la source des trois quarts de nos folies et de nos crimes. Et par exemple, je leur demande : qui a inventé le procédé de la fournaise ardente comme spécifique infaillible contre l'hérésie, sinon Moïse, qui fit s'ouvrir sous les pas des murmurateurs un abîme de feu qui les dévora tous? Funeste précédent, hélas! dont l'Inquisition et le Diable s'autorisèrent plus tard pour faire cuire à petit feu tant d'innocentes victimes! Je demande encore qui a écrit dans l'Exode, sinon Moïse : Œil pour œil, dent pour dent? Qui coupa le roi Agag en morceaux, sinon le grand-prêtre Samuel?

Ils vont dire aussi que je plaisante, quand je reproche au législateur des Hébreux sa coiffure à l'oiseau de nuit. Comme s'ils ne savaient pas de quelle vogue immense jouit ce genre de coif-

fure parmi toutes les peuplades sauvages éparses sur le globe, et notamment parmi les tribus friandes de chair humaine, peaux rouges d'Amérique, peaux jaunes de Malaisie, peaux noires d'Océanie ou d'Afrique ! Comme si le plus vorace et le plus sanguinaire de tous les Aigles, l'Aigle-Harpie des bords de l'Amazone, ne portait pas aussi sur le sommet du front la double aigrette des Ducs. Moïse avait le droit d'ignorer ces détails et beaucoup d'autres avec, puisque de son vivant l'Amérique n'était pas encore découverte, et que c'était même le Soleil qui dans ce temps-là tournait après la Terre ; mais on aura de la peine à me convaincre qu'un homme politique de cette taille se soit mis sans raison des cornes sur la tête.

Moïse était, de plus, sorcier et très-fort dans son art, ainsi qu'il le fit voir aux magiciens du roi d'Egypte, qu'il battit à plates coutures en une épreuve solennelle. Or, nous tenons de source historique que jamais sorcière ni sorcier de Judée, ni de Thessalie, ni d'ailleurs, ne procéda à une évocation ou à une incantation quelconque sans l'assistance obligée d'une demi-douzaine de Hiboux. Alors il serait bien étrange que le plus habile et le plus heureux de tous les sorciers de l'histoire n'eût pas eu accointance avec ce gibier-là.

L'ombre du prophète Samuel, qu'évoqua la pythonise d'Endor pour faire du chagrin à Saül, avait le front cornu. Or, ce Samuel fut, après Moïse, de l'avis unanime des sages, la plus forte tête théocratique de Sion.

Mais il y a malheureusement un argument plus puissant que tous ceux-là, un argument cruel et sans réplique, pour démontrer la parenté des principes politiques et religieux du Grand-Duc et de l'enfant d'Israël.

On sait l'antipathie invincible et mortelle qu'inspire l'oiseau de nuit à tous les oiseaux de jour...

Or, l'histoire de l'humanité ne cite qu'un seul peuple qui ait joui du triste privilége d'inspirer les mêmes sentiments à tous les nobles peuples, païens, musulmans ou chrétiens ; mais je tairai son nom par générosité. Ainsi le point de contact sériaire entre le Vautour et le Grand-Duc, que nul n'avait soupçonné jusqu'à ce jour, est trouvé.

La superstition moïsiaque n'est pas la seule qui ait réussi à pervertir l'entendement humain, qu'il est si urgent de refaire. Elle a fait des petits. Après le Grand-Duc, le Moyen-Duc ; après le Moyen, le Petit.

Le Moyen-Duc. Commun dans tous les pays boisés de France, a été considéré très-longtemps comme le bouc émissaire des iniquités de son espèce, et la bête noire des oiseaux de jour. Olivier de Serre et une foule d'auteurs après lui ont affirmé que c'était le cri du Moyen-Duc que le pipeur imitait pour attirer sur ses gluaux l'irritable gent emplumée. On a ajouté que l'espèce du Moyen-Duc était celle dont la présence enflammait le plus vivement la colère de ses nombreux ennemis. L'assertion n'est pas tout à fait mensongère. Le Moyen-Duc n'est pas en odeur de sainteté auprès du Rouge-Gorge ni de la Grive. Son aspect ne réveille pas de tendres sympathies chez les Mésanges, et sa voix, de loin entendue, n'appelle pas à la paix les hôtes ailés du bocage. J'estime néanmoins qu'il serait plus équitable d'attribuer à la Hulotte le don de répulsion universelle et suprême dévolu au Moyen-Duc par Olivier de Serre. La Hulotte est une espèce voisine du Moyen-Duc par la taille, mais dont le chef n'est pas décoré d'une double aigrette. La Hulotte a la physionomie des Chouettes proprement dites, c'est-à-dire une physionomie encore moins attrayante que celle des Ducs. Son plumage est plus sombre aussi, et elle a plus peur que le Moyen-Duc de la lumière du

jour. Sa taille est moins svelte, et sa voix, que j'ai comparée mille fois avec celle de ses congénères, m'a paru être celle qui met le plus promptement en émoi la forêt. C'est bien celle-là, j'en suis sûr, que les pipeurs de Lorraine s'exercent à reproduire au moyen de la feuille de chiendent velu ou de l'écorce d'érable insérée dans la *Touïte.* La Hulotte est, selon moi, le vrai type du Chat-Huant populaire, et il est très-probable que c'est à cette espèce qu'a été appliquée, pour la première fois, cette appellation naturelle devenue générique pour tous les oiseaux de proie nocturnes, par suite de la confusion des langues. J'ai deux raisons majeures pour m'avancer ainsi : la première est que la Hulotte et l'oiseau vulgairement désigné sous le nom de Chat-Huant ou de Hibou ne sont, malgré la différence de couleur et de taille qui existe entre les deux moules, que des individus mâle et femelle d'une seule et même espèce; la seconde, que la Hulotte est plus généralement répandue que le Moyen-Duc, habitant tous les pays où se trouvent de vieilles églises, de vieilles masures ou de vieux arbres, tandis que l'existence des Moyens-Ducs semble plus spécialement attachée aux forêts. Les accents de la Hulotte et ceux du Moyen-Duc ne diffèrent guère plus, du reste, que leur genre de nourriture et leurs mœurs. Tous deux restent chez nous pendant l'hiver; tous deux vivent des mulots qu'ils guettent dans les campagnes ou des petits oiseaux qu'ils surprennent endormis. Étrangers, comme tous les oiseaux de nuit, aux travaux de la bâtisse, ils pondent sans scrupule dans de vieux nids de Geai, de Pie ou de Corbeau; défenseurs acharnés de la famille et de la propriété en ce qui les concerne, mais pleins d'irrévérence pour les droits de la famille et de la propriété d'autrui. La Hulotte et le Moyen-Duc ont coutume de choisir les carrefours et les clairières des forêts sombres pour théâtres de leurs maléfices. Cette habitude, qui leur est commune avec tous les sorciers de bas aloi et les devins

de village, dit leur analogie. Tous ces hurleurs de nuit symbolisent surtout ces ordres de frères prêcheurs qui se livraient avec succès à la vente des onguents bénis et à la fabrique des petits miracles pour la campagne, avant la révolution. Les Chouans de la Bretagne et les Peaux-Rouges de l'Amérique imitent le cri du Moyen-Duc à s'y méprendre, et l'emploient avantageusement comme procédé de téléphonie nocturne dans leurs guerres d'embuscade. On entend quelquefois dans les romans de Cooper et dans les récits dramatiques de nos guerres vendéennes de ces houloulements de Hibou qui vous font venir la chair de poule.

Le Petit-Duc. Le Petit-Duc, qui n'est guère plus gros qu'un Merle, est un oiseau de passage qui nous arrive en mai pour nous quitter en septembre. Il niche dans les troncs d'arbre et stationne dans les branchages touffus des peupliers, des ormes et des tilleuls qui bordent les grandes routes. C'est lui qui fait entendre le soir, aux environs des bourgs, cette note mélancolique qu'on serait tenté de prendre pour celle du Crapaud. Le Petit-Duc vit des rogatons de la table des riches et consomme plus d'insectes que de Mulots et de Moineaux-Francs. Il symbolise les ordres mendiants ; il a énormément perdu à la suppression des couvents après 89, et semble ne pouvoir se consoler de ce désastre.

Le Hibou Brachyote. Il n'est pas de chasseur de plaine qui n'ait souvent rencontré dans les luzernes, les bruyères et les vignes, vers l'arrière-saison, de ces grands Chats-Huants jaunes qui volent souvent par couples, partent sans bruit sous le nez du chien et vont se poser par terre à cinquante pas plus loin quand on les a manqués, ce qui est assez rare vu qu'ils tombent de peur. Il y a des années où ces Chats-Huants sont si communs, surtout dans les pays de plaine, comme l'Artois, la Beauce, la Champagne qu'il est facile à un chasseur d'en assassiner une douzaine dans la

même journée. Ces individus appartiennent à une espèce originaire du Nord et que les savants désignent sous la dénomination de Hibou Brachyote (Hibou à oreilles courtes). La plupart sont natifs des contrées les plus septentrionales de l'Europe, d'où ils ont l'habitude d'émigrer tous les ans à l'automne à la suite des Lemmings, Mulots des Alpes scandinaves qui descendent vers ce temps en épais bataillons du haut de leurs montagnes pour chercher un tombeau sur les grèves de la Baltique. Ces bandes de Rats voyageurs entraînent après eux non-seulement des oiseaux, mais encore des Renards. Quand cette campagne aux Mulots norwégiens est terminée, il arrive tout naturellement que le Hibou du Nord, qui a pris goût à la curée, traverse le détroit du Sund pour s'attacher à la poursuite des Mulots danois, puis à celle des hanovriens, des prussiens, et finalement à celle des Mulots français, lesquels sont tourmentés, en ce temps-là, du besoin de déplacement comme tous les Mulots du monde.

Ainsi la passion de la chasse et l'amour des voyages nous amènent cet hôte qui se fixe quelquefois dans nos contrées pendant plusieurs années de suite, et niche alors dans nos marais, à terre. Ce Chat-Huant se distingue de tous ses congénères par la blancheur et la tendreté de sa chair, et par son embompoint scandaleux. Il doit être mangeable. Ainsi l'analogie passionnelle vient corroborer d'un exemple saisissant le témoignage permanent de l'histoire.

Le Rat est l'emblème du barbare... Les beaux jours de la superstition coïncident avec la phase de pleine Barbarie, caractérisée par le débordement des Mulots... Détruisez la Barbarie par la diffusion des lumières (progrès agronomiques), vous portez un coup mortel à la puissance de la superstition en lui coupant les vivres.

Sous-genre Chouette. Quatre espèces.

Le sous-genre des Rapaces nocturnes sans aigrettes, ou des Chouettes, comprend quatre espèces : la Hulotte, la Chevêche, la Chevêchette, l'Effraie.

J'ai dit plus haut l'histoire de la Hulotte, au paragraphe du Moyen-Duc. Je n'y reviens que pour conseiller aux chasseurs et aux gardes de procéder avec zèle à la destruction de cette espèce qui fait une consommation prodigieuse de jeunes Levrauts et de jeunes Lapereaux.

La Chevêche. La Chevêche est un vilain oiseau, voisin du Petit-Duc par le plumage et la taille, qui niche dans les trous des arbres, dans les carrières abandonnées, et aussi sur la plate-forme des têtards ou arbres étêtés qui bordent tous les champs dans nos provinces de l'Ouest et du Centre. Elle a, comme le Grand-Duc, la funeste coutume de trahir le secret de sa demeure par la répétition de ses clameurs fatigantes, dont l'effet le plus habituel est d'appeler sur sa famille la colère des passants. De cette criaillerie importune de la Chevêche est né un dicton qui a cours dans certains pays de la France : *Crier comme une Chevêche* (Chouette, Chavoche). La Chevêche se nourrit de chair crue, comme tous ses parents. Les forêts de sapins du Midi, du Jura et des Vosges servent d'asile à la Chevêchette, oiseau criard, aussi désagréable, mais moins fort que le précédent. Quand la mendicité religieuse disparaîtra du sol, la Chevêche et la Chevêchette s'en iront avec elle.

L'Effraie. Reste à décrire le plus hideux de tous les égorgeurs nocturnes, le moule qui se prête le mieux à l'incarnation de l'hypocrisie sanguinaire, l'Effraie ou la Fresaie, la Chouette blanche des clochers, le véritable oiseau de mort dont la voix sibilante jette l'effroi au cœur des enfants et fait se signer les vieilles femmes.

L'Effraie ne hôle pas, à la façon des Hulottes, des Grands-Ducs, des Hommes, ni des Chacals; elle grince, elle *stride*. Les anciens l'appelaient *strix*, et avaient inventé le mot *stridor* pour exprimer son cri. Son larynx est une exécrable crécelle qui cherche à combiner les notes principales du sifflement des reptiles et du râle des agonisants. Elle habite les églises et les cloîtres en ruines, et dans ces tristes demeures elle recherche de préférence le voisinage des cloches. On dit qu'elle bat des aîles dans le creux de sa niche, quand tinte le glas funèbre, et qu'elle suit mentalement l'office des trépassés. On ajoute qu'elle reconnaît à de mystérieux caractères tracés par une main invisible les maisons où la mort s'est choisi une proie, et que sa première visite, en s'élançant de son clocher chaque soir est pour elles. Son odorat serait si fin qu'elle pressentirait le cadavre des semaines et des mois à l'avance, sous les joues les plus roses et les teints les plus satinés. Le peuple superstitieux du Midi l'appelle *Bélolli* et l'accuse de boire les saintes huiles. N'accordez jamais que demi-foi à ces contes absurdes, enfants des folles terreurs et des cerveaux malades calcinés par la dévotion.

Ce qui est vrai, c'est que la Chouette des églises, douée de la hideur suprême, porte en même temps plus loin qu'aucun autre oiseau de nuit l'horreur de la lumière, et que si on la surprend de jour au fond de la retraite de pierre ou de feuillage où elle se tient immobile, elle aime mieux se laisser assommer sur place que de risquer une évasion à travers les rayons du soleil. Et néanmoins, malgré cet amour fanatique de l'obscurité qui la rend sé-

dentaire et l'accoquine aux églises, l'Effraie est un des oiseaux voyageurs qui exécutent sur ce globe les plus longues traversées. L'espèce en est en effet incomparablement plus répandue qu'aucune autre, et on la retrouve dans toutes les îles, et dans tous les continents du monde, sous toutes les latitudes...

Bien que l'Effraie ait adopté de tout temps pour séjour de prédilection les villes à cathédrales, elle n'est pas ennemie des églises de village et se retire volontiers dans les troncs vermoulus des noyers et des saules qui bordent le champ des morts. Les arbres aux ténébreux feuillages, les ifs et les cyprès qui croissent au voisinage des tombes, ont pour elle un charme puissant.

Elle vit dans nos cités, des Chauves-Souris qui hantent les mêmes vieux édifices qu'elle, des Moineaux-Francs et des Hirondelles, qui dorment à la belle étoile. Elle pénètre dans les colombiers où elle fait main basse sur les Pigeonneaux ; elle étouffe les petits oiseaux à travers les barreaux de leur cage. Quand toutes ces ressources lui font faute, elle se rabat sur les Mulots des champs ; mais elle préfère, et de beaucoup, le gibier-plume au gibier-poil.

Il suffit que l'Effraie ait séjourné quelques heures dans le colombier le plus prospère pour que presque aussitôt la désertion et le vide s'y produisent. Alors le propriétaire se désole et accuse son voisin d'avoir jeté un sort à ses Pigeons. Ce n'est pas le voisin, mais l'Effraie qui a le mauvais œil.

La robe de l'Effraie est faite d'une précieuse étoffe de soie de couleur blanche, constellée d'étoiles jaunes. Son vol silencieux échappe complétement à l'ouïe, comme son corps de fantôme à l'œil; indice analogique de personnages puissants et habiles à dissimuler la trace de leurs pas.

L'obscurantisme effréné de ce moule odieux, son horreur du soleil et sa passion des cloches, par dessus tout son cosmopolitisme ambitieux qui le fait se trouver en même temps partout,

à Montrouge comme à Rome, en Chine comme au Paraguay, le désignent assez clairement pour l'emblème de cette Compagnie célèbre, connue dans l'univers et dans mille autres lieux pour son hostilité acharnée au progrès des lumières; Société non moins redoutable à la puissance des rois qu'aux libertés des peuples, aspirant à la domination universelle de ce globe pour l'emplir de ténèbres, et travaillant sans relâche dans l'ombre à *cadavériser* les âmes et les corps; Société en commandite pour l'exploitation du miracle et de l'imbécillité humaine sur la plus vaste échelle; Société qui confère à ses principaux actionnaires le don d'ubiquité, et dont la plus méritante et la plus fructueuse industrie consiste à baptiser tous les ans une demi-douzaine d'enfants trouvés en Chine, et à envoyer en retour pareil nombre de pauvres diables d'Europe se faire mettre à la broche dans ces lointains parages pour la plus grande gloire de Dieu!

Je laisse à dire si la calomnie s'est fait faute de s'exercer à l'endroit des révérends Pères, et si la malignité masculine les a plus épargnés que la médisance féminine la Chouette des clochers. L'espèce humaine, hélas! est la même partout, surtout quand elle a peur; il faut toujours qu'elle fasse le diable plus noir qu'il n'est. Heureusement que les plus iniques accusateurs de la sainte Compagnie ne sont pas chez nous, mais en Chine.

On sait, en effet, quel mobile pieux et charitable poussa de tout temps les bons Pères vers les terres du Céleste Empire, le désir de gagner des âmes au ciel et rien de plus. Or il faut voir de quelle façon étrange les magots de ce pays ont travesti ce dévouement si pur.

D'abord, comme on chercherait vainement parmi les trois cent cinquante millions d'indigènes qui peuplent cet empire, un seul individu assez dévoué aux intérêts du dieu Fô pour faire quatre mille lieues de mer à seule fin de convertir un chrétien idolâtre

au culte d'icelui, il résulta de cette mécréance native que pas un d'eux n'admit que des missionnaires d'Europe, que des hommes sensés pussent venir d'aussi loin en Chine rien que pour sauver des âmes. Puis, comme il fallait bien donner une cause quelconque à ce déplacement, les lettrés du pays l'expliquèrent en disant que les hommes noirs d'Europe étaient les agents d'une société commerciale qui faisait la traite des jaunes pour les besoins *alimentaires* des barbares d'Occident. Version absurdissime et dont la fausseté a été démontrée depuis, mais qui n'en était pas moins de nature à produire une vive impression sur l'imagination d'un peuple farci de préjugés stupides à l'égard de tous les étrangers, et qui, depuis des siècles, vivait dans la croyance que les barbares ci-dessus (nous autres) en étaient restés pour la cuisine aux pratiques élémentaires des Ogres et des Cyclopes. Tant et si bien que l'orgueil national à la fin s'en mêla et fit accréditer cette opinion fâcheuse que de tous les rôtis de chair humaine en vogue dans l'Occident, le plus haut en saveur, le plus exquis et le plus recherché des connaisseurs était celui des jeunes Chinois de l'un et de l'autre sexe;... voire qu'il était d'usage à la cour des Rois de France, de tenir constamment à l'épinette, pour les besoins de la bouche royale, certain nombre de ceux-ci. La tendre sollicitude des Pères de la Foi pour les petits enfants s'expliquait naturellement dans ce système; ce qui dispense d'aller chercher ailleurs les raisons du mépris profond que le Chinois affecte pour les nations de l'Europe, et de sa répulsion invincible à traiter avec elles.

Bravez donc les tempêtes, bravez donc le martyre, le fouet, le gril, le pal, pour qu'on vous juge ainsi!

Il est juste maintenant de reconnaître que l'opinion publique de la Chine s'est légèrement modifiée en ce qui nous concerne depuis quelques années, depuis surtout que les canons des flottes anglaises ont ouvert au commerce de l'opium les portes

de l'Empire du Milieu. Je vois une preuve de ce retour salutaire des esprits à une plus sage appréciation de nos usages culinaires, dans la publication toute récente d'un écrit rédigé par un mandarin à bouton de saphir, lequel non-seulement n'hésite pas à s'inscrire en faux contre les préjugés de ses compatriotes, qui persistent à considérer la France comme un pays peuplé d'anthropophages, mais rétablit hautement *la vérité* des faits.

« Le but secret des missions européennes est enfin découvert, écrit ce lettré estimable. Les petits Chinois que les révérends Pères expédient *tous les ans en France* n'y servent pas à confectionner des rôtis de première classe, mais bien des étoffes de soie d'une qualité supérieure, dans une ville nommée Lyon. Les seuls chinois que l'on consomme dans cette partie du monde sont des fruits à l'eau-de-vie. »

Ainsi la vérité finit par se faire jour à travers les ragots, la distance et le temps.

Ce qu'on vient de lire est la biographie complète de tous les oiseaux de proie nocturnes qui infestent la France et lieux circonvoisins. Une triste conclusion s'échappe de la pensée du lecteur à la fin de cette histoire véridique. C'est que le meilleur de tous ces oiseaux ne vaut rien, quand même il détruirait beaucoup de rats.

Cependant un fâcheux de savant m'arrête pour m'empêcher de finir, et m'engage malicieusement à tâcher de m'entendre avec les analogistes de la mythologie païenne qui honoraient le Hibou comme un emblème de sagesse, et qui l'avaient placé auprès de la déesse Minerve en qualité d'oiseau de compagnie.

Je réponds à mon fâcheux, sans le moindre embarras, que l'antiquité grecque a commis là une bourde, mais que ce fait n'a

rien d'étrange, vu que les analogistes grecs ont trois ou quatre mille ans de moins que ceux du temps présent, lesquels ont pu apprendre dans cet intervalle de trente à quarante siècles beaucoup de choses que leurs devanciers ignoraient. J'accueille avec égard l'opinion des anciens en matière de zoologie passionnelle, mais je l'accepte rarement comme une autorité. D'abord, parce que les Grecs étaient trop jeunes pour connaître à fond l'âme humaine, et ensuite parce qu'ils étaient très-crédules, et que les vieux qui sont dominés par la ruse ont abusé de la crédulité de ce peuple pour lui faire accroire que la sagesse était le fruit des cheveux blancs.

Or, les Hiboux qui craignent le mouvement et détestent la lumière, s'étant toujours rangés du côté des immobilistes et des myopes, les vieux qui étaient déjà les maîtres en ce temps-là, leur décernèrent d'emblée un brevet de sagesse.

D'un autre côté, l'esprit égare, et les Grecs en avaient beaucoup. Alors, considérant que l'existence du Hibou s'absorbe dans une espèce de contemplation solitaire, qu'il a l'air d'étudier pendant que tous les autres s'amusent, et que lui seul y voit à se conduire dans les ténèbres... ils furent naturellement tentés d'assigner à ce moule une analogie triomphante. Ils comparèrent ce veilleur infatigable à l'homme pieux qui passe sa vie dans les temples, absorbé par la recherche des lois de l'absolu; au savant qui suit le cours des astres à travers l'obscurité des nuits et distingue clairement la voie des destinées heureuses à travers le chaos de l'universelle ignorance.

La haine des oiseaux de jour pour l'oiseau de nuit s'expliquait dans ce système par le mépris que font les riches oisifs de l'homme de mérite *obscur* et par le ridicule dont le grand monde couvre le philosophe *mal mis*.

Certes, s'il eût possédé tous ces titres à l'estime de l'opinion publique, le Hibou eût mérité la place de confiance qu'il occu-

pait autrefois auprès de la déesse Minerve, et je ne m'insurgerais pas, comme je fais en ce moment contre l'usurpation. Je vais plus loin dans mon impartialité et dans ma justice, et j'accorde volontiers que les prêtres de Brama, de Citeaux et de Memphis ont quelquefois utilisé par de vaillantes études le droit de fainéantise que leur conférait la constitution sociale, comme j'accorde que les oiseaux de nuit ont rendu plus d'un service à l'homme en protégeant ses moissons contre le débordement des mulots. Mais cette concession légitime et qui ne me coûte guère, ne peut pas m'empêcher de démontrer que l'analogie qui a conféré au Hibou l'emploi d'honneur dont il fut autrefois revêtu, est fautive, et fautive de tout point, toute spécieuse et toute jolie qu'elle est.

En premier lieu, le Hibou n'a jamais travaillé, pas même à se bâtir un domicile, ce qui est la moindre des choses, et il a toujours trouvé plus commode de pondre dans le nid d'autrui. Il a bien l'air de s'enfermer pour étudier dans les cavités de vieux arbres et dans des trous de murailles; mais il n'étudie rien du tout, il dort; ce en quoi il ne ressemble pas mal à ces fainéants qui s'enferment aussi volontiers dans les temples, soi-disant pour prier, mais au fond pour digérer et pour dormir. Et au lieu de pousser de la voix et des ailes au triomphe de la science, le Hibou et les siens n'ont jamais fait que susciter aux savants et aux philosophes tablatures et tortures, martyres et persécutions. Et les oiseaux de nuit ne ressemblent en rien aux vrais ouvriers du grand œuvre qui dînent maigrement dans de pauvres habits, attendu que les manteaux qu'ils portent sont manteaux de velours, de duvet ou d'hermine, et que leurs repas nocturnes sont régals de chanoine. Quant à la faculté incontestable de percer du regard l'obscurité des ténèbres, le Hibou n'en a jamais usé, à ma connaissance, que pour égarer les voyageurs et pour assassiner ses victimes. Peste soit du précieux don!

Mais, Dieu merci! l'opinion publique est bien faite aujourd'hui sur les mérites de la fourbe séquelle.

Ici se termine le Monde des Oiseaux de France, qui ne possède pas un seul représentant du grand ordre des *Psittaciens* ou des Perroquets, que j'appelle l'ordre des Jugimanes, c'est-à-dire des espèces pourvues de mains prenantes non armées et attelées par paires. J'ai dit que le Perroquet était l'homologue du Singe qui occupe la place correspondante à la sienne dans l'ordre des Mammifères. Le Perroquet se détache de la Carnivorie, comme le Singe, pour passer à la Frugivorie, qui est dominance de l'appétit humain, dominance malheureusement faussée par la misère des temps actuels, mais qui reparaîtra un jour et fera considérer nos repas de chair d'aujourd'hui comme des festins de cannibales. Le Perroquet semble né pour la captivité comme le Singe, tant il s'en accommode gracieusement. Il est doué au plus haut degré, comme le Singe, de la faculté d'imiter l'homme dans son langage et dans ses gestes; il lui ressemble de même par les traits de la physionomie. Il se sert de son bec pour grimper, comme le Sapajou de sa queue.

Le Perroquet est l'emblème du sophiste bavard qui parle sans savoir...

Le Perroquet, emblème du sophiste! L'Oiseau de nuit, symbole de l'ennemi des lumières! ... Celui-ci qui proteste à haute voix contre la venue du jour et défend sous peine de mort de toucher aux fruits de l'arbre de science... Celui-là qui publie des millions de volumes pour troubler la cervelle aux gens et prolonger indéfiniment la durée des limbes sociales...

Devine-t-on maintenant le mot de l'énigme perfide que je proposais naguère, et pourquoi Dieu devait unir, par des liens

de parenté si étroits, deux races si bien faites pour s'estimer et se comprendre, et qui ont travaillé jusqu'à ce jour avec tant de zèle et d'accord à la perversion de l'entendement humain ! ! !

C'est l'Oiseau de nuit qui cloue Prométhée sur le Caucase. C'est le Vautour qui lui ronge le foie.

Commence-t-on à comprendre les mystères de la classification passionnelle !

L'auteur, sur la de mande de quelques amis imprudents, a cru devoir adjoindre à ce volume les quelques fragments d'ornithologie passionnelle qui suivent et qui avaient été publiés précédemment dans la *Presse* et la *Démocratie pacifique*.

LE PÉLICAN.

L'homme ayant été créé pour vivre de poisson aussi bien que de chair, la nature lui devait une série d'auxiliaires de pêche, aussi bien qu'une série d'auxiliaires de chasse. Lui ayant donné le Chien et le Faucon pour l'aider à se rendre maître de l'oiseau et du quadrupède, elle était tenue de lui octroyer la Loutre, le Cormoran et le Pélican, pour lui assurer la conquête du poisson et la jouissance absolue du domaine des eaux.

La nature a rempli religieusement son devoir, mais l'homme, enfant gâté, a négligé ses dons. Peut-être n'y a-t-il aujourd'hui que le Chinois, peuple en dehors de l'humanité, qui emploie au service de la pêche la Loutre, le Cormoran et le Pélican, et qui n'ait pas laissé périr en ses mains ces pièces précieuses de notre mobilier animal.

La série des oiseaux destinés à remplir cet office important d'auxiliaires de pêche de l'homme est marquée de caractères séparatifs tellement tranchés qu'il n'y a pas moyen de la con-

fondre avec les séries voisines. Elle ne renferme que quatre groupes dans toute la nature : le Pélican, le Cormoran, le Fou et l'Anhinga (oiseau-serpent) de Madagascar. Les trois premiers ont des représentants distingués en Europe, voire en France.

On sait que cette série se distingue des autres par l'armature des pieds, qui sont réunis par trois membranes au lieu de deux. Il n'est pas nécessaire d'être versé dans la connaissance de l'art nautique, comme un canotier parisien, pour comprendre la supériorité de marche sous-marine que doit assurer à cette classe de plongeurs un semblable système de voilure. Le Cormoran et le Pélican évoluent entre deux eaux avec la même aisance que l'Hirondelle et le Faucon entre deux airs.

Le Cormoran et le Pélican volent entre deux eaux l'aile ouverte. Si je n'ai pas fait de cette propriété singulière le caractère de la série, c'est que beaucoup d'espèces qui n'ont pas trois membranes aux pieds, les Harles, les Plongeons et les Pingouins, par exemple, jouissent du même privilége. On sait qu'il y a des Pingouins qui ne se servent jamais de leurs ailes qu'en guise de nageoires.

La puissance des moyens d'action d'une espèce dépendant toujours de l'importance des relations que cette espèce est destinée à avoir avec l'homme, il va sans dire que la série des Pélicaniens, que j'ai appelés Pollicirèmes, a été douée par Dieu de facultés supérieures. La nature, en effet, ne se contredit pas dans ses œuvres et fait même volontiers bonne mesure à l'homme. Nous allons donc avoir à répéter, à propos des membres de cette série fameuse, la plupart des observations que nous avions déjà faites à l'occasion des moules si favorisés du Chien, du Cheval, du Faucon.

Et d'abord les principaux types de la série possèdent une envergure exagérée et une puissance proportionnelle de vol. Chez

le Pélican et le Fou les rémiges sont si longues qu'elles sont obligées de s'entrecroiser au-dessus de la queue; les ailes sont taillées à la façon de celles des plus fameux rameurs, pour piquer dans le vent. Les os, les plumes et les muscles des Pélicans sont évidés avec tant d'art, sont si largement ballonnés de cellules à air que le corps de l'oiseau, malgré la grosseur de son volume, finit par acquérir la légèreté de l'aérostat. Le squelette d'un Pélican ne pèse pas deux livres; l'oiseau vivant en pèse 25 et plus; les os sont transparents comme les tuyaux de plume. On me dirait que ces bêtes-là se couchent dans l'air pour dormir que je le croirais naïvement.

Leur bec est un autre chef-d'œuvre de structure mécanique; mais comme la conformation de cet organe diffère dans les trois espèces, je ferme ici l'exposition des caractères généraux de la série pour arriver à l'analyse détaillée des caractères spéciaux. Le bec du Pélican vaut seul un long poëme.

Le Pélican est le plus gros de tous les oiseaux d'eau de l'Europe et d'ailleurs. Il dépasse le Cygne en hauteur et en volume, et je crois que l'Albatros, vulgairement nommé Mouton du Cap, est le seul palmipède que le Pélican ne soulèverait pas facilement au bout d'une balançoire. Il est difficile à l'homme bien portant de contenir son hilarité à la première vue de ce moule grotesque que la nature créa évidemment dans un accès de gaieté folle. Comme si leur bec immense, creusé en rigole et sous-tendu d'un ballon, ne suffisait pas pour donner à leur physionomie un caractère assez hétéroclite, il y a de ces Pélicans, indigènes de l'Australie, qui joignent à leur masque bouffon l'accessoire d'une perruque frisée et d'une paire de lunettes. Où diable la mascarade va-t-elle se nicher !

Il est plus que probable que le Pélican du Danube et de la Crimée, qui habite un climat tempéré semblable à celui de la France, et qui vit parfaitement en état de domesticité, obtiendrait

au jardin des Plantes de Paris une popularité légitime, s'il y était plus connu.

Il est visible, néanmoins, même à travers ce risible aperçu, que Dieu a dû avoir de grandes vues sur ce moule colossal. Ce n'est pas pour qu'il loge son poisson dans son ventre qu'on donne un carnier de pêche à un oiseau pêcheur. Remarquons, en effet, que de tous les piscivores, le Pélican est le seul que la nature ait fait porte-carnier. L'appendice utriforme de la Frégate ne compte que pour mémoire.

Le bec du Pélican, fendu jusqu'en arrière des yeux, suivant la tradition de la série, mesure dix à douze pouces de longueur. La mandibule supérieure consiste en une lame mince et plate large d'un pouce et renforcée dans son milieu d'un renflement ou arête longitudinale qui se recourbe en crochet à son extrémité. Cette mandibule supérieure vient s'emboiter hermétiquement entre les deux bordages de la mandibule inférieure qui sont séparés l'un de l'autre par le vide. Ce vide est l'ouverture d'un abîme béant. Cet abîme est une double poche membraneuse, diaphane et susceptible d'une vaste dilatation, que la nature a cousue aux parois inférieures du bec et au cou de cet oiseau, pour lui servir de *boutique* portative. On appelle boutique, en langage de marine, la boîte percée de trous et fermée à cadenas où se garde le poisson.

Les savants, qui ne soupçonnaient pas les vues de Dieu sur le Pélican, se sont bien gardés d'attribuer le don de ce singulier appareil à sa véritable cause. Ils ont dit dans leur simplisme que la nature avait donné cette poche à l'oiseau en guise de garde-manger, parce qu'il avait quelquefois de très-longues courses à faire pour apporter la becquée à ses petits. Explication peu ingénieuse, car tous les oiseaux piscivores nourrissent leurs petits avec du poisson et se passent parfaitement de carnier pour rapporter à leur domicile le produit de leur pêche. Ensuite ce que

les savants appellent de longues distances, des distances de 30 à 40 lieues, ne sont pour les oiseaux de la vitesse du Pélican que de mesquines enjambées. Un Pélican qui s'éloigne de 40 lieues de son nid ne le perd pas même de vue une seconde, il lui semble toujours planer dessus. Les savants devraient bien s'habituer, quand ils parlent des bêtes, à parler un langage intelligible à celles-ci.

L'antiquité juive et romaine qui a beaucoup erré sur le texte du Pélican a également oublié de résoudre le problème et même d'en donner une solution satisfaisante. Les uns ont dit que le Pélican était un gros mangeur atteint d'une fringale constitutionnelle et à qui les aliments ne profitaient pas, ce qui était cause qu'il était forcé d'en tenir une immense provision en réserve. Les autres prenant le contre pied de cette donnée, ont fait du Pélican un gastrosophe sensuel, aimant le poisson fait et surtout cuit à point. La poche, dans cette variante, devient une sorte de vestibule ou de premier estomac dans lequel le poisson subit une première marinade. Lorsqu'il est suffisamment attendri, l'oiseau l'avale et le soumet à une coction complète dans la chaudière de son second estomac; après quoi il le rejette au dehors, se le ressert et le déguste avec volupté, ayant grand soin de laisser de côté les arêtes et les écailles. Je déclare qu'il m'est souverainement impossible de digérer cette version.

La seule et unique solution, la solution naturelle est celle-ci : Le Pélican a reçu une poche pour emmagasiner son poisson, parce qu'il n'est pas destiné à travailler pour lui seul. Or, comme la puissance de son vol et sa force musculaire le mettent à l'abri des attaques des parasites vulgaires, j'en conclus que le Pélican ne peut travailler en qualité de compagnon que pour l'homme.

Vainement les princes de la science zoologique et les navigateurs à courte vue me soutiendront-ils que l'association de l'homme et du Pélican pour la pêche est un mythe; je ne m'em-

barrasse pas de ces objections puériles. La meilleure preuve de la sociabilité du Pélican est sa passion pour la musique, passion commune à tous les amis de l'homme, à la carpe comme au lézard.

Ainsi l'avaient compris, du reste, dans les temps primitifs, une foule de gens simples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, lesquels, avant que le raisonnement n'eût usé leur instinct, avaient parfaitement deviné les intentions secrètes du créateur à l'endroit du Pélican et s'étaient ingéniés à tirer parti de ses merveilleuses facultés pour la pêche fluviatile. L'espèce est toujours répandue sur les trois quarts de la surface du globe, et il n'est qu'un seul peuple, hélas ! qui ait continué à associer le Pélican à son labeur, et encore le fait est-il nié !

Cependant l'éducation du Pélican n'est pas plus difficile que celle du Faucon et du Cormoran ; elle est plus facile cent fois que celle de la Loutre, dont le concours est probablement moins lucratif et moins avantageux. L'oiseau pêcheur, une fois apprivoisé, il suffit de lui boucler le col par un système de compression quelconque, comme on fait pour le Cormoran dont on veut réfréner la convoitise ; tandis que pour obtenir le concours absolu de la Loutre, il faut commencer par lui inculquer le mépris du poisson et l'amour du gigot de mouton. Il est vrai que si la Loutre est difficile à dresser et de rude entretien, elle est caressante et causeuse, et qu'elle rachète bien des petits travers par l'amabilité.

L'histoire fait mention du reste de mille traits qui attestent la sociabilité du Pélican, la puissante sympathie qui l'attire vers l'homme et la durée de ses affections. Qu'on ouvre le premier almanach venu d'il y a cinquante ans, on y lira l'histoire du Pélican qui vécut pendant seize lustres dans l'intimité de l'empereur Maximilien et des siens, accompagnant fidèlement ce

prince dans toutes ses expéditions militaires. Seulement il est fâcheux d'être obligé de convenir qu'aucun des princes qui régnèrent sur la France n'ait jamais songé à disputer à la maison d'Autriche l'honneur d'une semblable amitié. La nature pourtant n'avait pas refusé le Pélican à la France ; il y était même autrefois très-commun sur le cours de tous ses grands fleuves. Il a cessé d'y nicher et d'y apparaître à des époques régulières depuis l'invention de l'arquebuse, et on ne l'y rencontre plus aujourd'hui que par hasard. Quelques chasseurs de marais ont bien pu en revoir sur les grands étangs de la Lorraine, de la Bresse ou du Languedoc, ou bien encore il a pu reparaître sur nos rivières par l'aventure de quelque débordement d'été ; mais qu'on en ait tué cinq à six depuis cinquante ans sur l'Isère, sur la Saône ou le Rhin, c'est tout le bout du monde, et le Pélican est encore une de ces magnifiques espèces dont il faut que ma patrie fasse son deuil. Le Pélican de France a depuis deux cents ans et plus transporté ses pénates aux rives du Danube, d'où bientôt le chassera la vapeur et où l'indigène barbare ne l'approche déjà plus que pour l'assassiner. Aux termes de mon programme j'avais donc le droit de fermer au Pélican l'entrée de cette galerie ; mais l'illustration historique attachée à son nom par la fable et l'Ancien-Testament ne m'a pas permis de le repousser par une telle fin de non recevoir. Et d'ailleurs il y a autour du Pélican une grave question de personne et d'identité à vider, et l'analogie passionnelle n'a pas le droit de s'abstenir en d'aussi graves débats.

« *Je suis devenu semblable au Pélican de la solitude*, chante le roi David en un quart d'heure d'abrutissement suprême, et *j'ai été fait comme le nycticorax sous le toit... Similis factus sum pelecano solitudinis et factus sum sicut nycticorax in tecto.* » Poésie touchante, poésie sublime, mais trop faite pour donner de la tablature aux commentateurs du saint livre et aux âmes pieuses

Car le Pélican et le Nycticorax du psalmiste n'ont jamais été que des rébus, et des rébus de la plus dangereuse espèce et qui ont épuisé la science de tous les devins de la Judée, de la Chaldée et de l'Égypte.

La version la plus accréditée est celle qui traduit le substantif *pélican* par le substantif *onocrotale*, mot à mot, *qui sonne comme un âne*. Mais cette traduction, hélas! n'a fait que déplacer la difficulté et ne l'a pas résolue. Quel est l'oiseau qui sonne comme un âne et signe onocrotate! Est-ce le Pivert, un oiseau gros comme un Merle? ou le Héron, un oiseau de trois pieds de haut? car chacune de ces deux espèces revendique avec acharnement l'honneur de la comparaison biblique et chacune a pour elle de fanatiques partisans. A l'heure qu'il est, le procès n'est pas encore jugé

L'analogie appelée à se prononcer décide... Que le Pélican de la Bible n'a aucune espèce de rapport ni avec le véritable Pélican blanc qui n'a jamais inspiré la tristesse, ni avec le Héron du Nil, oiseau très-taciturne..., et que l'Onocrotate des Saintes-Écritures n'est autre que le Pivert, oiseau dont le cri monotone, assez semblable au braiement de l'âne, retentit en effet trop souvent dans la solitude. L'analogie appuie son opinion sur la signification étymologique du substantif *pelecanos* qui voudrait dire *perce bois*, *ronge bois* (du grec *pelecaô*, je ronge). On sait que la passion du Pivert est de tourner, de cogner et de piocher après le tronc des arbres et même d'y tailler de vastes appartements pour lui et pour les siens, tandis que ces divers genres d'exercice sont complétement interdits au Héron, et surtout au Pélican de nos jours qui est, je le répète, un oiseau très-jovial.

Ainsi le doute ne saurait subsister plus longtemps à l'égard du véritable sens des paroles du saint roi. Lisez au psaume 102 : « *Je suis devenu semblable au Pivert de la solitude.* »

J'ai donné l'explication du rébus du Nycticorax à l'article Bihoreau.

Le Pélican ne figure pas simplement dans les erreurs de l'antiquité au titre de parangon de tristesse ; une vénérable et ridicule tradition, transmise d'âge en âge par la sculpture, la peinture et l'ignorance, a pour ainsi dire consacré le grand Pélican blanc comme le type le plus pur de l'amour maternel, l'accusant de se percer le flanc pour nourrir ses enfants avec son propre sang. Je sais même plusieurs versions sur la manière dont le Pélican s'y prenait pour consommer le sacrifice, car l'imagination des conteurs s'est donné libre carrière sur ce sujet fantastique.

Les uns, se raccrochant à cette éternelle fable de l'antipathie du Serpent pour toutes les bêtes chéries de Dieu, ont écrit que le Serpent ou si mieux l'on aime le Dragon, cet insigne artisan de maléfices, profitait de l'absence du Pélican pour grimper jusqu'à son nid, et que parvenu là, il soufflait sur les petits ou sur les œufs de l'oiseau le venin de son haleine et les asphyxiait... Puis que, la mère de retour, à la vue du désastre, commençait par prendre le deuil pour trois jours, pendant lesquels elle emplissait la solitude de ses gémissements douloureux ; après quoi elle se perçait le sein, et de son sang généreux, qui est un puissant antidote, lustrait soigneusement le cadavre de ses nourrissons et finissait par les rappeler à l'existence en leur donnant la sienne.

D'autres affirmaient que les choses ne se passaient pas complétement ainsi, et que l'histoire des maléfices du Serpent, par exemple, était un conte. La pure vérité, au dire de ces sceptiques, était que les petits Pélicans venaient au monde à demi-morts, et que cet état de débilité extrême plaçait leurs parents dans la nécessité cruelle de se tirer du sang pour leur en donner

à boire et les réconforter. Mais attendu que des saignées copieuses, trop fréquemment renouvelées, finissent par conduire les sujets les plus vigoureux aux portes du tombeau, il arrivait bientôt que ce n'était plus le père et la mère qui étaient obligés de travailler pour nourrir leurs petits, mais bien ceux-ci qui se trouvaient chargés de l'entretien de leurs parents infirmes. Or, suivant qu'ils s'acquittaient plus ou moins bien de ce devoir filial, les grands parents leur tenaient compte plus tard de leur conduite, les récompensant de leur piété ou les châtiant de leur ingratitude.

Quelques-uns de ces écrivains sacrés ont même cru bien faire de prêter frauduleusement au Pélican les mœurs de la Frégate qui pince les oiseaux pêcheurs à la nuque pour leur faire dégorger le poisson, à cette fin de le comparer au Christ qui frappe le Diable à la tête pour lui faire lâcher ses victimes et qui traite pareillement la mort. *Eodem modo Christus contere debuit* NON CAUDAM, *sed ipsum caput diaboli, quod est æterna mors.*

Il m'est douloureux, comme on pense, d'avoir à citer parmi les auteurs de ces bourdes qui frisent parfois l'impiété, de vénérables Pères de l'Église ayant nom saint Augustin, saint Grégoire, saint Basile, etc. M'expliquera maintenant qui pourra cette incroyable contradiction des esprits de nos jours, qui rougiraient d'accorder la moindre créance à l'autorité de tous ces braves gens de saints en matière de physique ou d'histoire naturelle, sciences pour ainsi dire élémentaires... et qui n'en continuent pas moins à considérer lesdits Pères comme des oracles infaillibles en matière de foi, de théodicée et de métaphysique, sujets bien autrement ardus et propices à l'erreur que la physique et la zoologie. Je demande encore qu'on m'explique pourquoi, parmi ces pères si forts en théologie, soi-disant, les uns comparent le Pélican au fils de Dieu, qui par sa mort a ra-

cheté tous les hommes, tandis que les autres l'assimilent au Cyclope et même à moins que cela.

Tous les préjugés répandus dans le monde à l'endroit de l'amour immodéré du Pélican pour sa famille proviennent d'une source unique, de l'habitude qu'il a de tirer son poisson de son estomac pour le distribuer à sa progéniture. Ce qu'il fait là, le Pigeon, le Canari et le Chardonneret le font tous les jours sous nos yeux sans nous faire crier au miracle. La poche du Pélican est un jabot d'une plus grande dimension que celui du Pigeon, voilà tout, mais c'est, comme le jabot du Pigeon ou du Chardonneret et la panse des ruminants, un estomac préparatoire, où l'animal prévoyant emmagasine ses aliments, pour leur faire subir un ramollissement préalable et les avoir sous le bec quand l'heure du repas ou de l'abecquement est venue.

La chair du Pélican, rance et huileuse et par trop imprégnée de l'odeur de poisson, n'est pas mangeable, pas plus que celle du Cormoran, preuve incontestable que l'homme a plus de services à attendre de ces espèces pendant leur vie qu'après leur mort. Sa poche, qui ressemble par le volume, le format et la couleur, à une énorme vessie de porc, sert de blague à tabac en beaucoup de pays. Les dames de l'Amérique espagnole ne dédaignent pas de la broder et de la filigraner de leurs jolis doigts roses, et savent métamorphoser cet engin de pêche en souvenir d'amour. Si j'en possédais un, j'en ferais une puisette.

Les os du Pélican passent également pour faire d'excellents tuyaux de pipes et des flageolets incomparables.

Aldrovande a accusé un Pélican d'Éthiopie d'avoir fourré un jour un enfant dans son sac et de l'avoir emporté dans les airs à une très-grande hauteur ; mais cette accusation n'a pas de fond, car le Pélican n'a pas plus de goût pour la chair humaine que pour les mauvaises plaisanteries. C'est un oiseau de mœurs dou-

ces et complétement incapable de faire aux gens des peurs atroces pour rire. Je conseille à tous ceux qui ignorent Aldrovande de ne pas faire plus ample connaissance avec lui.

Voici la vérité et toute la vérité sur le Pélican blanc. C'est un oiseau pêcheur par excellence, qui préfère le poisson des lacs et des eaux douces au poisson de mer, sans faire fi toutefois d'icelui. Il fond sur sa proie de très-haut, l'étourdit par le fouettement de ses ailes et la saisit avec le bec. Il a le bout du doigt médian armé d'un ongle et se perche, à l'instar du Cormoran et du Fou. Il niche à terre dans les lieux écartés, escarpés, solitaires. Les femelles aiment à se réunir pour pondre en société, et l'amour qu'elles ont pour leurs petits, qui sont les plus affreux nourrissons qu'on puisse voir, ne dépasse pas la commune mesure.

Il y a quatre-vingts siècles, pour ne pas dire plus, que les Pélicans pratiquent dans leurs grandes pêches le procédé de la madrague et de la seine. Tout le monde n'a pas vu la Méditerranée aux flots bleus et ne connaît pas la pêche du Thon à la madrague; mais personne n'ignore l'opération de la pêche à la seine. La seine est un immense filet avec lequel on barre les rivières et que l'on ramène ensuite vers terre par une de ses cornes en lui faisant décrire une espèce d'ellipse, pendant que des pêcheurs, postés en aval, battent la rivière pour faire remonter le poisson dans l'enceinte circulaire formée par les deux côtés du filet. Comme les Pélicans, qui savent beaucoup de choses, ignorent néanmoins l'art de fabriquer les filets et de s'en servir pour la pêche, ils sont obligés de suppléer à ce défaut d'engins par des tours de génie stratégique prodigieux. C'est ici qu'apparaît dans tout son lustre la force incroyable de l'association, si féconde en merveilles.

Nous n'avons pas oublié que la plupart des poissons sont

comme la plupart des oiseaux, de forcenés navigateurs à qui les nageoires démangent à certaines époques de l'année et qui ne s'arrêtent dans leurs pérégrinations que là où l'eau leur manque. Le mouvement est universel et se fait sentir dans toutes les eaux, eaux douces ou salées, eaux de la mer, des fleuves et des lacs. L'oiseau piscivore attend ces migrations périodiques avec la même impatience que le pipeur des bords de la Meuse le passage du Rouge-gorge et de la Grive.

Quand le poisson commence à s'agiter et à se former en colonnes dans les vastes étangs ou les grands fleuves sur les rives desquels le Pélican a fait élection de domicile, avis en est donné au public à son de trompe : aussitôt tous les pêcheurs se réunissent pour se concerter sur le choix du champ de pêche. C'est le plus communément une anse étroite dans le lac, et dans le fleuve quelque haut-fond situé sous la chute d'un rapide. L'abondance du poisson dans telle ou telle passe est, du reste, la raison déterminante du choix.

L'option décidée à l'unanimité des suffrages, un Pélican vieux d'un siècle, et expert en ce genre de travail, trace de l'aile la ligne de circonvallation ou d'investissement du poisson. A sa suite, s'étagent avec ordre cent, deux cents Pélicans, tout l'effectif disponible de l'armée, qui se posent sur l'eau l'un après l'autre et en ligne, ayant grand soin de laisser entre chaque poste un espace d'une douzaine de pieds, un peu plus ou un peu moins, suffisant en tout cas pour assurer à chacun le libre jeu de ses ailes. L'investissement opéré, et l'anse hermétiquement bloquée, il s'agit de pousser le poisson à la côte. Le signal de l'opération est donné par le vieux Pélican de tout à l'heure, le même qui s'est chargé de distribuer les postes. A ce cri retentissant que répètent sur toute la ligne les sentinelles attentives, succède un bruit d'un autre genre, un bruit de trémoussement et d'ébattement universel. Chaque Pélican, se dressant sur ses

pieds de toute sa hauteur, déploie son envergure immense, fustige l'eau du fouet de ses ailes avec un grand fracas, pique sous lui une tête verticale, et exécute sans bouger de place une série de mouvements rapides qui font clapoter les flots et croire à la tempête. Le poisson, effrayé de ce tintamarre et de ce bouleversement imprévus, s'enfuit dans toutes les directions. Celui qui est emprisonné entre la ligne des Pélicans et le rivage, cherche son salut vers la côte; c'est tout ce que désirent ses persécuteurs acharnés. Toujours bruissant à la surface et fouillant au-dessous, le cordon sanitaire gagne, gagne, les intervalles se rétrécissent, les sentinelles se coudoient; c'est bientôt une muraille vivante, infranchissable, un filet à mailles serrées et saisissantes qui s'avance. Déjà le poisson, qui se voit acculé dans une impasse, qui sent que toute issue lui est fermée et qui rabote le sol en nageant, perd la tête et s'élance dans les airs par bonds désespérés. Mais ce spectacle, qui ravit de joie le Pélican, ne lui fait pas perdre le sang-froid si nécessaire en pareille occurence. Loin de céder à l'attrait de la convoitise qui l'entraînerait à rompre les rangs et à ouvrir une issue aux captifs, il redouble de vigilance à mesure que s'approche le moment du bonheur. Voici, en effet, que toutes les poitrines des Pélicans se touchent, que l'eau ne leur vient plus qu'à mi-jambes et que les poissons, pressés dans le cercle fatal, entassés les uns sur les autres, flottent à moitié pâmés. La débandade est désormais sans péril, l'heure de la curée a sonné... Pille, pille, pille, et hardi, qu'on emplisse ses sacoches ! Et soudain les longs cous, armés de larges becs, de piquer dans le tas, comme le troupier dans la gamelle, et les sacoches de s'emplir, et de s'emplir à crever. Quand l'opération est bien conduite et que les pêcheurs sont en nombre suffisant, ce qui est la première condition de succès, la part de prise peut s'élever à vingt livres pesant de poisson pour chaque actionnaire; et notez que le Pélican n'admet guère que

des morceaux de choix aux honneurs de sa table et qu'il dédaigne le menu fretin. Un Pélican qui a saisi une belle pièce se refuse rarement le plaisir de jongler avec ; il la fait pirouetter dans l'air pour faire tous ses voisins jaloux de son bonheur et témoins de son adresse, puis s'y prend de façon à la recevoir dans son vaste jabot la tête la première.

Après les fatigues du travail, la douceur du repos, la bombance et les ris. De même que la bande joyeuse des enfants de Saint-Hubert, après le rabat fructueux, se dirige avec amour vers le carrefour de halte où la collation est servie, ainsi notre troupe de pêcheurs, chargée de son riche butin, gagne en riant l'abri de la corniche escarpée, dont la hauteur la protége contre les surprises du dehors, pour se livrer aux ébats du festin. C'est l'heure des causeries intimes et des commentaires diffus sur les diverses particularités de la fête du jour ; c'est l'heure de la critique et de la louange, des longues racontances et de la vantardise. On vide son carnier pour étaler sa pêche et comparer ses pièces. « Mais palpez-moi donc un peu ce muge, ce sterlet, cette carpe, cette anguille. Mais vîtes-vous jamais chair plus appétissante, plus dorée et plus ferme ? » Et c'est sur chaque espèce une série de dissertations sans fin. Il faut un terme à tout heureusement, même aux intempérances du bec et aux jouissances des yeux. Après avoir laissé pendant quelque temps libre cours à sa joie, chacun de nos gastrosophes s'occupe de rentrer au garde-manger sa capture, réservant pour son souper son plus bel échantillon de montre, puis saisit ce morceau de roi, le tourne et le retourne dans toutes les dimensions, l'avale d'un seul trait, le digère et s'endort. C'est un curieux spectacle, me contait un observateur, que cette file de grands oiseaux blancs qui dorment immobiles, le bec rabattu sur leur jabot où le poisson frétille, et qui semblent de loin un cordon de grenadiers autrichiens

postés sur un barrage fait de main d'homme pour défendre le passage du fleuve à l'ennemi.

Les grandes pêches du Pélican sont pour tous les oiseaux piscivores de la contrée des occasions de réjouissances publiques et de noces sans frais où les Goëlands, les Mouettes et les Sternes se ruent, comme les Auvergnats se ruaient, du temps de Charles X, aux distributions de cervelas gratuits. A peine ces espèces parasites s'aperçoivent-elles que les Pélicans ont pris leurs dispositions pour la pêche, qu'on les voit voler par bandes nombreuses à l'avant de la ligne des rabatteurs ; puis, à mesure que l'enceinte bloquée se rétrécit et que les rangs des poissons s'épaississent, plonger avec un acharnement toujours croissant et se gorger de friture, n'abandonnant la place que lorsque les Pélicans les en expulsent à coups de bec, et y revenant après le départ de ceux-ci pour ramasser leurs miettes et glaner leurs mépris.

Les Pélicans, qui sont naturellement philosophes et qui ne demandent pas mieux que tout le monde vive, s'offensent modérément de ce parasitisme. Des civilisés, à leur place, ne manqueraient pas d'instituer un corps spécial de gendarmerie de pêche dont l'entretien coûterait quatre ou cinq fois la valeur du menu fretin dérobé, et qui finirait bientôt par absorber tous les bénéfices de l'opération principale.

Le Pélican vit deux âges d'homme et n'est pas sujet à la goutte, comme la plupart des financiers qui font abus de quenelles de Brochet, de foies de Lotte et de pâtés de Truite.

Le P élican, sur qui le Créateur a versé tant de grâces, qu'il a muni d'ailes si vigoureuses et de nageoires si puissantes, à qui il a donné le don de prévoyance avec une poche pour s'en servir ; le Pélican n'est pas, comme on le croit, l'emblème de l'amour maternel, pas plus que celui du fils de Dieu ni du

Cyclope : c'est l'emblème du pêcheur de haut titre, comme qui dirait du pêcheur hollandais, lequel a fondé sur la pêche du Hareng un des empires les plus florissants de ce monde, un empire où il y a tant d'or que les marchands n'en veulent plus.

Le Pélican, qui porte une perruque frisée et des lunettes, nobles insignes de la science officielle, est évidemment un emblème de mascarade, un emblème travesti, décidé à tourner en dérision les personnages qu'il symbolise. C'est le plus gros mangeur de l'espèce. Ce Pélican vous représente les parfaits cumulards de l'Institut, myopes, ventrus et chauves, gens plus généralement habiles à émarger les émoluments de dix emplois qu'à faire aller sur l'eau les frégates qu'on leur donne à bâtir, serviles adulateurs du pouvoir quel qu'il soit et qui déshonorent la science par leur avidité.

Maintenant, puisqu'il est constant que le pêcheur hollandais, ce travailleur intelligent qui a conquis sa patrie sur la mer est rançonné par une race parasite et usurière, qui se vante de n'avoir jamais manié nulle part la rame, le mousquet ni la pioche, il faut de toute nécessité que le Pélican, malgré sa grandeur et sa force, paye un tribut de pêche à quelque parasite infime de l'ordre des Frégates ou de l'ordre des Aigles. L'analogie affirme le fait, en dépit de toute assertion contraire, comme elle tient que le Pélican n'a été aussi richement pourvu par la nature que pour aimer et servir l'homme, et lui faciliter la conquête du domaine des eaux.

LE CYGNE.

L'histoire des bêtes mentionnera un jour, à la honte de ce temps, qu'en plein dix-neuvième siècle, le Français civilisé n'avait à son service, dans tout l'ordre des oiseaux, que le Cygne ; et bien mieux, que cet *auxiliaire* unique servait l'homme sans que celui-ci s'en doutât. On ne voudrait pas ajouter foi à cette affirmation si je n'avais, pour la corroborer, hélas ! une preuve irréfragable.

Le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, ouvrage tout récemment imprimé, a osé faire un crime à Buffon et à une foule d'autres poëtes de l'antiquité et de l'âge moderne, de leur admiration pour le Cygne, *animal*, a-t-il dit, *propre à faire l'ornement de nos pièces d'eau, mais à qui l'on ne peut rien demander au delà.*

J'avoue volontiers que les anciens ont été un peu loin dans leur engoûment pour le Cygne, qui ne chante pas, en lui prêtant une voix mélodieuse pour chanter sa chanson de mort, préjugé que Martial a si délicieusement reproduit dans ce distique :

> Mollia defectá modulatur carmina linguâ
> Cantator Cycnus funeris ipse sui.

Et puisque la prémisse est fausse, je conviens que la conséquence l'est aussi à l'endroit de Virgile et de Fénelon, que leurs contemporains ont décorés tous deux de l'épithète de Cygne, en raison de la douceur et de la suavité de leurs chants.

Mais j'aimerais mieux, pour la tranquillité de ma conscience, avoir péché par adulation et par prodigalité envers le Cygne, comme les Grecs, que péché par injustice et par parcimonie comme les auteurs de l'ouvrage ci-dessus.

Car la phrase précitée, qui a le tort de blâmer chez Buffon et ses complices une faiblesse charmante, renferme un déni de justice à l'égard du Cygne.

Il y est dit que le Cygne n'est propre qu'à faire l'ornement de nos pièces d'eau, ce qui est inexact. Le Cygne est un oiseau intelligent et qui s'entend admirablement, au contraire, à marier l'agréable à l'utile. Il ne serait propre qu'à embellir les jardins publics, que je lui vouerais à ce seul titre une très-haute estime ; mais il vaut mieux que cela. Il a des droits sacrés à la reconnaissance des hommes. Le Cygne a été chargé par Dieu de détruire tous les foyers d'infection contagieuse provenant de la putréfaction des herbes aquatiques.

Le Cygne est le plus formidable ennemi de la fièvre des marécages : son rêve est de l'extirper. Il sait que cette épouvantable peste, qui est absolument la même que la fièvre jaune et celle de nos marais d'Algérie et de France, a pour cause la décomposition des herbes qui embarrassent le cours de nos pièces d'eau, de nos rigoles d'irrigation, des fossés de nos citadelles, etc., etc.; il n'a d'autre occupation et d'autre souci que de faucher ces herbes vénéneuses.

Placez des Cygnes en quantité suffisante dans toutes les eaux dormantes où croupissent des plantes aquatiques, au bout de quelques mois ils auront nettoyé la place et transformé en limpides miroirs les ondes les plus fétides, les plus troubles et les plus obstruées de végétaux fébrifères.

Le grand bassin des Tuileries et celui du Luxembourg sont tous deux habités par un couple de Cygnes, et jamais la lentille d'eau n'a eu le temps d'étendre son manteau de pustules verdâ-

tres sur la face immobile de leurs eaux. Mais au jardin du Palais-Royal, où la pièce d'eau est beaucoup plus petite, où les ondes sont constamment agitées par l'action de la grande gerbe, agitation qui devrait s'opposer puissamment à la formation de la croûte herbacée, la végétation aquatique a cependant réussi à s'implanter et à déshonorer le bassin.

Une bête qui veut tuer la fièvre jaune et prévenir les exhalaisons pestilentielles de tous les marais du globe ; une bête qui métamorphose à vue d'œil les vases infectes en eau potable, est ce que ces infortunés savants appellent une bête inutile et propre tout au plus à charmer les regards dans une promenade publique. J'en suis peiné pour messieurs les auteurs du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, mais l'erreur des poëtes de l'antiquité est plus respectable que la leur, et j'approuve Buffon de ses sympathies rationnelles pour l'oiseau cher à Léda.

Il y aurait cependant un moyen bien simple d'éviter toute erreur en histoire naturelle; mais j'ai beau en indiquer le secret à tout le monde, et gratis, personne ne veut l'employer.

Ce moyen consisterait à s'abstenir de tout propos sur le compte d'une bête avant d'avoir découvert pour quelle cause Dieu a pu créer cette bête et lui assigner tels et tels attributs; car chaque animal est un sphinx qui présente à deviner son énigme, et le vrai savant est l'Œdipe qui déchiffre le mieux ces rébus. Mais les esprits superficiels estiment qu'il est plus commode de se moquer des débrouilleurs d'énigmes que de s'échauffer la cervelle à en chercher le mot avec eux, et on les voit jeter leur langue aux chiens dès le premier insuccès.

Le zoologiste officiel a le tort de singer l'économiste politique, qui veut bien rendre compte de la manière dont se produisent les richesses, mais qui n'ose pas dire pourquoi elles se répartissent quelquefois si inéquitablement. Le zoologiste officiel

veut bien convenir que la queue de la Cigogne est décorée de trente pennes, tandis que celle de l'Aigle et celle du Faucon n'en ont que douze, et que celle du Pivert n'en a que dix; mais il n'aime pas qu'on le pousse plus loin et qu'on l'interroge sur les causes de cette *inéquité* de répartition. C'est un fait, répond-il, et l'unique office de la science est de constater les faits.

C'est un fait aussi que le Cygne a vingt-trois vertèbres au cou, c'est-à-dire beaucoup plus de vertèbres qu'aucune autre bête à plume. Mais cette explication ne me suffit pas; je demande le pourquoi de ce chiffre exorbitant. Si messieurs les auteurs du *Dictionnaire d'Histoire naturelle* avaient eu l'excellente idée de s'adresser à eux-mêmes la question que je me pose, au lieu de s'en tenir servilement à constater le fait, il est probable qu'ils eussent mis d'emblée la main sur la clef du rébus du Cygne et se fussent, par conséquent, épargné le désagrément du petit rappel à la vérité que j'ai été obligé de leur infliger en passant.

Le Cygne des jardins, celui dont j'écris l'histoire, est un magnifique oiseau blanc, qui n'a de noir dans tout son costume que les yeux, les pieds et les entournures du bec. Son corps pèse vingt-cinq livres; ses ailes ont une envergure de plus de deux mètres; elles sont concaves comme celles de la Cigogne et semblent se gonfler comme des voiles de navire sous le souffle du vent. Son long col onduleux, type souverain de grâce, s'arrondit en une courbe serpentine plus souple, plus caressante encore que celle de l'encolure de l'étalon arabe. Son bec, taillé dans d'heureuses proportions, réunit toutes les conditions de l'élégance, de la dextérité, de la force. Les mandibules sont armées de scies tranchantes, la supérieure se termine par un onglet corné de solide consistance.

Il y a des Cygnes noirs d'Australie et des Cygnes d'Islande à bec jaune, car Dieu avait primitivement répandu l'espèce sur

tous les points du globe pour qu'il n'y eût point de jaloux. Il fut même un temps où les eaux de la Seine, au-dessous de Paris, étaient couvertes d'une si grande quantité de Cygnes qu'une île de ces parages en avait pris son nom. Aujourd'hui encore, presque tous les fossés de nos citadelles du Nord sont gardés par des Cygnes ; on y voit aussi des canons et des soldats de la ligne ; mais j'aimerais mieux des Cygnes tout seuls, les Cygnes étant les meilleurs gardiens de forteresses et de propriétés que je connaisse. J'ai toujours été tenté de leur attribuer le salut du Capitole.

Le Cygne ne vit pas de poisson, à proprement parler, et ne plonge pas comme le canard, ce qui aurait dû naturellement induire les savants à penser que ce long col, armé d'un bec tranchant, ne devait avoir été donné au Cygne que comme instrument d'extirpation à l'usage des bulbes et des racines des végétaux sous-marins. Et une fois en possession de cette donnée lumineuse, qui confère à l'oiseau les hautes fonctions de préservateur d'infection, de destructeur des grenouilles et de sauvegarde des narines, lesdits savants se fussent abstenus forcément de cette affirmation téméraire que le Cygne n'est bon que pour le plaisir des yeux.

Tout concourt à l'effet de beauté dans ce moule d'élite, et le Cygne, qui a conscience de sa mission hygiénique et ornementale, ajoute à la nature autant qu'il peut par l'art. C'est le plus coquet de tous les volatiles, y compris le Paon et l'Oiseau-Mouche. Il passe encore plus de temps à sa toilette que la Chatte ; il se mire sans cesse dans le cristal des ondes comme le beau Narcisse. Si j'avais intérêt à calomnier le Cygne, je ne dirais pas qu'il n'est bon qu'à décorer des jardins publics, mais bien qu'il n'aime les eaux limpides que comme des miroirs qui reflètent ses traits.

Le Cygne est plus glorieux de sa race que le Cheval de sang. Il arriva une fois qu'une jeune femelle de Cygne, en proie à la tristesse et à la solitude, écouta trop facilement les propos de son cœur qui la priait d'amour en faveur d'un jeune Jars (le Jars est le mâle de l'Oie; l'Oie est au Cygne ce que l'Ane est au Cheval. Le Cygne de la Léda de Léonard a le triste avantage de ressembler en même temps à une Oie et à un Ane). Or, cette conversation criminelle ayant eu des conséquences, la grande dame refusa de reconnaître ses bâtards, et même s'oublia jusqu'à les traiter d'*espèces*.

Il ne manquera pas de gens pour penser mal du Cygne, d'après ce premier aperçu, et pour l'accuser de tendances aristocratiques. C'est à tort, l'amour du luxe et de la distinction, le respect même exagéré de soi-même ne sont pas des tendances blâmables, mais bien des manifestations d'un titre caractériel supérieur. Je vais plus loin : je dis que la réunion de ces qualités ou plutôt de ces défauts, qui valent plus que des qualités, est ce qui constitue le bon goût, l'atticisme, ce qui a fait dans l'antiquité la gloire du peuple athénien, et dans l'âge moderne celle du peuple français. Au compte des détracteurs du Cygne, en effet, tous les ouvriers et tous les écrivains distingués de la France mériteraient également d'être traités d'aristocrates, car leurs produits se distinguent des produits similaires de l'étranger par un cachet spécial de distinction et d'élégance, qui n'est pas autre chose que la marque de fabrique du bon goût.

Au même titre, les jolies femmes de Paris seraient des aristocrates et des raffinées pour toutes les autres jolies femmes d'ailleurs, parce qu'elles donnent le ton à la mode et qu'elles ont au plus haut degré l'*atticisme* de la parure. Il n'y a pas jusqu'aux vins de France à qui l'on ne pourrait adresser ce reproche banal de tendances aristocratiques, à raison de la finesse du bouquet qu'ils exhalent. Mais j'ai hâte de le répéter, à la justifi-

cation du Cygne et des produits les plus enchanteurs de ma belle patrie, ces prétendues tendances aristocratiques ne sont que des aspirations légitimes vers l'idéal de richesse, de beauté, d'harmonie après lequel nous soupirons tous, et la supériorité des hommes et des bêtes se mesure précisément au degré de tension d'un chacun vers cet idéal radieux.

Admettons que l'amour exagéré de soi-même et le besoin de voir se refléter dans les eaux la blancheur immaculée de sa robe, soient les deux seuls mobiles du Cygne en ses travaux d'assainissement et d'hygiène publique, ce n'en sera pas moins par le fait un péché capital (l'orgueil), qui contribuera plus efficacement que toutes les vertus du monde au triomphe des *saines* doctrines. Et que m'importe à moi sceptique, à moi indifférent, l'essence du mobile intéressé qui pousse le Cygne à la démolition des herbes stagnantes et des reptiles croassants ! L'air n'est plus empoisonné de miasmes fétides, la grenouille ne trouble plus le repos de mes nuits ! Voilà tout ce que je sais, et j'en sais assez pour avoir le droit de m'écrier : « Gloire au Cygne, qui m'a fait cet air pur et ces nuits silencieuses ! »

Mais si je ne suis pas sceptique, si je suis analogiste, si je suis convaincu que chaque moule de bête est chargé de symboliser un caractère humain, comme la scène va s'agrandir aux regards de mon intellect ! Ainsi le Cygne ne va plus être un simple palmipède qui préfère les eaux limpides par l'effet du hasard, comme un autre palmipède, le Canard, préfère les eaux troubles. Le Cygne va se métamorphoser en Édile des eaux, et emporter mon imagination sur ses ailes à travers les nappes fantastiques des cascades irisées et les paraboles sans fin des gerbes phosphorescentes et les mille accidents des bassins de Neptune, qui sont nos féeries d'aujourd'hui, qui ne seront bientôt plus que les décorations vulgaires des plus humbles cités, quand le génie

scientifique aura définitivement racheté l'homme de sa misère originelle et transformé le travail en plaisir.

Le Cygne, j'ai dit son nom, c'est l'Édile des eaux qui cumule les fonctions de directeur du génie hydraulique et de conservateur de la salubrité générale. Cette fonction, qui ressort de la Grande Maîtrise des plaisirs publics, n'existant pas encore, les savants sont pour ainsi dire excusables de n'avoir pas compris la destinée du Cygne et le mobile de ses attractions. Les anciens cependant l'avaient presque deviné, lorsqu'ils avaient consacré cet oiseau à Apollon, le dieu des beaux-arts, et à Vénus, déesse de la beauté, c'est-à-dire aux deux plus charmantes personnalités de l'Olympe.

La Grèce a chanté le Cygne comme elle a chanté le Rossignol, la Colombe, l'Hirondelle et toutes les créations gracieuses. Elle peuplait de blancs palmipèdes toutes les eaux de ses fleuves, notamment celles de l'Eurotas, baignoir favori de Léda. Parce que Léda fut mère de la blanche Hélène *au col de Cygne*, la poésie imagina que Jupiter s'était métamorphosé en Cygne pour séduire la jolie baigneuse. Je préfère, quoi qu'on en dise, comme moyen de séduction, cette forme élégante à la forme hideuse du Serpent. Je ne connais pas de plus terrible calomniateur de la femme et des espèces animales innocentes que ce farouche rédacteur de la Genèse, qui fit séduire notre première mère par un affreux boa, et qui prohiba la chair du Cygne comme impure, ni plus ni moins que celle du Griffon et de l'Ixion, deux races de volatiles qui me sont étrangères.

Le Cygne, heureusement, a trouvé dans toutes les littératures des écrivains consciencieux qui l'ont vengé des calomnies de la Bible et des injustices du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*. Ces écrivains ont posé le Cygne comme le modèle des amants, des époux et des pères, et la blancheur sans tache de sa robe a été considérée par eux comme l'emblème de la pureté de ses mœurs.

L'Église catholique et l'Église protestante elle-même ont fait de prodigieux efforts d'intelligence et forcé l'analogie pour associer le Cygne à leurs intérêts religieux. Je ne sais pas pourquoi le clergé des deux Églises, qui est généralement vêtu de noir, couleur de l'égoïsme, a cru retrouver son image dans un oiseau vêtu de blanc, couleur de l'unitéisme.

Les uns ont dit que les larges pieds palmés du Cygne figuraient admirablement la base inébranlable sur laquelle la foi catholique est assise.

Comme on croyait alors que le Cygne avait recours au régime de l'ortie pour refroidir les ardeurs de son tempérament, les prêtres célibataires prétendirent aussi que l'oiseau leur avait volé cette pratique. Le Cygne combat avec ses ailes; les deux ailes de l'Église, disent les pères de la foi, sont le verbe et la prière, avec le secours desquels l'homme pieux vient à bout des plus dangereux ennemis.

En l'an d'iniquité 1415, quand les évêques du concile de Constance firent brûler Jean Huss au mépris de la foi jurée, la victime, en montant au bûcher, fit entendre à ses bourreaux cette parole prophétique : « L'innocent que vous allez mettre à mort n'est que l'*Oie* de la Réforme, mais dans cent ans d'ici viendra le Cygne qui tuera l'imposture et vous fera expier tous vos crimes. » Cent ans après le martyre de Jean Huss vint, en effet, Luther, qui fit beaucoup de mal à l'Église catholique.

Ces témoignages de considération et d'estime accordés au Cygne de toutes parts disent l'immense intérêt qui plana de tout temps sur ce majestueux palmipède, le plus noble de tous les oiseaux d'eau. J'ai passé bien des fois de longues heures à l'admirer dans ses fonctions de père de famille, courant sous toutes ses voiles à l'avant du convoi de sa couvée plantureuse, les ailes amoureusement tendues au souffle du zéphir, traçant le sillage

sur la surface du lac et inspectant l'espace, le front haut, l'œil ardent et la menace au bec, pendant que la mère surveillait l'arrière-garde dans une attitude non moins fière, et que les petits folâtraient entre eux deux avec toute l'insouciance et la gaieté naturelles à cet âge. O mon Dieu, que je vous remercie de m'avoir accordé tant de grâces et d'avoir attaché pour mes regards tant de charme à ces spectacles que vous donnez gratis ! Que je vous remercie de m'avoir fait dans ma pauvreté tant de jouissances interdites aux heureux ! à ces pauvres heureux qui n'ont jamais trouvé à louer la Providence que pour avoir fait passer les grands fleuves à travers les grandes villes !

Le Cygne, qui glisse sur l'onde sans que l'œil aperçoive le travail de ses rames, est l'image parfaite du navire, une des plus magnifiques conceptions de la haute industrie. La science nautique n'aura dit son dernier mot que lorsqu'elle aura fait adapter au vaisseau le système de voilure du Cygne, et trouvé pour la roue de la machine à vapeur une palette qui se replie en faisceau comme les palmes du Cygne, pour se reporter en avant et prendre un nouveau point d'appui en se développant. Dieu a toujours soin de tenir à la portée de l'homme le modèle des procédés merveilleux qu'il veut que celui-ci découvre pour entrer dans la voie des destinées heureuses.

Le Cygne est considéré à juste titre comme le modèle des pères ; mais sa fidélité est moins longue que sa vie, c'est-à-dire que l'union du mâle et de la femelle ne dure quelquefois qu'une saison d'amour. Peut-être ces amours, pour être moins durables, n'en sont-ils que plus vifs. On n'imagine pas plus de délicatesse, de gracieuse courtoisie, d'ardeur, que le mâle n'en met dans les soins empressés dont il entoure sa femelle. C'est de la galanterie raffinée et de la passion vraie, chauffée à des degrés de pyromètre impossibles. L'homme n'a jamais aimé à cette puissance-là.

Et comme l'affection des pères pour les enfants, chez les bêtes, est toujours proportionnelle à l'amour qui engendre ceux-ci, la tendresse paternelle et maternelle du Cygne a droit d'être citée comme l'idéal du genre. Le Cygne ne calcule jamais ni le nombre ni la force des ennemis qui menacent la sécurité de sa famille ; il se rue sur eux avec rage et attaque avec une égale fureur l'Homme, le Chien, le Cheval. Il attend l'Aigle de pied ferme, le bec en arrêt et tendu comme un ressort, et le frappant d'estoc et de taille à la fois, il l'étourdit promptement et finit par le chasser honteusement de ses eaux. Il ne cache son nid à personne, étant là pour le défendre, et le Renard, si rusé, si affamé de jeunes volatiles, n'ose pas même approcher de sa progéniture.

Malheureusement son humeur changeante en amour l'expose à de sanglants tournois pour la possession des femelles. Un combat de Cygnes est presque toujours un duel à mort, mais le différend ne se vide pas en un jour ; car ces animaux ont la vie dure, et la force et la rage ne leur suffisent pas pour se tuer. Il faut de plus, pour cela, une haute dose d'adresse, et d'adresse de lutteur. Le coup de merci consiste à enrouler le col de son adversaire dans l'étau de ses vertèbres et à le tenir ployé et enfoncé sous l'eau jusqu'à ce que la victime expire d'asphyxie. *J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer*, disent les Cygnes, parodiant sans s'en douter le fameux vers de Néron.

Si ces drames échevelés ensanglantent rarement les eaux de nos bassins, c'est que le Cygne domestique mâle est presque toujours condamné à la fidélité conjugale par la rareté des femelles, et qu'il se résigne à être sage par impossibilité de pécher. Mais dans les eaux du Nord, dans les lacs de l'Islande et de la Laponie, où vivent en liberté un grand nombre de Cygnes sauvages, ces oiseaux se livrent avec fureur à la manie sanguinaire du duel, qui lève chaque printemps, sur l'espèce.

son tribut de victimes. La sagesse apparente du Cygne domestique est cause qu'on l'a considéré autrefois comme un parangon de fidélité, et qu'on l'a attelé à ce titre au char de la déesse d'amour; mais cette gloire était usurpée. Ajouterai-je que la violence des passions jalouses du Cygne atteint au diapason des fureurs médéennes et le pousse à l'infanticide, en lui faisant voir un rival dans chacun de ses fils? Le père, dans cette famille, tue quelquefois sa progéniture masculine, quand elle a revêtu la robe blanche de l'adulte.

Il était bien difficile de ne pas prêter à qui était si riche. C'est pour cela que les Grecs, qui étaient fort généreux de leur nature, voulaient à toute force douer le Cygne d'une voix mélancolique et tendre, plus suave et plus flûtée que celle du Rossignol. Le mensonge des Grecs était excusable, comme provenant de leur amour pour la perfection et l'idéal. Pour l'atténuer, ils publièrent que la voix mélodieuse dont ils avaient fait don au Cygne ne s'entendait qu'une seule fois dans la vie de l'oiseau, à l'heure qui précédait sa mort. Le mensonge a réussi, parce qu'il était joli comme tout ce qu'a menti la Grèce. Les poëtes lui ont donné force de vérité par leurs vers, et le chant du Cygne a reçu droit éternel de cité dans la langue des peuples, tant la fable a d'attraits pour les faibles mortels.

Je ne vois plus la nécessité de dissimuler la vérité, aujourd'hui que nous avons le bénéfice du mensonge. Le Cygne n'a pas une voix plus harmonieuse que celle du Rossignol; il craquette comme la Cigogne, et cancane, hélas! comme l'Oie, sa plus proche parente, et l'heure où il fait le plus de bruit, n'est pas celle qui précède sa mort, mais bien celle qui suit l'éclosion de ses petits. Du reste, les anciens avaient déjà réfuté victorieusement la fable.

Pythagore, qui était géomètre, avait naturellement admis la version du chant de mort; même il avait fait mieux. Il avait prouvé

que la douceur de ce chant funèbre était due à la grandeur du circuit que l'âme de l'oiseau était obligée de faire pour s'échapper de son corps à travers son long col. Mais Pline avait combattu avec succès l'opinion du géomètre ; et l'explication ingénieuse relative à l'influence de la dimension de la trachée-artère du Cygne sur la suavité de ses cordes vocales, avait dû tomber devant l'argument que cet oiseau ne chante pas.

Antérieurement à Pline, Aristote avait déjà fait une concession louable à la vérité. Il soutenait bien encore que les Cygnes de la mer d'Afrique chantaient d'une façon agréable, mais il affirmait en même temps que cet exercice n'était aucunement défavorable à leur santé et n'annonçait pas leur fin.

Je n'aurais accompli que la moitié de ma tâche, si je me bornais à démontrer la légitimité de l'engouement des anciens pour le Cygne. Pour l'achever, j'ai besoin de réduire à néant les attaques dont le noble oiseau a été l'objet de la part des modernes.

Toutes les attaques des ennemis du Cygne se réduisent à une seule, à savoir que le Cygne, surtout quand il est vieux, est très-mauvais coucheur. On a vu des Cygnes, disent-ils, prendre en grippe des vétérans et des gardiens du Luxembourg, s'élancer hors de leur bassin pour les poursuivre à coups de bec, frapper lâchement des enfants sans défense, casser la jambe à des poulains innocents qui venaient paisiblement s'abreuver à leurs ondes… Le Cygne est un être insociable qui ne peut vivre en paix avec personne, et qui maltraite impitoyablement les Oies et les Canards qui lui offrent leur amitié…

Déplorable conséquence de l'aveuglement de la Science privée du sens analogique ! Voici une bête qui symbolise l'édile des eaux, qui doit être un miroir de pureté, de distinction, d'élé-

gance, d'atticisme, et à qui on fait un crime de ne pouvoir supporter la société des lourdauds !

Ces gardiens des jardins publics ont généralement si bon ton, sont gens si bien appris ! En vérité, messieurs les Cygnes sont tout à fait impardonnables de ne pas comprendre le charme des manières et du langage de ces dignes fonctionnaires publics !

Des Cygnes ont frappé des enfants, dites-vous; mais où, quand et comment, et dans quelles circonstances? Et si les Cygnes avaient des petits à défendre, et si ces enfants les avaient provoqués par une foule de vexations et d'espiègleries dont les gamins sont généralement prodigues? Je n'ai jamais soutenu que les Cygnes ne fussent pas des animaux très-méchants, qui se défendent quand on les attaque; mais où serait le mal quand des enfants sans cœur, qui se plaisent si souvent à torturer les pauvres petits oiseaux, trouveraient à qui parler une fois dans leur vie !

Des Cygnes ont fait défense à des Chevaux d'entrer dans leurs eaux pour s'y baigner ou pour y boire, et ils se sont portés à des actes de violence contre les contrevenants. Et pourquoi, s'il vous plaît, n'agiraient-ils pas de la sorte? Comment, voilà de pauvres oiseaux qui n'aiment qu'une chose en ce monde, la propreté luxueuse. Ils travaillent sans relâche, le col incliné vers la terre, à clarifier les eaux du bassin où ils vivent. Ils tiennent à honneur à ce que le ciel s'y mire dans son éclat et sa sérénité. Et vous voulez que ces fanatiques amis de la limpidité demeurent impassibles devant l'invasion d'une cavalcade poudreuse ou boueuse, mal peignée le plus souvent, et crottée jusqu'à l'échine, qui va gratter de ses sabots toute la vase du fond pour la faire remonter à la surface, qui va ternir pour une semaine entière la face du miroir poli à si grands frais, et détruire en quelques minutes l'ouvrage de quelques mois peut-être !

Oh ! mais alors, pardon, puisque vous ne comprenez pas en pareil cas la légitime irritation de ces bêtes froissées dans leurs attractions les plus chères, vous ne devez pas être moins impitoyables envers la susceptibilité de la ménagère hollandaise qui prend son balai à deux mains pour frapper à tort et à travers sur la bande de Pourceaux, de Poules ou de Canards qui menace de forcer son domicile, ce domicile si soigneusement entretenu, où chaque meuble, ciré, verni, lustré, reluit comme une glace, et dont l'éblouissante propreté fait tout son orgueil et sa gloire. Le luxe de propreté des ménagères de Hollande, de Flandre et d'Angleterre vous blesse-t-il? avouez-le franchement, qu'on sache à quoi s'en tenir ; mais si vous le considérez ainsi que moi comme un échantillon du luxe universel de l'avenir, si vous trouvez comme moi que c'est une belle et bonne chose, tâchez d'être conséquent avec vous-même, et louez comme moi le Cygne de son horreur pour les eaux troubles, et n'appelez plus insociabilité de caractère ce qui n'est que l'amour de la propreté idéale. N'ayez pas deux poids et deux mesures.

Par la même raison que nous ne voulons pas des hommes mal embouchés et butors, des enfants disgracieux et débraillés, et des bêtes qui se roulent dans la vase, les Cygnes repoussent la compagnie des Canards qui barbottent, et des Oies qui salissent tout ce qu'elles touchent. Les Oies, disent-ils, n'ont pas mission comme nous de détruire les foyers de peste herbacée sur toute la surface de la terre. Les Canards aiment les eaux vaseuses et nous les eaux limpides. A chacun son poste et son rang.

Les savants du *Dictionnaire* ont beau dire, je ne trouve rien que de parfaitement digne et de parfaitement convenable dans ces façons de penser, de parler et d'agir. Et plus je considère le peu de fondement de ces attaques, plus je suis tenté de les attribuer à une vieille pensée de rancune de gens trop peu soi-

gneux de leur personne contre des bêtes trop amies de la parure, et qui passent au bain les trois quarts de leur vie.

En attendant, on dit que les lords d'Angleterre, qui méritèrent toujours mieux des bêtes que des hommes, ont reconnu depuis peu la haute valeur du Cygne, non pas simplement comme objet de luxe et de décoration aquatique, mais encore comme agent de salubrité publique. On dit que c'est la raison qui leur a fait distribuer avec profusion cette espèce dans les eaux de leurs parcs, où chaque famille a son bassin particulier et son canton ou sa fraction de canal à défendre contre l'invasion des plantes aquatiques. On dit que depuis que ces Cygnes se sont multipliés à l'infini en Angleterre, ce pays a fait peau neuve, et que tous les foyers de fièvre marécageuse s'y sont éclipsés peu à peu.

On dit que la Hollande est, à l'heure qu'il est, en train de copier l'Angleterre. Je demande au gouvernement de ma patrie, si riche de contrées fiévreuses, de ma patrie où le percement d'un canal de navigation quelconque est toujours l'ère de l'invasion de la mortalité; je demande au gouvernement, dis-je, d'appliquer à ce mal terrible le spécifique infaillible que l'expérience et l'analogie lui signalent.

Le Cygne sera un jour pour l'homme, le plus précieux de ses auxiliaires, quand l'homme entreprendra la grande œuvre de l'assainissement intégral de son globe; mais rien n'empêche un pays sage de commencer chez lui l'entreprise et de la tenter en petit.

Il existe en ce monde trois pestes qui le ravagent impunément depuis des temps infinis : le choléra, ou peste noire, originaire de l'Inde; la peste proprement dite ou la peste à bubons, originaire d'Egypte; la fièvre jaune, originaire d'Amérique. Un bon règlement de police sur les inhumations peut avoir raison des deux premières en six mois. La troisième, qui est, sans contredit la plus difficile à désarmer, ne tiendrait pas dix ans contre les efforts du Cygne et de l'écluse de chasse, sagement combinés.

LA CIGOGNE.

La Cigogne n'est pas auxiliaire de l'homme, en ce sens qu'elle ne met pas directement à son service son intelligence et sa force, à l'instar du Faucon ; elle n'est pas domestique non plus, puisqu'elle vit presque partout à l'état libre. Mais elle habite le comble des édifices bâtis par la main de l'homme, mais elle aime ses enfants, mais elle lui rend pendant sa vie de si nombreux services qu'il est impossible de ne pas la placer au premier rang des bêtes amies de l'homme. Nous instituerions volontiers pour la Cigogne une classe particulière que nous appellerions des *auxiliaires libres*, et dans laquelle nous ferions entrer le Cygne, le Héron garde-bœuf et l'Hirondelle, laissant à l'Américain, à l'Africain et à l'Asiatique, le droit d'y loger, à leur tour, Urubus, Cariamas, Caracaras, Serpentaires, Ibis, etc.

La Cigogne est essentiellement anguivore, c'est-à-dire, mangeuse de Serpents. Elle a reçu pour mission de purger la terre des reptiles immondes et venimeux pour lesquels l'espèce humaine éprouve une insurmontable aversion. Elle s'en acquitte avec amour et gloire. Elle joint à cette industrie la chasse du Mulot, du Crapaud et de la Grenouille, races non moins détestables. Elle suit la charrue dans les champs pour dévorer les vers de hannetons et toutes les autres vermines que révèle à la lumière le soc de l'instrument.

L'Égypte a dû bâtir des temples à la Cigogne. La loi thessa-

lienne décrétait la peine de mort contre le meurtrier de la Cigogne. A Rome, les premiers gourmands qui imaginèrent d'apprêter la Cigogne au gros sel, furent pour ce méfait assaillis d'épigrammes. J'en sais une à l'adresse d'un certain Rufus, où les épices ne sont pas ménagées. En Hollande, en Allemagne, et en vingt autres contrées du globe, l'indigène considère le choix que la Cigogne fait de son domicile pour y établir le sien comme un signe manifeste de la faveur divine. On cite sur les rives du Rhin plus d'un castel et plus d'une maison bourgeoise devenus inhabités par suite du déguerpissement des Cigognes.

La Cigogne est nécessairement un oiseau de passage, puisque les reptiles dont elle fait sa pâture sont engourdis en Europe pendant cinq ou six mois de l'année. Il faut bien que, pendant la durée de cet engourdissement, elle travaille ailleurs. Les Cigognes qui passent la belle saison en France sont donc obligées de passer l'autre semestre en Afrique. On montre à Bâle, en Suisse, dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, une Cigogne empaillée, dont le corps est traversé de part en part d'une flèche africaine des environs du Cap. Cet accident n'avait pas empêché l'oiseau de vaquer à ses occupations journalières, ni de partir avec les autres à l'époque du voyage du Nord. Il paraît même que la puissance de son vol n'en était aucunement altérée. Seulement la pauvre bête avait l'air de se servir d'un balancier pour se soutenir dans les airs, à l'imitation du saltimbanque qui travaille sur la corde raide. Cette Cigogne a été donnée à la municipalité bâloise par un savant de la ville, qui, voulant savoir au juste ce qu'elle portait sous l'aile, lui avait cassé la tête d'un coup de feu.

C'est un illustre oiseau que la Cigogne, et qui mérite la plupart des hommages qu'on lui a rendus en tout lieu depuis le commencement du monde ; cependant la reconnaissance des mortels,

injuste quelquefois comme leur haine, a eu tort d'orner cet oiseau de tous les dons de l'esprit et du cœur.

Bélon a revendiqué pour la Cigogne l'honneur de la découverte du clysoir, faussement attribuée par l'antiquité à l'Ibis, lequel ne mériterait, au dire de l'historien, qu'un simple brevet de perfectionnement.

En langage hiéroglyphique, Cigogne voulait dire bienfaisance et pitié. En Grèce et dans l'Asie-Mineure, la venue de la première Cigogne était considérée comme un événement heureux. Celui qui avait la chance de pouvoir annoncer la bonne nouvelle aux autres, avait le droit d'exiger d'eux un petit cadeau, comme le constate un vers du vieil Homère.

Chez les Romains, ainsi que chez les Grecs, la Cigogne était l'emblème de la piété filiale, de la chasteté, de la fidélité conjugale et de la gratitude, trop de vertus, hélas ! pour une bête seule. On était persuadé, dans ces contrées naïves, que les petits des Cigognes faisaient à leurs parents âgés des pensions alimentaires et les entouraient de soins pieux et tendres, si bien que le législateur d'Athènes ne crut pouvoir mieux faire que d'emprunter à ces bêtes une partie de leur législation familiale. De là cette loi pelargonia, du mot grec *pelargos*, Cigogne, qui avait pour objet d'assurer le père contre l'ingratitude du fils. Aristophane fait allusion aux mœurs de la Cigogne, quand il veut faire honte aux mauvais fils des hommes des vertus des enfants des brutes. La loi pelargonia a passé aussi dans nos codes, mais elle a oublié de passer dans nos mœurs. Que dirait de nos jours Aristophane, parcourant le tableau de nos statistiques criminelles, où le chiffre des parricides va s'enflant chaque jour? le parricide, ce crime contre nature que la loi de Solon n'avait pas même prévu !

Je ne saurais ajouter foi au dévouement filial des jeunes

Cigognes, parce que le Créateur a l'habitude de proportionner les attractions des bêtes à leurs destinées, et que le dévouement filial n'a aucune raison d'être dans les dons des oiseaux. Dieu a fait la vieillesse si douce et si facile à tous les individus de cet ordre, qu'il les a exemptés des rudes sujétions du besoin et de la nécessité de recourir à la reconnaissance et à la générosité d'autrui. La sphère animique où l'oiseau brille le plus est celle de l'amour maternel, et nul volatile n'a poussé plus loin que la Cigogne l'héroïsme de ce sentiment. Toutes les mères connaissent l'histoire de la célèbre Cigogne de Delft, qui, voyant l'impossibilité de sauver ses petits de l'incendie qui dévorait la toiture de l'édifice où était placé son nid, se précipita au beau milieu des flammes pour périr avec eux. La chose se passait en 1536 ; des Cigognes plus modernes ont mieux fait en 1820. Lors de l'incendie de la ville de Kelbra, en Russie, on vit ces oiseaux ingénieux improviser un service de pompes et éteindre le feu. Le fait est affirmé par un auteur peu connu, il est vrai, mais qui a l'avantage de se nommer Okarius de Rudolstadt.

De nombreux et amusants récits constatent aussi le respect des Cigognes pour les lois de la chasteté et de la fidélité conjugale. Je ne demanderais qu'un peu plus d'autorité aux raconteurs qui les ont recueillis et de qui nous les tenons.

Élien rapporte qu'une Cigogne mariée, que le hasard avait rendue témoin d'une conversation criminelle entre une dame de haut parage et son esclave, entra en un tel courroux à cette vue, qu'elle se rua immédiatement sur l'esclave téméraire et lui creva les yeux. Ainsi, d'après Élien, les Cigognes seraient des espèces de surveillantes que la nature aurait données aux maris pour leur garantir la fidélité de leurs épouses. Qui nous garantira maintenant la fidélité d'Élien !

Un témoignage bien autrement convaincant de la haute mora-

lité de la Cigogne est celui que je trouve consigné au traité de physique de Michel Neander en ces termes :

« Sous le règne du duc Hubert Bacarus de Bavière, vivait, dans le bourg de Tangen, une brillante colonie de Cigognes. Or, l'adultère entra dans un des ménages de la tribu ailée, et le Ménélas outragé tira de son Hélène une vengeance éclatante. L'infidèle, dit le texte, choisissait d'ordinaire, pour se livrer à ses honteux écarts, le moment où son époux s'absentait du domicile conjugal, pour aller chercher de la nourriture à ses petits ; mais il arriva qu'un jour celui-ci revint au logis un peu plus tôt qu'on ne l'attendait, et avant que sa coupable moitié n'eût eu le temps de réparer le désordre de sa toilette. Son crime était flagrant, et cependant l'offensé, malgré la certitude de son malheur, eut le courage de dissimuler la douleur de l'affront. Ne voulant pas faire rejaillir sur de pauvres petits innocents la solidarité de la turpitude de leur mère, il ajourna sa vengeance au temps où l'éducation de sa jeune famille serait complétement achevée. Ce jour venu, il traduisit la coupable devant la grande réunion qui précède le départ d'automne, exposa en peu de mots sa conduite peu délicate, nombra les copieuses couleuvres qu'elle lui avait fait avaler de complicité avec l'autre, et finalement l'abandonna à la justice du peuple. Cette justice fut terrible ; l'accusée fut condamnée à la peine de mort à l'unanimité ; son exécution suivit immédiatement la sentence, et ses plumes furent jetées au vent. L'époux inconsolable, quoique vengé, s'enfonça dans un désert sauvage, et oncques, depuis, ses amis ni ses proches n'ouïrent parler de lui... ; car il est de ces douleurs, ajoute le traducteur, dont il est plus aisé de mourir que de guérir. »

Je soupçonne quelque mari menteur, comme j'en connais tant, ou quelque juif de Judée, d'avoir forgé ce conte atroce pour légitimer la barbare coutume où étaient ses aïeux de livrer à

la fureur de la populace les épouses adultères pour les faire lapider.

Les habitants de Smyrne, s'étant aperçus que toutes les Cigognes mâles de l'Asie-Mineure avaient formé une société d'assurance mutuelle contre l'infidélité conjugale, ont exploité cette découverte d'une façon indigne. Comme si l'amour n'était pas chose sérieuse, je dirais presque la seule chose sérieuse de la vie, ils se font un barbare plaisir de mettre à la torture l'esprit des malheureux assurés. Une de leurs plus jolies plaisanteries, par exemple, consiste à déposer un œuf de Poule dans un nid de Cigogne. A la vue de ce produit de contrebande, qu'il est naturellement tenté d'attribuer à l'infidélité de son épouse, le mari entre aussitôt dans un accès de fureur épouvantable, accable la pauvre innocente des noms les plus outrageants, et la livre immédiatement à ses coassurés, qui la mettent à mort. Pour l'honneur de l'intelligence des habitants de Smyrne et des Cigognes de Turquie, j'ai besoin de m'inscrire en faux contre les colporteurs du canard ci-dessus, ne voulant pas croire à autant de méchanceté du côté des hommes, ni à autant de bêtise du côté des bêtes. Mais il n'est que trop vrai que l'union de deux amants bien assortis, bien ardents, bien fidèles, est un spectacle à faire crever d'envie tous les cœurs impuissants. Et comment se venger du bonheur des heureux, si ce n'est par la calomnie? Il faudrait, pour détruire ma foi dans la fidélité conjugale de la Cigogne, des accusations mieux fondées que celles qui précèdent.

Je sais une variante dans l'épisode de l'infidélité des Cigognes, et une variante que j'avais déjà lue dans l'histoire du Hamster et aussi dans celle d'Agamemnon, roi des rois, si féconde en tragédies. C'est l'éternelle histoire de l'Égysthe et de la Clytemnestre, qui, prévenant par l'initiative du meurtre le châtiment qui les attend, s'en vont trouver aux champs l'Agamemnon qui ne songe pas à mal, le surprennent et le tuent.

C'est encore Élien qui raconte ce trait remarquable de gratitude d'une Cigogne, bien digne de figurer à côté de celui du chien de Montargis dans le traité de la Morale en action. La scène se passe à Tarente, ville de l'Italie ou de la Grande-Grèce.

Une dame de cette cité, une veuve inconsolable, avait été pleine de miséricorde et de sollicitude pour une malheureuse petite Cigogne qui, voulant s'échapper de son nid dans un âge encore trop tendre, avait fait une chute et s'était luxé le fémur. La dame, non-seulement avait guéri la pauvrette, mais elle lui avait rendu la clef des champs aussitôt que celle-ci s'était trouvée en état de la prendre. Or, l'année suivante, un beau soir que l'intéressante affligée, assise sur sa terrasse, confiait le secret de sa mélancolie à la brise parfumée des flots, on vit une blanche Cigogne s'abattre du haut des nues jusque sur les genoux de la belle rêveuse et laisser tomber dans son giron un petit caillou de la grosseur d'un œuf de tourterelle. Mais quel caillou, bonté divine! un caillou qui resplendissait de tous les feux du jour dans l'obscurité des ténèbres, bref un diamant de la plus belle eau et dont la valeur ne pouvait manquer de procurer, à celle qui en était propriétaire, de nombreuses demandes de *re*mariage. Et ayant serré la Cigogne sur son sein pour la remercier de son don, elle reconnut à la cicatrice que celle-ci portait à la jambe la pauvre éclopée qu'elle avait eu la chance d'arracher au trépas six mois auparavant.

La Cigogne ne se bornait pas autrefois à apporter des diamants de la plus belle eau aux personnes qui lui remboîtaient les membres; elle enseignait encore aux hommes les propriétés curatives de l'origan et du gingembre. Elle avait même rapporté cette dernière plante de l'Inde, pour inspirer aux Grecs l'idée de pousser une pointe vers les rives de l'Indus.

Enfin, de grossiers beaux esprits, enclins aux méchantes

épigrammes, se sont trouvés pour dire que si la Cigogne méritait d'être considérée comme le modèle des épouses, c'était surtout parce qu'elle était muette... C'est pour cela que ces messieurs, qui s'arrogent le monopole du bavardage et de la chicane au palais et au parlement, sont si riches de cancans et si agréables à entendre. Ajoutons que l'épigramme est absurde et puérile en ce que la Cigogne, pour ne pas parler avec sa langue, comme tout le monde, n'en est pas plus muette pour cela. La Cigogne ne trompette pas comme la Grue, d'accord, mais elle craquette comme le marchand de gaufres de Lyon, qui se sert d'une crécelle pour réveiller le zèle de sa pratique. Or, jamais cet industriel ne passa pour silencieux. J'ai souvent entendu, en Afrique, tomber du haut des airs, à plus d'une lieue de distance, le bruit des castagnettes de la Cigogne. Que vous semble de ces personnes muettes qui s'entretiennent avec vous à ces distances-là?

Voici la vérité sur la Cigogne, toute la vérité, et rien que la vérité :

C'est le modèle des amantes, des épouses et des mères. Elle adore les enfants et se plaît à folichonner avec eux dans la captivité. Elle rivalise de vigilance avec l'Oie et le Cygne sauvage pour la garde du domicile de l'homme. Elle aurait parfaitement sauvé le Capitole, si on le lui eût confié. Sa vie n'est qu'une longue série d'actes honorables et de travaux utiles; et plus d'une s'est endormie du dernier sommeil qui n'eut pas à se reprocher, dans tout le cours de sa longue carrière, le moindre manquement aux préceptes de la loyauté, de la fraternité, de l'honneur. De quel sage, parmi les hommes, en diriez-vous autant? Or, quand la vérité toute seule témoigne aussi favorablement à l'égard d'une bête, je ne vois pas la nécessité de recourir aux adulations de la fable pour flatter son portrait.

Pour avoir une preuve sans réplique des hautes vertus de la

Cigogne, il n'y a qu'à considérer le caractère et le nom de ses ennemis. Ses ennemis intimes s'appellent le Serpent et le Corbeau. Le Serpent et le Corbeau sont des bêtes maudites depuis le paradis terrestre et l'arche de Noé. Si les amis de nos amis sont nos amis, à plus forte raison cela se peut-il dire des ennemis de nos ennemis. Je n'hésite point à proclamer le moule de la Cigogne comme l'un des plus édifiants qu'ait pétris la main du Créateur. La Cigogne a été évidemment destinée, comme l'Hirondelle, à vivre avec le souverain de la terre sur le pied de la cordialité la plus intime.

C'est chose évidemment curieuse à signaler, en effet, que la similitude des mœurs et des fonctions et des dominantes affectives entre les Cigognes et les Hirondelles, ces deux oiseaux de si haut titre, que Dieu a chargés de purger l'air et la terre des insectes et des reptiles hostiles au repos de l'homme. Ne semblerait-il pas que le Créateur, en leur fixant pour commune demeure celle de l'homme, ait eu dessein de tenir perpétuellement sous les yeux de celui-ci un spectacle édifiant de bonnes mœurs et de vertus privées ? Remarquez que l'Hirondelle est, aussi bien que la Cigogne, un modèle achevé de fidélité conjugale et d'amour maternel, et qu'il n'est pas un trait de dévouement héroïque dans la vie de l'un des deux oiseaux qu'on ne retrouve dans celle de l'autre. C'est pourquoi le peuple, qui s'entend mieux que les savants à baptiser les créatures du Seigneur, a marié les deux moules dans sa reconnaissance, et appelle indifféremment la Cigogne et l'Hirondelle du même nom d'*oiseau du bon Dieu.*

A propos d'Hirondelle et d'oiseau du bon Dieu, qu'on me laisse raconter une histoire touchante que l'analogie passionnelle m'avait fait pressentir, quand je faisais de la douce créature, le symbole de la sœur de charité. Un de mes vieux amis de chasse,

le commandant Pouget, m'écrivait de Constantine, l'an passé :

« Vous ne dites pas assez de la charité de l'Hirondelle. Je ne pense pas qu'aucune espèce ait jamais porté ce sentiment aussi loin, et je ne parle pas de la charité pour les siens, qui n'est que tendresse naturelle et forcée pour ainsi dire, je parle de la charité pour autrui. Voici à l'appui de mon opinion deux faits récents qui sont dignes d'avoir place en vos intéressants récits :

» Un enfant de la maison s'en revenait des champs, où il avait assisté à un de ces dénichements monstres de moineaux-francs qui se font ici, tous les ans, vers la mi-avril, et dont vous n'avez pas d'idée en France. Il avait sauvé du massacre une demi-douzaine d'innocents qu'il comptait élever, mais les pauvres petits étaient encore trop jeunes pour pouvoir se passer des soins de leur vraie mère, et deux ou trois étaient morts avant le soir des fatigues de la traversée. Comment faire pour empêcher les survivants de subir le même sort ? Les moments étaient précieux et notre perplexité fort grande, quand les gazouillements d'une Hirondelle, qui chantait au-dessus de nos têtes, et qui avait son nid au plafond de l'appartement où nous délibérions, me suggérèrent l'heureuse idée de lui confier l'éducation de nos malheureux orphelins. L'enfant, en désespoir de cause, donne son adhésion au projet, qui est sur-le-champ mis à exécution. Les jeunes moineaux sont introduits dans le nid, en présence du père et de la mère qui paraissent d'abord plus inquiets que charmés de ce surcroît de famille qui leur tombe du ciel. Cependant, la première émotion se calme et les charitables créatures ne tardent pas à comprendre le service qu'on espère d'elles. Elles sortent, et la première fournée de moucherons qu'elles rapportent est pour les nourrissons étrangers, qui auront part, à dater de cette minute, à tous les soins et à toutes les tendresses de leurs parents adoptifs, tant et si bien

qu'avant la fin de la quinzaine ils atteignirent toute leur croissance et prirent leur volée.

» Ce trait de charité sociale n'a rien de bien extraordinaire, je le sais, et trouverait sans peine son pendant dans l'histoire d'une foule d'oiseaux et de bêtes à quatre pattes; mais le second fait que j'ai à vous raconter me semble sortir un peu plus du cadre de la banalité. Les héroïnes de cette seconde histoire sont les mêmes que celles de la première, les Hirondelles qui avaient fait élection de domicile dans l'intérieur de notre appartement.

» Leur nid est vide, les petits moineaux sont partis depuis huit jours, les Hirondelles aussi. L'enfant affriandé par le succès de la première expérience et désireux d'en tenter une seconde apporte une nichée de Rossignols qui ne font que de naître, et sont au nombre de cinq. On les hisse dans le nid vacant. Une demi-heure après, deux Hirondelles qui voltigent dans le voisinage, entrent dans l'appartement, avisent leur demeure occupée, comprennent aussitôt le nouvel appel adressé à leur charité et se mettent immédiatement en devoir d'y répondre. Moins de douze jours après, l'éducation des nouveaux orphelins était parachevée. »

Ces faits là, et mille autres que l'on pourrait citer, parlent assez haut pour pouvoir se passer de commentaires. Je n'ai reproduit l'histoire si touchante des Hirondelles du commandant Pouget, que pour témoigner du grand esprit de sagesse et de justice distributive qui était en l'analogie passionnelle quand elle a attribué à l'Hirondelle l'emblème de sœur de charité.

Chez les Cigognes, ainsi que chez les Pigeons et chez les Hirondelles, le mâle est admis à partager les soins de l'incubation. J'ai dit que ce rare privilége n'avait été dévolu aux mâles que dans des espèces de haut titre. Qui dit tendre maîtresse dit

aussi tendre mère, nourrice passionnée. L'amour des Cigognes pour leur progéniture dégénère en idolâtrie.

Une Cigogne femelle du Vorarlberg (Tyrol) avait été blessée à l'aile quelques jours avant celui fixé pour le départ général. Alors, son époux, qui avait déjà pris des engagements et fait ses préparatifs de voyage, voyant que son amie ne pourrait le suivre, renonça à tous ses projets pour tenir compagnie à la pauvre blessée, et resta l'hiver auprès d'elle, veillant à ses besoins avec l'attention d'une mère, ou plutôt d'un amant. Un homme ne peut guère s'imaginer ce qu'il faut de puissance sur soi-même à un oiseau voyageur pour contraindre le penchant qui l'emporte vers les pays lointains.

Il y a une douzaine d'années que les Hadars de Tlemcen furent chassés de cette ville par nos soldats vainqueurs. La tribu expulsée dut chercher un asile aux frontières du Maroc, où son exil dura trois ans et plus. Or, le jour où les autorités françaises rouvrirent aux exilés les portes de la patrie, toutes les Cigognes de la cité musulmane advolèrent d'un commun essor au devant des bannis, enveloppèrent, pendant une heure ou deux, la troupe de mille cercles de joie, et après avoir épuisé, pour la féliciter de son heureux retour, toutes les formules de l'allégresse, firent avec elle leur rentrée triomphale.

Quand les Cigognes s'apprêtent à quitter nos climats à la suite du soleil, elles ont soin d'étager les départs pour éviter les encombrements de la route. Les Cigognes qui habitent l'Alsace attendent pour partir que celles de la Hollande et des pays plus septentrionaux s'ébranlent : on s'envoie des estafettes de l'une à l'autre patrie; on se donne des rendez-vous préparatoires, puis des rendez-vous définitifs sur des tours de cathédrales historiques. On discute sur la convenance de Strasbourg, de Cologne ou d'Anvers. On s'arrange de manière à égaliser l'effectif des convois. On fixe la longueur de la course quotidienne, les sta-

tions intermédiaires et la durée des séjours; on prévoit les en-cas d'intempérie et l'on dispose en conséquence. Les mâles les plus vieux et les plus expérimentés sont chargés de prendre les devants et de préparer les logis sur la route. Aussi le passage des Cigognes s'opère-t-il chaque année avec une régularité surprenante. Je connais, dans le département de Seine-et-Oise, aux environs d'Étampes, une station de ravitaillement des Cigognes, où jamais ces oiseaux ne manquent de prendre langue une ou deux fois par an.

Les vieux mâles, comme chez la plupart des espèces voyageuses, précèdent les femelles et les jeunes dans les émigrations. Ils profitent de leur avance pour réparer les vieux nids et nettoyer leur ancien domicile, de manière à ce que les femelles trouvent à leur arrivée leurs appartements en état. Ces préparatifs terminés, ils s'en retournent galamment au devant des arrivantes, et la rencontre est l'occasion d'un échange de craquettements d'allégresse et de caresses sans fin.

La Cigogne ne craint pas la captivité comme l'Hirondelle. Elle court même au-devant de la domesticité, et dans cet état elle se lie rapidement d'amitié avec tous les commensaux de la maison qu'elle habite, enfants, chiens, chats, volailles.

Elle témoigne en toutes ses manifestations une vive sympathie pour l'homme, mais surtout pour la femme et pour l'enfant, étant titrée en mineur et non pas en majeur. Néanmoins, il arrive fréquemment que la Cigogne libre qui passe au-dessus d'elle lui tient de tels discours, lui fait des contrées où elle va, de si poétiques récits, que son imagination s'enflamme, et que la curiosité l'emportant sur la sagesse, elle quitte tout à coup le toit hospitalier. Mais même quand elle cède à ces entraînements, si excusables chez l'oiseau voyageur, ce n'est pas sans esprit de retour. Elle part, mais pour revenir au prochain renouveau, et le souvenir de l'hospitalité reçue ne s'efface jamais de son cœur.

Une autre circonstance atténuante de son apparente ingratitude, se tire de ce que la Cigogne ne produit pas en captivité, et qu'il est bien dur de renoncer aux joies de la famille, quand la nature vous a douée de toutes les aptitudes nécessaires pour vous faire goûter ces jouissances dans toute leur plénitude.

Les historiens des bêtes d'autrefois voulaient absolument que la Cigogne eût guerre avec la Chauve-Souris, et amitié avec la Corneille. Suivant l'antiquité, l'oiseau à poil, l'oiseau du diable, éprouvait un bonheur indicible à ensorceler les œufs de l'oiseau du bon Dieu. Heureusement que la Cigogne, qui était versée, comme on a vu, dans l'étude des simples, était instruite de la profonde antipathie qui existait entre le platane et la Chauve-Souris. Rien de plus commode conséquemment que de garer son nid des maléfices d'icelle; il suffisait de tapisser de feuilles de platane la couche de sa progéniture, ce qu'elle n'omettait jamais de faire; si bien que lorsque la bête diabolique venait pour accomplir son œuvre de perversité, elle trouvait la place garnie du préservatif en question, et se retirait toute confuse avec un pied de nez. Les choses se passent autrement aujourd'hui. Comme la Cigogne a l'habitude de croquer la Chauve-Souris toutes les fois que l'occasion s'en présente, l'oiseau à poil paraît fort peu jaloux de la lui procurer.

Quant à l'amitié de la Cigogne et de la Corneille, qui portait celle-ci à accompagner l'autre en toutes ses courses et à lui servir d'aide de camp, j'ai déjà démontré ailleurs la fausseté de ce conte. Non-seulement les Cigognes et les Corneilles ne voyagent pas de compagnie, puisque les unes s'en viennent quand les autres s'en vont, mais la vérité vraie est que la Cigogne n'a jamais eu de plus mortels ennemis que dans la race des Corneilles, dans celle du Choucas notamment, autrement dit le petit Corbeau des églises. Le Choucas, ainsi que toutes les Corneilles

et tous les Corbeaux du monde, est voleur d'œufs de son métier. Comme il habite les mêmes édifices que la Cigogne, il est en superbe position pour espionner les absences de celle-ci. Il monte donc dans son aire quand elle est partie pour la chasse, et lui ravit ses doux trésors d'amour, quand il ne juge pas plus opportun de les gober sur place. La Cigogne est malheureusement sans défense contre cet ignoble pillard qui trouve à se cacher partout.

Maintenant, la haine du Corbeau, de la Corneille et du Choucas pour la Cigogne est une haine fatale, une haine de bête noire à bête blanche, qui se légitime par un intérêt puissant. Le Corbeau, qui veut rester à tout prix dans l'amitié de l'homme, ne peut justifier son ambition qu'en se faisant valoir comme cureur et balayeur des champs, comme destructeur des vers blancs et des limaces, voire comme croquemort. Si l'homme a jusqu'ici ménagé cet auxiliaire cauteleux, c'est, en effet, qu'il a cru à son utilité. Or, comme la Cigogne, qui est l'ennemi irréconciliable de la Corneille, veut ravir à celle-ci sa spécialité tutélaire, le seul bouclier qui la protége contre l'imminence d'une extermination complète, il est tout naturel que la Corneille, placée sous la menace d'un semblable danger, redouble d'efforts pour anéantir sa rivale. J'ai grand'peur qu'elle ne touche au moment du triomphe, en ce pays, du moins.

Car déjà la Cigogne n'avait trouvé que deux départements habitables en cette vaste France, si fertile, si bien arrosée, partant si féconde en reptiles. Deux départements sur quatre-vingt-six, ce n'est guère; et la raison que l'oiseau donne de son établissement exceptionnel en Alsace, est bien faite surtout pour affliger des cœurs véritablement patriotes. Ce n'est pas seulement, dit-elle, parce que les deux départements du Rhin sont ceux où l'industrie agricole et l'industrie manufacturière ont atteint leur plus haut degré de perfection qu'elle les a adoptés pour patrie,

mais, avant tout, parce que ces deux départements nourrissent la population la plus probe et la plus éclairée de France, et parce que l'Alsace est peut-être aujourd'hui la seule province française où la loyauté en amour trouverait un asile si elle était bannie du reste du pays.

Or, il est parfaitement constant que cette noble et héroïque population d'Alsace, si industrieuse, si candide, si fidèle à sa foi, est exploitée et saignée à blanc par une race de vampires infimes, par cette race d'usuriers exotiques, dont ma plume écrit le nom toute seule quand elle sent mon pouls s'agiter.

Alors, quand le peuple travailleur alsacien périt sous la dent de l'usure, comment voulez-vous que la pauvre Cigogne tienne contre les attaques du Corbeau, le diminutif du Vautour et le moule omnivore par essence !

Je sais que des guerres intestines ont éclaté quelquefois parmi des tribus de Cigognes. Mais ce n'est pas à nous autres hommes, Chauvins stupides de la nationalité, de condamner des guerres qui ont toujours pour excuse l'amour exagéré de l'édifice natal. Je sais encore qu'on reproche à la Cigogne, ce modèle achevé des mères, de ne pas respecter toujours la progéniture fraîche éclose d'autrui. Mais que voulez-vous, la faim est si mauvaise conseillère, et quand le Mulot est rare, et aussi le Serpent, et aussi la Grenouille, il faut pourtant bien se rabattre sur quelque chose pour vivre, et alors malheur aux petits oiseaux qui ont la mauvaise chance ; mais une fois n'est pas coutume, et puis, qui est-ce qui est parfait ? Couvrons d'un voile d'oubli ces courts moments d'erreur, et ne jetons pas la pierre à la pauvre bête pour si peu.

La Cigogne est un bel oiseau blanc, au bec et aux pieds roses, aux longues ailes concaves, frangées de noir, à l'envergure immense, aux os pneumatisés. Elle vole les jambes pendantes,

et s'élève dans les airs aussi haut que les Faucons, les Milans et les Aigles. Elle a trente pennes à la queue, en signe du grand esprit de conduite et de sagesse dont Dieu l'a douée. Durant les heures le plus brûlantes de la chaude saison, la Cigogne va chercher le frais aux limites extrêmes de l'atmosphère, où elle dessine sur la voûte du ciel d'immenses orbes que le noir crayon de l'ombre décalque en zones mobiles sur la face des murs blancs et du sol embrasé. Par la puissance de son vol, qui lui donne permis de séjour dans la région des nues; par le genre de sa nourriture, qui est le même que celui des plus grands oiseaux de proie; par la force de son bec et la légèreté de son corps, par sa fidélité en amour, la Cigogne confine à la série des Rapaces planeurs, dont elle est séparée par un groupe ambigu magnifique, celui du serpentaire et du cariama, qui manquent à l'Europe. On sait que ces deux espèces, destinées à purger l'Afrique et l'Amérique australes des innombrables tribus de Serpents qui les infestent, portent des becs d'Aigles sur des cous de Cigogne, et sont montées sur échasses comme celle-ci.

Envisagé sous le point de vue artistique, la question de la Cigogne n'a pas moins d'intérêt que sous le point de vue moral, agricole ou économique. Il est dans la nature de la Cigogne de chercher à unir l'agréable à l'utile. Elle pose, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, mais elle pose en tout et partout; de là sa popularité d'atelier. Elle pose quand elle marche à la suite de la charrue d'un pas grave et méditatif, l'air profondément pénétré de l'importance de son travail; elle pose quand elle se cloue immobile sur une patte à la cîme arrondie du minaret d'Orient, comme au bout de la flèche aiguë du clocheton des vieilles cathédrales. Elle objecte, pour se justifier du reproche qu'on lui fait de trop affectionner ces attitudes ambitieuses, qu'elle a mission d'indiquer aux travailleurs de la cité de quel côté le vent souffle, et en cela elle dit vrai. Dieu, en établissant

la Cigogne sur le faîte des hautes tours, l'a priée de remplir cet office de girouette vivante à ses moments perdus, et il en a peu coûté, comme on pense, à l'oiseau complaisant d'obéir à l'injonction céleste, et de tourner le dos au vent. Enfin, c'est sa nature, la Cigogne pose au repos, elle pose en marchant, elle pose en volant, et ce n'est pas sa faute si son caractère de décors naturel ne peut la quitter un moment.

Aussi les peintres de l'Orient, les plus fidèles à l'expression de la couleur locale, n'oublient-ils jamais de colloquer un épisode quelconque de Cigogne dans un coin de leur toile. Les amateurs qui ont souvenance d'avoir admiré au Louvre, il y a deux ou trois lustres, un chef-d'œuvre de Decamps, intitulé le *Supplice des crochets*, doivent se rappeler, entre autres beautés de la scène, l'effet saisissant de contraste que produisait avec l'horrible sujet du drame principal, le vol placide et indifférent d'une Cigogne traversant lentement l'éther, le bec ceint d'une couleuvre, et rapportant à ses petits les joies du repas de famille, à quelques toises de la muraille sanglante où pendait la victime humaine, accrochée par lambeaux. Je suis heureux de trouver cette occasion de dire en face à Decamps, que je le considère comme celui de tous les grands coloristes de ce temps-ci qu'a le mieux inspiré la patrie du soleil.

La Cigogne est l'emblème du ménage humain d'harmonie, d'où n'approchent jamais les cancans, les jalousies ni les querelles. La Cigogne n'a qu'une parole en affaires comme en amour ; c'est l'emblème des cœurs droits et sincères, esclaves de leur foi, et sobres de promesses. Chaque commune aura un jour sa ciconière, où les Cigognes, après avoir extirpé la race des Serpents, des Mulots et des Hannetons, seront logées, nourries et entretenues aux frais de la cuisine publique.

LE JARDIN DES PLANTES *.

C'est le jardin du peuple; on a tout fait sous la Restauration pour le débaptiser, pour le forcer d'adopter le nom de jardin du Roi, il est resté le jardin des Plantes, comme le pont d'Austerlitz est resté le pont d'Austerlitz. C'est le jardin du peuple, car c'est le seul qui fasse bon accueil au pauvre monde et qui ne s'offusque pas de l'humble livrée du travail, recevant le béret ou la veste avec les mêmes honneurs que l'habit noir et ce fragment de tuyau de poêle qui s'appelle chapeau rond et qui fait partie obligée du costume de bonne compagnie. Le peuple n'entre pas au jardin des Tuileries, parc réservé à la classe fainéante, à moins qu'il ne fasse excessivement chaud, comme au 10 août ou au 29 juillet, ou qu'il n'éprouve le besoin de changer son gouvernement contre un autre; ce qui est cause que l'histoire a tenu note de ses visites et que chaque dynastie nouvelle n'a jamais rien eu de plus pressé que de consigner à sa porte le terrible visiteur, dès le lendemain de son installation.

On ne paye pas pour entrer au jardin des Plantes de Paris, comme cela se pratique au jardin *Zoological* de Londres, et la différence qui existe dans le régime économique des deux éta-

---

* Ceci était écrit et publié en mai 1846, à une époque où existait encore l'aristocratie britannique, morte depuis.

blissements est caractéristique de l'esprit national des deux peuples.

En Angleterre, où l'or est tout, où l'homme ne reconnaît d'autre loi, d'autre Dieu que l'or, où les ministres de la religion les plus vantés pour leur philanthropie (Malthus et consorts) refusent au pauvre le droit d'aimer, à l'enfant du pauvre le droit de vivre ; en Angleterre, pays d'oligarchie et de fausse liberté, ou la classe improductive et gouvernante a le plus grand intérêt à prolonger la misère et l'abrutissement des classes laborieuses, les institutions ne peuvent pas porter le cachet démocratique. Un gouvernement de caste ne peut pas raisonnablement doter le peuple d'établissements où l'instruction se distribue gratis, ni s'occuper de développer l'intelligence de ceux à qui l'on n'accorde pas même le droit de *s'asseoir au grand banquet de la vie*. L'aristocratie britannique ferme donc le jardin Zoologique au pauvre et elle a parfaitement raison; elle frappe l'éducation du peuple d'impôts quasi-prohibitifs en même temps qu'elle dégrève l'alcool, c'est dans l'ordre. Le gin, comme le tabac, aide à l'oppression, car il tue le corps en même temps qu'il abrutit l'âme ; et l'expérience a prouvé que le Saxon et l'Irlandais étaient plus gouvernables ivres qu'à jeun. Si le gouvernement anglais se met quelque beau jour en frais de munificence pour le peuple, ce ne sera jamais que pour lui faire des distributions de gin.

Il n'en saurait être de même en France, terre de charité et de démocratie, où la démarcation entre les classes laborieuses et les classes fainéantes n'est pas *encore* aussi tranchée qu'en Angleterre : où le peuple et le roi ont longtemps combattu sous le même drapeau; où le peuple et le roi ont eu longtemps besoin de demeurer unis pour briser l'orgueilleuse aristocratie, l'aristocratie *fédérale* et *protestante* qui a vaincu en Angleterre. L'État qui s'appelait le roi en France, lorsque le roi de France s'appe-

lait Henri IV, Richelieu ou Louis XIV, l'État naturellement dut faire beaucoup pour le peuple de France, dans le sein duquel il avait toujours trouvé ses auxiliaires, ses amis. C'est pour cela que toutes les grandes fondations de nos grands rois sont des institutions vraiment démocratiques. Paris a toujours été plein de colléges nationaux où l'enfant du peuple était admis à étudier gratis toutes les sciences et tous les arts, sous la parole des plus célèbres professeurs du monde civilisé.

La pauvreté, en France, n'est encore qu'un vice ; ce n'est pas comme en Angleterre un crime irrémissible. Voilà pourquoi le public ne paye pas pour voir les bêtes et les fleurs au jardin des Plantes. Le gouvernement de France n'a pas encore perdu tout à fait le sentiment de ses devoirs.

En effet, toutes ces galeries si riches et si bien parquetées, c'est pour le peuple, c'est pour nous tous que l'État les a construites, qu'il a rangé avec tant de soin et de somptuosité toutes les pièces intéressantes du mobilier de ce monde et des mondes détruits; c'est pour nous qu'il appelle tous les jours les plus hautes notabilités de la science aux chaires d'anatomie, de chimie, de zoologie, de minéralogie, de botanique, prenant généreusement à sa charge les frais de l'éducation du peuple. C'est pour nous tous que ces riantes avenues de catalpas, de marronniers, d'arbres de Judée et de virgiliers étalent de si splendides toilettes, que le squelette décharné des sapins s'entoure de ses colliers de glycines comme un mât de navire pavoisé pour une fête; pour nous que fleurissent les cerisiers à fleur double, les magnolias, les pivoines et les rhododendrons, et les rouges buissons des groseillers du Canada et des cognassiers du Japon ; pour nous que les flèches roses des tamarins agitent dans les airs leurs élégants panaches, que les iris, les lilas et les roses embaument l'atmosphère de si douces senteurs. Et voyez comme cet entassement de richesses est cependant ordonné avec sagesse et de

manière à ce que l'intérêt de la science n'ait pas trop à souffrir de la coquetterie des groupes qui ne cherchent qu'à séduire les yeux.

Le jardin des Plantes de Paris, avec son luxe d'enseignement gratuit, de collections, de galeries, de bibliothèques, de cultures, est la plus belle création de l'esprit national français. Je le préfère au Louvre.

Une seule chose m'afflige dans ce magnifique assemblage des produits de toutes les zones, c'est d'y voir le règne animal si faiblement représenté en ses verbes vivants, car il s'en faut que la richesse des loges et des parcs soit en état de rivaliser avec celle des *écoles* de botanique et des galeries de minéralogie. Je suis fâché aussi de voir les pauvres fleurs souffrir injustement de l'excessive popularité des bêtes. Un jour l'homme du peuple, dégrossi par la généralisation du bien-être, puis raffiné par l'éducation harmonienne, saura quels rapports secrets unissent l'homme à la plante, et son affection pour les délaissées d'aujourd'hui s'en accroîtra d'autant. Savez-vous pourquoi le culte passionné des fleurs compte plus d'adeptes dans les rangs de la plus belle moitié du genre humain que dans l'autre? C'est que les liens de parenté qui unissent l'espèce humaine à la fleur sont plus sensibles chez la femme que chez l'homme. Je n'ai jamais connu un homme de goût, un poëte, qui m'ait contesté la parenté des jeunes filles et des roses, et rarement ai-je rencontré aussi une jeune fille sachant sa valeur, qui reniât cette parenté. Au contraire, demandez à l'analogiste ou au poëte pourquoi la rose est la plus belle des fleurs, la pêche le plus savoureux des fruits, le petit pois le plus délicat des légumes, l'analogiste et le poëte répondront : la rose est la reine des fleurs, parce qu'elle est l'emblème de la jeune vierge, élégante, parfumée, pudique; la pêche est le plus savoureux des fruits, parce

qu'elle est l'emblème de la vierge, dont l'haleine est douce et suave comme le parfum de la pêche et les joues aussi vermeilles et aussi tendrement veloutées que l'enveloppe de ce fruit ; et le petit pois aussi, qui porte comme la pêche le duvet de virginité et veut être mangé dans sa fleur. J'ai entendu dire à des faiseurs de madrigaux et de bouquets à Chloris que la passion des femmes pour les fleurs n'était qu'un essor de coquetterie et d'égoïsme familial. Ils disaient qu'on se plaît à se revoir dans son entourage, qu'on aime à se mirer dans les siens quand on s'aime.

Le civilisé aime le singe, c'est un fait que je ne chercherai pas à expliquer, par la raison ci-dessus, mais un fait bien constant ; le théâtre des Singes est le plus couru de tous les théâtres du jardin des Plantes. C'est une création de M. Thiers. Beaucoup de gens s'étonnent que le chef du ministère du 1er mars, le signataire de la note du 8 octobre, le même qui a rappelé à Toulon la flotte de l'amiral Lalande, ait conservé si longtemps sa popularité et son importance politique. Je ne partage pas l'étonnement général, quand je songe que le palais des Singes, au jardin des Plantes, est l'œuvre de ce ministre ; car c'est là le fondement d'une popularité plus impérissable que celle de l'orateur. Quand le peuple aura oublié les discours et les histoires de M. Thiers, il se souviendra de son palais, comme il a oublié les fautes et les prodigalités du règne de Louis XIV, pour ne plus se souvenir que des Invalides et du Louvre, et des autres créations du grand roi. En vérité, en vérité, je vous le dis, le palais des Singes sera vivant encore dans la mémoire des hommes, et le nom de M. Thiers en honneur au jardin des Plantes, plus de trente ans après que la gloire de l'historien et de l'orateur aura péri, ou du moins qu'on ne citera plus son nom que comme on cite sur le turf ceux de *Félix*, de *Frétillon* et d'*Éclipse*, à propos de vitesse prodigieuse parcourue dans un temps donné : « Mon-

sieur un tel, dira le Timon du temps, en parlant de la célébrité parlassière du jour, est un immense orateur qui parle onze colonnes du *Moniteur* à l'heure. — C'est très-joli, assurément, lui répondra quelque érudit versé dans la connaissance des annales parlementaires, mais ils ont eu mieux que cela en civilisation, vers le milieu du dix-neuvième siècle, un petit homme, pas plus haut que çà, qui s'appelait Adolphe Thiers, et qui parlait douze colonnes sans cracher. »

Mais M. Thiers n'a pas créé que le palais des Singes au jardin favori du peuple. La reconnaissance publique inscrira encore son nom sur ces magnifiques cages de verre sous lesquelles vivent enchassées les forêts vierges du Brésil et de l'Inde, et qui auront été les premiers modèles de ces gigantesques palais de cristal et de ces grandioses jardins d'hiver où nos enfants se promèneront sous cloche. Le peuple n'oublie jamais qui s'est occupé de ses plaisirs : il associera dans sa gratitude le nom du petit homme aux grands noms des La Brosse, des Colbert, des Daubenton, des Buffon, des Cuvier, des Geoffroy Saint-Hilaire, dont les efforts persévérants ont doté la capitale du monde civilisé de son plus bel ornement. A propos de Colbert et du jardin des Plantes, j'ai trouvé dans l'excellent ouvrage que vient de publier M. Pierre Clément sur la vie du grand ministre, une touchante anecdocte. C'est un mouvement d'indignation superbe de monsieur le contrôleur général qui, ayant appris que des employés de l'établissement s'étaient permis de planter des chasselas pour leur compte dans un terrain destiné aux cultures scientifiques, se rend sur les lieux une pioche à la main et déracine les ceps usurpateurs. Trouvez-moi donc un homme d'État de ce temps-ci qui oserait porter la pioche dans un jardin usurpé par un grand personnage quelconque sur le domaine public, et un homme d'État capable

d'instituer une chambre de justice pour vérifier la fortune des écumeurs de bourse.

Le vulgaire peut s'amuser des Ours, des Lions et des Panthères noires; moi qui sais les passions et les besoins de ces espèces, je passe en gémissant sur leur captivité. Donnez-moi de l'air et du jeu à ces puissantes machines, si vous voulez que je reconnaisse en elles les moules que le Créateur a pétris. Qu'on les enferme comme les Lionceaux d'Algérie dans un parc où elles puissent se mouvoir et s'étendre au soleil ou se plonger dans l'onde; qu'on élargisse l'espace, ou si l'espace manque, qu'on supprime la représentation des félins en loge grillée.

L'empereur Napoléon qui comprenait toutes les grandes pensées, qui chassa les économistes et les moralistes de l'Institut et voulut retirer la banque et le roulage au commerce, l'empereur Napoléon avait admirablement compris, comme Louis XIV et Geoffroy-Saint-Hilaire, cette importante question du jardin des Plantes. Le vainqueur des Pyramides, qui était destiné à subir si cruellement les tortures de la captivité avait souffert aussi de l'emprisonnement cellulaire des hôtes du jardin des Plantes, et sa munificence leur avait voté en espoir une plus large hospitalité. D'après ses plans, l'emplacement du jardin des Plantes devait s'étendre jusque par delà les rivages fangeux de la Bièvre et embrasser une surface dix fois plus étendue que celle d'aujourd'hui. Alors il y eût eu d'immenses parcs grillés pour les bêtes féroces, des prairies pour les Cerfs, les Antilopes et les Gazelles, des cascades pour le Saumon et la Truite, des lacs dormants pour le Crocodile et pour l'Hippopotame. Les accapareurs de blés, dont la coalition amena les désastres de la campagne de Russie, firent avorter tous ces vastes projets en même temps. Je ne vois pas une page néfaste de notre histoire nationale sur laquelle ne soit écrit un nom d'accapareur.

Mais qu'est-ce encore que ces merveilles écloses dans le cer-

veau de l'Empereur, merveilles déjà rêvées par Alexandre le Grand, il y a beaucoup de siècles, en comparaison des jardins des plantes que l'Harmonie réalisera quelque jour, plus tôt qu'on ne s'y attend, je vous en préviens tous? Un hasard heureux m'a fait tomber entre les mains le plan d'un jardin des plantes d'une capitale d'Heptarchat en Saturne. La crainte de provoquer l'incrédulité de mes lecteurs et aussi le besoin de renfermer ma pensée dans un nombre limité de colonnes, m'empêchent de révéler les détails de cet établissement fabuleux, mais c'est à n'en pas croire son imagination elle-même, quand on en vient à comparer les féeries monumentales qui s'exécutent là haut avec les mesquineries et les pyramides d'ici-bas. J'en rougis pour ce globe. Un jardin des Plantes de là-haut, c'est tout bonnement un petit monde en raccourci, en miniature, où tous les climats, toutes les zones et toutes leurs productions diverses sont rassemblées, organisées et divisées d'après l'ordre sériaire distributeur de l'harmonie. Quand je serai Grand Animalier de France, ce qui est ma vocation, ou pour me servir d'une expression plus propre, la destinée proportionnelle à mes attractions, je veux essayer de reproduire sur une petite échelle le jardin des Plantes que j'ai vu en Saturne. Comme la capitale de la France aura été, à cette époque, transportée à Poissy, près du confluent de l'Oise et de la Seine, et hors des méandres de ce dernier fleuve, c'est le coteau d'Andrezy que je choisirai pour sujet de mon expérimentation.

Au pied de la colline s'étendra un bassin immense divisé en d'innombrables compartiments d'eau salée et d'eau douce, où seront réunis tous les habitants des ondes que je ferai servir suivant leurs goûts et leurs tempéraments. Il y aura le bassin des Baleines, le lac des Crocodiles et celui des Hippopotames et celui des Castors, tous chauffés à la température voulue par les besoins hygiéniques de chaque espèce. Sur les rivages de l'im-

mense plaine liquide, folâtreront dans les vertes prairies toutes les variétés de ruminants, depuis la Girafe jusqu'aux Gazelles microscopiques du Cap, depuis l'Aurochs jusqu'au Bélier, et dans chaque parc destiné à telle ou telle espèce, fleuriront les arbres et les herbes qui sont le fond de sa nourriture sur sa terre natale. Ainsi des Félins, des Plantigrades, des Solipèdes, des Éléphants et des Singes. Une température artificielle et constante, entretenue par des procédés météorologiques à moi connus, entretiendra sur le sommet du mont des neiges éternelles, pour procurer à l'Ours blanc, au Chamois, à l'Élan et aux Rennes un milieu qui les console de la patrie absente, et la montagne et tous ses alentours seront taillés sur le patron de notre globe lui-même, et il y aura une Europe, une Asie, une Afrique, une Amérique et une Océanie, et le voyageur, au moyen de cet universel géorama, pourra parcourir en quelques heures toutes les contrées de la terre, et voir, comme le sage Ulysse, *les mœurs et les villes de beaucoup*; et par mes soins un enfant d'alors apprendra plus d'histoire naturelle et de géographie en huit jours que les plus fortes têtes de Civilisation n'en apprennent en trente ans par les moyens connus. Or, si le palais des Singes a suffi pour mener à bon port le nom de M. Thiers à travers l'océan des âges, jugez quel avenir de gloire est réservé au mien !

Ce qui fait la valeur scientifique du jardin des Plantes, ce qui constitue son indéniable supériorité sur tous les autres établissements publics de Paris, c'est la réunion, dans un seul lieu, de toutes les productions du globe; c'est le rapprochement de la création actuelle de toutes les créations qui l'ont précédée; c'est le spectacle de ce monde en petit, qui permet aux habitants de toutes les zones de retrouver là les quadrupèdes, les arbres et les oiseaux de leur pays natal.

Ici, la science a réussi à acclimater les plantes et les animaux de la région équatoriale. Priez le directeur des serres de vous laisser pénétrer dans l'intérieur de ces grandes maisons de verre, si élégamment construites, et vous allez vous sentir plongé dans l'atmosphère tiède et embaumée des tropiques, au milieu de l'une de ces forêts vierges du Brésil ou de l'Inde que vous avez rêvées. Voici des arbres en éventail, en escalier, en parasol, en colonnes corinthiennes. Toutes les formes d'architecture primitive, que vous preniez pour des inventions de l'homme, ont leurs modèles sous ces voûtes. Je vous défie de tirer de votre cerveau une conception bizarre ou monstrueuse qui ne trouve à l'instant son original dans cette série de plantes grasses étalées sous vos yeux. Que voulez-vous imaginer de plus bizarre que ces chapelets de couleuvres qui dardent dans toutes les directions, comme des langues de feu, leurs corolles rutilantes, et ces têtes désolées de vieillards aux longs cheveux d'argent, qui semblent pleurer sur des ruines! A parler franchement, il y a certains contes d'Hoffmann que je n'oserais pas lire à minuit, seul à seul avec ces cactus, sous l'influence des arômes enivrants de la *franciscea* du Brésil. Assurément que je finirais par comprendre la conversation des nopals, comme l'étudiant Anselme, et par les voir descendre de leurs gradins pour exécuter des polkas fantastiques. Vous savez que ces plantes si bizarres, qui ne se nourrissent que d'air, et dont le tronc est une feuille, déploient, pour la plupart, un luxe de floraison scandaleux, à ce point que je ne connais guère que quelques camélias et une amaryllis qui puissent lutter d'éclat avec les cactus à grandes fleurs. Je vous expliquerai un jour, lorsque je le saurai moi-même, en vertu de quelle anomalie ces hideuses tiges produisent de si belles fleurs. La Civilisation et la Sauvagerie aussi sont hideuses, cependant la Civilisation et la Sauvagerie porteront l'Harmonie. Les cactus épineux et les plantes vénéneuses sont évidemment des emblè-

mes des sociétés limbiques sous lesquelles nous avons le bonheur de vivre, et des fléaux qui les accompagnent; mais elles doivent caractériser plus spécialement la Sauvagerie inculte et très-peu commode à manier.

Quand la science a eu là ses forêts vierges sous cloche, elle a naturellement éprouvé le désir de posséder aussi les animaux délicats qui en sont l'ornement. Alors, elle a élevé des Crocodiles sous châssis, et des Boas sous couverture. Le public est admis tous les jours à contempler la couverture, mais plus rarement le Serpent. Ces reptiles intéressants, et peu amis de l'homme, sont d'un entretien peu coûteux quant à la nourriture, vu qu'ils se contentent généralement de déjeuner une ou deux fois par an. Il y en a même qui ne mangent pas du tout, et qui ne s'en trouvent pas plus mal. On parle aussi de Tortues de mer et de Phoques qui vivent dans de vastes baquets à lessive, entourés de tout le comfort de l'existence amphibie. Ce joli petit museau qui s'aventure à la fenêtre de son terrier de coton, appartient à la Gerboise, une miniature du Kangourou.

La vraie science est, par grâce d'État, sympathique et bienveillante à tout ce qui veut s'instruire. Presque tout le monde est savant, poli, affable au jardin des Plantes. La politesse et la complaisance des chefs y déteignent jusque sur les derniers employés. Je ne connais pas là-bas de porte-clefs ou d'arroseur qui ne soit dans le cas d'en remontrer, en fait de civilité puérile et honnête, aux mieux appris de tous les chefs de bureau de nos huit ministères. La suffisance et la morgue, symptômes caractéristiques de la nullité, funestes effets de l'atmosphère épaisse qu'on respire dans les régions ministérielles, sont des maladies inconnues dans celles du Muséum. Entrez chez un professeur quelconque de chimie, de botanique ou de zoologie (une célébrité européenne d'habitude); recommandez-vous auprès du jardinier en chef d'un nom politique ou littéraire quelconque; ayez au bras une jolie

femme curieuse ; soyez même simplement étranger, Anglais ou Allemand, et aussitôt toutes les portes de l'établissement vont s'ouvrir devant vous, portes des bêtes, portes des serres. Toutes les portes, je me trompe, il en est une dont l'entrée est absolument interdite aux profanes ; c'est celle du cabinet de *Barbe-Bleue*, la serre aux plantes redoutables, dont le simple contact vous fait gonfler le corps comme le venin du Boïquira, et vous prive de la vue.

Ainsi vous pouvez assister aux repas de la Lionne indomptable et à ceux des Hyènes, qui boivent les ossements et la chair. Les jolis petits Renards d'Algérie, le Serval et le Paradoxure n'auront plus pour vous de secrets. Les plus hauts seigneurs de céans, la Girafe, l'Éléphant, s'empresseront de vous accorder une audience. Ce sera toujours avec un nouveau plaisir que celui-ci absorbera le pain d'épice et la pâtisserie que vous aurez l'amabilité de lui offrir. On vous fera voir à distance le Zèbre, ce cheval farouche du désert africain, qui demeure rebelle à la civilisation comme le sauvage, et qui se tatoue comme lui. Or, puisqu'il vous est permis de pénétrer partout, je vous engage à visiter attentivement la région des Loups et des Chiens. Vous rencontrerez là d'effroyables métis des deux races, des Boules-Dogues géants, coiffés en Chauve-Souris, et qui vous rappelleront malgré vous, par leur atroce pourtraicture, l'image de feu Cerbère... Et l'on vous apprendra en passant que si la Louve oublie quelquefois près du Chien ces vieilles haines de sang qui semblaient devoir s'opposer à l'union des deux familles, jamais, du moins, la Chienne n'a compromis la dignité de son espèce par une mésalliance de cette nature. La Chienne, ralliée à la civilisation, et qui repousse impitoyablement les avances du Loup, du bandit, du sauvage, de l'ennemi du travail et de la propriété, tandis que la Louve fait un pas vers le progrès, savez-vous ce que cela veut dire ? Cela est tout bonnement la solution

la plus complète et la plus neuve d'un des plus hauts problèmes d'anthropologie et de politique sociale. Cela veut dire que c'est la période supérieure d'humanité (civilisation) qui doit attirer à elle la période inférieure (sauvagerie, barbarie), et que l'engrènement ou la fusion doit s'opérer par la femme. Quand je vous disais que toute question de progrès humanitaire était une question de femme. Émancipez la femme, qui ne demande pas mieux et l'islamisme est à bas. A mesure que grandit quelque part l'influence de la femme, le règne de la force brutale décline, l'esclavage disparaît.

Le jardin des Plantes ne jouit pas de ses richesses en avare. Au contraire, il les distribue avec une libéralité sage et parfaitement entendue. Il alimente de ses produits une foule d'établissements officiels secondaires. Le jardin du Hamza, près d'Alger, qu'attend un si brillant avenir et que dirige avec habileté le fils du savant pépiniériste en chef du Luxembourg, a eu depuis quelques années une part immense dans ses largesses. Je demande la permission de leger ici l'hommage public de mes remercîments au jeune directeur du jardin du Hamza, pour l'aide et le concours empressé que j'ai reçus de lui dans la création de ma pépinière de B... Car c'est moi qui ai créé dans la fertile plaine de la Mitidja le premier établissement de ce genre, moi qui en ai conquis le terrain sur les marécages les plus mortels de l'Algérie, qui l'ai fait défricher, qui l'ai planté de mes mains et qui l'ai sillonné des nombreuses rigoles qui y entretiennent aujourd'hui la verdure et la vie. Qu'on me pardonne hélas! ce mouvement trop légitime d'orgueil. Et pourquoi donc ne serait-on pas fier d'avoir converti en jardin un marécage fétide, au péril de sa vie, quand on voit autour de soi tant d'imbécilles et d'oisifs si fiers d'avoir eu pour auteurs des marchands de suifs ou de cirage heureux dans leurs spécu-

lations? Et puis, ils m'ont dit que mes bananiers, mes phytolaccas, mes orangers, mes mûriers et mes platanes, avaient si bien prospéré depuis quatre à cinq ans. Oh ! mes beaux arbres, Dieu m'est témoin qu'après mes chiens, qui m'ont dû pleurer quelques jours, vous êtes la seule chose qui m'ait laissé au cœur un regret et un doux souvenir de votre triste pays de bataille. Il semble que l'homme prenne racine au sol avec les végétaux qu'il y plante, et que le plaisir de voir grandir ses arbres lui ait été donné pour le consoler de vieillir.

Le jardin des Plantes en conviant à ses expositions quotidiennes tout ce que Paris contient de femmes et d'esprits distingués, a énormément contribué à propager dans les divers rangs de la société un amour éclairé des fleurs. La science des fleurs, si fort à la mode aujourd'hui, est une science adorable, mais je tiens qu'elle ne peut être convenablement enseignée que par de jolies femmes.

Je me suis convaincu de cette vérité à l'Athénée, l'autre jour. Car il faut vous dire qu'il se fait à l'Athénée, tous les jeudis, un cours de botanique, et que ce cours est professé par une jeune personne de vingt ans, une de ces douces et touchantes figures que vous prendriez volontiers pour la muse des fleurs, si elle vous apparaissait tout à coup dans la prairie le soir, le front ceint d'une couronne de bluets ou de marguerites. Elle avait pour public, ce jour-là, des vieillards à cheveux blancs, des hommes mûrs, de jeunes et charmantes auditrices soigneusement abritées sous l'aile de leur mère. Elle improvisait comme improvisent toutes les femmes spirituelles de Paris, avec une élégance exquise, avec une abondance et un choix d'expressions qui me forçaient de faire une foule de comparaisons mortifiantes pour l'éloquence de ces messieurs des deux chambres. Comme elle aimait ses fleurs ! Comme elle leur évitait, sans travail et

sans effort, le choc dangereux de tous ces termes immodestes et barbares qui salissent le langage de la science masculine ! Comme les amours des plantes étaient chastes et pures dans sa bouche ! Comme la parole *du professeur* se colorait du reflet de son culte passionné pour le sujet de sa leçon. Quelquefois elle abandonnait l'exposition des divers caractères des familles végétales, pour établir une distinction ingénieuse entre la botanique du savant et la botanique du monde. Elle disait que les femmes n'avaient à chercher dans l'étude de cette science, que de nouvelles raisons de légitimer leur amour pour les fleurs, et que dès lors il devait leur suffire, pour classer leurs tendresses, d'une méthode simple et facile qui ne s'attachât pour ainsi dire qu'aux caractères extérieurs de la plante. Et, en effet, qu'est-ce que les femmes ont à faire, par exemple, d'une plante dépourvue de corolle ? Alors elle octroyait libéralement aux savants, comme moyen pratique d'instruction, le monopole des réactifs chimiques qui sont des poisons, ainsi que celui du microscope, et elle enseignait à son auditoire féminin le moyen de se passer de ces auxiliaires disgracieux pour reconnaître les liens de parenté des fleurs. D'autres fois son humilité allait jusqu'à calomnier son sexe par un consciencieux mensonge, et comme si elle eût senti le besoin de se faire pardonner sa supériorité et sa jeunesse par ceux qui l'écoutaient, elle disait que le créateur avait réservé exclusivement à l'homme le domaine de la science, de la poésie et de la littérature ; que la femme, absorbée par les affections de la famille et du cœur, n'aurait jamais assez de persévérance ni de liberté d'esprit pour suivre glorieusement les pas de l'homme dans la rude carrière ; que si d'éclatantes exceptions littéraires, ajoutait-elle, avaient fait mentir bien souvent, depuis un demi-siècle, cette règle générale, cela provenait sans doute de ce que la littérature, en descendant jusqu'à la peinture de la vie intime, s'était faite

femme pour ainsi dire. Et tout cela, exposé avec un charme indicible de modestie et de naïveté. Or, le jeune homme blond que j'avais conduit là et moi, nous éprouvions une envie démesurée d'interrompre l'orateur pour lui dire : « Vous faites trop bon marché des droits de votre sexe, mademoiselle, attendu que la femme est souveraine légitime dans le domaine du sentiment, de l'inspiration et de la grâce qui sont les plus purs éléments de la poésie et de la littérature. Et vous-même, Mademoiselle, si vous vous écoutiez parler, vous sentiriez bien que chacune de vos paroles dément l'accusation inique que vous portez contre vous. Si Dieu avait voulu vous fermer le domaine de la science, pourquoi vous aurait-il accordé si libéralement, avec la passion des fleurs, le don de nous attacher par la peinture de vos affections et la puissance de nous les faire partager ! »

Il n'est pas de jour que le jardin du Roi, servi par ses nombreux correspondants des sociétés savantes, par nos ambassadeurs, nos consuls, nos marins, et en outre par les nombreux voyageurs qu'il expédie dans toutes les contrées un peu inconnues du globe, ne reçoive quelque nouvelle plante, quelque nouvel animal. Le nouvel arrivant devient aussitôt *le lion* de la localité. L'année dernière, ce rôle était tombé en partage au Guépard, un délicieux petit Tigre qui s'apprivoise comme un Chien et qu'on fait monter en croupe derrière soi pour aller à la chasse aux Gazelles. Le charmant animal s'est acquitté quelque temps de ses fonctions avec dignité et avec grâce, mais les regrets de la patrie absente et les brouillards de la Seine me paraissent avoir altéré sa joyeuse humeur et sa constitution Le Guépard d'aujourd'hui n'est plus que l'ombre de celui de l'an dernier ; et c'est à peine si le public oublieux se détourne de la grande route des Singes pour jeter en passant un regard d'intérêt à ce roi détrôné. Je vous parlerai quelque jour d'une épidémie de tendresse paternelle qui se déclara un beau matin, il y a

quelques années, dans le sein de la tribu des Singes, à la suite de la naissance d'un jeune Callitriche, et qui dégénéra rapidement en une monomanie si violente, que l'administration se vit réduite, pour soustraire sa population quadrumane aux funestes conséquences d'une affection rentrée, d'accorder à chaque loge un pauvre petit Singe de Savoyard qui devint aussitôt l'objet des prévenances et des attentions paternelles de tous ses compagnons d'esclavage. On m'a dit que la plupart de ces enfants gâtés étaient morts, victimes de la tendresse exagérée de leurs parents adoptifs. La présentation d'un nouveau débarqué à la cour des Singes peut être pour l'observateur un grave sujet de méditation.

Les Ours nouveau-nés sont toujours sûrs aussi de la popularité. Je ne cache pas mes prédilections pour le Guépard, un ambigu de haut titre qui réunit la grâce et la souplesse du Chat à l'intelligence du Chien. Je concède que le succès de la progéniture de Martin est de moins bon aloi que celui du Guépard; mais je n'en trouve pas moins la gaucherie bonne enfant des jeunes ours pleine de charme. J'aime à leur voir mettre en pratique les savants procédés de la boxe anglaise, et rien ne vaut, selon moi, dans le genre divertissant et comique, les exercices de répétition par lesquels les ambitieux plantigrades préludent à l'ascension du grand mât.

Les *lions* du jardin des Plantes sont aujourd'hui, avec le Pawlonia, deux lourds oiseaux des îles de la Sonde, tenant pour la physionomie du Pigeon et de la Poule domestique et qui portent sur le chef la plus singulière coiffure qui se puisse imaginer, C'est un claque de plumes marabout, gris ardoise, mince comme une feuille de papier et haut de plusieurs pouces. Ces oiseaux, qui vous rappellent involontairement, par leur tournure disgracieuse, les épiciers enrichis nouvellement reçus à la cour et qui sont si embarrassés de leurs chapeaux à plume, s'appellent des *Gouras couronnés*.

Les Chevaliers-combattants, qui habitent dans le voisinage des Gouras, et qui occupent un des compartiments de la faisanderie, ont aussi le privilége d'arrêter en ce moment les regards de l'amateur distingué. Ils étaient cinq ou six individus de cette famille cet hiver, tous habillés de gris, tous portant l'humble livrée du travail, doux et commodes à vivre. Mais voici qu'à la mi-avril, à l'entrée de la saison d'amour, le bon Dieu leur a fait cadeau à tous d'un magnifique manteau d'étoffe à ramages, de couleur *différente*, et leur a paré le chef d'une magnifique armure. Or, à dater de cette époque, le compartiment en question, naguère si paisible, a été transformé en une lice guerrière où chaque chevalier (c'est leur nom véritable) se livre à des passes d'armes perpétuelles pour faire triompher ses couleurs. On compte, pour le moment, pas mal de manteaux avariés et de jambes fracturées. Je plaindrais sincèrement l'intelligence de l'observateur qui ne reconnaîtrait pas dans ces *combattants* acharnés, qui se parent pour le tournois, un emblème de chevalerie.

Mais à propos de ces parures d'amour et du luxe éblouissant des corolles, il me vient une idée que je ne puis m'empêcher de communiquer à mes lecteurs. C'est que ce créateur, si prodigue de vêtements d'amour pour ses oiseaux et pour ses fleurs, est un être bien profondément immoral, et que c'est certainement mal à moi d'avoir l'air d'admirer de telles œuvres.

Car enfin, ces corolles que Dieu a faites si gracieuses de forme, qu'il a veloutées de si riches couleurs, qu'il a parfumées de si délicats arômes, c'est le *lit nuptial* des fleurs. Et je ne sais pas jusqu'à quel point la morale peut permettre aux fleurs de se livrer d'une façon aussi scandaleuse à leurs attractions amoureuses. J'admire même que la pudeur des journaux vertueux ne se soit pas encore révoltée contre cette immoralité flagrante.

Il manque au jardin scientifique de Paris une rivière, des lacs,

des forêts, des cascades et une centaine d'hectares de champs et de prairies. Mais pourtant tel qu'il est, ce pauvre jardin des Plantes, sans espace et sans eau, étroitement resserré entre la rue Buffon, l'hospice de la Pitié et le quai Saint-Bernard, que de droits il possède à notre affection, à notre gratitude, à nous autres hommes d'étude, déshérités du triste privilége d'oisiveté ! Qui de nous, hélas ! n'a trouvé sous ses ombrages ou dans ses enseignements quelques consolations à ce mal terrible et desséchant de la jeunesse et du désir ! Vous savez quand on a vingt ans, un cœur neuf, des sens inflammables, et que le vent qui souffle du Bois et des Théâtres, paradis des élus, vous apporte par delà les ponts, en la triste mansarde, les bruits de la cité en fête, et que l'esprit de désespérance se loge en vous avec les pensées de révolution et de vengeance et les haines contre les heureux... Ou bien quand l'œil s'humecte à songer que tant de trésors d'affection et d'amour, que Dieu vous avait mis à l'âme, se devront épuiser en de stériles désirs, dans l'isolement et la tristesse, sans apporter le bonheur à personne ! Merci, mon beau jardin d'études, où j'ai passé tant d'années solitaires, où j'ai appris à reporter sur les animaux et les fleurs une part de l'affection que Dieu m'avait donnée pour d'autres créatures. Salut et merci à la fois, car il semble que le parfum printanier de tes tilleuls et de tes maronniers évoque dans mon âme ces sentiments de la première jeunesse que j'ai laisssés s'envoler autrefois sous leur voûte discrète, et bien souvent, ainsi que l'insulaire de l'Océanie, dépaysé, perdu au désert de la cité maudite, en revoyant tes arbres, j'ai cru retrouver ma patrie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

SIXIÈME ORDRE.

